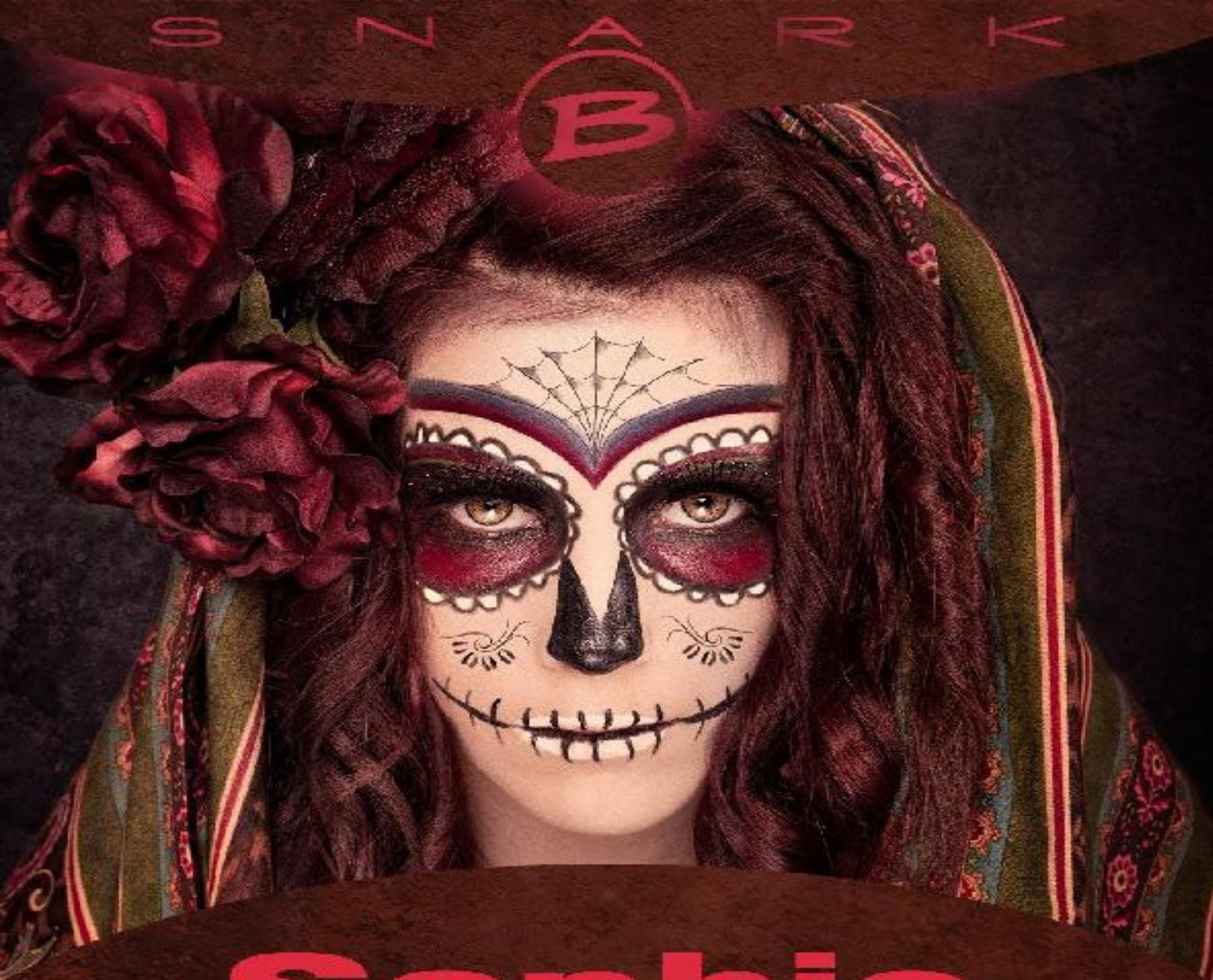


S N A R K
B



Sophie
DABAT
SAINTE MARIE
DES OMBRES

TOME 4 - LA VOIE DU CRÉPUSCULE

Sophie Dabat

La Voie du crépuscule

Sainte Marie des Ombres – 4

Snark

Chapitre premier

J'enfonce ma fourchette dans le tas de spaghettis, fais trois tours avec et la trempouille ensuite dans la sauce bolognaise avant de l'enfourner.

C'est chaud – voire brûlant –, ça me dégouline sur le menton, et c'est juste divin.

J'avale avec un grand « sluuuurp », essuie les morceaux qui menacent de me tomber sur les cuisses et pousse un soupir de béatitude.

À mes pieds, Morag me regarde avec l'air désespéré du chien qui n'a pas becqueté depuis trois jours. Trois heures dans son cas.

En face de moi, Dylan me fixe avec une mine de martyr. Tout à fait assortie à ses cicatrices.

— Mais comment peux-tu faire ? finit-il par lâcher d'une voix atterrée.

Je mâchonne et déglutis un bon coup.

— Faire quoi ?

— Manger de la viande ! (Il secoue la tête et agite les mains comme s'il était incapable de trouver les mots pour s'exprimer. Avec sa gueule de croque-mitaine, ça fait l'effet d'un théâtre de marionnettes version monstres.) Après ce que tu as traversé, ce que tu as appris... les animaux ont une âme.

Là, d'accord, j'en rajoute une couche en m'emparant d'une belle tranche de jambon dans l'assiette à côté pour la gober avec une mine outrancièrément réjouie.

— C'est d'la bouffe. Faut manger pour vivre.

— Mais après ce que Cull... (Mon coup d'œil suffit à le réduire au silence. Je crois qu'il a parfaitement pigé que s'il finissait ce mot, ce serait le dernier.) Enfin, tu manges des êtres vivants, tu réalises ?

— Ils sont pas vivants, ils sont morts. Et c'est pas du chien.

Ses yeux manquent sortir de leurs orbites pour transformer son verre d'eau en cocktail au litchi.

— Tu... tu... tu mangerais du chien ? Alors que...

Il n'ose pas prononcer le nom de celui-dont-on-ne-doit-pas-prononcer-le-nom, mais son regard vacille en direction de Morag, qui guette les mouvements de ma fourchette comme les douze poivrots ont dû mater le Christ dans l'espoir qu'il renouvelle son tour de passe-passe avec le pif.

— Mais comment peux-tu faire ça ?

Je hausse les épaules.

— Je boufferais pas le mien. (Puis j'examine Morag.) Enfin, sauf si c'était une question de vie ou de mort. Désolée, ma belle, mais tu t'empâtes.

Et c'est pas des blagues. Depuis qu'on squatte moitié chez Basil et compagnie, moitié en ville, Morag prend plus de bide qu'un buveur de bière pendant l'Oktoberfest. Faut dire que la multiplication des trajets en bécane n'aide pas à rallonger le temps de promenade et d'exercice physique spécial gras-chien. Enfin, quand je dis « on squatte », c'est tout le monde, sauf moi. Et Anne. Et Ballard. Et Kerry. Et Katia et Charlène. Et je refuse d'y dormir, au manoir de l'aristo ripou.

En fait, c'est plutôt Dylan et tous ses copains qui s'y sont établis. Nous autres, merci bien, mais on a déjà des maisons. Lesquelles ne sont pas un ancien couvent transformé en domaine viticole, réaménagé en élevage et abattoir, recyclé en camp de mercenaires, puis à nouveau ressuscité sous sa vocation première : héberge-troupeau de fanatiques d'opérette.

Parce qu'ils n'ont pas arrêté de chanter, hein. Trois mois. J'ai compté. Trois mois depuis le jour où ils ont débarqué à ma porte en bramant leur petite ritournelle avec autant d'enthousiasme que Clo-Clo dans sa baignoire.

C'est peut-être la raison pour laquelle j'ai catégoriquement refusé d'emménager dans la suite royale que Dylan a fait préparer pour moi. Pardon. « Suite sanctifiée », a-t-il dit. Il a voulu me montrer le truc, mais hors de question d'y mettre un pied. Il m'a suffi de voir les crucifix et images pieuses partout sur le seuil pour me passer l'envie de le franchir. Je sais, bientôt, je scintillerai au soleil. Il paraît que c'était à la mode il y a soixante ans...

Bref, entre les appartements spécial genuflection, les litanies à vous couper l'appétit et le chœur des vierges qui me court au cul en réclamant des miracles dès que je me pointe, j'allais pas en plus y loger vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Et j'avoue, le fait que Thomas soit mort ici ne m'incite guère à y vivre. J'ai beau être aussi pragmatique que possible, il y a quelques souvenirs qui restent. Voire un chouia de culpabilité.

Parlant de culpabilité, une voix familière résonne dans le hall du réfectoire.

Dylan se raidit aussitôt et se lève de table, immédiatement imité par la demi-douzaine de fidèles qui ne lui lâchent jamais la grappe.

— Bon. Ta relève de sécurité est là, je vais vous laisser.

— C'est ça, c'est ça. Casse-toi.

Désolée, mais c'est pas parce que j'ai suffisamment appris à me contrôler pour tolérer sa présence – vous avez remarqué, quand même, que j'arrive même à lui répondre poliment ? – que j'apprécie particulièrement sa compagnie. Mais bon. Je ne l'ai pas trucidé quand je l'aurais pu. Et dû. Et lorsque je me suis réveillée de mon... j'allais dire « coma », mais c'en était pas un. Donc, de ma transe, c'était trop tard. Il était déjà occupé à me baiser les pieds, multiplier les suppliques à la sainte et à proposer de se flageller en pénitence de ses péchés. Parmi lesquels figure le fait d'avoir tenté de me tuer à plusieurs reprises. Je ne pouvais décemment pas le flinguer dans ces circonstances. Encore moins devant son troupeau qui me croit sortie de la cuisse de Jupiter. J'ai bien essayé de leur expliquer que si une quelconque divinité m'avait pondue, ça ne s'était pas forcément passé comme ça.

Un bruit de pas résonne dans le réfectoire qui s'est plus rapidement vidé de ses occupants qu'une cuvette de WC quand on tire la chasse. Faudra que je dise au nouvel arrivant qu'il a un effet laxatif, ça devrait lui plaire. En attendant, je m'empresse de finir mon assiette. Bizarrement, j'ai l'intuition que dans quelques minutes, je n'aurai plus d'appétit.

Quand les pas s'arrêtent et que des mains format king size se posent en face de moi sur la table, je refuse de lever la tête.

— Tu ne veux pas me parler ?

Sa voix est douce. Depuis mon réveil, il ne m'a plus gueulé dessus. Il s'adresse à moi avec déférence, politesse et respect. Et un manque total de naturel. C'est pas gllop.

— J'ai la bouche pleine.

— Ça ne t'a jamais gênée.

— Rien à dire.

— OK. Alors, ne disons rien.

Ça me va tout autant.

Ballard s'assoit sur le banc en face du mien et attend. Moi aussi. Je sirote mon verre de vin – c'est bien l'un des rares avantages de becqueter dans un domaine viticole : on a du rab de réserves – en attendant qu'il se décide à

ouvrir le bec. Et, comme d'habitude, il craque avant moi.

— Toujours pas décidée à emménager ici ? Ce serait plus prudent, les gens commencent à se poser des questions.

Pas possible ! Moi aussi, si je voyais des dizaines de ploucs débarquer chaque jour dans ma rue en chantant kumbaya comme des scouts autour d'un feu de camp, je me poserais des questions !

— Non.

— Tu économiserais de l'essence.

C'est pas faux. Je passe mes journées ici, à dessiner, à m'entraîner au combat et – oui, j'avoue – à faire quelques petits miracles par-ci par-là. Charlène et Katia gèrent le studio, prennent les rendez-vous, organisent le planning, et je ne viens que pour l'exécution des pièces maîtresses, comme une star. Je ne me déplace plus pour les bricoles. Ce qui ne m'empêche pas d'avoir une liste d'attente longue comme le bras, mais hors de question de poireauter là tant que je ne suis pas enfermée dans ma salle d'opé avec le dermatographe à la main. Pas envie de voir les gugusses en pèlerinage débarquer au compte-gouttes, c'est déjà assez flippant de remarquer qu'ils sont chaque jour un peu plus nombreux ici.

Je ne sais pas comment Dylan s'est arrangé pour faire passer le mot – un jour, je lui tirerai les vers du nez, tant pis s'il y laisse ses derniers traits humains –, mais ça me dérange de plus en plus.

— Tu pourrais... (Il cherche des arguments.) Si tu t'installais ici, Kerry rechignerait moins à y rester, et ce serait mieux pour elle. Pour sa sécurité.

Là, je lève mes yeux de ma gamelle vide et le regarde, interloquée.
Pardon ?

— Tu voudrais habiter ici ? Avec Kerry ?

Il hoche la tête.

— Elle serait à l'abri, bien plus qu'en ville.

Je désigne l'espace autour de nous d'un grand geste du bras.

— Au milieu de tous ces tarés ? À proximité de Dylan ? De Basil et de ses mercenaires ? De Trixie qui veut ma peau ?

Son sourire se fait amer.

Oui, Trixie est là. Djuka, Lyubo et elle sont les seuls de notre petit groupe à avoir emménagé ici, essentiellement pour que Trixie puisse accoucher dans des conditions moins précaires. Et oui, elle veut ma peau.

J'ai appris il y a quelque temps que c'est elle qui m'a dénoncée à Dylan.

Elle est tombée sur lui à l'époque où elle cherchait encore Simon. Elle a déballé son sac, il a écouté, et quand elle lui a raconté en détail l'épisode Cullan, il a su sauter aux conclusions. Et il l'a convaincue – si besoin en était, ce qui n'est pas sûr – que j'étais la source de tous ses malheurs et qu'il saurait mieux que personne me punir de mes péchés si elle voulait bien lui révéler l'endroit où je me terrais. D'où les cadeaux empoisonnés à ma porte. D'où les messages. D'où, d'où, d'où... On connaît la chanson, on sait comment elle se termine.

Bref, Trixie a accouché d'une petite fille, qu'elle a nommée Simone, et que tout le monde appelle Mona – faut pas abuser, non plus. Et elle me hait avec une telle force que c'est tout juste si un champ répulsif digne de l'Étoile Noire ne nous repousse pas contre les murs quand on se croise. Je n'ai jamais pu approcher sa gosse à moins de cinq mètres. Ce qui ne me manque pas plus que ça, mais c'est une question de principe.

— C'est toi que Trixie hait, fait remarquer Ballard. Pas moi. Pas Kerry. Et je crains en permanence qu'elle soit reconnue, en ville. J'aimerais vraiment ne plus avoir des sueurs froides chaque fois qu'elle quitte la maison.

Je hausse les épaules.

— Alors viens habiter ici, je t'en empêche pas. Ou mieux : déménagez. Fichez le camp, changez de pays, de nom, de vie. (Brusquement, tout ça m'énerve. Toutes ces questions, toutes ces responsabilités qu'on essaie de me coller sur le dos, toutes ces attentes. Merde ! Je suis pas Stallone, moi ; un jour, mes épaules vont lâcher et je m'effondrerai.) Qu'est-ce que tu veux que ça me foute ? En quoi ça dépend de moi, l'endroit où vous vivez ?

Je me lève brusquement, les mains tremblantes, et je saisis mon assiette pour ne pas chercher désespérément un crayon dans mes poches.

Ballard se lève aussi et m'attrape le poignet. J'essaie de me dégager, mais il serre les doigts. Pas assez pour me faire mal. Trop pour que je puisse me libérer sans brutalité.

— Parce que Kerry ne veut pas te perdre. Parce que *je* ne veux pas te perdre. Tu te souviens de ce que tu as dit, un jour, Marie ? « Nous deux, c'est à la vie à la mort. » Ben nous aussi, c'est pareil, maintenant. Que tu le veuilles ou non. Et si je dois te botter le cul pour te le faire comprendre, tu sais que je n'hésiterai pas.

Ma main effleure la sienne. Sa peau frémit au contact de la mienne. J'esquisse un sourire léger. Ça fait longtemps qu'on ne s'est pas touchés, je

savais que ça le ferait réagir. Mes doigts descendent le long de son poignet, frôlent les siens. Brusquement, je saisis son auriculaire et le tords violemment en arrière, tout en levant la tête pour le regarder dans les yeux.

— Tu réalises que quand j’ai prononcé ces mots, je parlais de mon chien, quand même ?

Ballard crispe les mâchoires sur un cri et m’immobilise la main dans celle qu’il lui restait. On est figés au-dessus de la table, dans une étreinte aussi brutale et inextricable que des catcheurs piégés dans de la glu.

— Tu me traites déjà comme un chien, Marie. Et tu sais que j’aime ça. Ta violence. Ta force. Ton putain de sale caractère. (Puis son sourire se tord.) Et si tu continues à me toucher comme ça, je vais même remuer de la queue.

Il tire ma main vers lui et m’embrasse au creux du poignet.

Eh merde.

Son geste a fait naître une bouffée de chaleur dans mon ventre, qui se diffuse à des endroits que j’ai un peu de mal à contrôler en ce moment, abstinence oblige. J’arrache ma main de la sienne avec un peu trop de violence.

Il me regarde d’un air narquois. Il sait qu’il a gagné.

— Je refuse d’habiter ici.

Je déteste quand ma voix prend cette intonation de midinette boudeuse. C’est pitoyable.

Il hausse un sourcil.

— Alors on pourrait au moins loger ensemble. Ça ferait juste un étage de différence, et ce serait plus prudent. Pour Kerry comme pour toi. Et puis bon... (Il me fait un clin d’œil totalement inattendu.)... on pourrait même y trouver quelques avantages...

Là, désolée, c’en est trop.

Mon assiette valdingue à l’autre bout de la pièce dans un claquement sonore – vive le mélaminé, ça casse pas ! – et des reliefs de repas s’envolent. Seul et unique intérêt des zélotes mélomanes : ils font le ménage, la lessive, la popote et la vaisselle.

Puis je tourne les talons et me barre sans un mot.

Je vais enfin aller inaugurer cette putain de chambre sanctifiée. On dira que c’est mon boudoir. Parce que là, c’est exactement ce que j’ai l’intention d’y faire : m’y claquemurer un bon moment, histoire qu’on me foute la paix et que je sois un peu au calme.

Mes bottes coquées martèlent le couloir du cloître avec un staccato rageur.

En fait, je ne sais pas si je suis furieuse, vexée ou juste tellement aveuglée par mes hormones que j'ai fui pour ne pas sauter sur Ballard et le violer direct sur la table.

Trois mois que je suis réveillée, et trois mois que je repousse ses avances.

Trop de culpabilité.

J'ai trompé Thomas. Et il est mort juste après l'avoir découvert.

Quand j'atteins la porte de ma chambre, je tourne la poignée avec tant d'énergie qu'elle manque me rester dans les doigts, mais quelque chose résiste.

Merde. J'avais oublié le verrou à reconnaissance d'empreinte.

Je rabats le clapet, pose le pouce dessus et un voyant vert s'allume.

La serrure se débloque.

Au moment où j'ouvre la porte, une bourrasque humaine me fait basculer à l'intérieur et claque le battant dans mon dos avec tant de force que Morag, qui m'avait suivie, se retourne, bloquée à l'extérieur.

J'étais tellement plongée dans mes pensées et obnubilée par ma rage que je n'avais même pas remarqué que Ballard m'avait suivie.

Il m'a plaquée au sol comme un ballon de rugby et me retourne maintenant avec la dextérité de... heu... d'une Bretonne retournant une galette dans sa poêle.

Car il est chaud, le saligaud.

Bouillant, même on pourrait dire. Voire fiévreux.

Tout son corps, plaqué contre le mien, est brûlant, dévoré d'un désir qui sourd par tous les pores de sa peau et me submerge.

J'ouvre la bouche pour crier.

Il plaque la sienne dessus. Je lui mords la lèvre inférieure et serre. Mon attaque lui fait pousser un gémissement, mais il ne tente pas de s'écarter de moi. Au contraire, il plonge les mains dans mes cheveux et me tire encore plus contre lui, comme s'il me suppliait de le mordre encore plus fort.

Son bassin se frotte au mien avec désespoir.

Il pousse un nouveau gémissement. Je lâche sa lèvre ; je suis brusquement à bout de souffle. Je halète un peu. Putain, j'ai envie, moi aussi. Des vagues de désir me traversent. Trop longtemps réprimé, trop longtemps nié. Voilà pourquoi j'ai refusé tout contact physique avec lui. Je savais que ça risquait de dégénérer très vite. Il y a un stade où les hormones ont tendance à

échapper à tout contrôle. Et là, je suis à deux doigts de craquer.

Au même instant, Ballard lâche ma bouche pour mordiller le lobe de mon oreille. Sa main gauche se faufile au creux de mes reins et se glisse sous mon tee-shirt, dessinant un motif brûlant sur ma peau, tandis que l'autre s'enroule sur ma nuque et l'attire contre lui.

— Si tu me dis de te lâcher, je le fais à la seconde, Marie. Mais si tu es honnête, tu admettras que tu en as autant envie que moi.

Je repousse la tête en arrière comme si je m'apprêtais à lui foutre un coup de boule. J'avoue, l'idée me traverse. Sauf qu'au même instant, mon bassin se soulève pour aller à la rencontre du sien.

— J'ai juste... (plus de souffle)... juste envie de te coller la branlée que tu mérites, espèce de Néandertal prétentieux !

Il éclate d'un rire bas qui fait naître de nouveaux frissons dans ma culotte – oui, j'en porte une, une fois n'est pas coutume. J'ai découvert que quand j'absorbais les ombres, j'avais tendance à m'effondrer par terre, totalement déconnectée de mon corps, et suivant mes fringues, ça pouvait devenir carrément gênant, sans sous-vêtements.

— Mais ne te gêne surtout pas, Marie. J'ai adoré la façon dont ça s'est terminé, la dernière fois...

Il n'a pas besoin de développer davantage. Moi aussi, je m'en souviens. Une dispute, une bagarre, un canapé, et la meilleure baise de ma vie.

Y repenser me fait l'effet d'une douche froide. J'ai l'impression de trahir Thomas. Encore. D'être injuste. Comme je l'ai toujours été avec lui.

Ballard doit sentir mon changement d'humeur, car il me libère brusquement. Mon crâne heurte le dallage avec un bruit sourd, et m'arrache un cri stupéfait.

Alors que je m'attendais à ce qu'il se relève et me laisse – enfin – seule, je sens soudain ses mains s'attaquer à la braguette de mon treillis et, en quelques secondes, le faire glisser sur mes jambes.

Je relève la tête.

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

— Je te change les idées. Marre de te voir ruminer tes conneries.

Je suis tellement estomaquée que je ne réagis même pas quand il m'enlève mon fute sans même défaire mes godasses.

— Mais...

— Je préférerais encore les injures. J'avais l'impression d'être un chien,

mais moins celle d'être un mouton. (Il relève la tête et m'adresse un sourire moqueur.) Mais... mais... mais... mêêêh ! (Sans le vouloir, j'éclate de rire. Cette facette inattendue du très sérieux et lunatique lieutenant Ballard me prend totalement au dépourvu. Puis il me fait un clin d'œil.) Au fait : la prochaine fois, épargne-toi la peine de mettre des sous-vêtements. J'apprécie l'effort, mais c'est du gaspillage.

— Pourquoi ?

— Parce que ça sert à rien, ça fait perdre du temps, et c'est pas costaud.

J'ai pas le temps de répliquer qu'il empoigne de ses battoirs le boxer en coton que je portais et le déchire en deux, avant de m'en jeter les morceaux à la figure.

— Tiens. Ça t'empêchera peut-être de crier trop fort.

— Préten...

Je suis incapable de terminer.

Ballard vient de plonger la tête entre mes jambes et m'embrasse pile à l'endroit qu'il faut. Soudain, toutes les pulsions réprimées depuis des mois exigent leur dû. Je ne suis plus que chair affamée, avide et vibrante de désir, pour qui plus rien n'existe que la bouche qui lèche et caresse le bouton sensible au creux de mon sexe.

Je me tords sur le sol.

Les dalles sont froides, dures, inégales.

Rien à foutre.

C'est divin.

Ballard ne fait pas dans la dentelle. Il ne demande pas la permission. Il se sert. Il s'empare de moi comme si mon corps lui appartenait. Il en joue avec virtuosité. Il sait que je suis comme lui. J'aime la force dans le sexe, la violence. J'aime qu'il sache quand j'ai besoin de plus que sa bouche, et que ses doigts rejoignent sa langue pour caresser mon intimité quelques secondes, avant de s'enfoncer avec force en moi.

C'est presque douloureux.

C'est trop bon.

Il adopte un rythme rapide, enfonçant son majeur et son index aussi loin qu'il peut, sans cesser de me mordre et de me sucer le clitoris avec une avidité qui m'affole. Plus rien n'existe à part ces sensations dévorantes qui naissent en moi.

Je suis incapable de réprimer mes cris.

Je lui laboure les épaules de mes ongles.

Il m'écarte les cuisses de sa main libre, avant de la faire passer sous mon tee-shirt et de remonter jusqu'à mes seins, pour me pincer le téton droit.

J'en hurle de jouissance.

Je suis à deux doigts de l'orgasme, alors qu'il ne m'a pas encore pénétrée.

C'est là qu'il s'arrête brusquement.

Ses doigts quittent mon corps.

Sa bouche cesse de m'embrasser.

Il se redresse et, à quatre pattes, vient se placer au-dessus de moi, sans me toucher.

Ses bras, comme deux piliers de granit, viennent se poser de chaque côté de ma tête.

Il me fixe avec gravité.

— Tu ne veux toujours pas, Marie ?

— Va te faire foutre, connard !

— Je vais prendre ça pour une autorisation.

L'instant suivant, son jean a rejoint le mien au pays des futes oubliés. Il ne porte pas de sous-vêt, lui.

Puis il m'attrape par la taille et me soulève.

La surprise me fait hoqueter.

Je ne m'attendais pas à ça – soyons honnêtes, je m'attendais surtout à ce qu'il se jette sur moi comme un fauve sur un martyr dans l'arène.

Il me fait rouler sur lui et nous culbutons l'un sur l'autre.

Je me retrouve assise sur lui, les mains posées sur sa poitrine large.

Il est imberbe. Pas de piercings, pas de tatouage à cet endroit-là – pas de souvenirs. Juste la perfection de ses pectoraux de dieu grec et ses tablettes de chocolat luisantes de sueur.

Je sens son érection dressée contre moi, écrasée contre mon pubis. Son pénis émerge entre mes jambes, comme une colonne de marbre veiné de rose, et son gland touche presque son nombril. Une goutte perle au bout, luisante, frémissante, délicate.

Je la fixe un instant, fascinée. Je me pose une question. Quel goût elle aurait ?

Puis je me force à regarder le visage de Ballard.

Il me sourit avec une nonchalance mâtinée de morgue – si si, c'est possible. Vous savez ? Ce sourire masculin, à la fois possessif et provocant,

des hommes qui savent qu'ils vont avoir ce qu'ils veulent, mais qui veulent se donner l'impression d'être dominés.

— Cette fois, je veux que ce soit toi qui me baises, Marie. Je veux que tu me prennes comme je t'ai prise. Je veux que tu me possèdes. Que tu me fasses oublier jusqu'à mon nom.

Je hausse un sourcil.

— Et si je ne veux pas ?

Il ondule du bassin sous moi. Son pénis masse mon intimité. Je suis déjà tellement mouillée que c'est tout juste si le mouvement ne suffit pas à ce qu'il me pénètre. Je suis incapable de réprimer un gémissement en sentant sa chair si douce, si lisse, glisser contre la mienne, la narguer, le frôler aussi délicieusement.

Mon corps réagit sans me demander mon avis. Je me cambre et ondule pour le faire bouger encore plus contre moi. Mes lèvres s'écartent, l'enveloppent, l'appellent à venir en moi.

Je suis incapable de résister.

Je n'en ai d'ailleurs plus la moindre envie.

En guise de réponse, je me soulève légèrement sur les genoux et saisis sa bite pour la guider en moi.

Quand je me rassois, elle s'enfonce avec autant de facilité qu'une épée retourne au fourreau.

Sauf qu'elle est juste monumentale. Ballard est plus long et large que tout ce que je n'ai jamais connu. Quand il entre en moi, j'ai l'impression d'être pénétrée jusqu'au plus profond de moi-même. Comme s'il me touchait jusqu'au cœur.

Pourtant, je ne m'arrête pas. Je me laisse retomber sur lui et écarte encore les cuisses pour le sentir encore plus profondément.

J'ai besoin de cette sensation. Besoin de me sentir comblée. Peut-être trop, mais ça fait du bien.

Durant un instant, quand nous sommes aussi imbriqués l'un dans l'autre qu'il est possible, je reste immobile, tentant de m'accoutumer à ce membre qui se fore une place en moi.

Je rejette la tête en arrière et ferme les yeux pour savourer l'instant, pour apprivoiser la sensation, pour faire la part des choses entre la douleur et le plaisir. La frontière entre les deux est mince, je suis à la limite.

Pile à l'instant où mon intimité commence à s'habituer à cette invasion

bienvenue, d'autres sensations me parviennent. Le sexe de Ballard palpète en moi, vibrant d'une vie autonome, impatient d'être libéré. Il se raidit, se durcit en moi. Ce n'était donc qu'un début. Il grossit encore. Je le sens s'enfoncer encore plus profondément, alors que nous ne bougeons pas. La sensation est étrange, comme s'il me fouillait au plus profond de moi-même et s'y trouvait bien.

Au même instant, les mains de Ballard viennent se plaquer sur mes hanches et me tirent brusquement en avant.

Son sexe me fouaille l'intérieur, heurte le fond de mon vagin. Je lâche un cri. Mais en même temps, il me touche à un autre endroit. Cet endroit spécial, qui répond au moindre stimulus. Une vague de plaisir me traverse. La souffrance se fait jouissance. Ou alors, les deux se mélangent. Je ne sais plus. Je sais juste que Ballard continue le mouvement. Il me tire en avant, puis me repousse, me ramène, me repousse, comme si j'étais une poupée entre ses mains. Et à chaque mouvement, sa bite vient toucher à la fois l'extrémité de mon vagin et mon point G, faisant alterner douleur et jouissance. Mais ces mots-là ne veulent plus rien dire. Les sensations fusionnent en une unique vague qui m'emporte, qui me submerge et me fait gémir, hurler, crier. Je suis incapable de me retenir. À présent, il n'a plus besoin de me faire bouger, je poursuis le mouvement de moi-même, de plus en plus vite, de plus en plus fort. Je plaque les mains sur sa poitrine pour garder mon équilibre et accélère le rythme. À présent, je ne me contente plus d'aller d'avant en arrière. Je me soulève chaque fois, pour retomber sur lui, accentuer les coups de boutoir de ses reins, pour qu'il s'enfonce encore plus en moi. Je veux le sentir tout entier. Je veux qu'il me transperce, qu'il me possède entièrement. Je lâche son torse pour agripper ses biceps. Mes ongles s'enfoncent dans le tatouage qu'il arbore à un bras.

La vague de l'orgasme revient, plus forte que tout à l'heure. Mon vagin se contracte, serrant encore plus en lui le membre brûlant et rigide qui l'empale et le comble.

Je hurle de jouissance.

Une main tente de me bâillonner.

Je la mords.

Elle vient se plaquer sur mes seins, qu'elle masse tour à tour. Mes tétons sont durs, érigés et brûlants, avides de contact. Les doigts de Ballard les triturent, les pincent, les malaxent. Ils se dressent encore plus. De son autre

main, il vient chercher mon clitoris et le masse délicatement. Le contraste avec la violence de son assaut est dévastateur.

Et soudain, j’explose.

Je m’agrippe aux épaules de Ballard, qui rugit sous moi et donne des coups de reins de plus en plus puissants, et m’empale une dernière fois sur lui, le plus fort que je peux. Je suis aspirée par un tourbillon infernal. Tous mes sens sont submergés. Les nerfs électrisés, je rejette la tête en arrière pour hurler comme une louve et enfonce mes ongles dans sa chair. Mon vagin se contracte, mais le pénis en lui est si gros qu’il peine, et ma jouissance en est déçuplée. J’ai l’impression que ça ne cesse de monter, de culminer, et que je vais exploser façon quatorze juillet sous acide.

Puis, soudain, sa bite se contracte à son tour et je la sens frissonner et libérer en moi sa semence. Ballard frémit de tout son corps en lâchant un grondement rauque et bas qui me fait frissonner. Je suis vidée de mes forces. Je m’abats sur lui. De nouveaux orgasmes, plus faibles, continuent à me parcourir, me laissant totalement à sa merci.

Il enroule ses bras autour de moi.

Je suis partagée entre une certaine peur – je déteste être prisonnière – et une béatitude extrême. Ses bras sont chauds, musclés. Peut-être trop, justement, c’est ce qui m’inquiète. Il pourrait m’écraser contre lui. Mais en même temps, c’est rassurant. Il est sous moi, il est à ma merci. Il s’est mis lui-même dans cette position, il a voulu que je le domine, que je le chevauche.

Et putain, quelle chevauchée !

Comme s’il avait suivi le cours de mes pensées, il émet un petit rire qui nous secoue tous les deux, créant en moi de nouvelles sensations plutôt agréables.

— Qu’est-ce qu’il y a ?

(Pourquoi ma voix a-t-elle pris une intonation aussi méfiante ?)

— Je me disais juste que tu m’as chevauché comme un cavalier de l’Apocalypse.

— Lequel ? Épidémie ou Famine ?

Je n’ai même pas la force de tourner la tête pour le regarder dans les yeux. Je suis vautrée contre lui, la joue contre son épaule. Si je reste dans cette position, je vais me mettre à baver. Sauf que je suis trop bien pour avoir envie de bouger. Tant pis. On a partagé déjà bon nombre de fluides corporels, on

n'est plus à un peu de salive près.

— Non, je dirais plutôt le cavalier blanc.

— Guerre ? m'étonné-je.

— Pas n'importe laquelle. La conquête purificatrice, la guerre divine...

— Tu parles d'une pureté ! (Je m'esclaffe.) Je te signale que tu viens de forniquer avec une prétendue sainte ET miraculée, dans sa propre « suite sanctifiée ».

Soudain, un mouvement, un peu plus bas, entre mes jambes, attire mon attention.

— Attends... t'es pas censé t'endormir, là ? Normalement, les mecs roupillent comme des merdes, après avoir baisé.

Ballard éclate d'un rire moqueur et nous fait à nouveau rouler l'un sur l'autre, jusqu'à ce que je sois sous lui, clouée au sol par son poids.

J'aime beaucoup moins. Je me raidis aussitôt et commence à me débattre. Pour de bon. Je panique.

Quand ma main parvient à lui empoigner les burnes, il se mord les lèvres et se plie en deux, avant d'enrouler les doigts autour de ma gorge et de serrer.

Je me fige aussitôt.

Son regard est sévère. Il a les paupières légèrement plissées, le visage fermé et les mâchoires crispées. Son teint est un peu rouge, mais impossible de deviner si c'est à cause de nos ébats récents, de ses couilles une fois de plus explosées ou de colère.

Il joue ou il veut me tuer ?

Avec Ballard, c'est ce qui nous pose souvent un problème : il est presque aussi nul en relations sociales que moi, et quasiment aussi psychopathe. Ça rend la communication difficile. Je commence à envisager de réitérer le shoot au bon endroit histoire de me libérer quand il me relâche et me caresse l'épaule du même geste qu'il aurait pour rassurer un animal terrifié. Il se détend également, et c'est ce qui me soulage le plus. C'est bon, la crise est passée.

— Désolé, j'ai pas sommeil. (Sans attendre que je réagisse davantage – il sait d'expérience que je peux très vite avoir des réactions brutales – il se redresse et, d'un même mouvement, me soulève dans des bras. On dirait que mes cinquante kilos tout mouillés ne pèsent rien. Il traverse la chambre, dont je n'ai pas encore eu le loisir d'admirer autre chose que la dureté du dallage.) En fait, j'ai plutôt du retard à rattraper. Et quitte à désacraliser une chambre

de sainte, j'aimerais bien profaner aussi son lit, à la sainte. (Il me lâche sur un matelas plus mou que le ventre de Morag.) Et après, il faudra vérifier l'épaisseur du tapis, la solidité de la table, la verticalité des murs, et s'il y a bien de l'eau chaude sous la douche. (Il se jette sur moi et m'adresse un sourire prédateur.) En fait, madame la sainte, j'ai l'intention de te baiser de toutes les façons possibles et imaginables jusqu'à ce que tu ne sois même plus en état de crier, et jusqu'à ce qu'on ait réduit en miettes tous les meubles de ta chambre. Et si ça ne te plaît pas, ne te gêne pas pour te débattre, je ne demande que ça.

Proposition validée, mission accomplie, mobilier foutu.

Au moment où je commençais à m'endormir, au petit matin, vautrée sur la grande carcasse de Ballard, entre les débris de la commode – vide – et ceux d'une sorte de guéridon qui devait certainement avoir de la valeur et a été transformé en bois de chauffage, il m'agrippe une poignée de cheveux sur la nuque et la tire doucement vers l'arrière.

— Alors, gronde sa voix basse à mon oreille, tu vois ce dont tu pourrais profiter au quotidien, si tu emménageais avec nous ?

Je me raidis d'un coup. Mes mains, qui reposaient sur ses poignets, se referment instinctivement. Je sens ses articulations sous mes doigts. S'il n'était pas aussi massif, je serais proche de les lui briser. Lui, il risque à peine d'avoir une marque.

— Ça veut dire quoi, ça ?

J'arrive à peine à faire sortir les mots ma bouche tant j'ai les mâchoires crispées. Les bras du lieutenant, si chauds et réconfortants il y a quelques instants, me font soudain l'effet d'une cage de contention. Impression d'être acculée, prisonnière. Tout mon corps se tend, prêt à prendre la fuite.

— Juste que si tu étais moins entêtée, ça pourrait être notre quotidien. T'as pas envie de ça ? Tu préfères les coups d'un soir vite-fait bien-fait, on baise et merci, au revoir ?

Je me dégage de son étreinte – à son crédit, il ne tente pas de me retenir – pour me retourner et le regarder dans les yeux.

— Attends, t'es en train de me faire un chantage au sexe, c'est ça ? Tu me baises jusqu'à l'os dans l'espoir que je vais me transformer en bonne petite ménagère soumise qui attend sagement son mâle à la maison ?

Je m'attendais à une explosion. En fait, j'aurais préféré. Ça m'aurait fait du

bien. Tous les bienfaits de notre partie de jambes en l'air s'évaporent aussi vite qu'une gueule de bois face à un huissier. Sauf qu'il éclate de rire et se lève. Je suis ravie de voir que lui aussi semble avoir des courbatures.

— La bonne ménagère, ça m'étonnerait, j'en espère pas tant. Mais je me disais que si je te... prouvais en direct les bénéfiques que tu pourrais retirer d'une cohabitation, tu te montrerais moins bornée.

À mon tour d'éclater de rire. Un rire mauvais. Je ne supporte pas les plans foireux. Encore moins ceux qui me prennent au dépourvu.

— Tu rêves, mon gars. Tu te prends peut-être pour un étalon ou un taureau, mais t'es juste un petit coq avec une grosse queue ! Et désolée de te l'apprendre, mais t'es pas assez doué pour me faire oublier que t'es une grande gueule autoritaire, brutale, dominatrice et machiste ! Même si tu me payais, je refuserais d'habiter avec toi pour jouer les bonniches et torcher ta gosse !

À l'instant où je dis ça, je sais que j'ai été trop loin. J'adore Kerry, lui aussi, et parler d'elle comme si c'était une corvée, alors qu'il a fait de moi sa mère officielle et que je me suis occupée d'elle pendant plus de six mois avant de tomber dans le coma, c'était mesquin. Méchant.

Son visage se rembrunit. Ses joues deviennent violacées, un peu comme si je lui avais foutu un aller-retour.

Il s'avance vers moi, les épaules raides, les poings serrés. Je m'attends à ce qu'il m'empoigne pour me secouer comme un prunier, et me mets en position de défense, mais il se contente de me dépasser, me bousculant au passage, et déverrouille la porte de ma chambre.

Au moment de sortir, il se retourne vers moi.

— Message reçu, sainte Marie, je n'oublierai pas ce que tu penses de nous. Désolé de t'avoir prise pour quelqu'un de bien. Va trouver un autre con à baiser, maintenant.

Le battant claque dans son dos comme le coup de marteau du juge dans un tribunal et je me retrouve seule.

Bravo, Marie, t'as encore tout gagné.

Chapitre 2

Je suis submergée par les Ombres.

Elles grouillent, elles se pressent sur moi, me dévorent, me rongent, me submergent. Elles s'enfoncent dans mon corps par une multitude de plaies.

Je hurle.

De peur, pas de douleur.

Je ne ressens aucune souffrance, même si je suis terrorisée.

Personne ne vient à mon secours.

À travers la masse sombre et opaque des Dévorantes qui m'engloutit, je distingue pourtant les silhouettes d'une foule qui m'observe, m'examine, me scrute.

Mon public me regarde sans bouger.

Ils n'interviendront pas.

Le cauchemar continue.

Les Ombres me pénètrent, jusqu'au plus profond de moi-même, jusqu'à mon âme.

Elles déposent en moi leur savoir, leurs souvenirs, leurs espoirs.

Une nuée d'images me traverse.

Je vois un petit garçon qui s'arrache à la main de sa mère pour suivre un chat dans une rue, et se retrouver piégé dans le noir.

Je vois une vieille dame trébucher en rentrant de ses courses, et être incapable de se relever, guettant l'arrivée du crépuscule redouté, consciente qu'elle se trouve dans une ruelle déserte, et qu'il y a peu de chances que quelqu'un vienne à son secours.

Je vois une famille piégée dans une voiture en panne, sur une autoroute, voir le réverbère sous lequel ils se sont abrités grésiller et s'éteindre.

Je vois un ouvrier s'entailler la main avec sa meuleuse, basculer de son échafaudage sous l'effet de la douleur et tomber sous l'enchevêtrement de pièces métalliques, où les Dévorantes l'attendaient.

Je ressens les dernières pensées, les derniers mots d'une dizaine de gens, d'esprits, d'âmes en souffrance qui ont désespérément appelé leurs proches au moment de mourir. J'emmagasine leurs visions. Ou plutôt, ils les déposent en moi, dans mon cœur, dans mon cerveau. Les messages se gravent dans mon esprit comme au fer rouge. Ils sont si nombreux, si puissants, que je ne peux pas les différencier des miens.

Je suis cet artisan resté un peu trop tard à réparer une toiture qui fuit. Je suis ce malade, cloîtré chez lui, dont l'aide de vie s'est absentée quelques minutes en oubliant d'allumer la lumière autour des fenêtres. Je suis cette agricultrice bousculée par une vache et dévorée par l'Ombre de sa meule de foin. Leurs vécus se mêlent au mien et le dénaturent. Je suis tous ces défunts à la fois. Je me noie dans leur essence, elle devient mienne, me submerge, m'asphyxie.

C'est un cauchemar. Je me débats de toutes mes forces, je lutte pour garder mon identité, la conscience de moi.

Je ne suis pas ces gens. Je suis Lily Turner. Marja Baldursdóttir. Je suis même Marie Orier, sainte Marie des Ombres. J'existe ! J'ai un corps, une âme, une identité !

Mais elle s'efface petit à petit, engloutie par cette masse avide et désespérée. Aidez-moi ! Je ne veux pas disparaître !

C'est trop dur, je n'en peux plus.

Aidez-moi !

Mais personne ne m'aide.

Je me débats de toutes mes forces, j'essaie de repousser les Ombres, je proteste, je hurle, je les rejette.

C'est un cauchemar.

Et pourtant, ça n'en est pas un.

Quand je prends conscience que je ne suis pas dans mon lit, je parviens enfin à m'extirper du brouillard qui m'étrangle. Je me débarrasse petit à petit des couches d'Ombres qui m'écrasent. Je distingue, au loin, la lumière, la vie, la réalité.

Et, au bout d'une éternité de lutte, j'arrive enfin à ouvrir les yeux et à m'asseoir.

Je halète.

Je suis couverte de sueur. Trempée jusqu'aux os. À moitié folle.

Les visions continuent à voler aux frontières de ma conscience, mais je

sais à présent qu'elles ne sont pas moi.

Mes paupières sont ouvertes, mais je n'y vois rien. Je suis encore trop imprégnée des Ombres.

Alors j'attends.

Je compte mes respirations.

Je me focalise sur mon corps, pour en reprendre possession. Les sensations reviennent peu à peu dans mes membres. Le flou lumineux qui m'emplit les pupilles se transforme en silhouettes, en visages, en personnes connues.

Les visions reculent devant l'assaut du monde concret.

Je suis Lily Turner, alias sainte Marie des Ombres.

Je suis vivante.

Je continue à respirer lentement, afin d'évacuer les dernières horribles rémanences de ce que je viens de vivre.

Ce n'était pas un cauchemar, c'est mon quotidien.

Depuis mon réveil, ou depuis ce que ces illuminés appellent « la seconde Pentecôte », j'avale les Ombres au petit déjeuner.

Au début, j'étais pas motivée. C'est le moins qu'on puisse dire, j'étais même plus réticente qu'un chat à qui on a promis un bain moussant parfum caniche, mais bon. Résister à trois crétins qui réclament de causer à papi-mamie, à l'arrière-grand-oncle ou à la tantine décédée, c'est gérable. Mais vu la quantité de tarés qui débarquent chaque jour et me font des bains de pied de larmes en me suppliant de leur dire si leur fils unique a trouvé la paix, si leur mère bien-aimée est morte ou pas, ou si leur fiancée a un dernier message pour eux, j'ai fini par craquer. Bon, par contre, je ne suis ni diseuse de bonne aventure ni médium. Donc quand y a rien, y a rien. Ou parfois, y a un truc, mais c'est incompréhensible. Ou ça ne concerne pas les gens présents. Mais je fais de mon mieux. C'est tout ce que j'ai pu trouver pour qu'on me foute la paix le reste du temps.

Mais c'est dur à gérer.

Je finis enfin par reprendre le contrôle de mon corps et regarde autour de moi.

Anne, le visage fermé, angoissé, protecteur. Je sais qu'elle brûle d'être contactée par sa fille, même si elle ne m'a jamais posé la question. Elle s'inquiète pour moi.

Dylan, son visage mutilé extatique, comme d'hab. À croire que ma présence lui procure un orgasme religieux permanent.

Basil et Ballard, qui jouent les vigiles et empêchent une nuée d'inconnus de se ruer sur moi et de m'écraser. Le lieutenant me tourne le dos. Je ne sais pas si c'est parce qu'il ne supporte pas ma vue ou juste parce qu'il a besoin de voir les gens.

Je me racle la gorge et essaie de parler. Un croassement digne d'un corbeau en rut sort de ma bouche. Pas classe. Je tousse un peu. Anne me tend un verre. Du lait au miel, additionné d'un soupçon de rhum et de citron. Plutôt sympa.

Après quelques gorgées, ma voix est redevenue humaine.

— Je... est-ce qu'il y a ici une femme qui a perdu son enfant ? Un petit garçon de cinq ou six ans qui a lâché sa main pour aller voir un chat dans une rue, et qui n'est jamais revenu ?

Le simple fait d'entendre les mots fait revenir les visions. Durant une seconde, je suis cet enfant, terrorisé, affolé, qui appelle sa maman avant de ne plus pouvoir émettre que des hurlements de douleur tandis que les Ombres le dévorent. Jusqu'à la fin, jusqu'à ce que mes cordes vocales soient rongées, je continue à croire que maman va me sauver...

Le brouhaha de la foule me tire de ma transe. Une vague parcourt la foule. J'entends des « oui », suivis de dénégations à l'audition des détails, puis des commentaires. Les gens se répercutent la description, la transmettent aux autres, plus loin, jusqu'à ce que, finalement, le silence retombe. Personne. Je lâche l'affaire. Je sais que quelqu'un a tout noté – voire enregistré, hélas – et que si un jour, la mère de cet enfant débarque, elle saura que j'ai absorbé l'Ombre de son fils.

— J'ai vu une vieille dame, environ quatre-vingts ans, permanente violette et lunettes de soleil, marcher sur un trottoir et trébucher sur des fruits par terre. Elle s'est blessée et n'a pas pu se relever. Les Ombres... (Ma voix se casse tant les souvenirs me brûlent. Sa panique. Sa terreur. Son agonie.) Les Ombres l'ont prise à la tombée de la nuit. Elle espérait que quelqu'un arriverait. Un petit-fils, peut-être, ou un aide-soignant, qui aurait dû guetter son retour.

À nouveau, la foule répercute mes informations et je sais, rien qu'à entendre leur ton, que le résultat sera négatif. Pas de proches pour la mamie solitaire. Tant pis. Au moins, elle a trouvé la paix.

— Une famille entière dans une grosse voiture familiale, de couleur... (Je me concentre. De l'intérieur, c'est pas facile à voir, mais les souvenirs des

gens me laissent penser qu'elle était foncée, une sorte de...)... gris anthracite. Deux parents, un adolescent et une petite fille d'environ dix ans. En panne sur une aire d'autoroute. L'ampoule du réverbère a grillé. Est-ce que quel...

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase qu'un hurlement féminin m'interrompt.

— Ma fille ! C'est ma fille et ses enfants ! Ils revenaient de leur propriété dans le sud où ils avaient passé les vacances ! (Je vois la foule s'écarter, Ballard et Basil la contenir un instant avant de lâcher prise et de laisser passer une dame minuscule, plus rabougrie qu'un raisin sec, se précipiter vers moi avant de tomber à genoux à mes pieds.) Ils sont... (Sa voix s'étrangle.) Ils sont morts ? Tous morts ? Je... je... j'avais beau m'en douter, j'espérais encore...

Eh merde. Certains, quand ils ont la confirmation que leurs proches ont péri, le prennent super mal, au lieu d'accepter de connaître enfin la vérité. Et dans ces cas, ça finit toujours par être ma faute. Ce bon vieux coup du messenger porteur de mauvaises nouvelles...

Elle sanglote quelques instants avant de me saisir la main et de la porter à sa bouche. Je suis encore trop sonnée pour pouvoir me débattre.

— Merci ! Merci, sainte Marie ! Merci mille fois de m'avoir permis de savoir ! (Elle secoue la tête.) C'est le pire, l'incertitude. J'espérais tellement que les petits soient toujours en vie, mais je savais bien que ce n'était pas le cas. (Et soudain, elle s'effondre sur moi, son visage dans mon épaule, secouée de sanglots. Je lance un regard qui hurle « help ! » à Anne, mais à part faire une prise de catch à la mamie, elle ne peut pas faire grand-chose.) Maintenant, je sais que c'est fini. Je sais qu'ils sont au paradis, qu'ils sont en paix. Merci, sainte Marie, merci !

Et toute la foule autour d'elle reprend sa putain de litanie sur sainte Marie des Ombres, salvatrice des défunts, qu'ils me serinent aux oreilles chaque fois que je retrouve un de leurs proches. J'avoue que je commence à avoir envie de faire mon petit show avec des boules Quiès, histoire de ne plus avoir à entendre ça.

Quant à son histoire de paradis, désolée, mais j'en suis pas persuadée. S'il y a un seul endroit où je suis sûre que les Ombres vont, c'est dans mon corps. Et croyez-moi, ça n'a rien d'un paradis, mon petit assemblage d'organes, de sang et de sécrétions plus ou moins appétissantes. Quant au reste, y a rien qui prouve son existence.

Puis, au bout d'un moment, la frénésie générale se calme et je peux continuer ma description. Il y en a plusieurs dizaines.

Enfin, alors que le crépuscule tombe, je viens à bout de toutes les visions qui me hantaient. Je déteste ces moments où je récite à voix haute mes visions, mais je dois admettre que ça me fait du bien. Ça les exorcise, je peux enfin les chasser de mon esprit. J'ai l'impression de redevenir moi-même. Ou presque. Finalement, seules trois personnes ont reconnu des proches. C'est toujours ça de pris.

Je me relève, soutenue par Anne, et je tourne le dos à la foule qui se disperse petit à petit.

Sainte Marie a fini ses miracles pour la journée, le spectacle est terminé.

— Ça va ? me chuchote Anne en m'aidant à rentrer dans le cloître.

Je hausse les épaules.

— Si on m'avait dit un jour que les miracles, c'était aussi crevant et mal payé, j'aurais choisi une autre carrière.

Elle émet un petit rire.

— Tu vas être en état de rentrer chez toi ? J'ai un truc à faire, ce soir, je ne peux pas te raccompagner.

— Un truc ? (J'essaie de la regarder, mais elle évite mes yeux et je suis trop fatiguée pour insister.) OK. Pas de souci. Je vais aller bouffer un truc, faire un tour en salle d'entraînement, prendre une douche, et je rentre à la maison. Morag et Kerry m'attendent.

Elle hoche la tête, mais refuse de me lâcher le bras.

— T'es sûre que c'est une bonne idée, de t'entraîner ? T'as l'air d'un cadavre ambulancier...

— Merci du compliment. Et oui, j'en suis sûre. J'ai besoin de reprendre possession de mon corps, d'évacuer toutes ces conneries. Promis, une séance de sport, une douche, et je suis prête à courir un marathon.

Pas vraiment, mais presque. Moralement, en tout cas.

Anne fait la moue, mais semble convaincue, puisqu'elle me lâche devant la porte du réfectoire.

Je suis enfin seule, à mâchonner ma bouchée de pain sans parvenir à l'avaler – encore un petit avantage de mes miracles quotidiens : ça fout tellement la gerbe que même une mannequin n'aurait pas de problème pour tenir son régime – quand Basil entre dans le réfectoire de sa démarche « je

suis le maître du monde » qui m’agace tellement.

Je me méfie de lui.

Son revirement ne m’inspire pas confiance. Comment un gars que j’ai pris en otage, drogué et torturé devant ses hommes peut-il m’accueillir ainsi sous son propre toit sans moufter ? Alors d’accord, on a zigouillé suffisamment de ses mecs pour qu’il n’en reste pas assez pour se foutre de sa gueule – après tout, il a survécu, lui, c’est déjà mieux que la plupart de ses sous-fifres –, mais je trouve ça louche. Il doit d’ailleurs le sentir, car il ne m’approche qu’au minimum. Un peu comme Ballard, en fait, depuis notre dispute.

Il parcourt la pièce des yeux, cherchant visiblement quelqu’un. Et quand ses iris tombent sur moi, je vois bien que je suis loin d’être celle qu’il espérait.

Ça tombe bien, c’est réciproque.

Je parviens enfin à déglutir et lui adresse mon plus beau sourire – celui avec des bouts de jambon coincé entre les dents.

— Ben alors, ma p’tite cousine, on s’est déguisée en dragée ?

Ben oui. Quand on porte une chemise rose bonbon et un pantalon blanc, faut pas s’étonner.

Son teint prend aussitôt la teinte du homard ébouillanté. Le contraste avec sa chemise est très moche. Au moment où je m’apprête à le lui dire, une voix retentit sur ma droite.

— C’est ridicule, Lily. Le rose poudré va parfaitement aux hommes, c’est très élégant, avec les tempes argentées.

Basil-la-dragée perd aussitôt sa coloration de jambon cru pour exhiber une expression ravie.

Je tourne la tête pour demander à Anne ce qu’elle a fumé comme herbe quand ma bouchée se coince dans ma gorge et je me retrouve à tousser pour éviter de dégoûter mon menu trois-étoiles.

Elle aussi s’est changée. En l’espace de quelques minutes qu’il m’a fallu pour flanquer deux tranches de calendos, une de jambon et un peu de mayo entre les deux miches d’une baguette, ma copine adepte de treillis et rangers s’est transformée en vamp.

Enfin, si on veut.

Parce qu’elle, on dirait plutôt qu’elle porte une robe de communiant pour pervers pédophile. Et la robe-chasuble décolletée jusqu’au nombril – on voit même le A marqué entre ses seins, ce qui me stupéfie – et tombant à peine au

ras des miches, à son âge, ça fait plutôt bizarre. Pas qu'elle soit moche, au contraire, avec son physique de walkyrie dégingandée et ses cheveux presque blancs, on dirait plutôt une banshee sacrément sexy. C'est juste que j'ai pas l'habitude.

Mais alors, vraiment pas.

Je regarde Basil et Anne s'approcher l'un de l'autre, mes yeux faisant des allers-retours incrédules entre eux.

Basil et Anne ?

Anne et Basil ?

Mais comment j'ai pu manquer ça, moi ?

Et surtout, comment ça a pu se produire ?

Alors qu'ils arrivent face l'un à l'autre, il saisit sa main et la porte à ses lèvres pour la baiser.

— Vous êtes sublime, ma chère... Je vais faire des jaloux.

Help, sauvez-moi, je vais gerber.

Anne murmure une réponse que je suis incapable – et ne veux surtout pas – entendre. Je me lève et m'apprête à filer quand la porte s'ouvre à la volée. La poignée claque contre la cloison avec autant de force qu'un coup de fusil.

On pivote tous les trois en direction du bruit. Je remarque au passage que Basil a aussitôt porté sa main à sa taille – la dragée doit avoir gardé quelques munitions au cas où son rendez-vous galant ne se passerait pas comme prévu.

Un homme entre au galop et s'arrête devant lui, essoufflé.

Basil se détend aussitôt. Anne et moi aussi, avec un instant de retard. Je le reconnais, c'est un des rares survivants de notre enlèvement. L'Implanté. En général, il est en vigie. Ses lentilles lui permettent de repérer des trucs qui échapperaient à n'importe quelle autre sentinelle.

— Eddy ? Tu as quelque chose à me dire ?

Le mec hoche frénétiquement sa tête rousse et cligne des yeux comme un drogué en manque. Un des effets de ses caméras, ses rétines ont du mal à supporter les lumières dures ou les changements brusques d'éclairage.

Domage, à notre époque. Mais bon, ç'aurait pu être pire, il est à peu près sain d'esprit, même s'il est affligé de tocs.

— Un camion de réfugiés. Ils se sont garés devant nos portes.

Basil hoche la tête.

— Et tu me déranges pour ça ?

L'autre esquisse une grimace qui le fait ressembler à un chimpanzé en

pleine masturbation puis se souvient qu'on lui a posé une question.

— Ils sont une douzaine, pas plus. Mais y a un mec avec eux qui fait du foin. Il gueule qu'il veut récupérer sa femme, qu'il veut lui faire payer la mort de sa fille. Il arrête pas de beugler des insultes. Un gros taré. Complètement bourré, en plus, je crois. Ou alors, c'est la drogue, ajoute-t-il après un instant de réflexion passé à se curer frénétiquement le nez.

Basil le fixe d'un air affligé puis secoue la tête, affiche une mine consternée.

— Ou alors, c'est un Implanté..., marmonne-t-il avec une moue à l'attention d'Anne.

C'est net, lui aussi ne se fait pas d'illusions sur les capacités de ma caméra humaine. Tel que je le connais, ça ne m'étonnerait pas qu'il arrive un accident bizarre à Eddy le jour où celui-ci pètera trop les plombs pour être utile ou que son matos subira une panne trop chère à réparer... Mais l'intéressé ne voit pas plus loin que sa focale à visée infrarouge. Il secoue les bras en tous sens, excité comme un pou.

— Oh non, non non non non non ! (Chaque « non » est glapi d'une voix de plus en plus stridente.) C'est pas un Implanté, celui-ci, je vous l'aurais dit. Nous, on est une caste ! Des surhommes ! On se reconnaît entre nous, comme des chevaliers, des demi-dieux, des... (Il se reprend d'un coup ; l'éclair de folie dans ses yeux laisse place à la lueur métallique de son équipement.) Enfin... voilà, quoi, reprend-il d'une voix plus posée. Je vous l'aurais dit. C'est juste un poivrot ou un drogué. Peut-être un barjo. Voire les trois à la fois.

Basil plisse les lèvres, à moitié convaincu.

— Je vois. (Il se tourne vers Anne.) Ma chère, ce n'est qu'un bref contretemps. Mais l'afflux de... (Il me jette un regard noir)... de fidèles est suffisamment régulier pour que nous devons prendre nos précautions. Nous ne voudrions pas laisser entrer des... instables. Cela ne prendra que quelques minutes. Vous pouvez m'attendre ici.

Anne me prend de vitesse.

— Non, on va vous accompagner. Autant que tout le monde soit là, n'est-ce pas ?

Nous ne sommes mêmes pas parvenus au sommet de la tour de guet – le premier étage du clocher de la chapelle – que les braillements du forcené se font entendre.

Je reconnais la diction d'un alcoolo, mais aussi la fureur et la rage d'un mec bien plus dangereux qu'un simple connard plein de bière.

Basil monte les marches quatre à quatre.

Anne, devant moi, semble pourtant ralentir. Elle traîne les pieds comme si elle portait des fers et s'accroche d'une main lourde à la corde qui sert de rampe.

— Bon, alors, ma grande, t'accélères ou merde ?

Ma question lui fait l'effet d'un coup de fouet et elle finit de gravir les hautes marches quatre à quatre.

Quand nous arrivons en haut, plusieurs personnes sont déjà là. Les trois gardes de faction, dont deux pointent des flingues sur nos nouveaux arrivants, ainsi que Basil et Eddy.

Les beuglements reprennent de plus belle.

Basil se penche en avant.

— Holà, l'ami ! Pourquoi tu t'énerves comme ça ! Et si tu nous racontais ce qui te chagrine ?

Je jette un coup d'œil vers le bas.

De l'autre côté du grand portail qui ferme l'accès au cloître, un car s'est arrêté et a déversé son chargement de pèlerins. J'y vois les habitués illuminés, quelques autres ressemblant plus à des curieux, et un mec, à l'écart de leur groupe, qui a l'air prêt à exploser tellement il est rouge et gonflé.

Pourtant, malgré sa stature et son emportement, il ne me fait pas l'effet d'être si baraqué que ça. Seule sa rage le rend imposant. Et même elle me donne l'impression de ne pas être à sa taille, comme s'il portait un vêtement devenu trop grand pour lui.

Puis je remarque d'autres détails. Le teint écarlate et couperosé, les vaisseaux éclatés dans les yeux, sa façon fébrile de serrer et desserrer les poings, sa manière d'osciller sur les talons, comme s'il avait oublié comment tenir debout. Un alcoolo au bord du gouffre.

Il lève le nez vers nous.

À côté de moi, Anne pousse un petit gémissement et agrippe ma main.

Je lui jette un regard.

Elle est livide et semble avoir rétréci. Ses joues ont perdu toute couleur, ses lèvres sont serrées, ses narines pincées. Elle a l'air prête à tomber dans les pommes.

— Hé ! Ça va, ma grande ? T'as vu un fantôme, ou quoi ?

Elle n'a pas le temps de me répondre que le poivrot qui nous assiège répond à Basil.

— Je veux ma femme ! Ouais, ma femme ! La connasse à côté de toi ! Je veux qu'elle paie pour la mort de notre fille ! (Il lève le poing dans notre direction.) Allez, Anne ! Viens me voir ! Viens me dire ce que t'as fait à notre Chloé, pour qu'elle finisse comme ça ! Viens ici que je te foute la branlée que tu mérites depuis trop longtemps.

Mes yeux n'ont pas quitté Anne d'un instant, et chaque mot que l'homme a prononcé a semblé la frapper au cœur.

Basil se tourne vers elle.

— Anne ? Ma chère ? Vous connaissez ce... cet individu ?

— Il s'appelle Greg. C'est mon... mari.

Même sa voix est méconnaissable.

— Ex-mari ! précisé-je en insistant sur la première syllabe. Ex-mari, doublé d'un joyeux luron dont le principal loisir était de battre femme et enfant en rentrant à la maison le soir, et qu'elle a fini par foutre à la porte.

Anne étouffe un sanglot.

— Pardon, Lily..., bredouille-t-elle.

— Pardon ? Pourquoi ? En quoi tu devrais t'excuser ?

— Parce que je ne l'ai jamais foutu à la porte, sanglote-t-elle. Je n'ai pas eu le courage... j'avais trop peur. Le jour où il a frappé Chloé... j'ai juste attendu qu'il s'endorme. Et... et... (Elle n'arrive même plus à parler tellement ses sanglots l'étouffent.)... et j'ai réveillé Chloé, et nous nous sommes sauvées comme des voleuses. Depuis tout ce temps, j'ai eu peur qu'il me retrouve.

Elle n'ose plus lever le regard sur nous.

Basil me consulte du regard.

Pour une fois, nous nous fixons sans haine, peut-être parce que, pour la première fois, nous ne pensons pas à nous, mais à une tierce personne.

Puis il baise à nouveau la main d'Anne. Cette fois, je n'ai pas envie de me foutre de sa gueule.

— Ma chère, déclare-t-il d'une voix assez haute pour que tout le monde l'entende. Je suis au regret de vous informer que votre ex-mari (lui aussi insiste sur la même syllabe que moi) a subi un dramatique accident lors de son séjour dans notre région. Les Ombres, que voulez-vous... Elles peuvent se montrer impitoyables, avec les voyageurs imprudents.

Il fait un signe du menton à l'homme à sa droite, qui met le forcené en joue.

Anne redouble de sanglots. À mon tour.

— Sérieux, c'est ce guignol qui t'a terrorisée pendant des années, ma grande ? lancé-je d'une voix à peu près aussi sonore que celle de Basil. Non, mais t'as vu sa gueule ? On dirait une baudruche gonflée au gaz de pet ! Y a que sa moustache qui permet de le différencier d'un épouvantail ! Et encore, c'est pas sûr, je parie que dans une minute, y a un pigeon qui va venir lui chier dessus devant nous !

Anne éclate de rire entre deux sanglots. C'est sur la bonne voie.

— Et mate sa dégainé ? Il est prêt à s'effondrer ! Il suffirait que tu lui rotes dessus pour qu'il s'envole ! (Je hausse encore le ton, cette fois en direction de Greg.) Écartez les briquets et les allumettes, il est tellement plein d'alcool qu'il va exploser, notre grand méchant loup tabasseur de filles !

Le soûlard continue à gesticuler dans notre direction, mais ses cris se font incohérents. Il frôle le délire. Anne rit plus fort et, enfin, s'essuie les yeux et se redresse.

Je la vois crisper les mâchoires et se redresser comme si elle venait de se donner un coup de pied dans le derche. Elle est livide, mais elle a repris contenance. Ses doigts sont tellement serrés sur les miens que je risque d'avoir besoin d'un étau pour les libérer tout à l'heure, et j'imagine que c'est pareil pour Basil de l'autre côté.

Elle jauge son ex qui continue à s'époumoner et à vociférer des insultes à nos pieds puis, comme si elle avait pris une décision, hoche la tête avec résolution avant de se tourner vers Basil.

— Mon cher, accepteriez-vous de me faire ouvrir les portes ? Je crois que j'ai un rendez-vous à honorer qui n'a que trop tardé.

L'incertitude, je pourrais même dire la peur, se lit sur le visage de Basil. On dirait qu'il tient vraiment à elle.

— Vous êtes sûre ? Une dame de votre qualité n'a pas à s'abaisser à fréquenter ce genre d'individu. Je serais ravi de... faire le ménage pour vous.

Cette fois, la Anne que je connais et apprécie refait définitivement surface. Elle nous lâche les mains et se les carre sur les hanches.

— Merci beaucoup, Basil, mais je suis assez grande pour sortir les poubelles toute seule. Et ça fait bien trop longtemps que j'aurais dû le faire. (Elle hésite un instant.) Faites ouvrir les portes. (Cette fois, ce n'est plus une

requête polie, c'est un ordre. Puis elle se tourne vers Greg.) Hé, sac à merde ! Tu veux que je vienne ? Eh bien, prépare-toi, parce que j'arrive ! On va régler nos comptes, toi et moi !

Et putain, en guise de règlement de comptes, c'est plutôt à un massacre qu'on assiste. En moins d'une minute, Anne, en chaussures à talons et robe blanche, inflige à son ex-mari la branlée qu'elle aurait dû lui foutre quatorze ans plus tôt. C'est désordonné, brutal, violent ; on voit qu'elle a plus de rage que de technique, mais ça vient du cœur. Et forcément, entre une nana qui a passé les dix dernières années à faire des treks en pleine nature et à bouffer sain, et un mec qui a passé sa vie à picoler, le pari n'était pas trop risqué.

Quand elle revient à l'intérieur du manoir, Anne tient ses escarpins à la main – elle a pété un talon en lui foutant un coup de pied dans le bide, à terre, sa robe est déchirée, trouée et maculée, elle est échevelée, mais elle se tient plus droite que je ne l'ai vue l'être depuis la mort de sa fille. Et ses yeux brillent d'une résolution et d'une fierté renouvelées.

Basil et moi dévalons les marches du clocher.

Elle s'arrête devant nous et jette un coup d'œil à sa tenue.

— Je suis désolée, mon cher, mais je crains que notre rendez-vous soit compromis. Sortir les poubelles est plus salissant que je ne l'imaginais.

Basil lui prend la main et la fait tourner sur elle-même.

— Au contraire, je vous trouve parfaite. J'aime les femmes qui savent mettre la main à la pâte.

Quand ils s'éloignent, bras dessus bras dessous, sous les regards estomaqués des fidèles qui ont assisté à la scène, je l'entends murmurer :

— Savez-vous que vous avez un revers du droit particulièrement incisif ? Il faudra à tout prix que vous me montriez ça en détail, j'aimerais beaucoup l'étudier.

Je suis toujours plus que sceptique quant à Basil, et tout autant vis-à-vis de leur couple – il faudra d'ailleurs qu'Anne et moi ayons une petite discussion sur les mecs ; ses goûts en la matière me semblent quelque peu faussés –, mais j'avoue qu'en termes de méthodes de drague, il sait se montrer original.

De l'autre côté du portail, Greg l'alcoololo gît dans la boue, proprement assommé. Après l'avoir foutu à terre, bourré de coups de pied et martelé de coups de poing, Anne l'a traîné jusqu'au portail où elle lui a éclaté la gueule sur l'un des battants. Je crois qu'elle avait des intérêts à lui faire payer concernant un certain nombre de branlées qu'elle a dû prendre...

Chapitre 3

Le lendemain, je passe ma journée à tatouer. Bénis soient Eric et ses envies de Grand Cornu : il a montré le motif que je lui ai fait à tous ses copains de promo – j’ai cru entendre parler d’une soirée-mousse où il avait fini quasiment à poil – et ils ont tellement aimé que j’ai une bonne douzaine de dessins dans le même esprit à faire sur autant de gars en blouse blanche. Ce matin, j’ai passé trois heures sur un cœur à la Dürer en niveaux de gris, avec les veines en rouge et bleu, sur un de ses collègues anatomopathologiste, et cet après-midi, c’est donc un ancien étudiant en médecine devenu dentiste qui est venu se faire tracer une Tooth Fairy façon *Full Metal Jacket* – vous voyez pas ? C’est pourtant facile : la fée des dents s’est transformée en vamp sexy et arbore ses « trophées », une belle collection de dents de lait, en guise de collier. Je lui ai fait une pose un peu hindoue pour qu’elle évoque aussi la déesse Kâli, c’est plus festif. Pour le moment, on n’a fait que le tracé des contours, les ombrages viendront après, mais au bout de cinq heures de vibration et de dessin, j’ai les yeux qui larmoient et mon client commence à frémir dangereusement sous l’aiguille du dermographe.

Quand je relève la main et relâche la pédale, il pousse un soupir de soulagement et s’essuie le front.

— Ouf ! On m’a dit qu’il fallait souffrir pour être belle, mais là, je vais gagner le concours de Mr Univers !

Je lui adresse un sourire relativement sincère. C’est un mec bien. Il est arrivé avec quelques minutes d’avance au rendez-vous, porteur de muffins et d’une bouteille de jus de fruit, et a pris le temps d’expliquer à Kerry, qui attendait à l’accueil que son père vienne la chercher pour l’amener au centre aéré – vacances scolaires obligent, la miss passe pas mal de temps au shop – la différence entre les dents que j’avais dessinées, leur usage et l’importance de les laver. Gloire à lui, je me bats au quotidien pour qu’elle ne zappe pas le brossage quotidien des ratiches. Bref, il a bien mérité que je fasse preuve

d'un minimum de courtoisie, surtout qu'il a été plutôt tranquille à piquer, même sur les zones sensibles.

— Vous avez été très courageux, c'est toujours un peu stressant, la première fois. La semaine prochaine, on passe aux ombres et ça fera beaucoup moins mal.

Je ne suis pas sûre que ce soit vrai, mais ça ne coûte rien de le dire et il m'adresse un sourire reconnaissant. L'instant suivant, il m'envoie un coup de massue imprévu.

— Au fait, Eric m'a dit que vous donniez aussi dans le paranormal... je n'ai pas très bien compris. Vous êtes médium, c'est ça ? Vous me feriez une petite séance ?

Mes doigts se crispent sur le flacon de sérum physiologique que je tenais à la main. Le liquide fait un geyser dans la pièce et je me précipite pour nettoyer le barda avant qu'on piétine dedans.

— Oh, je suis désolé ! s'exclame mon M. Les-pieds-dans-le-plat. Je ne voulais pas vous surprendre ! Il m'a confié ça en privé, il m'a bien recommandé de ne pas vous ennuyer avec, que c'était juste un passe-temps... (Un passe-temps ? Eric, je vais t'écorcher vif !) Mais comme c'est pas facile de trouver de bons médiums, je me disais que je pourrais faire d'une pierre deux coups. (Il reprend son souffle.) Alors ? Je voudrais savoir si mes grands-parents ont bien légué leur voiture de collection à mon frère, avant de mourir, ou si c'est lui qui se l'est appropriée... (Il doit voir mon regard noir, car il reprend aussitôt.) C'est pas vital, hein, mais c'est une Gran Torino, c'est très rare et il n'y connaît rien... Alors ? Vous voudriez bien ?

Cette fois, c'est le torchon qui me servait à éponger le reste des dégâts qui craque tellement j'ai tiré dessus. Je tourne le dos à mon dentiste amateur de vieilles voitures le temps de respirer un grand coup.

— Je... je ne suis pas médium. Je ne donne ni dans la divination, ni dans la nécromancie, ni dans la nécrophilie. Eric vous a fait une blague. (Je respire encore à trois reprises. Trèèèè lentement.) Rendez-vous mardi prochain pour la suite de votre motif. Même endroit, même heure. Entre-temps, pas de bain, pas d'alcool, pas de gratouille. C'est clair ?

Pour une fois, il acquiesce sans afficher l'air de « cause toujours, tu m'intéresses » qui m'horripile chez certains de mes clients. Avec un peu de chance, quand il reviendra, son tattoo sera nickel. En attendant, sa demande de « 36 15 médium » m'a bien fichu en l'air la zenitude induite par la journée

de tatouage. C'est fou, quand même, comme le sort peut s'amuser à flanquer des gros pavés dans la mare.

Dès que mon dentiste est parti, je consulte l'horloge du studio. Dix-neuf heures. Meeeerde ! J'avais bien prévenu Ballard que je récupérerai Kerry plus tard, ce soir, mais j'avais pas prévu que je serais en retard. Enfin, encore plus que prévu. Bref, je lui avais surtout raconté un gros bobard pour récupérer une heure de libre. Sauf que celle-ci a disparu dans l'après-midi, certainement partie en voyage au pays des horaires en vrac.

Conclusion : je vais devoir me bouger le cul !

Dès que j'ai fini de nettoyer et ranger mon matos, je file dans l'accueil du studio, où Charlène s'occupe de faire signer les papiers à un nouveau client – une petite retouche, elle n'en a même pas pour une demi-heure –, lui fais signe que tout va bien et file avant qu'elle ait pu me demander où je vais.

Je démarre ma GN, quitte ma place de parking et m'insère dans la circulation.

Une heure plus tard, je me gare devant mon immeuble.

Je fais sortir Morag du side-car, me débats quelques minutes pour réussir à extraire l'énorme carton qui occupe tout l'espace au pied du siège – pourtant, il était rentré dedans sans difficulté – et me dirige en titubant vers l'entrée.

Youhouuuu, quatre étages à monter avec dans les bras l'équivalent d'un bébé dinosaure !

Une fois parvenue à ma porte, je manque lâcher le bazar à force de chercher mes clefs, et finis par tambouriner à la porte dans l'espoir que Kerry – ou Ballard – m'ouvre. Cause à mon cul, personne ne répond.

Je finis donc par poser mon barda – pendant que Morag tire comme une brute sur sa laisse – et déverrouiller moi-même la porte.

Et je rentre dans l'appart.

Vide.

Silencieux.

Propre (ou presque).

Pas de trace de sang, pas de petit mammifère torturé, pas de proprio assassiné – en même temps, par moments, je rêve de massacrer Ballard à petit feu – rien de tout ça ne m'attend.

Vous savez quoi ? C'est quand même un sacré soulagement de pouvoir rentrer chez soi sans crainte de mauvaise surprise autre que le foutoir naturel et prévisible causé par une gamine de six ans et sa mère adoptive allergique

au ménage. Faudra que je pense à envoyer des fleurs à Dylan pour le féliciter d'avoir tenu le coup si longtemps sans trucider d'être vivant...

Mais en parlant de gamine... elle est où, la mienne ?

— Kerry ? Tu dors ?

Néant.

J'imagine que son père a dû préférer l'amener chez lui après l'avoir récupérée – faut dire que son appart est une petite merveille d'ordre et de propreté, contrairement au mien. J'avoue que l'idée de devoir descendre affronter le tyrannosaure-poulet ne m'enchante guère, mais j'ai quand même envie de voir Kerry, moi.

Je décide donc de m'octroyer une mini-pause de quelques minutes avant de débarquer chez mon proprio/étalon/père modèle.

Virage de godasses.

Canette de bière.

Canapé.

Hurlements.

Je bondis sur mes pieds en entendant les clameurs qui résonnent à l'étage au-dessous. On dirait que Ballard égorge un cochon.

Sans prendre le temps de renfiler mes chaussures, je fonce à la porte, saisis un couteau de cuisine au passage et dévale l'escalier. Les cris continuent de plus belle. Je manque me casser le cou dans les dernières marches et finis par m'écraser sur le battant du palier de Ballard.

Sauf que, contrairement à ses habitudes, la porte n'est pas fermée à clef. Ni même claquée. Sous l'effet de mon poids – pourtant pas éléphantique –, le battant s'ouvre en grand et je culbute à l'intérieur de l'appart, accompagnée d'une onde sonore digne d'un concert de heavy metal. Une pensée traverse mon esprit.

Porte ouverte + hurlements = il s'est passé un drame...

J'atterris en roulé-boulé et finis ma chute contre la cloison de l'entrée. Je profite du choc pour m'appuyer les pieds au mur et m'accroupis en réprimant une grimace de douleur. Bobo.

Mes oreilles s'aperçoivent que les clameurs ont cessé.

Je me relève dans un silence retentissant et inspecte autour de moi, couteau brandi.

Une quinzaine de personnes me fixe avec stupéfaction. Presque uniquement des gens que je connais.

Ballard, Emma, Anne, Katia et Charlène, Djuka, Lyubo et Debbie. À mon grand étonnement, l'ancienne esclave de Basil, une fois décrassée et sortie de son état de terreur permanent s'est avérée beaucoup plus jeune que je ne l'imaginai : à peine trente-cinq ans. Mais ses huit ans de captivité lui ont coûté cher, tant en confiance en soi qu'en santé. Elle a beau avoir repris des formes et de la santé, ses cheveux sont restés grisonnants et son nez tordu comme celui d'un boxeur. Anne m'a appris que les viols à répétition et la série de fausses couches qu'elle a subies – certaines dans des circonstances que je ne veux même pas imaginer – l'ont rendue stérile. Mais elle est libre. Libre et en vie, et, après plusieurs mois de convalescence qu'elle a passés cloîtrée dans l'appartement d'Anne, où un psy – payé par Anne, qu'il avait aidé à surmonter les années avec son ex violent – venait lui rendre visite plusieurs fois par semaine, elle a fini par réussir à se guérir. Le coup de génie d'Anne a été de lui présenter Lyubo. Et le miracle auquel je n'aurais jamais cru s'est produit : l'ancienne étudiante en médecine a été séduite par l'air de chiot et la gentillesse de mon feu soupirant, qui la considère à présent avec autant de vénération que si le soleil se levait avec elle – ou lui sortait du derche – chaque matin. Tant mieux pour eux. Apparemment, la seule ombre à leur bonheur est que Debbie est terrorisée par la vie nomade et les motos, et que Lyubo ne semble pas avoir la moindre envie d'abandonner son existence actuelle – de toute façon, sans papiers ni diplômes, comment il y parviendrait ? Donc ils vivent au jour le jour et tentent de profiter de la bulle de calme qui a pour le moment l'air de nous entourer. Et pour finir avec les invités, je reconnais cinq gamines que j'ai souvent vues à la sortie de l'école ; des copines de classe.

Et, bien sûr, Kerry.

Vous savez qu'elle a sacrément changé, la mioche, pendant mon « absence » de presque six mois. Déjà, durant notre période « Marja et Kiddy », elle avait gagné une bonne dizaine de centimètres et presque autant de kilos, mais en mon absence, c'est comme si on avait remplacé l'espèce de souris rachitique et boiteuse que je connaissais contre une fillette rayonnante et en bonne santé. Elle a récupéré tous les kilos qu'elle avait perdus au cours de son hospitalisation, s'est musclée – Ballard a admis avoir continué les cours de self-défense qu'elle prenait avec Djuka – et marche sans plus boiter que moi. Les labos qui la traquaient ne la reconnaîtraient plus ; ils cherchaient une gamine squelettique invalide et n'imagineraient pas qu'elle puisse,

comme à l'heure actuelle, courir et sauter. En l'occurrence, dans mes bras.

Ballard et moi poussons à l'unisson un cri étranglé en la voyant frôler le couteau. Je rejette le bras sur le côté pour éviter de poignarder la gosse qui s'agrippe à moi comme une moule à son rocher. La lame heurte la cloison et je la lâche. Au moins, plantée dans un mur, elle ne fera de mal à personne.

Kerry me serre si fort qu'elle me coupe quasiment le souffle. La bordure de ses lunettes s'enfonce dans ma joue. Oui, elle en porte toujours. « Tatie Anne », en tant qu'assistante maternelle – elle a obtenu un agrément pendant mon « absence » pour pouvoir garder Kerry pendant que sa mère obsessive du travail était absente – c'est fou comme ça semble être la norme, ce genre de comportement, personne ne s'est douté qu'en fait de carriériste, j'étais juste en train de pioncer – lui a fait faire un bilan ophtalmo et il s'est avéré qu'elle avait réellement besoin de lunettes. Un point en plus pour son déguisement, un point en moins pour le bon goût, l'accessoire de mode étant customisé de cœurs, chatons et autres mièvreries rose et mauve.

La gosse me glapit dans l'oreille. Ses boucles, toujours rousses – vive le henné –, me chatouillent le nez et je manque éternuer dedans.

— Maman ! (Du coin de l'œil, je vois Ballard grimacer. Merci la confiance !) Je suis trop contente que tu sois là ! Papa m'avait dit que tu t'en fichais et que tu ne viendrais pas...

Je m'assois – mine de rien, la position accroupie avec vingt-cinq kilos de gamine sur les cuisses, ça pèse – et desserre sa prise sur mon cou pour pouvoir répondre.

— Tu crois vraiment que j'aurais pu t'oublier ? Alors que tu me hurles dans les oreilles tous les matins depuis un mois que c'est bientôt... (je laisse planer un silence plein de suspense)... le jour où je te chatouille à mort !

Voix de croque-mitaine sur les derniers mots, suivie d'un rugissement de fauve.

Je bascule en avant, Kerry se laisse tomber sur le dos, et avec des mimiques de lion face à une gazelle, j'entreprends de lui compter les côtes – on les sent moins, il y a une bonne couche de chair dessus, maintenant – jusqu'à ce que la gamine, pleurant de rire, extatique et à bout de souffle, me dise d'arrêter et commence à se débattre.

Quand je la libère, elle se remet debout, s'essuie les yeux – elle en a pleuré de rire – et file retrouver ses copines. Une nuée de petites filles disparaît la seconde suivante dans la pièce voisine – la « chambre d'amis » de Ballard,

qui n'est autre que la chambre officieuse de Kerry.

Je me relève à mon tour et considère les adultes qui me fixent toujours, cette fois avec encore plus d'ahurissement.

— Je peux savoir ce qu'il se passe ?

Ballard s'avance.

— Je peux savoir ce que tu fous là ?

OK, ça commence mal.

— J'ai entendu des hurlements. Je me suis inquiétée.

Il pince les lèvres.

— C'est l'anniversaire de Kerry, tu aurais pu te douter qu'on le fêterait, non ?

— Je m'en doutais. C'est bien pour ça qu'un cadeau l'attend à l'étage au-dessus. Tu sais ? Celui où elle habite et où elle était censée attendre mon retour, ce soir... (Aucune réaction à ma fine allusion. Ça veut dire qu'il s'en fout. Ou qu'il m'en veut. Puis je fronce les sourcils.) Et votre petite sauterie, vous n'envisagiez pas de m'y inviter ? L'anniversaire de ma propre fille ?

Ballard hausse les épaules et s'avance vers moi, la mine orageuse.

J'avoue que j'en ai marre, de ses sautes d'humeur. J'ai pas envie de me battre, pas aujourd'hui, pas devant un public, pas alors que Kerry et ses copines chahutent à côté. C'est pas le moment pour que M. Dominator pique sa crise. Alors quand il se plante devant moi, les épaules carrées et les poings serrés, je me décale légèrement pour qu'il n'empiète pas dans mon espace vital et détourne le regard. C'est pas dans mes habitudes de reculer devant le conflit, mais même moi, je sais qu'il faut parfois savoir courber le dos face à l'orage.

— Tu m'as bien fait comprendre que t'en avais rien à foutre de Kerry et de moi, qu'on était des boulets à tes yeux. Comment tu as dit ? « jouer les bonniches et torcher ta gosse », c'est ça ? (L'assistance réprime des hoquets. Ben oui, c'est bien mes mots. C'est bon, ça peut arriver à tout le monde, non, de dire des trucs qui dépassent ce qu'on pense !) Alors je ne t'ai pas invitée. Tu peux rentrer chez toi et t'occuper de ta vie si importante de sainte extralucide.

J'inspire un grand coup. Autour de nous, les invités, qui sont aussi mes amis, nos amis, en fait, puisqu'en mon absence, Ballard a su se faire accepter de mon petit cercle de proches, nous fixent avec des expressions allant de la réprobation gênée à la terreur absolue. Je les comprends. En général, quand

ça commence comme ça entre Ballard et moi, ça a tendance à finir avec des points de suture.

Non.

Je dois me retenir.

C'est l'anniversaire de Kerry, ses six ans, je n'ai pas le droit de les gâcher comme ça.

Je respire un grand coup et fixe les boutons de sa chemise, tendue sur son torse musclé, pour ne pas croiser son regard. Je sais que ça risquerait de dégénérer en bataille.

— L'année dernière, comme on était en cavale, on n'a quasiment rien fait pour son anniversaire. Et à notre retour, on lui a inventé une autre date de naissance. (Je relève les yeux.) Vous n'étiez pas là, mais vous pourrez demander à Eric Canchez, c'est lui qui a proposé cette date. Et je lui ai répondu que c'était une bonne idée de le caler sur le solstice d'été, c'est à la fois un symbole de renouveau et la fête de Litha, le « jour du soleil », et que ça plairait à Kerry.

— Et alors ? Ça te donnait le droit de débarquer ici, sans invitation, un couteau à la main ?

Putain, mais il va pas me lâcher, l'autre ?

— Oui. Quand j'entends des hurlements dans un endroit où Kerry risque de se trouver, je fonce, avec une arme si possible. Tu aurais préféré que je fasse la sourde oreille ?

Il secoue la tête.

— Pourquoi t'es venue, Mar... Lily ?

— Parce que je croyais Kerry en danger. (Je crispe les mâchoires et croise enfin le regard de Ballard.) Et parce que même si j'ai dit une connerie l'autre jour, je tiens à elle, je m'inquiète pour elle, je ne veux pas qu'il lui arrive quelque chose. (Je hausse les épaules.) Je m'accordais juste une pause avant de descendre, de toute façon. Je voulais juste déposer Morag à l'appart avant de venir offrir son cadeau à Kerry.

Ballard tire la tronche. Je crois qu'il ne m'avait pas prise au sérieux quand j'avais mentionné le présent, tout à l'heure.

— Tu as vraiment acheté un cadeau à la petite ?

Ça, c'est la question de trop.

— Putain, Ballard, t'es sourd ou t'es con ? Je t'avais dit de la récupérer ce soir parce que j'avais un « truc » prévu après le boulot, tu pensais que c'était

quoi ? Que j'allais m'offrir un massage thaïlandais le jour de son anniversaire ? (Il en reste coi.) Bon, et maintenant, je reste ou je me casse ? Je peux aller chercher son cadeau sans avoir peur que tu me claques la porte au nez à mon retour ?

Je le vois inspirer à pleins poumons. Je sais qu'il est comme moi, il a du mal à contrôler sa colère, et encore plus à changer d'avis une fois qu'il s'est mis une idée en tête. Et là, l'idée, c'était que j'en avais rien à cirer de sa fille.

Finalement, je tranche.

— Bon, écoute, je ne vais pas taper l'incruste. Kerry aura tout le temps de découvrir son cadeau demain, et ça vous permet de passer un peu de temps ensemble.

Sans attendre sa réponse, je fais demi-tour et file vers la porte. Le couteau est toujours planté dans le mur. M'en fous, j'en ai d'autres.

Au moment où je passe le seuil, la voix de Ballard me fige.

— Lily ? (Je ne bouge plus.) Je suis... je suis désolé. J'ai présumé du pire. Moi aussi, je dis parfois des trucs exagérés que je regrette après. J'aimerais beaucoup que tu restes à l'anniversaire de ma... de notre fille. (Ouah ! Ça a dû lui arracher la gueule, ça !) Et je suis sûr qu'elle va adorer ton cadeau, ce serait dommage de l'en priver.

Ouais. Ça, c'est la couche de pommade. Le connaissant, il doit être persuadé que je lui ai offert un nunchaku, un kit à tatouer ou une paire de menottes.

Il va être surpris...

Un quart d'heure plus tard, Kerry fait la danse de la joie dans le salon devant ses copines vertes de jalousie, Ballard me fixe avec l'air ahuri et Anne ricane plus ou moins discrètement dans son coin. Elle était au courant, elle.

— Ben quoi ? J'allais pas lui offrir une poupée gonflable, non plus.

Ballard s'empourpre. Ça fait partie des choses qu'il n'aime pas que je mentionne devant sa fille. M'en fous, c'est aussi – et surtout – la mienne, maintenant.

Puis il secoue la tête et se gratte le cuir chevelu d'un geste embarrassé. Je n'ai pas l'habitude de le voir comme ça, c'est plutôt agréable. Il se dandine d'un pied sur l'autre, se frotte le front – ce qui fait ressortir ses biceps – et affiche une moue perdue qui lui donne un air presque vulnérable. C'est marrant, quand mon machistador de lieutenant n'est pas occupé à diriger tout

le monde, gueuler et donner des coups de poing, il redevient un mec tout ce qu'il y a de plus normal, voire charmant. Charlène ne s'y trompe pas, d'ailleurs. Elle arbore la mine prédatrice que je lui ai vu prendre à chaque fois qu'elle a décidé de se faire un mec.

Je me rapproche de la bicyclette que Kerry finit de déballer et me penche pour montrer le guidon à Ballard. Non, c'est pas pour lui offrir une vue plongeante sur mon décolleté, je sais très bien que j'ai pas de quoi concurrencer miss Pastèques pigeonnantes. Par contre...

— Regardez, vous avez vu ? J'ai même fait décorer la fourche au nom de Kerry, comme ça, son vélo est unique. Je soulève le corps du bidule pour le lever à hauteur des yeux de Ballard, qui se penche pour regarder... Et hop, d'un geste maladroit, le guidon vient s'enfoncer dans ses côtes. Oh, c'est ballot, hein ? Sous le choc, Ballard se plie en deux et se retrouve la tête blottie au creux de mon cou. Durant une seconde, son oreille passe à portée de ma bouche. Je donne un léger coup de dent à son lobe avant de murmurer :

— Et maintenant que j'ai gagné au jeu de Papa et Maman, je veux ma récompense, Macho Man.

Ballard se redresse et me fixe avec stupéfaction. Je crois qu'il n'avait pas imaginé que je pouvais jouer à ce jeu-là, moi aussi. Je lui adresse un sourire tout ce qu'il y a de plus innocent et, profitant de ce qu'on est presque collés l'un à l'autre et que personne ne peut nous voir, j'attrape son service trois-pièces d'une main plus que ferme.

Il émet un hoquet étranglé. Sa bouche dessine un O parfait et il se met à bafouiller. Ses yeux m'interrogent avant de scruter la pièce autour de nous. En quelques secondes, son teint devient aussi cramoisi que le petit bout de chair que j'ai mordu un instant plus tôt.

— Ce soir, il faudra qu'on discute, tous les deux, Ballard, lancé-je à voix plus haute. Au sujet de cet éventuel emménagement chez Basil...

Ma prise sur ses roubignoles se relâche. La main de velours a abandonné son gant de fer. Au lieu de broyer, je me mets à masser, d'abord doucement, puis de façon plus insistante. À travers l'épaisseur du jean, je sens ses burnes rouler sous mes doigts, tendres et malléables. Et sa verge, d'abord complaisante, mais qui durcit de seconde en seconde. Si je ne le lâche pas très vite, le lieutenant va être forcé de rester au coin le temps que son... émotion diminue. Je sais qu'à présent, Charlène n'a plus aucune chance avec lui.

Il me saisit le poignet.

— Tu es sûre que c'est le bon moment ?

— Oh que oui. Il est temps de décider...

Ses doigts serrent mon avant-bras. Je sais que s'il en avait envie, il pourrait me le broyer sans difficulté. Mais ce n'est pas son but. En fait, il ne cherche même pas à me faire lâcher. Sa main suit mon mouvement, l'accompagne, l'encourage, et...

— Y a même Miss Muffin ! hurle une Kerry surexcitée dans le dos de Ballard.

Je lâche aussitôt les bijoux de famille du dit père de famille. Celui-ci saisit le vélo abandonné et le soulève de la main droite. J'aurais jamais cru qu'un vélo d'enfant puisse servir de cache-érection. Il fait demi-tour et admire ouvertement la peluche que j'ai installée dans le panier du vélo.

J'avoue, je suis contente d'avoir si bien réussi mon coup avec la gamine. J'avais consulté Anne et on avait discuté maison de poupée, stage d'équitation et week-end en parc d'attractions, mais entre ce qui était trop cher, trop loin ou trop moche, rien ne me motivait. Jusqu'à ce que, lors d'une promenade avec Morag et moi, Kerry tombe en extase devant un vélo pour enfant exposé dans une vitrine.

— J'en veux un ! Je veux un vélo comme ça ! J'ai pas fait de vélo depuis l'accident, mais je suis sûre que je saurais encore faire ! (Elle était interrompue le temps de me regarder avec un mélange d'espoir et de peur.) Tu... tu crois que je pourrais encore faire du vélo ? Je veux dire... avec mes jambes...

Je lui avais donné une bourrade.

— Si t'es capable de marcher, il n'y a pas de raison pour que tu ne puisses pas pédaler, cruchette.

Puis j'avais examiné l'engin en question. Une horreur rose, mauve et blanche, parsemée de fleufleurs et de chatons, avec des pompons au bout des poignées et des lumières roses un peu partout. Le comble du mauvais goût. J'en avais frémi d'horreur et tiré sur la main de Kerry dans l'espoir qu'elle décroche de sa contemplation béate et me laisse détourner son attention.

On avait parcouru une bonne dizaine de mètres, la gamine se démontant le cou pour regarder derrière nous. Puis elle avait freiné des quatre fers.

— Dis... si papa est d'accord pour que j'aie un vélo... Je pourrais en avoir un ? (J'avais esquissé un signe évasif.) Mais tu sais, un vrai, pas un vélo de

fille. Un joli, avec des dessins comme ceux que tu fais pour les tatouages.

Là, j'avoue, mon cœur avait fait un triple salto. Je crois que la gosse n'aurait pas pu me faire plus beau compliment.

C'est comme ça que j'ai commencé à lui chercher un vélo à la fois léger et costaud, mais assez sobre pour que je puisse ensuite le faire décorer à ma convenance. Ça n'avait pas été facile, mais j'avais fini par trouver la perle rare, puis passé plusieurs soirées à esquisser différents motifs, et enfin trouvé un gars capable de les reproduire sur le cadre, la fourche, le cadran et toutes les parties pour lesquelles je ne connais pas le nom.

D'où le fait qu'aujourd'hui, Kerry finit de déballer un vélo noir orné de fleurs, de flammes et d'hirondelles réfléchissantes, et complété par un panier et des sacoches en cuir clouté dans lesquelles se trouvent un casque décoré des mêmes motifs – ainsi que de bon nombre de lumières, même s'il est hors de question qu'elle aille se balader la nuit – et des gants, une peluche, un carnet de dessin et un set de crayons – les mêmes que ceux que j'utilise pour le travail.

À l'autre bout de la pièce, Anne me fait un signe approbateur du pouce. Ouais, j'ai géré grave, aujourd'hui. C'est pas souvent, alors j'ai bien le droit d'en être fière quand ça m'arrive. J'espère que ça compense ma merde de l'autre jour avec Ballard. Je sais que Kerry n'est pas au courant, mais son père et moi le sommes, et j'ai envie de lui prouver que je ne suis pas non plus totalement incompétente ou indifférente aux besoins de la gosse.

De plus, je suis particulièrement contente de ne pas avoir eu la surprise douteuse de trouver Anne avec Basil. Rétrospectivement, je sais que Ballard n'aurait jamais invité le mercenaire aristocrate à l'anniversaire de sa fille, il l'apprécie presque autant que moi ; mais comme Basil et Anne sont quasiment inséparables depuis qu'elle a remis les comptes à zéro avec son ex, il aurait pu s'être invité avec elle.

Une tape sur la nuque me fait sursauter.

Djuka.

Elle me fixe avec un air amusé.

— Alors comme ça, le lieutenant et toi...

Je hausse un sourcil.

— Le lieutenant et moi partageons une fille. Ça fait des liens, forcément.

Elle réprime une moue amusée.

— Ouais, tes liens, ils ressemblent beaucoup à une main au panier, je te

signale. (Oups. Les trois quarts de l'assistance étaient derrière Ballard, mais Djuka était donc dans mon dos et a tout vu.) Ceci dit, je trouve que c'est un très bon choix. Il a les épaules assez larges pour porter ton auréole de sainte, celui-là.

L'allusion me glace le cœur. Mais je serre les dents sur la vague de culpabilité qui m'envahit. C'est pas ma faute. C'est pas moi qui ai tué Thomas. Il est mort, et je suis en vie. Alors j'ai le droit de vivre. Merde.

Puis Djuka me tapote l'épaule.

— Et donc, ce soir, réunion familiale ? T'étais pas intéressée il y a un an... mais les gens changent, donc si tu as besoin de... d'un intermédiaire avec notre lieutenant préféré, je suis tout à fait partante pour vous aider à... adoucir les choses entre vous. Je suis très souple, comme fille.

Bon, ça y est, c'est fini, les fines allusions ? Bientôt, c'est elle qui me malaxera l'entrejambe, à ce rythme. Mais, au moment où je m'apprête à lui expliquer que non, toujours pas, une vibration m'interrompt. Quasiment au même endroit.

Oups, ça, c'est mon portable.

Sauf qu'au même instant, Djuka baisse la tête et fouille dans ses poches.

Ah non, c'est le sien.

Puis la vibration recommence.

Ah, le mien.

On dégaine nos téléphones en même temps.

OK, message conjoint.

« Arrivants au domaine Howell. Présence requise d'urgence. »

Eh merde. Je crois que c'est raté tant pour la soirée d'anniversaire que pour l'after privé que j'avais prévu ensuite...

Vis ma vie de sainte ! Par contre, pourquoi Djuka ?

Une heure plus tard, je connais la raison.

Elle est sous mes yeux, dans une des salles vides au sous-sol du monastère qui servent aussi de pièce d'interrogatoire, de quarantaine et de surveillance – voire de torture, si j'en crois les taches marronnasse qui se devinent par endroits sur les murs et le lino. Heureusement que c'est pas la chambre froide dans laquelle Dylan, Anne et moi avons été retenus, sinon, je ne sais pas si j'aurais été capable d'y entrer pour faire autre chose que péter la gueule à Basil. Il y a des souvenirs que j'ai du mal à digérer. Mais non, c'est pas celle-

là. Celle de mon souvenir n'est pas dispo ; l'ex-mari d'Anne y séjourne en ce moment en attendant qu'elle ait statué sur son sort. Basil et moi sommes – pour une fois – d'accord pour une exécution propre et rapide, ainsi que Djuka. Ballard prône une remise à la police – après tout, il a battu sa femme pendant des années, elle en porte encore des cicatrices – vous n'avez peut-être jamais eu l'occasion de voir Anne maillot de bain, mais elle arbore un certain nombre de « souvenirs » un peu partout. Mais depuis le temps, ce serait difficile de prouver que son mari en est responsable, donc il aurait de fortes chances de s'en tirer, ce que personne ne veut.

La raison de notre rappel urgent ressemble fortement à un biker d'une trentaine d'années, au visage avenant, mais défiguré par un trou dans une joue et marqué des traces d'une fatigue qui ne date pas d'hier. Ses traits émaciés et son teint à la fois buriné et livide témoignent de rigueurs que je ne peux qu'imaginer. Il est couvert de bleus et arbore un superbe œil au beurre noir. Son nez est plus tordu que dans mes souvenirs et il a une lèvre fendue. Et il boite. Lourdemment. Quand j'observe sa façon de se déplacer dans la pièce, je comprends que c'est parce qu'il porte une prothèse.

Simon a été passé à tabac. Et a perdu un pied.

Je ne sais pas si Trixie est au courant.

Quand on a confirmé que le mec qui faisait un scandale à l'entrée du monastère, réclamant à voir « la sainte et sa femme » était bien membre de l'ancien gang de Djuka, ainsi que le mari de Trixie et père de la petite Mona, Djuka est partie mettre ces deux dernières dans une chambre isolée tandis que les hommes de Basil escortaient Simon dans une salle d'interrogatoire.

Quand Djuka est revenue, elle arborait une trace sombre sur la joue ainsi qu'une marque de griffure. Et la gueule de quelqu'un qui s'est retenu de taper sur une tierce personne. Franchement, elle avait pas besoin de se frustrer comme ça ; à mes yeux, ça fait longtemps que Trixie mérite une petite remise au point – et je ne dis pas ça seulement par rapport à sa trahison envers moi et son comportement depuis à mon égard ; juste sur le fait qu'elle se conduit comme une gamine pourrie-gâtée et qu'il est temps qu'elle remette les pieds sur terre. J'imagine qu'en ce moment même, elle doit se déchaîner dans sa cellule en braillant qu'elle veut voir son mec.

— Pourquoi t'es là ?

Simon regarde Basil d'un air interloqué. C'est vrai que c'est pas forcément la première question que j'aurais posée, moi non plus.

— Pour récupérer ma femme.

— Comment s'appelle ta femme ?

Simon désigne Djuka d'un geste du menton. Son mouvement révèle une raideur dans le cou et des traces d'hématomes tout autour, qui rajoutent une note colorée aux ecchymoses qui ornent déjà son visage. Je commence à me demander si quelqu'un n'a pas tout simplement tenté de l'étrangler.

— Trixie. On est membre du gang de Djuka Wadoche. Elle est là, vous avez qu'à lui demander. (Puis il se retourne vers elle.) À moins que le gang n'existe plus ? Où sont les autres ? Où est ma femme ? Pourquoi c'est ce mec qui m'interroge, et pas toi et mes compagnons ? (Il hausse le ton. Je vois à la raideur de ses épaules qu'il est prêt à exploser. Je fais un pas en avant, mais Djuka m'arrête d'un bras en travers.) Putain, qu'est-ce qu'il se passe, ici ? Pourquoi je peux pas voir Trixie ? Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?

Djuka fait un signe à Basil, qui hoche la tête en réponse. À contrecœur. Il n'aime pas perdre le contrôle des choses, mais même lui peut comprendre qu'un mec reviendra mieux à la raison s'il discute avec la personne qu'il considère comme son supérieur hiérarchique qu'avec un inconnu.

— C'est Basil qui t'interroge parce que ce lieu lui appartient.

La voix de Djuka n'a rien de doux ni d'apaisant. En fait, il parle de ce même ton sec que j'employais avec Morag avant de comprendre qu'elle m'obéirait mieux si je me comportais avec elle comme une mère plutôt que comme un chef de meute. Ladite Morag est à mes pieds. Hors de question de retourner chez Basil affronter une situation potentiellement à risque sans ma tueuse fantôme. Ballard avait raison. Pendant mon « absence », Kerry a réussi à dresser Morag – avec l'aide d'Anne et de Djuka, si j'ai bien compris. Ce n'est pas exactement ce que j'aurais fait, je préfère quand mon chien m'obéit à moi et à personne d'autre. Mais à l'heure actuelle, elle répond à nos ordres à toutes les trois à la seconde. Assise, couchée, au pied, fais la belle – ça, c'est Kerry qui l'a imposé ; moi, je ne vois pas d'intérêt à faire se mettre debout un chien plus grand qu'un humain. Fais la morte, tu gardes – bravo Anne –, attaque, et, cerise sur le gâteau, immobilisation. Ça aussi, c'est Anne. Je ne sais pas comment elle s'est improvisée dresseuse ni comment elle a réussi à apprendre ça à la chienne sans se faire bouffer, mais j'ai vu la démonstration : quand elle entend cet ordre, Morag se jette sur la personne désignée et la plaque au sol avant d'enserrer son cou entre ses crocs. Sans mordre ni déchiqueter. Juste bloquer le temps que j'intervienne. Chapeau.

Là, elle est assise à côté de moi, sans même tirer sur sa laisse, l'air relativement calme. Elle émet son grognement habituel, mais ne semble pas se sentir menacer. Pourtant, elle ne connaît pas Simon et supporte à peine Basil. J'en conclus que la situation ne lui semble pas dangereuse. Puis Djuka reprend.

— Le gang n'existe plus. Si tu es retourné au clan Wadoche comme tu le prétends, tu devrais être au courant. Ta femme est là, à l'étage. Elle va bien ; elle a hâte de te voir. On a juste besoin de s'assurer que tu ne représentes pas un danger.

Simon balance un coup de poing dans la cloison. Le panneau métallique qui la recouvrait fait un bruit de gong et la plaque affiche une indentation. Tout le monde sursaute. Morag gronde un peu plus fort ; je resserre ma prise sur sa laisse. Basil fait la grimace. Il n'aime pas qu'on bousille sa maison, même quand il s'agit d'une bête salle de contention comme ça.

— Bordel, Djuka, tu me connais ! C'est moi, Simon ! Je suis le médecin de ton gang, pas un putain de solitaire ou de terroriste ! Je veux juste retrouver ma femme et ma vie !

Basil se place devant Djuka.

— On le comprend tous. Mais tu dois comprendre que nous aussi, on a besoin d'assurance. Beaucoup de gens vivent ici, qu'on n'a pas envie de mettre en danger. Djuka nous a confirmé ton identité. On sait qu'à la base, tu n'es pas un fauteur de troubles. Mais tu as été absent longtemps. On ne sait pas ce que tu as fait, pendant ce temps. Les gens peuvent énormément changer, au fil des épreuves...

Djuka hoche la tête avant de le bousculer pour reprendre sa place. Je compte les points. Dans pas longtemps, elle va lui pisser sur la jambe pour lui prouver que c'est elle qui a la plus longue.

— Il a raison. Je suis heureuse de te voir en vie, et plutôt en bonne forme. Mais trop de gens dépendent de nous pour notre survie, on n'a pas le droit de prendre des risques. Alors je repose mes questions : qu'as-tu fait pendant tout ce temps ? Comment as-tu su où nous trouver ? Qui t'a dit qu'on était là ?

Simon me jette un regard noir. C'est marrant, ma présence n'a pas eu l'air de le surprendre. Moi, je me demande encore pourquoi Basil m'a rappelée. Djuka, je pige. Mais moi, j'en ai rien à cirer, de ce mec. La sécurité du monastère ne dépend pas non plus de moi, et Djuka et Trixie étaient largement suffisantes pour l'identifier, sans parler de Lyubo. Alors, pourquoi

moi ?

Puis le motard pointe un doigt sur moi.

— Crina et d'autres personnes m'ont raconté ce qu'il s'était passé... (Hochement de tête dans ma direction, puis il se tourne vers Djuka.) D'après ce que j'ai compris, c'est pas sa faute, mais... Tu te rends compte que ta chef de clan n'a plus de nouvelles de toi depuis quasiment un an. Elle sait même pas si sa fille est encore en vie. Depuis que t'as renvoyé tes mecs, plus personne ne sait quoi que ce soit !

Djuka crispe les mâchoires. Ça va barder.

Et ça ne manque pas, une seconde plus tard, son poing serre le col du blouson de Simon, l'étranglant à moitié. Puis, d'un même geste, elle lui balaie les pieds – enfin, celui en chair et celui artificiel – d'un revers de botte et le plaque à la cloison. Immobilisation aussitôt suivie d'un coup de genou dans l'estomac.

J'avoue, j'admire la technique. J'imagine que pour une nana pas plus grande que moi – mais bien baraquée quand même – l'élément de surprise et la force brute sont les meilleurs, voire les seuls, moyens de se faire respecter dans ce milieu quelque peu macho. Simon pousse un cri étranglé et tente de décrocher les doigts qui empêchent l'air d'entrer dans ses poumons, mais Djuka a bien assuré sa prise et, de toute façon, le shoot final qu'elle lui a distribué lui a trop coupé le souffle pour qu'il puisse faire autre chose que battre le vide comme un canard sans tête. Elle attend. Au bout d'un moment, il hoche la tête, le visage cramoisi sous ses bleus.

Elle le libère et il se plie en deux, la respiration sifflante.

— Bon, maintenant qu'on est d'accord sur le respect dû à son chef, je vais t'expliquer deux ou trois choses... (Elle attend qu'il hoche la tête.) Premier point, je ne suis plus affiliée à Crina. Le gang est dissous et j'ai fait savoir que ma loyauté allait dorénavant à sainte Marie des Ombres. (Elle pointe le menton vers moi. Je lui réponds d'un fuck. Simon devient blême, mais j'imagine que ça n'a rien à voir avec ma vulgarité.) Oui, j'ai bien dit sainte Marie des Ombres. C'est elle. Et c'est elle que je suis, maintenant. Pigé ? (Simon hoche la tête. On dirait que la révélation de Djuka a écrasé ses aspirations à la bagarre.) Deuxièmement, le fait que le gang n'existe plus te délie de toute obligation envers moi. Donc tu n'es pas obligé de me répondre si tu ne le souhaites pas. (Puis elle affiche un sourire cruel.) Par contre, ta femme Trixie a accepté de rester sous ma protection et je refuse qu'elle me

quitte. Donc si tu veux la revoir, elle et... votre fille, t'as intérêt à m'obéir au doigt et à l'œil. Compris ?

Cette fois, ce n'est pas un changement de couleur que nous offre Simon, mais carrément un arc-en-ciel. À croire qu'il va exploser. Les yeux lui sortent des orbites et il ouvre et referme la bouche comme une carpe à l'air libre. Il bafouille à plusieurs reprises, nous fixe tour à tour d'un air incrédule avant de reposer le regard sur Djuka.

— Une... fille ? croasse-t-il. J'ai une... une fille ?

Elle hausse les épaules.

— Ça y ressemble beaucoup, en tout cas. En tout cas, elle te ressemble, en moins moche et barbu. Mais ça, tu ne pourras le vérifier que si tu réponds correctement à nos questions. Alors je répète : comment as-tu su où nous trouver et que t'est-il arrivé pendant tout ce temps ?

Simon passe l'équivalent d'une éternité à me scruter avec ébahissement. Je sens qu'à la prochaine séance d'Ombres, je vais avoir un spectateur de plus. Puis il avale sa salive et hoche la tête à plusieurs reprises. Je vois quasiment les rouages de son cerveau se mettre à tourner. En fait, ça me rassure. Le Simon que je connaissais un peu il y a quelques mois n'était ni un bagarreur ni une tête brûlée ; plutôt l'élément modérateur de la bande, avec Petyr, l'ancien fiancé de Djuka. Puis il s'humecte les lèvres.

— Je... je crois que ça m'étonne pas des masses (il me lance un nouveau regard)... pour elle. C'est grâce à elle que je vous ai retrouvés. Quand j'ai réussi à retrouver le clan Wadoche, les survivants de notre groupe m'ont raconté ce qu'il s'était passé. La bataille, les morts, les... (à nouveau un coup d'œil dans ma direction)... les trucs bizarres qu'elle a faits. Puis plus de nouvelles. J'ai zoné un peu partout, dans tous les lieux où j'aurais pu vous trouver, pendant plusieurs mois. Je suis même allé à la fonderie où on s'était installés, mais il n'y avait plus personne...

— On a emménagé ici il y a quelques mois, intervient Djuka.

— Je commençais à désespérer. Puis j'ai entendu parler d'une femme qui parlait aux Ombres, dans la région. J'ai croisé des gens qui comptaient aller la voir. Des fanatiques, des illuminés, mais aussi des gens tout à fait normaux, pas des fous comme tous ceux qui croient à la résurrection de la Sainte. (Il émet un petit rire de dérision.) J'ai commencé à me renseigner, je me suis rapproché, et à force de parler à des gens, j'ai appris que la sainte se déplaçait en moto et que ses gardes du corps étaient eux aussi en bécane, et

que l'un d'eux était une femme. (Il plisse la bouche.) Je me suis dit qu'il y avait de bonnes chances que ce soit Lily et toi. Alors j'ai tenté le coup et j'ai suivi le dernier groupe qui se dirigeait par ici. Il y avait une vidéo qui circulait. Qui la montre, elle (à nouveau un coup d'œil vers moi. Et merde, je crois que je sais de laquelle il s'agit.) C'était elle. Qui faisait des trucs encore plus bizarres. Vraiment. Ça a fini de me convaincre que si Lily était en vie, tu l'étais aussi et avec elle.

À l'angle de la pièce, Basil secoue la tête.

— Sauf que ça fait trois jours qu'il n'y a eu aucun groupe d'arrivants, juste des pèlerins isolés. C'est du pipeau.

Simon lâche un rire.

— Non, je les ai dépassées. Elles ne devraient pas tarder à arriver, elles ont pris du retard parce qu'elles avaient une escale à faire d'abord.

— « Elles » ? l'interroge le maître des lieux.

— Ouais, un groupe de nanas. Elles ont l'air assez bizarre, d'ailleurs, faudra vous méfier.

— On se méfie toujours, mon garçon... c'est bien pour ça que tu es là et pas dans les bras de ta femme, déclare Basil d'une voix aimable. Et je te signale que tu n'as toujours pas répondu à la deuxième question de ton chef. Qu'as-tu fait pendant tout ce temps ?

Simon désigne la chaise.

— Je peux m'asseoir ?

— Mets-toi à l'aise... Si tu ne réponds pas à notre convenance, cette pièce risque de devenir ton unique lieu de résidence pendant très longtemps, donc n'hésite surtout pas à t'asseoir. Tu peux même t'allonger... du moment que tu réponds.

Ou comment menacer quelqu'un avec courtoisie et sans l'agonir d'insultes ; je ferais bien d'en prendre de la graine.

Simon boitille jusqu'au siège et se vautre dessus avec un soupir de soulagement.

Puis il se penche et commence à remonter la jambe de son pantalon.

Il dénoue les lacets de sa prothèse et la laisse tomber par terre. C'est un appareil bas de gamme, peut-être même artisanal, en bois et plastique mélangés, rien à voir avec les assemblages modernes capables de se raccorder d'eux-mêmes au système nerveux. Ce truc est à peine mieux qu'une béquille.

— Voilà, ce qui m'est arrivé. (Il pousse un grand soupir.) Quand les choses

ont commencé à dégénérer, devant la clinique, je ravitaillais les mecs en munitions ; (il me désigne du menton.) Vous vous souvenez, ces petites saloperies au phosphore que la « sainte » avait préparées... (Basil me fixe d'un regard appréciateur.) Sauf que ce que j'avais pas prévu, c'est qu'un des mecs en face me prendrait pour cible. Il m'a touché, mais il a surtout fait exploser la sacoche de grenades que je portais. (Il secoue la tête.) J'ai cru que j'étais bon pour filer direct en enfer, sur le coup...

Je ne me souviens pas de la suite. Quand je me suis réveillé, c'était l'aube, et il n'y avait plus personne. J'étais allongé dans le phare de ma moto, qui commençait à faiblir. Ma jambe droite était réduite en bouillie, elle n'était quasiment plus rattachée au reste de mon corps. Et les Dévorantes avaient commencé à bouffer la gauche. (Je fais la grimace. J'ai beau savoir qu'il s'en est sorti, je compatis à ce qu'il a vécu.) Il me restait de quoi faire du feu. J'ai tout cautérisé. J'ai coupé le bout de ma jambe, nettoyé les plaies des Ombres et cramé ce qui restait. Je sais pas combien de fois je me suis évanoui avant d'arriver à tout nettoyer.

Quand j'ai fini, le jour était bien levé. Je savais que les équipes de nettoyage ne tarderaient plus à arriver et que je devais filer avant qu'elles me trouvent. (Il esquisse un sourire mauvais.) J'avais pas envie d'être soigné si c'était juste pour le plaisir d'être un meilleur ouvrier au bagne. (Djuka lâche un petit rire. Je crois qu'on est tous d'accord.) Alors j'ai laissé ma moto, j'étais plus en état de la conduire de toute façon, et je me suis traîné jusqu'à un véhicule abandonné. Une bagnole de flic. Et j'ai filé au plus vite. Je suis pas allé loin, j'étais à bout de forces... Voilà. C'est tout.

Basil hausse les sourcils.

— « C'est tout » ? S'amputer une jambe et foutre le camp, ça prend pas huit mois, mon gars. Donc va falloir faire mieux que ça pour les explications, si tu veux jouer à saute-moignon avec ta gosse !

Simon hausse les épaules.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous raconte ? J'ai traîné un peu partout jusqu'à rencontrer un mec qui a bien voulu m'aider. Malgré mes soins, mes plaies s'étaient infectées. J'étais au bord de la septicémie, pourri de fièvre. J'ai eu du bol de tomber sur ce vieux. Un petit retraité qui vivait tout seul, dans sa ferme. Il a toujours refusé de céder aux Ombres, donc il vivait – je suppose qu'il y est encore – à l'ancienne, au rythme du soleil, avec son cochon, ses quelques poules et son potager. Il m'a soigné, il m'a pas posé

de questions. J'y suis resté quatre mois. J'étais persuadé d'être le seul survivant du groupe, j'avais perdu espoir. Puis un jour, j'ai repensé aux Saintes Maries. (Il me jette un coup d'œil.) Je ruminais un peu tout ce qui s'est passé à cause d'elle... puis je me suis dit que si ma femme et mon clan étaient encore en vie, ils ne manqueraient pas d'aller au pèlerinage.

Djuka carre les épaules. Je sais qu'elle n'y a pas participé cette année. En grande partie parce que j'étais aux abonnés absents et qu'elle me protégeait des fanatiques, en plus de s'occuper de Kerry avec les autres.

Eh oui. Comme sa « mère » était dans le coma, la gamine avait bien besoin que quelqu'un s'occupe d'elle, ne serait-ce que pour que l'école n'alerte pas les services sociaux si quelqu'un avait cru qu'elle était livrée à elle-même. Par conséquent, Anne a passé un diplôme d'assistante maternelle et s'est chargée de tout ce qui concernait l'école : l'y emmener, aller la chercher, jouer les nounous, etc. L'histoire officielle étant que Lily Turner était en voyage professionnel et qu'elle avait embauché une nounou pour veiller sur sa fille. Le pire, c'est que ça a marché. Je n'ai jamais voulu avoir de gosse, mais je peux vous dire qu'en situation inverse, ça ne me serait jamais venu à l'esprit de me barrer pendant plusieurs mois en laissant ma gamine derrière moi comme un boulet. Emma s'est fait passer pour sa grand-mère – la mère de feu M. Baldursdóttir – une Française autrefois expatriée en Islande, et a pris sous son aile toutes les activités périscolaires, les réunions parents-professeurs et les repas. Bref, elle est véritablement devenue sa grand-mère. Je ne saurai jamais dire à quel point je suis heureuse qu'on l'ait rencontrée. Je crois que c'est à peu près le seul point positif à retirer de notre période de « vie secrète ». D'ailleurs, je crois qu'elle aussi s'épanouit dans ce rôle. Elle qui ne voulait plus rester dans l'immeuble où elle avait toujours vécu avec feu son mari suite à la mort de Gabriel et notre départ m'a avoué, il y a quelque temps, avoir toujours regretté de ne jamais avoir pu avoir d'enfant avec son époux et considérer Kerry comme sa véritable petite-fille. Ballard, il a repris au quotidien son rôle de « père d'intérieur », puisqu'il ne pouvait pas, de toute évidence, le faire en public – même si ça ne l'a pas empêché de faire des balades avec elle et de l'emmener en sortie –, mais toujours dans des lieux où on ne les reconnaîtrait pas. Quant à Katia, Charlène et Djuka, elles ont joué les divertissements le mercredi et le week-end, les deux premières lui donnant des cours de dessin – Kerry a même commencé à tenter le tatouage sur des chutes de peau synthétique, pour s'amuser – et de musique,

pendant que Djuka continuait les sessions de krav-maga et le dressage conjoint de leurs animaux – je crois que Patch restera néanmoins un chat modèle réduit, elle n’a plus grandi depuis ses six mois. À cause de sa vie blottie entre les seins volumineux de sa maîtresse ? En mon absence, ils ont tous pris le relais – jusqu’à Eric Canchez, devenu « tonton Eric » –, raison pour laquelle Djuka ne s’est pas rendue aux Saintes Maries.

— C’est là que j’ai retrouvé la kumpania Wadoche, qui y passait l’été, a repris Simon après avoir bu quelques gorgées d’eau. J’y suis resté quelques semaines, le temps de finir de guérir et de me réhabituer à la vie nomade. Ils m’ont dit que tu avais dissous le gang (tête tournée vers Djuka) et que ma femme était restée à tes côtés, avec Lyubo. Je suis donc revenu dans le coin et ai commencé à vous chercher. Ça m’a pris un bon moment, vous ne fréquentiez plus aucun des endroits que je connaissais...

Elle hoche la tête.

— Lily devait se cacher, on a fait profil bas.

— Ouais, ben pour faire profil bas, faut éviter de se faire filmer en train de faire des miracles, hein. (Djuka grimace en même temps que moi.) En attendant, me voilà, conclut-il. Vous savez tout. Et j’aimerais vraiment voir ma femme et... (silence hésitant, limite incrédule)... et ma fille.

Tout le monde se consulte du regard. Puis les yeux se rivent sur moi. Ah ? C’est à moi de décider ? Je lance un coup d’œil à Basil. Lui aussi semble dans l’expectative et me fixe. OK...

Je hausse les épaules.

— Ben quoi ? C’est pas chez moi, ici. Moi, je suis juste la sainte squatteuse, je suis pas médiateur familial. Mais pour moi, je vois pas pourquoi on l’empêcherait d’aller se faire crépir de vomi de lait, si ça le tente tant que ça !

Les autres se consultent du regard, puis, au bout d’un moment, Basil hausse les épaules.

— Allez, plus on est de fous, plus on rit, c’est pas un taré de plus ou de moins qui va changer la donne. (Puis il pointe un doigt sur Djuka.) Mais c’est votre gars. Il cause un souci, c’est vous la responsable.

Elle lui répond de la même façon que je l’aurais fait, d’un majeur virulent, avant d’attraper Simon par le coude pour l’emmener.

Rejoindre Trixie et Mona, je suppose.

De mon côté, je m’éclipse en direction de ma chambre sanctifiée –

désacralisée par Ballard. Pas envie de conduire de nuit, ce sera l'occasion de l'inaugurer pour autre chose qu'une partie de jambes en l'air.

Des inconnus. Une foule d'inconnus. De tous âges, de toutes nationalités, hommes, femmes, enfants, vieillards, ma tête s'emplit de visions d'étrangers qui me jettent au visage leurs derniers instants, leurs ultimes messages. Cette fois, rien n'est clair. Parfois, les Ombres ont trop oublié leur identité passée pour que je puisse décrire autre chose que quelques bribes d'images, de sensations. Rien que les vivants puissent reconnaître. Et parfois, ce ne sont que des Ombres d'animaux ou d'objets. En une occasion, j'ai vu un collier de cuir marqué au nom de Balthasar tombé par terre, sous les yeux de son porteur, juste avant que celui-ci ne se fasse à son tour dévorer. La perte du symbole de son adoption l'avait tellement terrorisé qu'il est mort avec cette ultime image en tête. Je m'emplis des sensations de centaines d'animaux fantomatiques qui me submergent de leurs ressentis, de leurs peurs, des visions des maîtres qu'ils ont perdus – ou qui, parfois, les ont abandonnés. Ceux-là, je voudrais les foutre aux Ombres moi-même. J'ai toujours considéré qu'abandonner son animal était quasiment synonyme de le tuer à petit feu, mais depuis l'avènement des ombres, c'est devenu vrai au sens littéral du terme. C'est un meurtre. Mais je suis impuissante. Hormis transmettre les messages des défunts et tenter d'apaiser leurs proches – quand je les retrouve, quand ils sont encore en vie –, je ne peux strictement rien faire. Et toute la force, toute l'énergie que les Ombres déposent en moi à leur passage se perd. J'y vois presque une sorte de gaspillage. C'est la raison pour laquelle je file toujours en salle d'entraînement après mes séances quotidiennes d'Ombres. J'ai besoin d'évacuer cette pression avant qu'elle ne me fasse exploser. Si je pouvais, je me défoulerais bien sur quelqu'un – Dylan ? –, mais je ne peux pas. Hormis Âbha, dont j'ai besoin pour contenir et diriger le troupeau de fanatiques qui n'obéit qu'à lui – peut-être qu'ils m'écouteront, après tout, je suis leur sainte, mais j'avoue ne pas avoir la moindre envie d'essayer, c'est déjà assez dur de subir leur présence au quotidien – je n'ai plus d'ennemis à affronter pour le moment. Je n'irai pas jusqu'à prétendre que ça me manque, mais ça me fait bizarre. Plus personne sur qui taper ou me défouler... ça ne m'était encore jamais arrivé. Même au *Bloody Bones*, les gens sont gentils et courtois avec moi. L'effet de la sainte, je suppose.

Je commence de plus en plus à avoir peur que des armées de scientifiques ne viennent me chercher. D'où la raison pour laquelle je tolère la présence de Dylan et de ses hordes de fanatiques. Si un labo, qu'il soit public ou privé, décide de venir vérifier sur place si la petite vidéo diffusée en ligne qui attire les foules ici n'est pas un fake, je sais que mes zélotes opposeront une résistance assez forte pour que j'aie le temps de me barrer en catastrophe.

En attendant, je dois justifier ma position. Et continuer à absorber les Ombres. Elles s'empressent en moi, se bousculent afin de me pénétrer, grouillent sur mon corps comme autant de langues brûlantes. À présent que j'ai accepté ma nature, elles ne me blessent plus. Je ressens toujours une forme de douleur à leur contact, mais ma chair reste intacte. Comme si c'était juste mon cerveau qui me hurlait sa peur plutôt qu'une véritable blessure.

Au fil des semaines, j'ai appris à me distancier. À laisser les Dévorantes fusionner avec moi et déposer en moi leur fardeau sans m'investir dedans. Après, quand j'arrête, je peux faire le tri, examiner les visions et les transmettre aux vivants. Mais je ne me laisse plus envahir et submerger par le poids de leurs souvenirs, de leurs obsessions. C'est plus facile. J'ai moins peur de devenir folle. Car c'est ce que je redoutais. D'être dépassée par le poids des fantômes qui se fondaient en moi et de perdre jusqu'à me propre identité. J'imagine que c'est ce que doivent ressentir les schizophrènes ou les personnalités multiples. Sauf que j'ai pas envie de jouer à Jeanne d'Arc, perso. Donc je me retire en moi-même et laisse les Ombres se démerder sans moi. Tatoueuse en libre-service.

Puis, soudain, alors que je commence à me dire que ça fait un bon moment qu'elles se déversent en moi et qu'il serait temps que je reprenne les commandes, une vision m'assaille. Ou plutôt, je tilte en la découvrant. Pile à l'instant où je reviens sur le devant de la scène de mon esprit, une Ombre pénètre dedans.

Un petit garçon. Quatre ou cinq ans, je dirais. Châtain clair, dégingandé, le visage déformé par une expression de panique. Mais ce n'est pas sa peur qui me fige, celle-là, j'y suis habituée, la plupart des Ombres l'arborent ; toutes sont nées pendant que leurs vaisseaux mouraient dans la peur et la douleur. Ce qui manque me faire ouvrir les yeux et revenir au monde des vivants, c'est que je connais ce gosse. Je l'ai déjà vu. Ses yeux, aussi. Je les ai contemplés des milliers de fois en deux ans. Parfois durs, parfois fiévreux, parfois cruels ou déçus. Là, ils me fixent avec une innocence et un espoir que je n'ai

observés qu'en une seule occasion, sur un cliché usé pris dans un Photomaton.

Le fils de Ballard. Noah. Impossible de me tromper, impossible qu'il s'agisse de quelqu'un d'autre. Il a les yeux de son père.

Ceux de Kerry sont différents. Elle a le même regard que Ballard, elle aussi, mais teinté différemment, sans l'expression toujours sérieuse qu'il arbore, comme si elle conservait en permanence une sorte de sérénité qu'il lui manque. Son fils, au contraire, possède exactement les mêmes iris, jusqu'à cette noirceur qui les teinte quand ses sentiments menacent de déborder.

Et là, ils me scrutent avec la même intensité. J'essaie de reprendre les rênes de ma transe, mais mini-Ballard m'en empêche. C'est son tour. Il a erré pendant des années dans les Ombres en tentant de retrouver son père, sa mère, sa sœur, et à présent qu'il est en ma présence et qu'il peut enfin s'exprimer et se soulager de son fardeau, il n'a pas l'intention de lâcher prise. Il ne le sait pas, mais il est au bord de la folie. À deux doigts de sombrer dans cette espèce de démence dans laquelle plongent les Dévorantes lorsqu'elles ont erré trop longtemps. Alors je le laisse entrer. Je n'irai pas condamner le fils de Ballard à ce sort ignoble, il a déjà subi trop de choses. Et pour une fois, je m'implique dans ce qu'il me transmet, comme je l'ai fait pour Cullan et Thomas, comme je l'ai fait pour les centaines d'Ombres qui se sont dissoutes en moi quand je ne savais pas encore contrôler leur passage. Je lui ouvre les portes de ma psyché et le laisse y déverser son âme. Je ressens ses émotions d'enfant, ses jeux et son amour dévorant pour ses parents. Je ressens des milliers d'anecdotes, des petits riens d'un quotidien normal, des chamailleries avec sa petite sœur au sujet d'un jouet que tous deux se disputent, des câlins collectifs au lit le week-end, des promenades dans le parc et des vacances en famille. Puis je vois un voyage. Un départ. Juste la mère et les enfants. Noah en veut à son père de ne pas les accompagner. Son papa lui a bien expliqué qu'il devait rester pour rester une dame méchante qui pourrait aider plein de gens, mais a refusé de le faire – ouille, je crois comprendre de qui il s'agit –, mais l'enfant ne le ressent pas comme ça. Il a juste l'impression que son papa ne veut pas venir avec eux chez papy et mamie. Il a remarqué que ses grands-parents et son père ne s'entendaient pas très bien ensemble, il ne sait pas pourquoi, mais il pense que c'est sa faute et, pendant les heures en voiture avec maman et bébé-Kerry, il se demande si son père l'aime toujours. S'il va les rejoindre. S'il...

il pleut. Maman est au téléphone en conduisant, elle parle fort et très vite. Elle dit qu'ils vont avoir du retard à cause du mauvais temps et de ne pas s'inquiéter, que les petits dorment. C'est vrai pour Kerry, mais Noah a juste fermé les yeux pour ne pas voir les gouttes s'écraser sur la vitre de son côté et donner naissance à des centaines d'Ombres minuscules. Elles le terrorisent. Il sait que s'il n'y avait pas la vitre, chacune de ces gouttes d'eau pourrait tomber sur sa peau et le brûler, le ronger, le dévorer. Ils l'ont bien expliqué, à l'école, et il est mort de peur. Alors il a fermé les yeux et il chantonne doucement pour couvrir le bruit de l'averse. Quand soudain, la voiture fait une embardée. Il pousse un cri. Bébé-Kerry se réveille en sursaut et se met à pleurer à pleins poumons. Maman hurle soudain et, d'un coup, tout chavire. La voiture se transforme en tambour de machine à laver. C'est comme dans une fête foraine, quand on se retrouve à l'envers sur le manège, mais là, ce n'est pas drôle. Noah est terrorisé. Il hurle, il appelle sa mère, son père, mais hormis d'autres cris, personne ne lui répond. La voiture continue son tonneau ; il a envie de vomir. Les chocs le projettent en tous sens. La ceinture de sécurité lui cisaille les bras et les cuisses, malgré le rehausseur. Il ne peut se raccrocher à rien. Il est mort de frousse. Et toujours les hurlements de Maman et Kerry. Les siens. Et soudain, après une ultime embardée et un plongeon qui manque le faire vomir, la voiture s'arrête. Il est resté conscient tout au long de l'accident, tellement terrorisé qu'il n'a même pas eu le temps de fermer les yeux. Il a vu la biche qui a traversé devant Maman. Il l'a entendu hurler dans le combiné du téléphone et senti donner un énorme coup de volant pour éviter l'animal, mais son geste a été mal dosé et ils ont dérapé. La route glissante les a envoyés dans la glissière ; le choc leur a fait faire plusieurs tonneaux avant qu'ils ne continuent sur leur lancée dans le fossé, où ils sont à présent arrêtés. Les cris ont cessé. Maman et Kerry ne hurlent plus. Peut-être sont-elles évanouies. Noah est muet de peur et de choc. La voiture est sur le flanc. Il est tout en bas, du côté enfoncé au plus profond du fossé. Kerry est à sa gauche, dans son siège auto. Sur la route, le réverbère le plus proche parvient jusqu'à eux. Le visage de sa petite sœur baigne dans sa lueur diffuse orange. Kerry a les yeux clos, le visage crispé, mais sans trace de blessure. Elle a une main qui dépasse de son siège et pend vers lui. Noah essaie de l'attraper pour se rassurer, mais ses propres bras sont bloqués. Il n'est pas dans la lumière, lui, et il sait que les Dévorantes ne vont pas tarder à le rejoindre. Il suffirait que la vitre sur sa droite cède... Il n'ose pas regarder.

Mais il sait que cela peut se produire. L'accident a été si soudain, si violent... Comment une simple vitre pourrait-elle résister à un tel choc. À coup, sûr, elle a dû se fissurer, et à présent, alors que des tonnes de métal pèsent dessus, comment pourrait-elle tenir ? Il faut que les pompiers arrivent très vite. Il faut que quelqu'un vienne les sortir de là. Maman était encore au téléphone, quand la biche a traversé. Papi et mamie ont bien dû entendre l'accident. Ils vont prévenir les secours. Ils vont venir les chercher. Peut-être même que le téléphone ne s'est pas éteint pendant l'accident et qu'ils l'écoutent toujours.

Alors Noah se remet à crier. Il appelle à l'aide. Il appelle son papa. Il appelle papi, mamie, le monsieur en combinaison bleue qui est venue à l'école, l'année dernière, expliquer les consignes en cas d'incendie ou de panne de lumière. Il hurle à s'en briser les cordes vocales, si fort qu'il n'entend pas quand la vitre à sa droite, sous lui, se craquelle et explose sous le poids de la terre et du métal.

Il sent juste que soudain, toute la partie droite de son corps se met à le brûler. Une souffrance intolérable l'envahit, le dévore. Il sait que ce sont les Ombres. Qu'elles sont parvenues jusqu'à lui, qu'elles le rongent tout vif. Et il continue à crier. Il pleure. Ses larmes coulent sur ses joues et dégoulinent vers le bas, tombant sur son bras et sa jambe droite, enfouis sous les Dévorantes. Il n'est plus capable d'articuler un son. À présent, ses appels sont incohérents. Il ne sait plus ce qu'il se passe, il souffre trop. Il veut juste que la douleur s'arrête.

Viens me chercher, papa, s'il te plaît. Viens me chercher. Cesse de chercher cette dame et viens nous sauver. papa, je t'aime. papa, viens me chercher... sauve-nous... viens me chercher...

Puis la vision s'arrête.

Je suis incapable d'en subir davantage.

Le dernier message de Noah à son père a été un appel au secours. Et Ballard n'était pas là. À cause de moi. Et c'est à cause de son obsession pour moi que son fils et sa femme sont morts. J'obnubilais tellement ses pensées que même son fils a pensé à moi lors de ses derniers instants, d'où le fait qu'il soit parvenu à me retrouver alors qu'il est près de sombrer dans la ; ça et... tout d'abord, je refuse d'y croire. Une nausée m'envahit rien qu'à cette idée. Je crispe les paupières et serre les dents. Impossible, c'est trop.

Et pourtant, l'Ombre-Noah insiste. Il me martèle les images de ce qu'il a fait pour retrouver sa famille, pour ne pas les perdre encore plus, pour ne pas

être privé de... sa sœur.

Je ne peux pas résister davantage et je finis par absorber les images abominables qu'il m'envoie du martyr de Kerry. De la Dévorante attachée à ses jambes qui la ronge, qui la mutile. À peine transformé en Ombre, encore inconscient de sa nature et de ce qu'il faisait, l'Ombre-Noah s'est instinctivement tourné vers sa sœur, à moitié enfouie dans l'obscurité, et s'est attaché à elle de toute sa peur, de tout son désir de la rejoindre. Je sens son avidité, son désir brûlant de la faire sienne, de l'accaparer, de peur qu'on ne la lui arrache, de peur qu'il se retrouve seul dans la nuit.

Et pourtant, c'est ce qu'il s'est produit. Les secours arrivent, trop tôt, trop tard, et chassent les Ombres du véhicule retourné à l'aide de leurs lampes torches, extirpent la petite survivante de la voiture, repoussent son frère, sans savoir que le corps qui gît à côté de Kerry l'a également mutilée sauvagement. Je suis incapable de percevoir si la mère des enfants a également été transformée en Ombre ni si elle s'est elle aussi agrippée de toute sa panique à sa fille ; je ne la vois pas. Peut-être, un jour... J'espère que non. La vision de l'Ombre-Noah est déjà assez atroce à subir. Sans même ouvrir les paupières, je me demande comment je vais pouvoir regarder Ballard en face et lui parler de ça. Comment lui dire que son fils est venu me voir, que j'ai partagé ses derniers instants et la naissance de l'Ombre qu'il est devenu. Il a presque aussitôt subi la folie qui s'empare progressivement des Ombres au fur et à mesure que le temps passe et a irrémédiablement blessé sa sœur.

Ce détail, je ne l'ai pas révélé aux autres, même si je leur ai dit tout ce que j'avais appris lorsque l'Ombre-Thomas m'a rejointe. Les Dévorantes sont l'âme des défunts décédés de façon violente et avec l'esprit obnubilé par une personne bien précise. À leur mort, une partie d'eux, leur obsession, devient la Dévorante et celle-ci part en quête de l'être auquel le défunt pensait à sa mort pour la rejoindre. À un détail près : une obsession finit toujours par dévorer son porteur, et au bout d'un moment, quand le souvenir de leur identité passée s'efface petit à petit et qu'elles sont toujours piégées et désespérées, les Ombres s'en prennent de plus en plus aux autres humains et les dévorent indifféremment. Leur nature est fondamentalement étrangère et elles aspirent à retrouver un corps. Thomas n'a pas pu m'expliquer – ou il ne sait pas, ou il n'en est pas capable – comment sont nées les Ombres, leur origine, ni d'où elles viennent. Il m'a juste dit qu'il existe deux types

d'Ombres : celles qui ont une conscience et, au-delà de leur désir de reprendre corps, cherchent à retrouver quelqu'un, et celles qui n'ont pas de lucidité et qui cherchent juste à dévorer. Celles-là, il ne sait pas comment elles sont nées – elles ne viennent peut-être pas d'esprits humains –, mais durant ses mois d'existence en tant qu'Ombre, ces mois que j'ai passés à l'attendre, il a assisté à la perte de la conscience d'une Ombre, qui errait depuis longtemps, et a un jour perdu son but. Elle est devenue une Dévorante au sens littéral du terme. Au fil du temps, elles perdent souvenirs et substance et deviennent juste dangereuses, incapables de poursuivre leur quête. C'est ce qui attendait le fils de Ballard. C'est ce qui nous attend tous. C'est notre sort et notre monde.

Je ne peux pas révéler ça à mes « fidèles ». Cela déclencherait une crise de panique. J'ignore s'ils chercheraient tous à retrouver leurs proches au plus vite ou si une vague de suicides en découlerait pour rejoindre leur famille ou éviter de finir ainsi, mais je sais que les conséquences d'une telle révélation seraient lourdes. Alors j'ai fermé ma gueule. J'attends de voir comment les choses évoluent. C'est déjà assez difficile d'être la « médiatrice des Ombres », je n'ai pas envie de devenir en plus le Messie ou je ne sais quelle autre connerie.

Mais à présent, une autre question se pose. Que dire à Ballard ? Je ne peux pas lui cacher que son fils est venu me trouver, mais que dois-je lui révéler ? Quelle partie de la vérité sera moins intolérable pour lui ?

J'ouvre les yeux.

Aussitôt, une vague d'énergie m'emplit.

La lumière m'éblouit.

J'ai obtenu de Djuka qu'elle braque un spot sur moi dès que je bats des paupières, pour m'aider à revenir au monde des vivants. Ça brûle, ça me fait l'effet d'un tison dans les iris, mais ça fait du bien. Ça me rattache au jour, à la vie.

L'instant suivant, une main me secoue l'épaule.

— Marie ? Marie, ça va ? Tu veux un coup de main ?

Anne.

Je tourne la tête vers elle et la regarde. Enfin, non. De ma position, allongée par terre, j'ai plutôt une vue imprenable sur son entrejambe. Ô joie, bonheur et petite culotte en coton blanc. Quand je vous disais, qu'elle a tout d'Ellen Ripley. Quand elle voit ce que je mate, elle serre les cuisses et me

secoue un peu plus fort.

— Allez, ma puce. Je sais que je suis ultra sexy, mais tes fans t'attendent. Debout !

Ah ouais, mes fans. Je m'assois par terre et scrute la foule qui se presse autour de la barrière constituée par la rangée de mercenaires de Basil. À présent, ils ne sont pas trop d'une dizaine, en plus de Ballard, Lyubo, Dylan et Basil lui-même pour empêcher mes fanatiques de se ruer sur moi quand je suis en transe comme des gosses sur un buffet de bonbecs. L'image n'est pas fausse. Ils sont affamés. Ils en veulent plus, toujours plus. J'ai l'impression qu'ils ne seront contents que lorsqu'ils auront extrait la moindre particule de vie en moi et m'auront pressée comme un citron. D'où la nécessité d'établir un cordon de sécurité autour de moi.

Je serre les mâchoires.

Ballard est en face de moi, tourné vers la foule. Je sais à présent qu'il ne fait pas ça pour m'éviter, mais pour me protéger. Il a peur qu'un de mes zélotes ne dépasse les bornes et décide de sacrifier la sainte. Je n'y crois pas, pour ma part, ils ont bien trop espoir que je leur parle de leurs proches pour me tuer, mais sait-on jamais. Un des membres de l'ancienne secte de Dylan pourrait bien ressurgir et tenter de me trucider. Voire Dylan lui-même, même si sa conversion l'a changé du tout au tout.

Lui, j'évite de le regarder. Je le hais toujours de toutes mes forces, mais tant qu'il est là, il contrôle plus ou moins ses ouailles. On a besoin de lui. Mais je n'oublie pas. Tout comme je n'oublie pas la trahison de Trixie, que je vois m'observer de loin, sur le mirador d'entrée, bébé Mona dans les bras et Simon derrière elle. Depuis son retour, ils sont inséparables et ont proposé de se poster en vigie au portail pour libérer quelques-uns des hommes de Basil et rester ensemble.

Mais moi, ce qui m'importe, c'est Ballard. Je vois son dos large, ses épaules musclées, ses mains si grandes, si puissantes, écarter la foule autour de moi. Quand il tourne la tête dans ma direction pour voir si je me suis relevée, je vois sa mâchoire bien dessinée et ses lèvres, pour le moment serrées ; son regard brûlant qui me remue jusqu'au plus profond de moi-même. Si proche de celui de Kerry. Et maintenant, je sais que Noah possédait également le même. Je ne sais pas si j'arriverai un jour à voir Ballard du même œil.

Mais ce simple regard a suffi à me faire comprendre que non, je ne peux

pas lui dire ça. Pas comme ça, pas en public.

Alors je saisis la main d'Anne et me relève en poussant sur mes jambes. J'ai mal estimé la force que les Ombres m'ont conférée et mon élan manque nous faire basculer toutes deux à terre. Djuka nous rattrape in extremis pour nous éviter de nous gameller en public comme deux bouses.

Elle éclate de rire devant mon air mortifié, puis s'interrompt devant l'expression que je lui lance. Au fil des semaines, elle a fini par comprendre que mes séances avec les Ombres ont tendance à me chambouler plus qu'on ne le croirait et elle ne me lance plus de vanes comme avant sur « Wonder Calamity Woman » ou « Resurrection Mary ».

— Marie ? redemande Anne quand elle voit que je ne réponds pas. Lily ? Tout va bien ?

Je la regarde à nouveau. Elle arbore toujours les stigmates de l'avalanche de merdes des derniers mois, le sale coup de vieux qui lui a bien fait prendre dix ans en un seul, mais elle guérit. Elle a repris du poids et des couleurs, ses épaules sont plus droites et elle arrive à sourire. Je ne sais pas si c'est l'effet « lattage de gueule de l'ex » ou « jambes en l'air avec Basil », mais je suis contente de voir le résultat – même si je n'ai aucune envie de penser à la deuxième option.

Je hoche la tête. Aucune envie d'ouvrir la bouche. Je brûle de partager ce que les Ombres m'ont révélé, de déverser ce flot d'images qui me hante et me torture, qui risque de me faire sombrer dans la folie et perdre mon âme, mais si je commence, je ne pourrai pas m'arrêter, et Ballard apprendra en public quelque chose qu'il ne devrait entendre qu'en privé – du moins s'il veut l'entendre, ce qui n'est pas sûr.

Du coup, j'adresse un signe négatif à l'attention de mes ouailles. Ce n'est pas la première fois que ça arrive. Les Ombres démentes ou dépourvues d'esprit et d'images sont tellement plus nombreuses que celles capables de transmettre quelques souvenirs qu'ils ne s'en étonnent pas. J'entends quelques marmonnements déçus, deux ou trois grommellements, puis la litanie en hommage à ma pomme recommence.

OK, temps de me barrer.

Anne refuse de me lâcher.

— Tu vas à la salle de sport.

À nouveau un signe affirmatif.

— T'as vraiment rien à me dire ?

Cette fois, elle a parlé à voix basse, comme si elle savait que loin d'être vide, je suis juste porteuse d'un secret. Mais ce n'est ni le mien, ni le sien, et je ne me sens pas de le partager avec elle.

Je secoue la tête. Elle affiche un air déçu.

— Bon, OK. Je vais te laisser te défouler, alors. Je serai avec Debbie, si tu as besoin de moi.

Je lui grimace un sourire et file au plus vite dans le patio servant de salle d'entraînement.

Mes pas résonnent sur le dallage en pierre du cloître. Je tends l'oreille.

Rien.

Le patio a l'air vide. Alléluia. Aucune envie de me frotter aux hommes de Basil pour le moment. Il a recruté plusieurs nouveaux pour remplacer ceux qu'on lui a dézingués et je n'ai pas peur d'une embuscade, mais dans mon état, je n'ai aucune envie de me battre contre eux. Pas envie de leur défoncer la gueule avec ma super-force conférée par les Ombres.

J'enlève mes chaussures et mon jean pour être plus à l'aise. Une fois pieds nus, en boxer et débardeur, je commence à m'étirer et à courir autour de la salle.

Putain, ça fait du bien. J'ai beau être débordante d'une énergie pure, il s'agit de celle des morts, et j'ai l'impression que loin de me revitaliser, elle m'alourdit, me hante. Je suis juste contente de pouvoir la faire sortir aussi facilement, juste en tapant sur des objets inanimés.

Au moment où je commence à m'échauffer, après une dizaine de minutes passées à boxer un sac de frappe de plus en plus vite et de plus en plus fort, la porte grince dans mon dos et un pas lourd retentit.

Je ne m'arrête pas.

Ça doit être Ballard, et je ne veux surtout pas m'occuper de lui.

Je sais que derrière, il y a des armes, des miroirs, des tatamis et tout ce qu'il me faut pour me défouler. Enfin, tout, sauf des êtres humains. C'est pas plus mal, vu mon état, je suis incapable de doser mes coups et ça risquerait de mal finir. Pour moi ou pour quelqu'un d'autre. Donc un sac fera une bien meilleure victime.

Sauf que je l'entends s'approcher, d'un pas lent, régulier, impossible de me tromper. Ce mec a la démarche plus inexorable que les cavaliers de l'Apocalypse.

J'accélère encore la cadence de mes frappes sur le punching-ball. Pas envie

d'arrêter. Pas envie de détourner mon attention du rythme, de perdre le fil. Pas avant d'avoir évacué cette force qui bouillonne en moi, cette rage qui me dévore.

Une main se pose sur mon épaule.

Je sursaute.

Sans que j'aie eu le temps de réfléchir à mon geste, mon bras fauche le sien et je me tords sous son coude pour me libérer de son emprise. Je roule à terre et bascule de l'autre côté du punching-ball, que j'empoigne à pleines mains pour le placer entre nous.

Je respire avec la bouche, à fond, dans l'espoir de faire sortir le trop-plein d'énergie qui continue à chercher un exutoire. Mes yeux sont fixés sur mes mains. Mes ongles ne sont plus rongés, mais mes articulations sont blanches à force d'être crispées sur le cuir, marbrées de plaques rouges là où j'ai trop cogné.

Ballard ne parle pas.

Je ne vois que ses pieds, en face de moi, dans ses bottes coquées, et le bas de son jean.

Ma respiration, rauque et haletante, emplit le silence.

Puis il inspire un grand coup.

— J'allais venir te voir, mais Anne m'a dit que tu avais besoin d'être seule. Tu préfères que je reparte ?

Je manque accepter aussi sec, mais les yeux de son gosse, si semblables aux siens, continuent à me hanter. Je ne peux pas lui faire ça. Je ne peux pas leur faire ça. Je n'ai pas le droit.

Alors je prends le temps de me poser, d'essayer de me calmer un peu plus, et une fois que je suis sûre que je ne vais pas exploser sur place ou péter les plombs, je lâche mon punching-ball et me redresse pour fixer Ballard droit dans les yeux.

— Non. Ne pars pas. J'ai quelque chose à te dire.

Il hausse un sourcil d'un air provocant. Gasp. Je ne m'habituerai jamais à ses changements d'humeur ; je dois trop avoir l'habitude du « lieutenant Dominator », pas de l'homme qui se cache derrière, cet Allan Ballard que je n'ai jamais appelé par son prénom.

Un mince sourire joue sur ses lèvres. Mon regard s'attarde sur la petite fossette qui se dessine sur sa joue.

— J'espère que c'est en lien avec cette... promesse que j'ai cru

comprendre la nuit dernière...

Je secoue la tête. Si seulement...

— Non. Je... (Je donne un coup de poing furibond dans le sac rembourré, qui s'envole sous la rage du choc. Ballard hausse un sourcil, cette fois étonné.) Eh merde, Ballard, tu ne me facilites pas la tâche, là ! Pourquoi c'est toujours aussi compliqué, de parler avec toi ?

Il éclate d'un rire bas.

— Parce qu'on pourrait aussi ne pas parler, si tu préfères.

Je n'ai pas le temps de réagir à ses paroles qu'il contourne le punching-ball et m'attrape à nouveau par les épaules. Sauf que cette fois, il ne s'arrête pas à ce geste. Il continue sur sa lancée et me pousse en arrière, lentement mais sûrement, jusqu'à ce que je me retrouve adossée aux espaliers qui garnissent un pan du mur du fond. Sans attendre, Ballard se plaque contre moi et enfouit son visage dans mon cou. Tout son corps est pressé contre ma peau ; je sens la chaleur qui émane de lui, la force brute, à peine contenue, de son torse, de ses mains, qui me tiennent pourtant sans forcer, comme s'il voulait me laisser la possibilité de me libérer si j'en avais envie.

Sauf que je ne veux pas.

Après mes séances d'Ombres, j'ai trop d'énergie, je suis trop emplie de la mort pour ne pas avoir envie de me sentir vivante. Et, malgré mes scrupules et les reproches que m'adressent les défunts dans ma tête, je lève les mains en l'air pour me suspendre aux espaliers et enrouler mes jambes autour de sa taille. Ses mains, sur mes épaules, les quittent aussitôt pour me caresser les flancs. L'une d'elles s'enroule au creux de mes reins tandis que l'autre vient se nicher sur ma nuque pour l'attirer contre lui. Nous nous étreignons sauvagement. Sa bouche trouve la mienne et la dévore. Je brûle d'envie de le sentir encore plus contre moi, sans ces épaisseurs de vêtements qui nous séparent. Je ne porte qu'un treillis et une brassière de sport et ma peau est aussi moite de l'exercice physique interrompu que brûlante de fièvre. Lorsque sa bouche me relâche, je halète, tant de désir que d'impatience.

Il enfouit son visage sous mon oreille et marmonne quelque chose d'inintelligible avant de me mordre le cou, à la base de l'épaule, là où la peau est si fragile. En réponse, mes ongles s'enfoncent dans les muscles charnus de ses fesses et je pousse un grondement. J'adore qu'il me marque ainsi. Je n'ai qu'une hâte, c'est lui rendre la pareille.

Soudain, une image me traverse l'esprit.

Une photo.

Un vieux cliché pris dans un Photomaton, que Ballard m'a montré à l'époque où je le considérais encore comme un ennemi.

Le portrait de sa femme et de ses gosses.

Et cette fois, ce n'est pas à Kerry et Noah que je pense, mais à cette inconnue décédée il y a si longtemps, cette femme qui s'appelait Gail.

L'a-t-il mordue ainsi, elle aussi ? Se comportait-il aussi sauvagement avec elle ?

La seule image que j'ai vue d'elle la montre souriante, fragile et cachée derrière d'immenses lunettes de soleil, le visage fin et délicat. Une poupée de porcelaine que j'aurais eu peur de briser.

Alors lui...

Toujours agrippée à lui, je lâche les espaliers et attrape ses poignets, rivés à mes épaules, pour l'écarter de moi. Et je le regarde dans ses yeux.

Il me regarde en haletant. Ses pupilles sont élargies et dévorent presque le vert de ses yeux. On pourrait le croire sous l'emprise d'une drogue. Sauf que je suis sa seule drogue, du moins à ma connaissance. D'après ce que m'ont dit tous ceux qui l'ont fréquenté, Ballard est en permanence au bord de l'explosion, mais il n'a jamais dépassé la limite. Sauf avec moi. Donc on pourrait dire qu'effectivement, je suis sa drogue. Eh merde. Raison de plus pour savoir.

— Avec ta femme, t'étais comme ça, aussi ?

La question le prend visiblement de court.

Soudain, il recule de quelques pas et me lâche si brutalement que je suis obligée de m'agripper aux espaliers le temps de reprendre mon équilibre.

Son absence brutale me glace. Je ne sens plus ni ses muscles, ni sa chaleur, ni son érection pressée contre moi. Je suis seule, vide et glacée. Comme s'il était ma drogue autant que je suis la sienne. Double merde.

Il esquisse un rictus amer.

— Ouah. Si t'avais voulu me couper mes effets, t'aurais pas pu trouver mieux. (Puis il redevient sérieux.) Pourquoi tu veux savoir ?

Je hausse les épaules.

— On a beau coucher ensemble, on se connaît à peine. Je ne sais de toi que ce que Kerry m'a dit, ou ce que tu as laissé échapper. En dehors d'une photo et de ton boulot, j'ignore tout. J'aimerais savoir.

— Et donc, pour commencer, tu voudrais que je te raconte comment je

faisais l'amour à ma femme ? T'as pas trouvé mieux ?

Oui, je sais, ça peut faire bizarre, je comprends.

— Je sais juste d'elle son prénom, le fait qu'elle t'a donné deux enfants, dont l'un est mort et l'autre est devenue ma fille, et une photo. Je suis intriguée. Comment es-tu passé d'elle à moi ? Où est le facteur commun ?

À part Kerry et Noah, évidemment. À part les Ombres qui nous lient.

Il pousse un soupir qui semble l'épuiser. Puis il se rapproche de moi. Sa démarche n'a plus rien d'assuré ; au contraire, elle semble presque vaincue. Il évite mon regard et vient s'asseoir à côté de moi, adossé aux espaliers, comme si nous étions deux vieux copains de picole en train de refaire le monde autour d'une pinte.

— Je ne comprends pas ton besoin de rouvrir une plaie, mais si tu as besoin de le savoir... Non. Gail et moi... Nous étions jeunes, pleins d'espairs, de projets. C'était mon premier amour. (Puis il esquisse une petite moue amusée.) Tu l'as peut-être remarqué, mais je suis, comme on dit, « bien équipé ». Et j'avais connu d'autres filles, avant Gail. Ça ne s'était pas forcément bien passé. Avec elle... avec elle, j'étais très prudent. J'avais peur de la blesser, de la brusquer. Elle était si douce, si fragile. Nous l'étions peut-être tous les deux. Elle tenait mon cœur dans ses mains, et elle aurait pu en faire ce qu'elle voulait. (Il secoue la tête d'un air désabusé.) C'est peut-être ça qui l'a tuée. Elle refusait d'envisager que le monde était devenu dangereux. Elle était trop douce, trop innocente, pour ce monde. Les gens comme elle ne survivent pas longtemps, de nos jours.

— Et moi, je suis une survivante ?

Les mots m'ont échappé tout seuls, un peu comme s'ils avaient pris vie sans que je les imagine. Pourtant, c'est le seul lien que je vois entre cette Gail presque irréelle et moi.

Il hoche la tête.

— Oui. Je crois que je ne pourrais pas mieux te décrire. (Il me lance un regard en biais.) Une survivante, comme moi. La mort de Gail m'a brisé, je n'ai pas d'autre mot. Comme celle de Noah. J'ai tout perdu, cette nuit-là, et je me suis juré de ne plus jamais risquer de souffrir à nouveau comme j'avais souffert. Mais avec toi, j'ai l'impression que je ne risque rien. (Puis il éclate de rire.) Enfin, à part me faire arracher ou shooter les couilles chaque fois que tu auras un pet de travers ! Mais je sais que tu n'es ni une idéaliste, ni une faible femme sans défense, même si Gail avait aussi une sacrée personnalité.

Toi, je sais que tu es prête à tout pour survivre, que tu ne te fais pas d'illusions, que tu as des ressources, de la force, que tu sais te battre pour survivre, et que tant que tu auras une chance, tu la saisisiras.

— C'est pour ça que tu m'as confié ta fille ?

— Oui.

Rien d'autre à dire, à part ce « oui ». Il me fait confiance pour survivre et pour protéger Kerry. Il a raison.

Je hoche la tête.

— Et maintenant, tu peux me dire pourquoi tu voulais savoir ça ?

— Non. (Je reprends mon souffle.) Quand je fais ma petite séance de miracles, chaque jour, ici, j'ai remarqué que tu me tournais toujours le dos. Je veux savoir pourquoi. Je te dégoûte ? Te fais peur ?

Il secoue la tête.

— Jamais. Je trouve ça... je ne sais pas. Aussi terrifiant que magique, mais non, tu ne me feras jamais peur. Mais j'ai peur pour toi. J'ai vu ce que les Ombres te prennent chaque fois que tu les canalises. Je sais, du moins j'imagine, ce qu'elles laissent en toi. J'ai constaté que chaque fois, tu es plus... détruite. Absente. Elles te volent une part de toi, et même si je préférerais que tu arrêtes, je sais que je n'ai pas le droit de t'en empêcher, si tu estimes que c'est ton devoir. (Il secoue la tête, d'un air infiniment las.) Bordel, je te tourne le dos, parce que je ne veux pas voir ta souffrance, je ne veux pas risquer de te voir te perdre dans les Ombres, alors même que je serais prêt à mourir mille fois pour savoir si mon fils et ma femme ont trouvé la paix...

C'est là que les mots sortent, cette fois encore tout seuls.

— C'est le cas. Pour ton fils, en tout cas.

Ballard tressaille à ma gauche. Son bras, collé au mien, se durcit comme s'il avait reçu un choc électrique.

— Tu l'as... vu ? Quand ?

— Aujourd'hui. C'est pour ça que je voulais être seule, que je n'ai pas voulu décrire mes visions en public. J'avais peur de faire une connerie. J'estimais que tu avais le droit de l'apprendre en privé. (Je fais une pause, le temps de reprendre mon souffle, de chercher les mots qui le blesseront le moins possible.) Je... Noah est venu me voir. Il m'a montré ses derniers instants. Sa peur. Sa petite sœur dans la lumière du lampadaire, juste à côté, après l'accident. Ta femme... Gail... était au téléphone quand une biche a

traversé. Il pleuvait. Elle a donné un grand coup de volant et la voiture a fait des tonneaux. Noah s'est retrouvé coincé du côté de la voiture au fond du fossé, loin de la lumière... (Ma voix s'étrangle. Je ne peux pas lui raconter la suite, c'est juste pas possible.) Je... je... Il s'est évanoui. Il n'a pas senti ce qu'il se passait. Mais juste avant de sombrer, il a juste pensé très fort à ses parents, à son papa, et il l'a appelé de toutes ses forces. C'est ce qui lui a permis de tenir, qui a maintenu son Ombre consciente jusqu'à ce qu'il me retrouve. (Je lève la tête pour fixer Ballard, mais je sais que je serai incapable de soutenir son regard et de mentir encore, alors je garde les yeux rivés à son nez.) Ton petit garçon t'aimait très fort, Allan. Il t'a aimé jusqu'à la dernière seconde, et il était heureux de voir que sa petite sœur était protégée, dans la lumière.

Ma gorge se noue à nouveau. Heureusement que c'est fini, je n'aurais pas pu poursuivre.

Je sens les muscles de Ballard, à côté de moi, plus durs qu'une pierre. Il est prêt à craquer. Dans son giron, ses poings sont crispés à en devenir blancs. Je ne l'ai jamais vu aussi près de la rupture. Mais je n'ai pas peur. Je sais que même s'il craque, je suis de taille à y survivre.

— Je... je n'étais pas là. (Même sa voix semble à la fois dure et brisée.) Je poursuivais... une chimère. Ta chimère, Marie. Je sais maintenant que tu n'aurais pas pu les sauver. Pas à l'époque, en tout cas. Et à cause de ça, à cause de moi, ma famille est morte. Gail... mon petit Noah...

Et c'est là qu'il craque. Mais contrairement à ce que je craignais, ce n'est pas un déchaînement de fureur qui le submerge, mais une détresse infinie, qui le fait se plier en deux et sangloter jusqu'à lui en couper le souffle. Je n'ai jamais vu ça.

Ballard le colosse, Ballard l'invincible, le policier sûr de lui, le char d'assaut, se recroqueville sur lui-même et hurle sa détresse comme s'il venait juste d'apprendre la perte de ses enfants. Je ne sais pas quoi faire. Le laisser seul ? Le prendre dans mes bras ? Rester immobile, à le regarder souffrir, me semble inconcevable, mais je ne suis pas sûre d'être celle qu'il voudrait pour assister à ce moment de faiblesse, qu'il ne s'est peut-être pas autorisé depuis qu'il a appris la mort de ses proches.

Et finalement, c'est lui qui a choisi pour moi.

Alors que ma main plane au-dessus de son dos voûté, hésitant à se poser dessus pour une caresse maladroite, il bascule sur le côté et vient nicher sa

tête, toujours cachée dans ses mains, dans mon giron. Il redouble de sanglots entre lesquels je distingue des mots étranglés. Des « pardon, Marie, pardon ». Des « je t'aime, bébé, pardonne-moi de ne pas avoir été là ». D'autres mots, dont je sais qu'ils ne me sont pas destinés, qui sont des ultimes messages à l'attention de sa femme et de son fils disparus, et que moi seule, le dernier lien entre eux et lui, peux entendre. Mais c'est son « pardon, Marie » que je ne comprends pas. De quoi suis-je censée le pardonner, dans tout ça ? C'est plutôt à moi de lui demander pardon d'avoir rouvert le couvercle de son passé...

Ses pleurs semblent durer une éternité. Mais comme il s'est de lui-même blotti contre moi, je le prends dans mes bras et le serre tant que la crise dure. Il sanglote, il pleure ; j'ai l'impression qu'il se vide de plusieurs années de sentiments refoulés, réprimés, dissimulés. Parfois, il pousse des plaintes d'animal blessé à mort, et parfois, ce sont de sourds gémissements entrecoupés de mots d'amour à l'attention des siens. Heureusement que Kerry n'est pas là, elle serait dévastée de voir son père dans cet état. Mais peut-être est-ce justement parce qu'il n'est plus seul à s'occuper d'elle qu'il peut se permettre de craquer. Et peut-être suis-je la seule personne capable de comprendre ça...

Puis, au bout d'un moment, ses sanglots se calment. Sa respiration se fait moins superficielle, moins saccadée. Il continue à pleurer doucement, mais avec plus de sérénité, comme si la crise était passée et qu'il se berçait de la sorte. J'espère juste qu'il ne va pas s'endormir comme ça, je commence à avoir le cul talé à force d'être assise par terre, avec sa quasi-centaine de kilos étendue sur moi.

Alors que j'envisage de tenter de le remettre debout pour lui proposer d'aller se pieuter ou boire un remontant, il lève la tête de mes cuisses et me fixe bien en face. Ses yeux sont rouges, gonflés et presque vitreux de douleur. Il a l'air au bord de la folie, et pourtant apaisé. Je ne lui ai jamais vu une telle expression d'humanité, à part le jour où il a cru sa fille perdue. Je grimace un rictus.

— Désolée, mais tu ressembles à un lapin atteint de myxomatose.

Il esquisse un vague sourire devant ma minable tentative d'humour et plaque une main géante et chaude contre ma joue.

— Je te demande pardon, Marie.

Encore ? Mais pourquoi ?

Cette fois, je l'ai dit à voix haute.

— Pardon de t'avoir traquée comme un animal enragé. Pardon de t'avoir rendue responsable de tout ; d'avoir négligé ma famille en faisant de toi le symbole de tout ce qui n'allait pas. Pardon de mon obsession.

Je hausse un sourcil moqueur.

— C'est plutôt quand tu me sautes dessus pour me baiser sans même enlever mes fringues que tu me fais l'effet d'un obsédé, tu sais ?

Cette fois, son sourire se fait plus sincère.

— Toujours aussi douée pour détourner le sujet, hein ?

Il ne me laisse pas le temps de répondre. Il prend appui sur mes cuisses et se redresse juste assez pour poser sa bouche sur la mienne. Cette fois, son baiser n'a rien d'impérieux ou de dominateur. Il me l'offre ; me laisse libre de le refuser. Ce que je ne fais pas.

Lorsque nos lèvres se quittent, pour que nous reprenions notre souffle, il me caresse lentement la joue. Je ne l'ai jamais vu faire preuve d'une telle douceur envers une autre personne que sa fille.

— Je ne t'ai pas remercié du cadeau que tu as fait à Kerry. C'était une idée géniale. (Cette fois, mon sourire aussi est sincère. Ouaip. Je suis toujours aussi fière de moi, sur ce coup-là.) Je lui ai promis d'aller l'étreindre au parc demain, avec elle. J'aimerais que tu nous accompagnes.

Surprise. D'habitude, il préfère passer du temps seul avec elle, sans moi. Je lui vole déjà beaucoup de son quotidien avec Kerry, même si j'y suis pour rien.

— OK, bredouillé-je sans avoir réfléchi plus que ça. Morag a besoin d'être baladée, de toute façon.

Il répète sa caresse sur ma joue. Ça fait bizarre. J'ai pas l'habitude, ni de sa part, ni de quiconque, en fait.

— Merci.

— Tu l'as déjà dit. Si tu t'agenouilles et me vénères comme Dylan et ses potes, je te préviens, je t'envoie un nouveau shoot dans les parties.

Il secoue la tête et s'écarte un peu de moi. Nous ne nous touchons plus que par ses mains sur mes épaules, et mes doigts autour de ses poignets – dont je ne parviens pas à faire le tour.

— Non. Sérieusement. Tu m'as rendu ma famille, sainte Marie. J'avais renoncé à l'espérer.

Oups. Je sais qu'il est sincère, mais je me demande si je ne préférerais pas le

lieutenant-macho-dominator. Le Ballard humain me file vraiment les chocottes.

D'autant plus qu'il m'inspecte après de haut en bas comme s'il voulait acheter la marchandise. Ce n'est pas le regard de prédateur que je lui connais lorsqu'on baise. Ni un regard inquisiteur comme lorsqu'il cherche à me tirer les vers du nez. En fait, je ne l'ai jamais vu me détailler ainsi, ça fait bizarre.

— Tu as maigri, Marie.

Je hausse les épaules.

— Les miracles au quotidien, ça fatigue son messie.

— J'ai vu. Tout comme j'ai vu que tu avais besoin de te défouler après chacune de tes séances, comme si tu avais besoin d'exorciser tes démons, ou de faire sortir la pression.

Je déteste quand il me comprend aussi bien. J'ai pas l'habitude. Alors je détourne le regard et prends un air désinvolte.

— Taper sur quelque chose, ça fait du bien, après ces conneries.

— Peut-être. Mais je n'aime pas ça. Canaliser les Ombres chaque jour t'épuise, Marie, je l'ai bien vu. Tu débordes d'énergie juste après, et dès que c'est fini, tu tiens à peine debout. Tu deviens un zombie, le reste du temps. Tu devrais espacer tes miracles et te reposer. Passer plus de temps au *Bloody Bones*, ou à t'occuper de Morag et de Kerry, je sais pas. Même faire une virée, si tu veux. (Ouah ! Celle-là, c'est bien la dernière à laquelle je me serais attendue de la part de Ballard.) Tu sais, tu pourrais récupérer ton van et partir quelque temps...

Je manque en tomber sur le cul. Pépère Ballard, qui me poussait à emménager ici avec lui il y a moins d'une semaine, me propose de jouer les filles de l'air ? Bigre. Il doit vraiment s'inquiéter pour ma santé. Par contre, l'idée de récupérer mon fourgon me plaît assez, même si ça implique d'aller rendre visite aux parents de Thomas.

Du coup, je lâche les poignets d'Allan pour lui tapoter la joue d'un air bien condescendant.

— Merci pour les conseils, Mamie Ballard. Je ne manquerai pas de les suivre, et on pourra faire une partie de bingo ensemble, après. Ça te va ?

Il fronce les sourcils et m'arrête d'une main sur l'épaule au moment où je me dégageais de l'espace confiné où il m'avait enfermée.

— Je suis sérieux. On dirait que tu te consumes de l'intérieur, que les Ombres que tu aspiras te dévorent. Je veux que tu vives, Marie. Vraiment.

L'inquiétude dans sa voix me pousse à m'arrêter sans m'énerver comme à chaque fois que quelqu'un entrave ma liberté de mouvement. Je le scrute avec attention. Mais oui. Il a vraiment l'air concentré, sincère. Ça ne ressemble pas à une nouvelle tentative de manipulation.

Alors je hoche la tête et m'écarte quand même un chouia plus.

— Moi aussi, j'ai envie de vivre, Ballard. Mais tu étais le premier à dire que c'était criminel de ma part de ne penser qu'à ma survie en laissant crever le reste du monde. Ne viens pas me chanter l'inverse maintenant que je commence à prendre mes responsabilités au sérieux.

Je fais demi-tour et me dirige vers la porte sans plus le regarder. Notre altercation me laisse un goût bizarre dans la bouche ; je ne sais plus par quel bout le prendre, le lieutenant, et ça m'exaspère.

Au moment où je tourne la poignée de la porte, sa voix me fige sur place.

— Tu n'aideras personne si tu te tues à la tâche, Marie. Et beaucoup de gens souffriraient, si tu n'étais plus là.

Je claque la porte derrière lui comme si le son du battant massif mettait un point définitif à la discussion.

Mais ses paroles me trottent dans la tête. C'est désagréable. Je sais parfaitement que si je disparaissais, que ce soit par la fuite ou la mort, Djuka, Kerry et Anne, pour ne citer qu'elles, me regretteraient. Mais Ballard ? Ça donne presque envie de rire. Ou de pleurer. Ou de me sauver en hurlant.

Dans le couloir, le calme et la pénombre me surprennent. Je n'ai pas l'habitude que ces lieux soient aussi déserts. Depuis le début de l'arrivée des zélotes de Dylan, le monastère fortifié grouille d'une multitude de fourmis à taille humaine – d'où aussi mon obstination à rentrer chez moi chaque soir, je n'ai jamais eu l'instinct grégaire. Mais les mots de Ballard continuent à tourner dans ma tête.

Une virée... prendre l'air... mon van.

Oui. Je crois que j'ai reporté ça depuis trop longtemps.

Demain, je récupère mon van.

Chapitre 4

La sonnette émet un tintement étouffé.

J'attends quelques secondes et envisage d'appuyer une deuxième fois. Il y a deux voitures garées sur la propriété, donc a priori, les habitants sont bien là.

Mon doigt effleure le bouton, mais au moment où j'allais presser à nouveau, la porte s'entrebâille lentement et un visage ravagé me regarde.

Pas un mot.

Je ne sais pas pourquoi la personne en face de moi ne dit rien, mais moi, c'est parce que je suis cubée.

C'est Thomas. Ou du moins, son clone avec trente ans de plus et une mine de déterrée.

Donc, certainement son père.

Mais la ressemblance est frappante. Même implantation de cheveux roux, même si ceux-ci sont jaunis et délavés par le temps et le chagrin, voire quelque peu clairsemés. Mêmes traits avenants, à peine plus creusés. Même forme d'yeux, même couleur d'iris. Même bouche. Sauf que tout semble être passé dans une machine qui l'a broyé. Le teint est cadavérique, les lèvres parcheminées et tirées, les yeux enfoncés et entourés de profonds cernes mauves. De profondes rides lui font une expression amère, juste démentie par le sourire qu'il tente de grimacer.

Nous continuons à nous fixer en silence jusqu'à ce que je sente qu'il ne dira rien tant que je ne prendrai pas l'initiative.

— Monsieur Richard ?

Seul un hochement de tête presque imperceptible me répond. Je prends ça pour un oui.

— Je... je suis... (Oh putain, que c'est dur. J'avoue que j'appréhende surtout sa réaction quand il va découvrir mon identité.) Je suis... Merde. Je m'appelle Lily Turner, j'étais la... la petite amie de votre fils Thomas. Je suis

venue récupérer mon van, que je lui avais prêté pour quelques mois. J'en ai besoin.

Même à mes propres oreilles, ça semble froid. Insensible. Je dois passer pour la garce que Thomas a dû leur décrire. Mais je ne sais pas que dire d'autre. Lui dire que je suis désolée ? Ça ne changera rien. Je n'ai pas le droit de lui parler des derniers instants de son fils, de son héroïsme qui m'a sauvée et a causé sa mort. Je dois rester sur notre brouille et notre séparation. Tant pis pour moi, ils souffriront moins s'ils ne savent pas la vérité.

Mais alors que je m'attendais à subir une avalanche d'insultes, voire à ce qu'il me claque la porte au nez, celle-ci s'ouvre en grand et le père de Thomas s'efface pour me laisser entrer.

— Oui, Lily, bien sûr... Thomas m'a tellement parlé de vous, vous savez. Il vous adorait. Il m'avait dit que vous aviez fait une pause dans votre relation, le temps pour vous de vous remettre d'un deuil et de reprendre votre vie, mais il était persuadé que vous vous réconcilieriez. (J'en crois pas mes oreilles, mais comme il me fait signe d'entrer, je passe le seuil avec autant de précautions de Jonathan Harker chez le comte Dracula.) La veille de son... de sa... (Sa voix s'étrangle), enfin, vous voyez, il me disait encore qu'il avait appris que vous aviez rouvert votre boutique, et qu'il prévoyait d'y aller pour discuter de l'avenir...

Alors que je pile sur place, la porte se referme dans mon dos avec le même son que le couvercle d'un cercueil. L'intérieur de la maison est sombre ; les tapisseries beige et marronnasse, grisées par le temps ; le carrelage terne et moucheté façon faux marbre ; les rideaux tirés.

Je suis dans un mausolée.

La main de M. Richard se pose sur mon épaule.

— Entrez, entrez. Ma femme sera contente de faire votre connaissance. Vous savez, elle a beaucoup de mal à se faire à l'idée que Thomas ne reviendra plus, elle sera ravie de parler de lui avec quelqu'un qui l'aimait et à qui il tenait tant...

Je lève les mains en l'air.

— Vous savez, je suis juste venue chercher mes clefs et mon véhicule. Thomas m'avait dit que vous le garderiez en mon absence. Je n'ai guère envie...

Comme si je parlais dans le vide, il a ouvert la porte sur ma gauche.

Et là, nouveau choc.

J'entre dans le salon, une pièce plus claire, aux murs beiges et aux meubles rustiques. Mais ce qui me fait un coup au cœur, c'est le spectacle de la vieille femme qui s'y trouve.

Je dis « vieille », mais elle doit avoir à peine soixante ans. Elle en paraît vingt de plus. Et elle est en fauteuil roulant. Malgré la couverture qui lui cache les jambes, je devine, à la forme dessinée sous le plaid à motifs scandinaves, que celles-ci sont atrophiées et tordues comme des sarments de vigne desséchés.

Thomas ne m'avait jamais dit que sa mère était handicapée.

Elle me scrute avec une expression attentive et aimable, l'air interrogatif. Je reste le regard rivé à ses jambes.

Une éternité passe. Je crois que j'ai fait une grosse connerie en venant ici. Je le savais avant même de m'y faire déposer par Lyubo, mais les mots de Ballard me hantaient et j'ai voulu tenter le coup.

Soudain, une voix me fait sursauter.

— Mon fils ne vous avait pas dit que j'avais eu la poliomyélite ? me demanda doucement la mère de Thomas en faisant rouler son fauteuil vers moi.

Je suis incapable de parler ; la gorge sèche, je hoche la tête. En face de moi, elle imite mon geste de façon moins saccadée. On dirait que c'est moi l'infirmes, la mère endeuillée.

— C'était quand j'étais tout bébé, et j'ai bien récupéré... mais avec l'âge, le corps se souvient et j'ai perdu l'usage de mes jambes alors que la sœur de Thomas n'avait pas encore vingt ans. Il venait juste de rentrer d'Afrique et s'est occupé de moi durant toute ma convalescence. (Elle s'approche de moi et m'attrape la main sans que je parvienne à réagir.) C'était quelqu'un de bien, mon Thomas, vous savez. (Puis elle secoue la tête avec un bon sourire.) Mais bien sûr que vous le savez. Mieux que quiconque, n'est-ce pas. Ah, Thomas m'a tellement parlé de vous. Il était si fier de votre indépendance, de votre force... J'aurais juste aimé qu'on puisse passer du temps ensemble, comme une famille, avant que... (elle étouffe un sanglot) avant qu'il ne soit trop tard.

Puis elle fait demi-tour et m'attire à l'intérieur de la pièce. Je parviens enfin à articuler une question.

— Vous... comment savez-vous qui je suis ?

Elle tourne la tête pour me lancer un regard intrigué.

— Comment aurais-je pu ne pas vous reconnaître ? Thomas m’a montré tant de photos de vous... Même ces articles, sur votre salon, l’ancien, celui qui a été incendié – franchement, je ne comprends pas les gens de nos jours ; le tatouage, on aime, on n’aime pas, d’accord, mais de là à mettre le feu et risquer de tuer des innocents... – bref, il m’avait fait lire une coupure sur l’inauguration de votre studio, juste avant qu’il parte faire cette maudite tournée qui lui a coûté la vie.

Je fais le calcul dans ma tête.

J’ai publié des annonces dans les journaux, avec une photo récente de moi sur ma bécane à side-car, une semaine avant l’ouverture du *Bloody Bones*. Si Thomas a pu la montrer à sa mère, ça veut dire que c’était la veille ou deux jours avant sa disparition. Si j’avais eu le courage de l’appeler, à l’époque, j’aurais pu... Mais non. Je n’aurais rien pu faire. À part le mettre sous globe, je ne pouvais pas prévoir que Dylan l’enlèverait pour le torturer et m’attirer dans un piège. À part atténuer ma culpabilité et me fournir des souvenirs autres que celle de notre dernière engueulade et de cet instant, en pleine bataille, où il m’a vue rouler un patin à Ballard quelques minutes avant sa mort, ça n’aurait servi à rien.

Je crispe les mâchoires et plisse les paupières pour refouler mes larmes. Il faut que je parle ; que je dise quelque chose – à part réclamer mes clefs et me barrer comme une sociopathe.

— Je... je... vous n’imaginez pas à quel point je regrette qu’on se soit séparés comme ça. Je donnerais tout pour le revoir, pour lui dire que je l’aime, que j’ai merdé, que je suis désolée. (Je ravale la bile qui me monte aux lèvres.) Je me suis mal comportée envers lui, et je donnerais tout pour lui demander pardon, pour... (puis je secoue la tête. Autant dire la vérité.) Il n’aurait pas dû mourir. Pas comme ça. C’est moi qui aurais dû être tuée... je n’ai pas de famille, pas de parents ou de proches... La vie est injuste.

Soudain, un pincement m’interrompt et me fait pousser un petit glapissement.

La vieille dame m’a enfoncé ses ongles manucurés dans le dos de la main.

— Ne soyez pas idiote, me tance-t-elle d’une voix plus ferme. La vie est injuste, c’est vrai, mais tout le monde le sait. Elle est aussi trop courte pour être gaspillée en regrets stériles. Thomas m’a dit que vous aviez adopté une petite fille, et que vous aviez un chien. On a perdu quelqu’un de proche, mais vous avez la vie devant vous et vous devez la vivre. On est tous sur terre pour

une bonne raison ; ne gâchez pas la vôtre à vous lamenter et à ressasser le passé.

J'ai l'impression que je vais dégoûter.

Entre Ballard hier soir et les parents de Thomas maintenant, c'est une double dose d'humanité que je me prends en pleine poire, j'ai pas l'habitude.

C'est peut-être justement par manque d'habitude que je me retrouve assise dans un fauteuil plus mou que le bide de Morag, une tasse de thé à la main, pendant que maman Richard me parle de son fils. De Thomas.

Beaucoup d'anecdotes m'étaient familières ; je remarque au passage que faute de connaître mon passé, il avait comblé le vide en me parlant du sien. Les récits de son enfance sont légion. Son adolescence, ses études. J'étais même au courant des six mois qu'il avait passés dans une réserve en Afrique, d'où il était revenu avec le paludisme et un serpent qui n'a pas survécu à la quarantaine.

Mais d'autres histoires viennent combler le vide. Thomas avait une petite sœur, de cinq ans plus jeune que lui, qui vient de finir ses études de designer d'objets trois jours après avoir fêté ses vingt-quatre ans – va savoir ce que ça veut dire – et est en train de monter sa boutique en ligne pour vendre ses créations. Maman Richard me montre avec fierté un catalogue où trônent en bonne place un tas d'objets aux formes aussi épurées qu'incongrues, dont je ne parviens pas à voir l'usage. Mais sur chaque page se trouve aussi la même modèle ; une jeune fille présentant un air de famille indéniable avec Thomas, le sourire confiant et avenant, l'air d'aimer le monde, son prochain et même les poux du voisin. OK, c'est donc sa sœur, la designeuse d'objet Lou Richard.

Le temps passe. Denise – c'est le nom de la mère – me raconte l'enfance de Thomas et Louanne, leurs bêtises, leur entente. Apparemment, Louanne avait tempêté pour que je sois prévenue de la date de la crémation de Thomas, afin que je puisse m'y rendre. Ballard s'y était opposé, arguant de « raisons policières nécessitant la protection d'une civile ». Beau jargon pour dire « elle peut pas » et cacher que j'étais dans le coma.

Au fil du temps et des photos, j'ai l'impression de faire partie de cette famille ; de voir un tableau d'ensemble, de mieux connaître Thomas et les siens. Étrange sensation, alors qu'il est mort depuis maintenant plusieurs mois. Et pourtant, je n'éprouve plus aucune tristesse. Quand sa mère referme le classeur, j'ai même plutôt l'impression d'avoir, moi aussi, tourné une page

de mon passé. J'ai creusé au plus profond de mes sentiments, gratté les parties douloureuses, et éliminé les dernières traces d'ombres qui subsistaient. Je sais enfin qui était Thomas, ce qu'il avait vécu, et je comprends ce qui a fait de lui cet homme ouvert, tolérant et généreux. En dépit de ce que son Ombre m'avait dit, je ne parvenais pas à le croire totalement, et maintenant, face à ses parents qui m'ont accueillie sans rancune, à bras ouverts, je peux l'accepter. Thomas m'aimait vraiment, et il est mort sans haine ni amertume à mon égard. Comme m'a dit sa mère, je peux à présent continuer ma vie.

Après avoir bu les dernières gorgées de mon thé devenu froid, je me lève.

— Écoutez, je suis ravie d'avoir pu... (C'est quoi, le mot convenable ?) discuter avec vous, mais je dois vraiment y aller, j'ai rendez-vous. Est-ce que je peux...

Aussitôt, un branle-bas de combat se déchaîne.

La mère de Thomas houspille son mari pour qu'il me rende les clés du camion, le débâche, le sorte du garage, vérifie ci et ça et...

— C'est bon, vous savez. Je sais qu'il n'a pas été maltraité, ne vous inquiétez pas. Je veux juste aller chercher ma fille à l'école...

En fait, c'est pas exactement ça.

Je vais la chercher au centre de loisirs, où Anne l'a emmenée ce matin et où elle a déjeuné, pour qu'on aille ensuite rejoindre Ballard au parc.

Faire du vélo.

J'avoue, là aussi, grande première pour moi, la réunion « de famille ».

Tu parles d'une famille, où seuls deux membres ont un lien biologique entre eux, mais dont le deuxième a reçu un don de sang du troisième, laquelle troisième – moi, en l'occurrence – hésite entre le statut d'ennemie mortelle et d'amante occasionnelle du numéro un. Ce qui fait de nous un joyeux mélange entre une tragédie grecque et un feuilleton d'amour pour vieux.

Mais le fait est que quand je gare mon van dans le parking du centre, j'y trouve une Kerry extatique à l'idée qu'on se promène tous ensemble.

Par contre, mon fourgon ne lui plaît pas.

— C'est sale, c'est sombre et ça sent le moisi et l'essence, Mam' !

« Mam' », c'est le surnom qu'elle m'a trouvé après une énième discussion entre Ballard, elle et moi. Allan est aussi perturbé que moi à l'idée qu'elle m'appelle « Maman », la gamine hésite entre « Marie », « Marja », « Lily » et « Maman » – avec parfois des « je te hais, t'es pas ma mère », et il vaut

néanmoins mieux qu'on renforce l'illusion d'un lien de parenté en public. D'où le « Mam' » qui semble plaire à tout le monde.

— Eh ben tant pis pour toi ! Moi, je l'aime, mon fourgon. Il a beaucoup voyagé, c'est mon seul bien. (Puis je regarde la gosse, qui me regarde de ses grands yeux implorants de chiot en mal d'amour.) Mais tu sais, là, il n'est pas très beau parce qu'il est vide, sale et plein de toiles d'araignées. Mais à une époque, je l'avais tout aménagé pour vivre dedans, et il avait des guirlandes lumineuses partout, et il sentait l'encens et la lavande – bon, et aussi les chaussettes sales et le chien. Je pense que si tu me donnes un week-end pour le retaper, tu verras qu'il est très sympa. D'autant plus que je pourrais même y aménager une couchette pour qu'on se fasse des balades ensemble en dormant dedans, ce qu'on ne peut pas faire avec la moto !

L'idée de partir en voyage, même juste deux jours, la ravit tellement que ça stoppe net toute tentative de dénigrement de mon précieux fourgon.

Quand on arrive dans le parking devant le parc, j'ai quelques difficultés à me garer. Perdu l'habitude d'un véhicule aussi encombrant. Finalement, après cinq fois plus de manœuvres que nécessaire sous les yeux moqueurs de quelques badauds – qu'ils aillent se faire... – je finis par le glisser entre deux familiales qui ne savent pas à quelles éraflures elles ont échappé.

Ballard nous attend de l'autre côté de la grille, à l'abri des regards. Il tient à la main le nouveau vélo de Kerry tandis que j'ai dans la gauche sa main, et dans la droite la laisse de Morag, qui n'a apparemment pas massacré l'intérieur du fourgon – l'odeur résiduelle de Cullan doit encore y traîner et lui indiquer que l'endroit est « sain » pour un chien.

Dès qu'elle voit son père, Kerry me lâche avec un glapissement de joie et fonce se jeter dans ses bras. Il lâche la laisse du chien, soulève sa fille et la fait tourner en l'air avec un plaisir non dissimulé. Morag en profite pour me rejoindre ventre à terre, la langue pendouillante et la mine réjouie du clebs qui se sait attendu.

Il ne m'en faudrait pas beaucoup pour comparer sa réaction en me voyant à celle de Kerry devant son père.

Quand Ballard a fini de jouer à l'avion avec Kerry – un chouia plus haut, et il risquait de se faire faire un chapeau en Chocapic prédigérés –, il la repose et regarde dans ma direction.

La main sur la tête de Morag, je lui fais signe que je vais rester un peu à l'écart et file m'asseoir à l'autre bout du sentier, sur un banc isolé.

Besoin de faire le point, de réfléchir.

Ce que j'avais prévu comme une confrontation avec les parents de Thomas s'est avéré bien différent. J'étais persuadée qu'ils me détesteraient, qu'ils verraient en moi si ce n'est la meurtrière de leur fils, du moins celle qui avait brisé son cœur, le poussant peut-être à prendre plus de risques dans son métier – et en vérité, c'est bien ce qu'il s'était passé, même si ça n'a aucun rapport avec son job. Et pour être tout à fait honnête, j'avais cru qu'il leur aurait dressé un portrait de moi pas forcément flatteur. La tatoueuse qui refuse de s'engager ; la nana qui ne l'appelle que pour baiser ou demander un coup de main ; l'asociale qui n'avait jamais voulu rencontrer sa famille – c'est pas faute de me l'avoir proposé ; la meuf qui ne supportait pas de s'ouvrir, au point de refuser de le faire dormir dans sa chambre. Tout ça, c'est moi. Et il avait tous les droits de me décrire ainsi. Or, le comportement de ses parents m'a prouvé que ce n'était pas le cas.

Malgré tous mes défauts, malgré nos engueulades, malgré nos secrets, mes mensonges et ma perpétuelle fuite en avant, Thomas ne m'a jamais dénigrée auprès de ses proches. Par respect ou dans l'espoir qu'un jour, notre relation évoluerait et que j'accepterais de les rencontrer ?

Je ne le saurai jamais.

Ma seule certitude, c'est que lorsque j'ai canalisé son Ombre, son esprit ne m'en voulait pas. J'ai ressenti sa blessure à me voir embrasser Ballard, la jalousie dévorante qui l'a submergé, en même temps qu'un atroce sentiment d'infériorité. « Mieux vaut que ce soit ainsi, lui saura la protéger comme j'en suis incapable. » C'est ce raisonnement, si terriblement faux, qui l'a poussé à se jeter sur le mercenaire qui m'attaquait et à l'affronter au corps à corps. C'est l'espoir d'être digne de moi qui l'a incité, ensuite, à courir, avec moi, en direction du fourgon blindé, dans une tentative désespérée de l'atteindre avant que le bâtiment ne s'effondre.

Et lorsque les balles l'ont touché, lorsque l'explosion l'a projeté en l'air, c'est le sentiment de me servir de bouclier qui a accompagné ses derniers instants.

D'où le fait qu'il m'ait retrouvée si vite ; en fait, il ne m'avait jamais quittée.

Il ne m'en veut même pas de ma relation avec Ballard. Une fois passé de l'autre côté, c'est limite un sentiment de satisfaction qui émane de lui. Comme si c'était une bonne chose. Comme une bénédiction.

Au moment où ce concept émerge dans mon esprit, si étranger qu'on dirait que quelqu'un l'a implanté en moi, la surprise me fait lever les yeux.

Ballard est toujours avec Kerry, à présent juchée sur son vélo. Il tient la selle par-derrière et, quand la gosse se met à pédaler à toute allure, il imprime une bonne poussée pour la faire démarrer le plus vite possible.

Un sourire m'effleure devant le spectacle.

Ballard suit sa fille des yeux.

Je le fixe, lui.

C'est marrant comme il se transforme, au contact de cette gosse. Si je ne savais pas si bien qu'il a un caractère de merde, j'aurais l'impression de voir un autre homme. Peut-être celui qu'il était avant de perdre sa femme et son fils. Comme moi, les Ombres l'ont brisé, l'ont changé si profondément que celui qu'il était auparavant est mort et enterré.

Et aujourd'hui, les survivants sont trop occupés à panser leurs blessures et renforcer leurs boucliers pour tenter de construire une relation ensemble. Un mur de souffrance nous sépare.

C'est là qu'il tourne le regard vers moi et m'adresse un large sourire.

Une expression étrange émane de lui. Une sorte de satisfaction, de bonheur si simple, si naturel que je ne peux m'empêcher de lui répondre par un autre sourire. Plus hésitant.

Ballard a enlevé sa carapace.

Même si nos blessures nous séparent, quelque chose nous unit. Quelqu'un. Kerry. Cette gamine que je n'ai pas portée dans mon ventre, mais qui est devenue la mienne, autant qu'à son père.

Mes yeux partent à sa recherche.

C'est bon, tout va bien, elle suit le chemin ensoleillé sans courir le moindre risque.

Et quand je lance à nouveau un coup d'œil à Ballard, il continue à me fixer.

Toujours sans ce mélange de frustration, de méfiance et de distance qu'il arbore toujours en ma présence. Comme si je n'étais plus sainte Marie des Ombres, mais juste la mère de sa fille.

Les mots qu'il m'a dits hier soir me reviennent à l'esprit. Il a raison, nous sommes survivants. Mais alors que moi, je nous considère comme trop brisés pour faire autre chose que survivre, encore un peu, son expression me suggère tout autre chose. Comme si on pouvait se servir de béquille l'un pour

d'autre. Avancer ensemble au lieu de s'affronter.

Avec Kerry entre nous.

L'espace d'une seconde, une complicité nous unit.

Mon cœur rate un battement dans ma poitrine.

Non, je ne peux pas. C'est trop dangereux, trop risqué. De toute façon, ça ne pourrait pas marcher...

Puis, alors que je tente de reprendre le contrôle de mes émotions, je vois le lieutenant s'approcher de moi. Une envie subite de me sauver me fait me crispier sur mon siège. À côté de moi, Morag trépigne, sensible à mes sentiments contradictoires.

Lorsqu'il parvient à notre niveau, Ballard s'accroupit et me fixe. Pas dans les yeux, juste à côté. Il évite de croiser mon regard.

Il se racle la gorge.

Je fais pareil.

On doit avoir l'air con de deux collégiens en train de se demander comment s'y prendre pour se rouler leur premier palot. Ou d'un couple de divorcés devant leur avocat pour décider qui aura la garde du chien.

Finalement, il pose une main sur la tête de Morag, qui se calme avec un gémissement soulagé.

Je finis par lâcher le morceau.

— Je ne veux pas emménager chez Basil. J'aurais l'impression de perdre encore plus de prise sur ma vie.

Il hoche la tête, pensif. Sans s'énerver.

Puis me fixe directement.

— Je sais, j'avais bien compris. Je ne comptais pas remettre le sujet sur le tapis. (Bigre.) Je voulais juste te dire qu'on va devoir néanmoins renforcer les mesures de sécurité autour de toi : la vidéo où tu canalises les Ombres est devenue virale, et les gens s'excitent. Ça a beau ne pas être la première fois que quelqu'un prétend être sainte Marie et fait des tours de passe-passe pour le prouver, la tienne est plus convaincante. La police commence à mener sa petite enquête sur toi, et même si le domaine Howell est bien protégé, tu ne l'es pas quand tu en sors. On va aussi devoir filtrer davantage les arrivants, je commence à craindre qu'il y ait des espions ou des journalistes parmi eux.

Je hoche la tête.

Tout ça, je m'y attendais, c'était inévitable. Ce qui me surprend, par contre, c'est que Basil, le roi des mercenaires, n'ait pas encore reçu d'offre

sur ma tête. À moins qu'il ne nous en ait pas parlé et préfère me garder sous la main dans l'espoir de se faire plus de fric, ça ne m'étonnerait pas de lui. J'ai du plus de mal à croire qu'il soit subitement devenu mon fan n° 1. C'est pas son genre. Pas comme Dylan. Lui, c'est d'un extrême à l'autre, il ne connaît pas de juste milieu. Du jour au lendemain, il est passé du stade « je veux ta peau pour m'en faire un paillason » à celui de « vénération totale et abjecte ». Beurk. Par contre, Ballard... Je me force à repousser l'idée aussi saugrenue qu'intense qui m'a traversée il y a quelques secondes. C'est juste pas possible.

Puis il se racle la gorge et je sursaute.

— Par conséquent, même si tu ne veux pas habiter avec moi, je préférerais que tu ne te déplaces plus sans escorte et ne quitte le monastère que pour aller au *Bloody Bones* ou à ton appart. Tu crois que c'est gérable ?

Je réfléchis un instant. Ma liberté de mouvement va encore en prendre un coup, mais si je refuse, que me reste-t-il comme option ? La fuite ? Je n'en ai plus envie. J'ai l'impression d'être trop enfoncée dans toute cette histoire pour pouvoir juste tirer un trait dessus comme ça. Les visages de ceux dont j'ai canalisé les Ombres me hantent trop, et eux, je ne peux pas les fuir.

— J'accepte. À une condition.

Il hausse un sourcil.

— De ta part, le contraire m'aurait étonné.

— Que j'aie le choix de mes gardes du corps.

— Qui veux-tu ?

— Uniquement Djuka. C'est la seule en qui j'aie confiance pour me protéger. Et si les gens cherchent une nana seule ou une sainte, ils auront plus de mal à se faire à l'idée d'un couple de filles.

J'ai prononcé ces mots en scrutant le visage de Ballard. Et comme je m'y attendais, une ombre passe dessus, si fugitive que je pourrais l'avoir imaginée, mais je sais qu'elle était bien là, et je sais ce qu'elle signifie.

Jackpot, ma fille. T'as gagné un gros lot en forme de flic géant.

Finalement, il hoche la tête.

— C'est logique. À vous deux, j'ai du mal à croire que quelqu'un pourrait vous vaincre.

J'ai envie de dire que si, lui, je l'en crois tout à fait capable, mais d'autres mots se forment sur mes lèvres. Des mots impensables, effrayants. Des mots que j'ai envie de prononcer, mais qui impliquent trop de choses qui me

terrifient. Alors je biaise.

— Toi. (Je détourne le regard.) Toi, tu en serais capable.

Il secoue la tête.

— Sauf que je suis de ton côté, Marie, maintenant. Toujours de ton côté. Que tu le veuilles ou non.

Heureusement, il pivote aussitôt pour surveiller sa fille du regard, sinon, je pense qu'il lirait sur ma gueule ma stupéfaction. Je crois que de sa part, c'est aussi proche d'une déclaration que possible. Sauf que lui, il a su faire passer le message.

Après une tape sur mon genou et une caresse à Morag, il part rejoindre Kerry au petit trop, sans me jeter un regard de plus. Tant mieux. J'imagine que je dois avoir l'air de ce fameux lac dans lequel o a balancé un pavé.

J'avoue, un drôle de sentiment est en train de germer dans mon cœur. D'accord, c'est avant tout un mélange de frousse abjecte et d'incrédulité, comme si mon cerveau se refusait à accepter ça. Mais des bribes de soulagement, de satisfaction, sont nées en entendant les mots de Ballard. Je ne me suis pas trompée. J'avais bien décrypté le message.

Sauf que maintenant, comment lui renvoyer la balle ?

Je ne suis pas douée pour construire, moi. Que ce soit avec des mots, des rêves ou des projets. J'ai toujours été plus forte pour taper et tout casser autour de moi.

Sauf que j'en ai marre. Les parents de Thomas avaient raison. La vie est trop courte pour ne pas en profiter, et j'en ai trop chié pour ne pas avoir le droit de saisir la moindre bribe de bonheur possible qui passe à ma portée. Et une fois de plus, je n'ai pas envie de fuir – même si, si, en fait, j'en ai sacrément envie.

Donc si je suis incapable de lui parler, je peux faire quoi ? Lui envoyer une vidéo ? Demander à Anne ou Djuka de lui passer le message, comme si on était des ados ? Lui écrire un poème ?

Je ne saurais même pas mettre un nom sur ce qui nous unit, sur ce sentiment qui ressemble à... non... pas le mot en a. mais cette émotion ressemble à de la confiance, du respect et de la loyauté.

Une idée me traverse le crâne.

Ballard et moi avons commencé sur de mauvaises bases.

Il m'en voulait de mon passé, de ce passé qu'il ne connaissait que par ce que les médias en avaient dit. Il me méprisait de ce qu'il pensait être de

l'égoïsme et de la lâcheté, il me reprochait d'avoir eu la pétoche des expériences des médecins, il me parlait de mort, de deuil.

Ça, je peux le partager avec lui. Je peux lui parler de vie. De la mienne, en tout cas. De celle que j'ai vécue, que je suis incapable de raconter à voix haute, mais qui hante mes cauchemars chaque nuit. Que personne ne connaît et qui lui permettrait de savoir qui je suis réellement, pourquoi je suis comme je suis, et ce que je ressens. Cette vie, je pourrais la dessiner tellement j'en ai un souvenir net.

Sauf que je n'ai jamais voulu dessiner les Ombres, et c'est elles qui composent ma vie. Alors je vais devoir biaiser.

Je ne sais pas parler, je ne veux pas dessiner, mais je sais écrire.

Un sourire lent me vient aux lèvres.

Je passe les quarante-huit heures suivantes dans ma chambre. Oui oui, ma chambre de mon chez-moi, pas la chambre sanctifiée que Ballard et moi avons consciencieusement profanée. Et je ne la quitte pas. J'ai demandé à Anne et Sarah de s'occuper de Kerry pendant que je gérais un truc perso. Elles ont compris. J'ai aussi expliqué ça à la gamine. Pour de vrai, hein, pas juste le classique « laisse maman bosser », mais une vraie discussion, où je lui ai expliqué que j'avais eu des difficultés à comprendre certains trucs, que j'en avais compris d'autres, et qu'il me fallait un moment pour tout digérer, pour faire le point et accepter. J'ai fait le parallèle avec l'impression de déracinement qu'elle avait eue lors de nos deux déménagements. Et Kerry, elle est pas con. Loin de là, même. Elle m'a regardée de son air grave – qui ne donne pas du tout l'impression d'appartenir à une gamine de six ans –, de ses yeux si clairs qu'ils semblent lire à travers l'âme et, au bout d'un moment, elle m'a lancé ce sourire en coin qui me fait juste penser à son père, avant de lâcher un « c'est pas trop tôt, Mam' », de sa voix angélique que je déteste et adore à la fois.

Je ne sais pas trop ce qu'elle voulait dire, mais j'ai préféré ne pas lui demander.

J'ai écrit.

Je me suis enfermée dans la seule pièce qui me fait l'effet d'un sanctuaire, avec Morag à la porte – sauf quand Djuka ou Kerry l'emmenaient en promenade, avec des conserves de bouffe, un ouvre-boîtes et une fourchette,

et j'ai noirci des feuilles de papier. À en avoir du noir sur les doigts et le poignet.

Je n'ai pas dormi. Ni mangé, en fait, j'ai oublié. Donc j'ai pas non plus pissé.

Je n'en avais pas besoin. Je ne sais ni comment ni pourquoi, mais mon corps a retrouvé de lui-même cette espèce d'intemporalité qui était la sienne lors de mon coma, où rien ne le touchait, où il n'avait aucun besoin. Où je n'avais pas besoin de lui.

Il n'est pas important.

Sortir ce que j'avais sur le cœur, c'était tout ce qui comptait.

Et c'est ce que j'ai fait.

Je récupère les feuilles de papier empilées en vrac tout autour de moi. Heureusement que j'ai pris la peine de les numéroter, sinon, ce serait impossible à comprendre. Je reconnais néanmoins assez facilement la première page ; l'écriture est propre, les mots bien espacés. C'est lisible. Puis, au fil des pages et des pages, des dates qui s'espacent et des kilomètres parcourus durant mes années d'errance, mon écriture s'est faite pressée, gribouillée, resserrée, comme pour se faire plus petite, moins présente ; être moins visible, lisible, réelle.

À la vingtième page, mon crayon a cassé sous mes traits angoissés et j'ai troué la feuille. J'ai gribouillé un petit dessin autour, une silhouette de chien, qui remplace le mot qui devait y figurer. Cullan. Ensuite, j'ai fait une pause. Bu un coup. Je m'en souviens en retrouvant le cercle d'humidité que le verre a laissé sur la feuille suivante avant que je reprenne. Au stylo, cette fois.

Il m'a fallu, au total, presque une cinquantaine de pages pour tout écrire. Et encore, en résumant certaines parties ; mes nombreuses errances avec les nomades ; la multiplication des combats ; les hivers de dèche où j'ai cramé mes livres pour ne pas geler ; mes petites coucheries d'un soir, par besoin de chaleur, de sexe, de sueur. Ça ne le concerne pas. J'ai dit le principal.

Qui je suis ; ce que je suis ; ce que j'ai fait ; ce que je suis devenue.

Mon récit s'arrête à la promenade dans le parc. Je ne parle pas des émotions que j'ai ressenties ; les épanchements sentimentaux, c'est pas mon truc. Les faits parlent d'eux-mêmes, comme les mots. Alors j'ai raconté ce que j'ai vu. Le père de ma fille en train de jouer avec elle. Leur joie visible. Ma pulsion de les rejoindre et de partager ça avec eux. Le regard qu'il m'a lancé, qui m'a fait comprendre.

Je me suis arrêté sur ces mots.

Je comprends. J'accepte. J'essaie.

De ma part, je crois que c'est le plus beau baissage de bouclier que j'aie fait depuis que j'ai rencontré Anne. L'inverse d'un baissage de froc, mais aussi terrifiant.

C'est certainement pour cette raison que je dépose le courrier, sur la pointe des pieds, dans la boîte à lettres, profitant de ce que tout le monde dort pour quitter ma chambre en douce, protégée par la lueur douce des guirlandes lumineuses et des veilleuses omniprésentes.

Morag me suit pas à pas, y compris dans l'escalier et le hall d'entrée de l'immeuble. Son regard ne me quitte pas ; elle suit chacun de mes mouvements d'un air indécis. Je crois qu'elle est aussi perplexe que moi, et peut-être aussi inquiète.

Quand je remonte, elle s'arrête sur le seuil et émet son petit grondement habituel.

— Ta gueule, crétine ! Tu veux réveiller tout le monde ? chuchoté-je en tapotant ma cuisse pour lui dire de me rejoindre.

Au lieu de quoi, elle pose son cul par terre et lance un regard insistant en direction de sa laisse, puis du couloir qu'on vient juste de quitter.

OK, le message est clair.

Je suppose que quelqu'un l'a bien fait sortir faire sa commission un peu plus tôt dans la soirée – à moins que ce ne soit déjà le matin –, mais elle doit surtout avoir envie de passer un peu de temps avec moi.

Je réfléchis une seconde.

J'y vais, j'y vais pas ?

Son petit gémissement me décide.

Allez, c'est parti.

Je gribouille un « partie faire pisser Mirza » sur une de mes feuilles restantes, que je scotche à la porte de ma chambre, histoire que personne ne me prenne pour une sainte fugueuse, et enfile ma veste et mon chapeau à diodes. Harnais et laisse pour Morag, ses bottillons de protection finissent dans ma poche, avec un point américain et mon portable. Ma torche électrique atterrit dans une autre poche de mon treillis, avec quelques fioles de lumière liquide, et nous partons respirer un grand bol d'air frais et pollué.

Dehors, la nuit est claire.

Pleine lune.

Autant j'apprécie sa lumière, autant celle-ci peut être traître. Les Dévorantes ne sont jamais aussi présentes que lorsqu'un clair de lune les accentue. Voire les déplace lors du passage d'un nuage, leur permettant de s'agrandir, de s'allonger, voire de fusionner, le temps d'un souffle.

Du coup, j'allume immédiatement nos spots et nous traversons la ville au petit trot. Cette fois, pas de ballade au bord du canal. J'ai envie de me réapproprier la ville, ses ruelles, ses places. Je n'ai jamais autant l'impression de la posséder que lorsqu'elle s'offre à moi ainsi, sans les fards et couleurs de la journée, sans ses millions d'habitants. Aussi vide qu'un coquillage.

Je jette au passage un coup d'œil à la façade du *Bloody Bones*. Nickel, rien à signaler. La petite vingtaine de lumignons et de cierges qui montent la garde devant font même plutôt joli – et les Ombres qu'elle projette aux alentours décourageront quiconque de venir fouiner à ma porte. Puis on bifurque vers l'artère commerçante. Autrefois, je l'évitais toujours. C'est là que se trouvent toutes les boutiques de fringues, les bars, pubs et équivalents, et les magasins de gadgets électroniques ou lumineux dont les gens ne savent apparemment pas se passer.

Mais à l'heure qu'il est, les boutiques sont fermées, les restos et bars ont fermé, seuls leurs éclairages d'extérieur indiquent encore leur existence, nimbant la rue d'enseignes aux couleurs, motifs et logos divers et variés.

Je traverse un croisement et évite avec prudence de bifurquer dans la rue perpendiculaire. Là, c'est le quartier des boîtes de nuit et salles de concert. J'aime plutôt écouter de la musique, mais l'idée de me retrouver confinée dans un lieu clos, au milieu d'une masse de gens, élimine automatiquement cette possibilité. Et comme je n'ai aucune envie de croiser des fêtards éméchés et prostituées venues racoler le client bourré à la lumière des night-clubs, je continue ma route tout droit.

Morag et moi arrivons dans la partie plus « technologique » de la rue. Là où se trouvent les vendeurs de kits anti-Ombres, de lumières d'urgence, d'équipement d'extérieur et d'électroménager.

Les écrans télé occupent une bonne place en vitrine, leur lumière mobile et presque stroboscopique me fiche aussitôt le tournis. Je détourne les yeux. Autant j'adore les vieux films, autant j'ai toujours du mal avec la 3D et les trucs modernes. Tout est trop rapide, trop coloré, trop exagéré. Débauche de corps qui se secouent ou bougent trop vite sur une musique trop forte –

heureusement coupée pour ne pas empêcher les vendeurs, en journée, de baratiner les clients – multiplication des publicités et flash-infos, shows dramatiques et prédicateurs hystériques, émission de télé-réalité genre « Shadow-Survivor » et « Night-Runner », désolée, c'est pas mon truc. J'ai beau savoir que la plupart de ces conneries sont truquées, ça me met toujours mal à l'aise. Tant le fait que des gens puissent avoir envie de jouer avec les Ombres qu'à l'idée que d'autres puissent prendre plaisir à les regarder risquer de se faire bouffer.

C'est l'équivalent moderne des jeux du cirque, et désolée, mais j'ai déjà été dans l'arène, j'ai pas envie de me retrouver dans le public.

Alors je détourne les yeux.

Morag et moi dévalons la rue au petit trot, sans détourner le regard des pavés où les écrans jettent des lueurs diffuses et multicolores. C'est presque joli, quand on ne sait pas d'où ça vient.

Puis d'un coup, je pile.

J'ai cru reconnaître quelque chose. Par terre, dans le reflet plus net qu'un pavé de verre éteint, perdu du sein du béton, m'a renvoyé.

Je pivote lentement sur moi-même, me préparant à ce que je vais voir si je ne me suis pas trompée. Une partie de moi sait déjà ce que je vais voir, mais j'espère encore.

Hélas non.

J'ai bien reconnu la vidéo.

La mienne.

Ma jolie petite démo de sainte officielle.

Une envie de vomir me prend à la gorge en revoyant les images de ma connerie, qui prouvent et montrent au monde entier qui je suis réellement.

Un monstre de la nature.

Une miraculée.

Cette putain de Sainte Marie des Ombres.

Je reste plantée comme une conne devant la série d'écrans tandis que Morag tire d'abord sur sa laisse, puis finit par se résigner à s'asseoir à côté de moi. Je note machinalement son comportement sans parvenir à détourner les yeux de la scène qui se joue devant moi.

La succession d'images me fascine, à tel point que je ne réagis même pas lorsqu'un commentaire apparaît en bas de l'écran. Mes yeux déchiffrent mes mots.

« Sainte Marie des Ombres : une nouvelle vidéo virale circule sur le Web. Canular ou réalité ? »

Mon cerveau hurle « canular, les gars ! Dites-vous que c'est un canular ! », mais les images suivantes occultent le reste. Sous mes yeux, une foule en délire. On dirait qu'ils prient sur un lieu public. En tout cas, leur comportement ressemble beaucoup à celui de mes zélotes mélomanes : ils ont l'air de chanter en chœur, s'agenouillent au même moment et semblent suivre une chorégraphie collective. Sauf qu'un instant plus tard, ils s'écartent autour d'une des leurs, qui reste en transe au milieu d'un cercle de fidèles.

Et soudain, elle fait un geste que je ne comprends pas et s'enflamme. En l'espace de quelques secondes, elle prend feu comme si elle s'était d'abord aspergée d'essence – ce qui est tout à fait possible, même si je ne recommande pas comme parfum – et se transforme en torche humaine. Je distingue son visage à travers le brasier, tour à tour extatique et fanatique, puis grimaçant par instants sous l'effet d'une douleur atroce. Et, ça doit être le cas. Mais ce qui m'horripile, c'est que personne ne réagit. Au contraire, les gens autour d'elle lui adressent de grands sourires, voire lui lancent de petits objets qui retombent à ses pieds. Des fétiches ? Des grigris ? La femme tourne sur elle-même, écarte les bras en croix comme pour brûler encore plus vite.

J'ai le cœur sur les lèvres, un goût de fumée dans la bouche. Les souvenirs déferlent. La peur. La foule. Le bruit. L'odeur du feu.

Puis Morag tire sur sa laisse et m'arrache à ma fascination morbide.

Une phrase apparaît à nouveau de l'écran. Je comprends qu'en fait, ce que je regarde depuis tout à l'heure n'est autre qu'un flash info nocturne comme il en passe sur toutes les chaînes.

Cette fois, le message est bien plus effrayant.

« Nouvelle immolation par le feu aujourd'hui. Treize victimes depuis le début du mois dans le pays. Les soupçons se portent sur une nouvelle secte de Sainte Marie des Ombres. »

Triple merde.

Puis je sursaute.

Attendez, les gars... J'ai bien compris « treize victimes » ? Et ce en moins d'un mois ? Je sais que je ne regarde pas les infos et que je fais mon possible pour ne pas être au courant de l'actualité, mais ça, ça me concerne quand même un peu, non ? Et personne n'a eu l'idée de me prévenir ? Pas même

Ballard, qui a priori serait le mieux placé pour le faire ?

Putain, quand je pense qu'il y a quelques minutes, je me suis livrée à cœur ouvert à lui, alors que pendant ce temps, ce connard me cachait des trucs aussi importants que ça... Quand je vais le retrouver, ça va chauffer pour son matricule !

Chapitre 5

— Comment ça, ça ne me regarde pas ? Des gens se suicident en mon nom et je suis censée ne pas me sentir concernée ? Merde ! J'ai pas envie que des gens crèvent pour ma poire, moi !

La salle d'entraînement s'est vidée comme par magie quand je suis entrée en fureur dedans et ai commencé à traiter Ballard de tous les noms avant de me mettre à beugler. Ils ont bien fait, sinon, il risquerait d'y avoir des dommages collatéraux.

Maintenant que nous sommes seuls, je peux péter ma crise sans risquer de dézinguer autre chose qu'un connard de lieutenant cachottier et manipulateur, voire un peu de matériel. Bizarrement, Morag a cessé de me suivre comme mon ombre dès qu'on a pénétré dans la pièce et s'est roulée en boule dans un coin, avec un regard noir à mon intention. Je crois qu'elle a compris qu'il valait mieux ne pas s'interposer entre nous pour le moment.

Ballard carre les épaules et repose avec une lenteur exagérée les poids qu'il soulevait quand je suis entrée. Pour une fois, le jeu des muscles de ses bras et de son torse ne me fascine pas. Je suis plus concentrée sur son visage. Ce putain de visage que je croyais connaître, en lequel je commençais à avoir confiance, et qui m'a ouvertement menti.

Lorsqu'il s'approche de moi en se redressant un peu plus à chaque pas, j'enfonce mes pieds dans les tatamis pour m'empêcher de reculer et me campe dans ma position. Je refuse de céder.

Mais en même temps, j'ai pas forcément envie d'entamer direct le fight. Même si je suis en pleine crise de parano envers lui, je nous connais assez pour savoir qu'après l'échange d'invectives qui vient d'avoir, si on commence à se castagner, on va échanger quelques coups de poing, s'amocher bien comme il faut et finir par baiser comme des lapins sans avancer plus dans le dialogue, et c'est pas ce que je veux. Pas après m'être aussi fait chier à pondre un pavé aussi énorme sur ma vie à son intention, si

c'est pour tout foutre en l'air l'instant d'après.

Je veux des réponses. De la sincérité. Et pour ça, il faut que j'arrive à émettre autre chose que des insultes et des menaces. Idem pour Allan.

Alors je crispe les poings et prends une grande inspiration, en baissant le front.

Il ouvre la bouche, mais mieux vaut que je prenne les devants. Vu mon entrée en matière, s'il me répond sur le même ton, ça va dégénérer.

Il s'arrête à dix centimètres de moi ; mes yeux sont rivés à nos pieds, qui se touchent presque. Je devrais reculer. Non.

Au lieu de quoi, je relève la tête et le fixe droit dans les yeux.

— Bon. Et à part me gueuler dessus et faire comme si j'étais censée m'en foutre, est-ce que tu veux bien s'il te plaît m'expliquer ce qu'il se passe, depuis combien de temps ça dure, ce qui a provoqué ça et comment on peut faire pour y mettre un terme s'il s'avère que ça a un rapport avec moi ?

J'ai réussi à débiter tout d'un bloc, sans me laisser le temps de reprendre ma respiration, parce que je sais que si j'attends une seconde, le calme factice que je me suis imposé pour émettre un raisonnement logique va s'effacer sous la pression d'une avalanche d'insanités.

Et maintenant que j'en ai fini, je suis essoufflée comme si j'avais couru un marathon en talons aiguille et j'ai du mal à soutenir le regard d'Allan. Lui continue à me fixer, mais son expression semble moins dure. Ou plutôt, toujours aussi intense, mais plus dans la réflexion que dans l'attaque.

Les secondes s'écoulent.

Couchée dans son angle sur un tas de tatamis, Morag pousse un petit gémissement qui finit de court-circuiter la tension. Impossible de jouer les samourais quand un chien vous lance le couinement de « maman pipi ».

Un rictus retrousse les lèvres d'Allan.

— Si tu veux vraiment qu'on en parle, t'aurais peut-être mieux fait d'éviter de débouler ici comme un cavalier de l'Apocalypse, non ? Je parie qu'à l'heure actuelle, tout le monastère est en train de préparer des bandages pour nous raccommoder quand on aura fini de se battre et de baiser.

À mon tour, je me détends et quitte ma posture défensive. Apparemment, j'étais pas la seule à avoir pigé notre mode de fonctionnement.

— Qu'est-ce qui te fait penser que ça te concerne ? Reprend-il.

— Ne me prend pas pour une conne, OK ?

— OK, je reformule : qu'est-ce qui me prouve que t'es en état d'entendre

la vérité et que tu ne vas pas sauter au plafond, piquer une crise et d'engager ou dans une croisade vouée à l'échec ou dans une nouvelle fuite ?

Touché, mon gars.

Je réfléchis un instant. C'est clair que par le passé, j'ai pas forcément été très forte pour assumer ce que je suis. Sauf que tout récemment, j'ai quand même fait tout mon possible pour me montrer à la hauteur, même si j'en chie de plus en plus pour porter le poids des Ombres...

Allan doit lire ma réflexion, car il reprend.

— C'est exactement ce qui m'a incité à ne pas t'en parler : tu as passé toute ta vie à te dissimuler, à nier la réalité. Et maintenant que tu as cessé de fuir, tu te détruis à petit feu pour aider les autres, même si ça ne sert à rien. (J'ouvre la bouche pour lui rétorquer que de sa part, après avoir admis que savoir ce qu'était devenu son fils représentait pour lui, prétendre que c'est inutile, c'est sacrément culotté, mais il m'interrompt d'un geste.) Je ne dis pas que ça ne signifie rien pour ceux dont tu retrouves les proches, mais... ça ne sauve pas le monde. C'est une goutte d'eau par rapport au fléau qui dévore l'humanité. Et je n'ai pas envie que tu te lances dans une autre croisade qui te détruira sans autre bénéfique que sauver quelques personnes de plus. Tu es plus précieuse que ça, Marie. Que ce soit pour Kerry, pour Anne, pour tout le monde ici, et même pour moi. Aider quelques inconnus ne mérite ni que tu te tues à la tâche, ni qu'on te perde parce que tu auras une fois de plus mis les voiles. Alors, réfléchis bien et dis-moi, maintenant : quelle certitude peux-tu me donner pour que je t'en parle, si tant est que tu le veuilles vraiment.

Il est sérieux. Mortellement sérieux. Et je réfléchis avec tout autant de sérieux à sa question. Est-ce que j'ai vraiment envie de savoir. Pourquoi, d'ailleurs, est-ce que je voudrais savoir la raison pour laquelle des inconnus complets décident de se foutre le feu et de cramer vifs ?

Bon, c'est con, hein, je devrais m'en battre. Et tout mon instinct me dit de répondre à Ballard qu'il n'a qu'à garder son petit secret, mais je n'y arrive pas. Et c'est vrai que l'envie de prendre mon fourgon, mon chien et ma...

Eh merde. C'est pas ma fille. Du moins pas complètement. Et foutre Kerry dans le van pour fiche le camp avec elle histoire de tirer un nouveau trait sur le passé, ce serait une belle saloperie à faire à Ballard, comme à tous ceux qui se sont bougé le cul pour me sauver à l'époque où ce monastère était ma prison, à tous ceux qui croient en moi aujourd'hui, et même envers moi, envers celle que je suis devenue, ce serait moche. Un pas en arrière.

Merde, je crois que l'époque où je pouvais jouer cavalier seul est bel et bien finie. Alors c'est l'heure de faire un pas en avant.

J'ouvre les yeux. Ce n'est qu'en plongeant le regard dans celui de Ballard, dans ces iris si clairs, si semblables à ceux de sa fille, que je comprends que j'avais fermé les paupières pour réfléchir et qu'il a respecté cette bulle. Une expression de fierté le parcourt quand il constate que je ne fuis pas son observation.

Allez, ma fille, le pas en avant, on a dit.

Alors je fais ce dernier pas qui nous sépare et je prends une de ses énormes paluches dans mes mains. Sa peau est calleuse, trop de travail manuel, plus l'habitude de soulever de la fonte. Mais elle est chaude, rassurante. Je baisse le regard sur nos doigts entremêlés.

Je crève de frousse.

— Je... OK. (Je me racle la gorge.) Je veux savoir. Et je crois que si on habite ensemble, j'aurai plus de mal à prendre la tangente sans que tu t'en aperçoives, non ?

Il en reste comme deux ronds de flan. Je le vois ouvrir la bouche, la refermer, version carpe asphyxiée. Puis il hoche lentement la tête.

— Oh... OK. Ici ou à l'appart.

— À l'appart. Tu me vois vivre ici ? Je finirais confite dans la vénération et les litanies. (Puis une inspiration subite me prend.) En fait, je crois que ce qui serait l'idéal, ce serait que mon proprio – tu sais, ce mec un peu dominateur qui a tendance à décider tout à la place des gens – ait la bonne idée de transformer mon appart et celui de mon voisin du dessus – celui-là, tu l'as certainement remarqué, un gars plutôt bien gaulé avec un sale caractère – en duplex, histoire qu'on puisse avoir un grand truc commun, mais avec la possibilité d'avoir chacun un espace à soi pour ne pas se marcher tout le temps sur les pieds. Ça pourrait être pas mal pour Kerry, aussi. Elle pourrait voir son père à volonté, vivre avec lui, et on aurait chacun notre étage et nos entrées séparées sur les parties communes, ce qui limiterait les risques qu'elle soit reconnue...

Là, cette fois, je crois que j'ai asséné l'équivalent d'un gros coup de masse sur sa tête. Et vu celle qu'il tire, c'est presque aussi jouissif que si je lui avais botté le cul comme c'est déjà arrivé dans le passé. La joie de lui avoir cloué le bec sans les ecchymoses.

Enfin, il semble reprendre ses esprits.

— C'est... c'est plutôt inattendu, comme proposition. Tu es... (Il secoue la tête.) Non, te connaissant, j'imagine que si tu le proposes, c'est que c'est sérieux, je te vois mal lancer un truc comme ça sans t'y tenir après. Et n'empêche... mais ton idée de duplex, je crois que c'est juste génial. (Un sourire hésitant illumine peu à peu son visage. Au bout d'un moment, on dirait l'expression d'un gamin au matin de Noël.) Tu réalises à quel point ça va tout changer, pour Kerry et moi ? On va... on va vivre ensemble... à nouveau ensemble... comme une famille.

Il secoue la tête, apparemment encore incrédule.

Puis il crispe les doigts sur mes mains ; on ne s'était pas lâchés, et se détourne pour m'attirer en direction du tas de tatamis à côté duquel Morag s'est posée.

— Allez, viens t'asseoir avec moi, je vais t'expliquer ce truc de A à Z.

Alors qu'on se dirige vers la pile, il me jette un nouveau coup d'œil.

— J'avoue que là, tu m'as troué le cul. Et pour tout te dire, ça me fait bien chier de t'en récompenser en te lâchant ce paquet de merde, c'est pas normal. (Puis il rigole.) Enfin, bon, si je t'offrais des chocolats, tu serais capable de les fourrer au harissa avant de les refiler à tes clients...

C'est pas faux. Mais si c'est l'effet que l'idée de vivre avec moi te fait, j'ai du mal à imaginer ce que ça va donner quand tu vas découvrir le pavé que j'ai déposé dans ta boîte à lettres.

Enfin, je dis ça... j'en crève pas moins de frousse, hein. Pour le coup, je viens quand même de faire deux énormes concessions, c'est ni dans mes habitudes, ni dans mes mesures habituelles de sécurité et toutes mes alarmes clignotent en rouge. Alors j'en rigole pour ne pas hurler de terreur et m'enfuir.

Un quart d'heure plus tard, l'idée de prendre la tangente revient en force dans mon esprit.

Allan avait raison.

Je ne méritais pas qu'on me largue une bouse de cette taille sur la tête. Pas après tout ce qu'on a traversé, pas après tous les efforts que je fais. Murphy, si tu m'entends, essaie un peu de me lâcher les basques, ce serait sympa. Tu peux pas canarder en permanence la tatoueuse, va trouver un autre souffredouleur, merci.

— Marie, ça va ?

Je jette un regard noir à Ballard, assis à côté de moi. Le tas de tapis sur lequel on est assis est si haut que j'ai les pieds dans le vide. Lui s'est installé en tailleur, sinon, il touchait le sol et ça l'énervait. Je sais, il est vraiment trop grand, c'est chiant.

— Non, ça va pas. Tu me dis qu'une connasse prétend être moi et encourage des gens à se faire cramer vifs en mon nom, donc je ne vois pas comment ça pourrait aller.

— C'est sûr. Sauf que tu n'as pas à te sentir coupable ou responsable. (Puis il me jette un coup d'œil.) Je sais que tu as longtemps bourlingué et que tu ne regardes jamais les infos, mais... tu sais que ce n'est pas la première fois que ça se produit, n'est-ce pas ? Que quelqu'un prenne ton identité.

Je lâche un juron amer.

— Pourquoi tu crois que j'ai foutu à la poubelle mon dernier écran 3D ? c'est le jour où j'en ai juste eu marre d'entendre une fois de plus à la télé qu'on m'avait « enfin » retrouvée, et que j'allais « enfin » sauver le monde. Sauf que jusqu'à présent, les gens n'avaient jamais incité des pauvres cons à se suicider. (Puis un frisson m'échappe. Allan pose un bras sur mes épaules et le retire en sentant que je me raidis aussitôt. T'as raison, mon gars, c'est pas parce qu'on a décidé de tenter la carte de la coloc et plus si affinités qu'on va se transformer en tourtereaux roucoulants. J'ai besoin d'être moi.) Surtout comme ça. Déjà que se faire bouffer par les Ombres, c'est pas jojo, mais cramer vif, ça fait quand même partie des trucs les plus atroces qu'il y ait.

Le regard qu'on s'échange me prouve que lui aussi partage mes souvenirs. Pas besoin de parler ou de démonstrations physiques pour savoir que les mêmes images viennent de surgir dans nos esprits. Des visions de corps calcinés, de bousculades paniquées. Des relents de fumée ; les poumons qui brûlent, tout le corps en manque d'oxygène qui lance des appels de détresse ; les cris affolés, les appels au secours ; la sensation de claustrophobie, de terreur. Encore des cicatrices qu'on a en commun.

— Y a quand même une différence : elle n'incite pas les gens à se suicider par le feu à proprement parler. En tout cas, je n'ai pas réussi à formellement lier cette Harriett Northman, c'est son nom « privé », à cette vague de suicides.

Je hoche la tête. C'est bien ce qu'il m'a dit. Malgré l'enquête qui a été menée depuis le début des immolations, une dizaine à ce jour, rien n'a prouvé que la « nouvelle sainte Marie » en était à l'origine. Apparemment, c'est juste

une simple coïncidence, comme si ma vidéo avait à la fois encouragé à la formation d'une nouvelle secte, et au suicide de plusieurs personnes. Les médias aidant, d'autres paumés ont dû voir les images et trouver que ce serait génial de se transformer en torche.

Je fais la grimace, une odeur écœurante de cramé dans les narines.

— Tu peux me préciser tout ce que tu as appris sur elle ? Enfin, ce que tu as appris, j'imagine que l'enquête a été menée au niveau national, c'est pas forcément toi qui l'as dirigée...

Il secoue la tête et se lève, avant de me tendre la main.

— Effectivement, mais comme je suis resté en contact avec le supérieur des troupes d'intervention dont je faisais partie, et qu'il est monté en grade dans la capitale et a supervisé l'enquête, j'ai profité de nos contacts pour lui demander quelques infos.

Je lui lance un regard aiguisé.

— Et ça l'a pas étonné ? Ça ne risque pas de t'exposer ?

Même pas besoin de mettre l'accent sur le « te » pour qu'il comprenne que je parlais aussi pour Kerry et moi. Il me lance un sourire en coin.

— Comment dire... ? En fait, la plupart de mes collègues considèrent que j'ai développé une légère... (il émet un petit toussotement gêné très bizarre chez un mec de son gabarit) obsession pour la sainte aux ombres. On m'a même traité de fanatique, moi aussi. Donc ça ne lui a absolument pas semblé étrange que je lui téléphone pour savoir ce qu'il en était. (Il détourne le regard.) En fait, ça fait des années qu'on s'appelle régulièrement pour échanger les nouvelles sur le sujet.

Le « sujet ». C'est moi.

Je crispe les mâchoires et tente de me dégager de sa prise. Il resserre les doigts et bloque le bras, m'empêchant de retomber sur les tatamis.

— Non. Tu voulais que je te parle de cette nouvelle « sainte Marie ». Je peux faire mieux, c'est ce que je voulais te montrer. (Il me tire de l'avant.) Quand j'ai appelé Nils, il m'a fait un topo rapide au téléphone, mais il m'a surtout transféré tout le contenu du dossier. C'est pas forcément réglo et ça pourrait lui attirer des ennuis si ça s'ébruitait, mais il me considère un peu comme une banque de données sur la sainte. (Le regard gêné qu'il m'adresse m'en dit plus long que des mots sur l'ampleur de ce qu'il m'explique. Et vu comme il m'a traquée, j'imagine que quand il parle d'obsession à mon sujet, ça a dû aller assez loin.) En fait, après la mort de Gail, j'ai... je me suis

raccroché à tout ce que j'ai pu. Sauver Kerry. M'abrutir dans le boulot. (Puis il relève les yeux sur moi.) Chercher un moyen de la sauver, une coupable.

— Je sais.

Ma voix est rauque. J'ai du mal à parler. Il a eu beau me présenter ses excuses tout récemment et me dire qu'il avait changé d'avis à mon sujet, ce qu'il dit, j'ai conscience que des milliers, peut-être des millions de personnes pensent la même chose. Je suis coupable d'exister. Allez vous faire foutre, les gars, j'ai tout autant que vous le droit de vouloir vivre.

Allan crispe les doigts sur ma main comme s'il avait peur que je m'enfuie. Ou comme pour se raccrocher à moi.

— J'ai accumulé tout, vraiment tout, sur ce qui pouvait avoir trait à toi. De ton acte de naissance jusqu'à tes dossiers scolaires, du peu de résultats médicaux qui ont filtré des laboratoires, des photos – de tes blessures, des comptes rendus médicaux, des coupures de journaux. Puis les rumeurs ; les articles qui parlaient d'une possible apparition de la sainte, des gamines qui prétendaient être toi, des vidéos de prétendus miracles, des portraits robots à divers âges. J'ai tout gardé. C'est pour ça que Nils m'a envoyé le dossier. Pour lui, c'était comme s'il l'archivait. En plus, il savait que s'il y avait un moyen de le lier à toi, de prouver que cette Harriett Northman était bien toi, je trouverais le lien...

— Sauf que tu ne l'as pas trouvé.

— Ni lien avec toi, ni avec la vague de suicide. Mais mon instinct me souffle que tout est lié.

— Le fameux sixième sens des flics ?

Ma minable tentative d'humour lui arrache un rictus amer. On est loin du mec heureux à qui j'ai annoncé que j'acceptais de tenter un emménagement commun.

— Et donc, si tu me parles de ce dossier que ton pote Nils Holgersson t'a envoyé, c'est pour me faire supplier à genoux de me le montrer, ou juste pour me torturer ?

— C'est pour te le montrer, réplique-t-il aussitôt. Et c'est Nils Bourdeau, et il n'aime ni les oies, ni les voyages. (Il exerce une fois de plus une traction sur mon bras. Cette fois, je ne résiste que pour le principe. J'aime pas qu'on me force. Il me lâche aussitôt et je manque m'étaler sur les fesses. Il se retourne vers moi.) Mais si tu tiens à te mettre à genoux, j'aurais d'autres activités à te proposer pour m'inciter à te le montrer...

Ah, tiens. Monsieur le lieutenant torturé redevient un mec.

— Désolée, mon gars, mais j'ai autre chose en tête pour le moment. Sors-moi le grand jeu et on verra après si je suis d'humeur à te récompenser.

Les heures suivantes ne me donnent absolument pas envie de lui faire une gâterie. Ni même de me réjouir d'avoir la preuve sous les yeux qu'Harriett Northman n'est pas moi. Ça, je le savais déjà. Par contre, ce que j'ignorais, c'est que cette nana a surtout fait partie du personnel médical qui m'a torturé pendant près de deux ans. Oh, pardon. On dit « fait passer des examens ». Il paraît que c'est pas forcément synonyme. Dans mon cas, j'éprouve à peu près la même chose que les « patients » du Dr Mengele. Même si j'imagine que vu de l'extérieur, ça n'a peut-être aucun rapport. Après, faut pas demander à une gamine terrorisée et folle de souffrance de rationaliser.

À peine Allan me montre-t-il la première photo, un portrait pourtant un peu flou et lointain, qu'une envie de vomir me soulève le cœur. Sur le moment, je n'arrive pas à mettre le doigt dessus. Impossible de l'identifier. Ni même d'être sûre de connaître cette quadragénaire rousse aux traits lourds. Juste un malaise. « Quelqu'un a marché sur ma tombe », on dit, dans ces cas-là. Moi, ça m'a plutôt donné l'impression d'être enterrée vive. Je jette un coup d'œil à Ballard. Il m'observe attentivement, sans rien dire, mais l'intensité de son regard comme le pincement de ses lèvres me fait comprendre qu'il guette ma réaction. C'est donc que je suis censée en avoir une.

— Je la connais, pas vrai ?

— La question, c'est plutôt de savoir si tu la reconnais.

Je secoue la tête.

— Elle m'évoque quelque chose. Quelque chose de malsain, d'effrayant, mais je suis incapable de savoir quoi. J'ai juste la même impression que quelqu'un venait de me broyer le cœur.

Cette fois, sa main s'arrête à un centimètre au-dessus de la mienne. Il sait que je n'ai pas envie d'être touchée et j'apprécie qu'il respecte ça.

— Tu veux que je te le dise ?

Je plisse les yeux et examine la photo une fois de plus. Puis, une fois le sentiment d'écœurement à la vue de son visage dissipé, je me force à regarder le contexte plus en détail. Elle porte une blouse verte. L'environnement ressemble à une cuisine industrielle. Inox, carrelage blanc immaculé, plans de travail émaillés... sauf que.

— OK, j'ai pigé. Elle a bossé dans un des labos où j'étais, c'est ça ?
Il hoche la tête.

— Je ne pense pas que tu aies connu son nom, à l'époque, ni même que tu aies été en contact direct ou fréquent avec elle, d'où le fait que tu ne puisses pas t'en souvenir avec précision. Mais oui. Elle faisait partie du personnel médical qui s'occupait des prélèvements qu'on te faisait après les... séances d'exposition aux Ombres.

Le ton de sa voix me fait lever le regard de la photo. Il a craché les derniers mots avec dégoût.

— Qu'est-ce qui te dérange ? Tu étais pourtant au courant, des tests, non ? Cette fois, il ne masque pas sa répulsion.

— Tu m'en as parlé à demi-mot, j'ai appris des choses par tes dossiers, mais tout était protégé, bien classé. Là, j'ai eu la description totale, version non expurgée. (Il détourne le regard de son écran ou la photo continue à nous narguer. Son regard se pose sur moi, empreint non pas de pitié, je ne le supporterais pas, mais de ce que je peux appeler de la compréhension.) Je... je n'aurais jamais imaginé ça, Marie. On me l'aurait dit, tu me l'aurais dit... je ne l'aurais pas cru. En tant que père, jamais je n'irais imaginer qu'à notre époque, après les leçons du passé, on puisse faire subir ça à une gosse.

Je grimace un sourire.

— Alors tu comprends pourquoi mes parents ne l'ont pas supporté non plus.

— Je comprends. Et je te remercie une fois de plus pour Kerry.

Ouais, bon, ça va, arrêtez les violons.

— Et à part ça, tu peux m'en dire plus sur cette... Harriett ? (Le nom ricoche dans mon esprit avant de s'éteindre.) Rassure-moi, elle ne s'appelait pas comme ça, à l'époque, non ? Je sais que les visages changent, mais les noms, je pensais que ça aurait au moins éveillé un souvenir...

— Non, t'inquiète, c'est aussi un pseudo, enfin, pas vraiment. Son nom était Weiss, à l'époque. Henriette Weiss. (Bon, j'avoue, ça ne me dit rien non plus.) Entre-temps, elle s'est mariée et a divorcé, mais elle a gardé son nom d'épouse. Et elle a changé Henriette pour Harriett comme nom d'usage sur son état civil, même si s'il figure toujours sur son état civil. En fait, c'est comme ça que je l'ai retrouvée, même si elle ne s'est pas vraiment cachée.

Je hausse un sourcil dubitatif.

— Attends, elle admet s'appeler Henriette Weiss, mais prétend en même

temps s'appeler Marie Orier ? C'est du foutage de gueule ou elle souffre de personnalités multiples ?

Allan me jette un regard noir. Il déteste quand je l'interromps dans ses grandes envolées lyriques d'avocat en pleine plaidoirie. Sauf qu'il n'est pas avocat et que même un avocat, je le couperais s'il disait une connerie aussi monumentale.

— C'est difficile à admettre, mais sur le papier, c'est tout à fait crédible.

— Mis à part qu'elle est deux fois trop vieille pour prétendre être moi, hein...

— Les mythes n'ont pas d'âge, Marie. Elle pourrait avoir quatre-vingts balais que certains la croiraient encore. Le fait est qu'elle dit juste avoir « adopté » l'identité d'une inconnue après s'être enfuie d'un laboratoire pour acheter sa liberté. Que Marie Orier n'aurait été qu'une gamine ordinaire qui a servi de prête-nom pour dissimuler la vérité. Et qu'aujourd'hui, elle a cessé de fuir ses responsabilités et désire accomplir sa vocation : sauver le monde.

— Et donc, si Marie Orier n'existe pas, qui est Henriette Weiss ?

— Henriette Weiss était ingénieur biomédical à l'époque où le miracle « sainte Marie » s'est produit. Ou plutôt, en stage de fins d'étude, ce qui correspond à l'âge qu'elle a actuellement, quarante-six ans, même si elle paraît plus jeune que ça. (Mouais. Ça reste à voir. Allan surprend ma grimace dubitative.) Tu sais, se faire passer pour toi n'est pas si difficile. Tu as si bien brouillé les pistes pour disparaître que n'importe qui doté d'un peu d'imagination et d'argent peut se construire un passé assez crédible pour prendre cette place que tu as laissée vacante...

Mais bien sûr ! À l'époque où je menais la vie dorée d'un rat de laboratoire, les candidats ne se bouscuaient pas pour prendre ma place, alors c'est un peu logique que j'aie du mal à imaginer que quelqu'un puisse avoir le désir de me piquer mon nom...

— Et à part de grands délires mystiques et une certaine mythomanie sur son passé, qu'est-ce qui lui permet de prouver qu'elle est moi ? Je sais pas, elle a des cicatrices à la jambe ? Elle a fait des miracles ? Elle a guéri spontanément des Ombres ?

C'est là que le bât blesse. Très exactement, quand Allan esquisse une moue que je connais assez pour savoir qu'elle est de mauvais augure.

— Oui.

— Auquel ?

— Aux trois.

Là, j'hallucine. Sauf qu'il insiste, et clique à plusieurs reprises sur son clavier virtuel pour que son écran plat déploie deux ailes holographiques sur les côtés affichant chacune d'autres images.

— Voici les clichés « sensibles » que Nils m'a transmis. La preuve indéniable qu'Harriett Northman est sainte Marie des Ombres. Du moins pour le quidam lambda : jusqu'à présent, elle a refusé toute analyse médicale. Je lâche un ricanement amer.

— Tu m'étonnes ! Elle sait de première main ce en quoi ça consiste, ces putains d'analyses ! Elle était aux premières loges, il y a vingt ans !

Puis je regarde les images.

Et mon rire s'étrangle.

Pas de stupeur, non. Juste d'indignation. Mon regard passe de la photo de gauche à celle de droite en passant par celle du milieu pour les comparer. Trois vues de la jambe droite d'Harriett Northman. J'examine, j'inspecte, je prends même quelques mesures avec les doigts pour vérifier les dimensions. Si je pouvais, je goûterais les plaies pour m'assurer qu'elles ont bien le goût de cendre que j'ai dans la bouche.

Au bout d'une minute de silence, Allan se racle la gorge. Je sursaute.

— Alors, qu'est-ce que t'en dis ?

Ben... comment dire... ?

— Je sais pas. Vous êtes tous aveugles ou débiles ? (Oups. Vu sa tête, il ne s'attendait pas à ça. Mais franchement, je ne les croyais pas aussi nuls, les grands manitous de l'élite médicolégale de la capitale.) Vous avez vraiment cru que c'était des brûlures d'Ombres, ça ?

Ballard tire sa gueule des mauvais jours. Je crois qu'il n'aime pas que quelqu'un dise que ses petits camarades sont de gros incompetents, mais là, désolée, il faut vraiment avoir de la merde plein les yeux pour ne pas remarquer le souci.

Puis il inspire à pleins poumons, décrispe longuement les poings dans le vide, comme s'il s'étirait – mais je sais parfaitement que c'est parce qu'il brûle de me secouer comme un prunier – et finit par relâcher la pression dans un bruit de soufflet de forge.

— Et à part nous traiter de branleurs, tu peux m'expliquer ce qui te semble évident, ô source d'infinie sagesse ?

J'aime bien sa façon de maîtriser sa rage.

— Ben, ça n’a rien à voir avec des brûlures d’Ombres, ça. C’est des brûlures normales. À vue de nez, je dirais même des brûlures chimiques ou d’acide. Je ne serais pas étonnée que ta copine ait vu une de ses expériences lui péter au nez et ait profité de l’occasion pour exhiber ses cicatrices toutes neuves en se faisant passer pour moi. À mon avis, si tu lui fais faire un strip-tease, elle doit en cacher d’autres, sous sa blouse d’infirmière sado-maso.

Allan lâche un ricanement méchant.

— Désolé, mais c’est pas mon genre, je les préfère avec plus de... (il me regarde en coin)... on va dire de mordant. Et qu’est-ce qui te rend aussi sûre de toi ? Personne n’a jamais réussi à différencier les brûlures d’Ombres guéries de brûlures normales. Peut-être justement parce qu’à part l’excision des plaies ou l’amputation, les exemples de brûlures d’Ombres guéries sont trop petites ou trop rares pour qu’on puisse les examiner.

Jackpot. Effectivement, je n’ai pas vraiment d’argument à lui fournir. À part la certitude qui me tord les boyaux. Je pourrais avoir un couteau sous la gorge que je ne changerais pas de chanson. Je sais que ce que j’ai sous les yeux, c’est pas les Dévorantes qui l’ont causé. Mais je ne peux pas l’expliquer. J’ai beau tourner et retourner la question dans ma tête, impossible de justifier mon avis. Au bout d’un moment, je finis par le lui avouer. J’aime pas ne pas pouvoir prouver que j’ai raison. En général, ça se passe toujours mal.

Je secoue la tête.

— Je ne peux pas te dire pourquoi, j’ai rien pour l’expliquer... mais je le sais. (Je le regarde dans les yeux.) Traite-moi de folle ou d’obsédée si tu veux, mais c’est la vérité : ces cicatrices n’ont pas été causées par les Dévorantes, juste par des blessures « normales », mais je suis incapable de te dire pourquoi. Je le sens, c’est tout.

Et contrairement à ce que j’imaginai, il hoche la tête.

— OK, je te crois. J’imagine que comme pour tout ce qui a trait aux Ombres, tu ne réfléchis pas au même niveau que le commun des mortels, je ne vois pas d’autre explication.

Ouais, c’est pas con. En tout cas, c’est toujours mieux que ma version Jeanne d’Arc des Ombres.

— Et à part ça, tu sais quoi d’autre sur cette nana ? Parce que si c’est tout ce qu’elle a pour prouver ses prétentions, désolée, mais je fais mieux que ça en pétant.

D'un coup de pouce, il fait défiler toute une série d'images avant de s'arrêter sur une icône avec un bouton Play qu'il enclenche.

Et là, je fais la grimace.

La bonne femme, de profil, s'entaille le poignet à l'aide d'un couteau ressemblant plus à celui de Rambo qu'à une dague sacrificielle spéciale vierge, et fait couler son sang au-dessus d'un blessé d'Ombres.

L'enregistrement a beau être de qualité médiocre – je soupçonne même Eddy l'implanté d'en être la source : les mouvements frénétiques et nombreuses coupures me font irrésistiblement penser aux tocs et aux clignements de paupières qu'il fait en permanence – impossible de nier l'évidence : dès que son sang touche la plaie, celle-ci commence à grésiller, fumer et le poison des Ombres s'en dissiper. Il faut un bon moment pour que ça fonctionne. L'image a tout le temps de devenir floue, de sursauter et de changer de sujet avant de revenir au couple, mais en quelques secondes, ce qui était une plaie certes minime, mais qui aurait sans nul doute pu causer la mort de la personne s'est assaini. Bon, pour ma part, je ne crierais pas au miracle : la chair dessous est peut-être propre et rose, et pas de ce vert cramoisi et noirâtre purulent caractéristique des Dévorantes, elle n'est pas guérie pour autant. Je ferais mieux les yeux fermés. D'ailleurs, c'est ce que je fais au quotidien.

Donc là, en effet, il se passe bien quelque chose.

En fait, j'hésite. D'un côté, j'ai envie de hurler que non, merde ! Sainte Marie, c'est moi ! C'est moi qui suis censée faire des miracles, guérir les gens et sauver le monde, pas cette espèce de motte de saindoux à perruque orange ! Et de l'autre côté, j'ai un mal de chien à refréner une pulsion subite de jeter ma p'tite culotte par-dessus les moulins en hurlant de joie à l'idée qu'une autre personne est capable de faire la même chose que moi, et qui plus est, qu'elle est volontaire pour le faire ; alors vive elle, et merci beaucoup d'avoir accepté de porter le seau de merde qui va avec le titre de sainte à ma place.

Allan me scrute d'un air inquiet. J'imagine que mon conflit doit se voir sur mon visage.

Au bout d'un moment, voyant que je ne dis rien, il pousse un nouveau soupir retentissant.

— Si j'avais su qu'il suffisait de te montrer la vidéo d'un faux miracle pour te faire taire, je t'en aurais balancé trois par jour depuis des mois, c'est

pas ça qui manque.

Cette fois, c'est à mon tour de tirer la gueule du mэрou abasourdi.

— Un faux miracle ? Tu vois ça à quoi ? Pour moi, ça donne vraiment l'impression qu'elle a guéri ce mec.

Il m'adresse un sourire en coin, la mine fanfaronne du mec qui vient d'envoyer sa nana au septième ciel.

— À mon expérience. Oh, je ne nie pas que cette vidéo montre bien le sang de la sainte soigner une blessure d'Ombre, mais là où tu te trompes, c'est en disant que c'est elle qui l'a guéri. (Là-dessus, il s'arrête. J'ai comme l'impression qu'il attend que je lui réclame la suite. Faut que je lui fasse un dessin pour qu'il m'explique ou quoi ? Je commence à pianoter le bureau du bout des doigts ; mon humeur commence à monter dans les rouges.) Le miracle a bien eu lieu, mais c'est toi qui l'a fait, alors que tu étais à des milliers de kilomètres, peut-être même en train de faire une de tes séances d'Ombres quotidiennes, ici. (Allons bon. J'ai hérité du don d'ubiquité, moi, maintenant, ou de téléportation instantanée amnésique ? Il m'adresse un nouveau sourire.) Regarde mieux la bio d'Harriett Northman, à l'époque où elle s'appelait encore Henriette Weiss, tu ne remarques rien ?

Il zoome sur un listing de métiers, de laboratoires et d'années, qui mentionne diverses expériences professionnelles et diplômes. Mince, cette nana croule sous les brevets et titres officiels ; je comprends mieux qu'elle soit aussi large, faut de sacrées épaules pour porter le poids d'autant d'études. Puis un détail me fait tiquer. Je reparcours la liste de ses employeurs. Des laboratoires privés, des centres de recherches internationaux, trois hôpitaux, puis une absence, à nouveau des labos d'analyse, et top. Ça y est, j'ai pigé.

— Elle a bossé à deux reprises dans le labo où j'ai été... (j'hésite sur le terme) étudiée pendant deux ans. Une fois quand j'y étais, en tant que chargée d'analyses, et une autre l'année dernière, juste avant que je parte en tournée.

Allan hoche la tête, l'air sombre.

— Tout à fait. C'est exactement ça qui m'a fait tilter aussi. J'ai vérifié les dates, elle était bel et bien responsable de tout le pôle de recherche et d'analyses biomédicales de ce centre à la date où tu as envoyé tes échantillons de sang.

— Mon échantillon. Je ne leur en ai envoyé qu'un. L'autre, c'est à toi que je l'ai donné.

— C'est vrai. Et il a probablement sauvé la vie de Kerry. Mais je suis persuadé que loin d'avoir été utilisé à des fins de recherches, celui que tu leur as expédié a servi à créer une sorte de vaccin, de remède, pour traiter les blessures d'Ombres.

J'écarquille les yeux.

— Tu veux dire que ce serait bon ? Je pourrais être enfin libérée de cette merde ? Je pourrais... (Puis je m'interromps.) Attends, mon gars, y a une couille dans le potage, là. Si cette nana a trouvé un remède, à quoi ça servirait, toute cette mise en scène, ce changement d'identité, ces conneries de miracle ? Pourquoi elle se ferait chier à monter une supercherie pareille alors qu'elle pourrait se faire les couilles en or en faisant breveter son vaccin ?

Il esquisse un sourire en coin.

— Je ne suis pas scientifique, donc je n'en suis pas sûr, mais je mettrais ma main à couper que justement, il n'y a pas de vaccin. Je suppose qu'elle a juste dû réussir à reproduire en partie les capacités de ton sang pour produire cet « effet miracle », mais que c'est tout. (Puis il fait une grimace et hésite un instant. Murphy, barre-toi très vite.) Et donc, ça expliquerait pourquoi elle a aussi, en même temps, qu'elle a entamé sa petite campagne de pub et de miracles, lancé un avis de recherche officieux sur toi.

Glaçons dans la culotte.

— Paaaardon ?

Il pince les lèvres et évite mon regard. C'est mauvais signe, quand Ballard n'ose plus regarder les gens en face.

— Tu peux m'expliquer ? C'est ton copain de poulailler qui t'a appris ça ? C'est le truc qui tu m'avais collé au cul qui vient de ressusciter ?

Il secoue la tête.

— Non, aucun rapport avec moi. Et quand je dis « officieux », c'est au sens littéral du terme, Marie. Elle a mis ta tête à prix. Avec assez de zéros pour motiver tous ceux que courir après le mythe de la sainte aux Ombres ferait d'habitude rigoler.

— Si c'est officieux, comment tu l'as appris, alors ? En général, ce genre de marché se fait dans des milieux assez fermés, si ça remonte aux flics, ça bousille l'idée même de récompense...

— T'as oublié qu'on est nourris, logés, blanchis dans un camp de mercenaires ?

Oups. D'un coup, je me sens vraiment con. Je me suis tellement focalisée sur mes histoires perso et la façon dont Basil héberge et gère mes hurluberlus qu'effectivement, j'avais zappé le principe du « on bosse pour du fric ». Sauf que maintenant que ça me revient en tête, l'association d'idées qui me saute aux neurones sent autant le cramé que Jeanne d'Arc sur son bûcher.

— C'est pour ça que tu voulais que je vienne vivre chez toi, c'est ça ? Tu penses qu'ils risquent de me dénoncer ?

— Tu rigoles ? Avec tout le fric que tes fanatiques lui ramènent, ou le potentiel que tu peux avoir pour lui ? Ce serait tuer la poule aux œufs d'or. Par contre, c'est bien lui qui m'en a informé. Et comme il a dû recruter de la chair fraîche dans son équipe (c'est bon, Allan, évite de me faire les gros yeux, je suis tout à fait consciente que c'est moi qui ai dézingué les trois quarts de ses hommes et que sans ça, bla-bla-bla), il n'est pas encore sûr à cent pour cent que certains ne risquent pas de se retourner contre lui et de te fourrer la tête dans un sac pour te ramener à Harriett Northman comme une volaille de Noël.

Je lâche un ricanement.

— Bien du plaisir avec ça ! Les derniers qui ont tenté de me kidnapper, ils en portent les cicatrices à vie. Enfin, pour ceux qui ont survécu.

— Je n'ai pas dit que te capturer serait une partie de plaisir, c'est peut-être aussi pour ça que la récompense est aussi faramineuse. Mais je te signale quand même que cicatrices ou pas, Djuka comme Basil ont quand même fini par t'assommer et t'amener où ils voulaient...

C'est pas faux.

Puis je hausse un sourcil.

— Et du coup, qu'est-ce qu'elle me veut, exactement ? Me mettre au frais pour pouvoir être la seule sainte officielle ? (Puis une autre idée me vient en tête, encore moins sympa. Me capturer vivante, ce serait plus dur que tailler une pipe à un crocodile (si tant est que quelqu'un en ait eu l'idée), mais morte...) Heu, rassure-moi : elle me veut, moi, hein ? Pas juste ma peau ?

Allan hausse les sourcils.

— C'est là que ça coince. Tu connais la formule « mort ou vif » ? (Je lâche une éructation significative.) Ben voilà, c'est ça. D'après ce que Basil m'a dit, elle ne fait pas dans le détail : elle veut ou l'imposteur vivante, ou morte, mais qu'on lui ramène son corps pour qu'elle puisse faire des tests ADN et sanguins pour prouver l'identité du cadavre... et surtout que ce n'est pas la

véritable sainte.

Je cogite un instant.

— Ça tient la route. Vivante, elle tient un cobaye à disposition (enfin, si elle arrive à me garder), et si elle arrive juste à mettre la main sur mon sang, elle disposera d'environ cinq litres pour se faire sa réserve de jus à miracles, et il suffira qu'elle fasse les tests avec le sien pour prouver que je n'ai pas les talents qu'on me prête. C'est pas con, en fait...

Allan repousse sa chaise à roulette jusqu'à ce qu'elle bute contre le meuble derrière lui et me fixe d'un air étonné.

— C'est marrant, j'étais persuadé que tu péterais les plombs, là.

Haussement d'épaules.

— Tu crois vraiment que c'est la première fois qu'on met ma tête à prix ? Si j'avais piqué une crise à chaque fois, je serais morte d'un infarctus avant d'avoir eu quinze ans. Après, le nombre de zéros change, mais qu'est-ce que tu veux, je suis comme un vin, je me bonifie avec l'âge.

Il maugrée quelque chose dans sa barbe qui ressemble fortement à un « le caractère, lui, il se bonifie pas », mais je préfère laisser passer pour lui poser une question plus importante.

— Mais en tout cas, ni toi ni tes copains de la capitale n'ont réussi à prouver que cette Harriett et sa secte étaient en lien avec la série de crème brûlée party sans crème brûlée...

— Tout à fait. Si je n'avais pas appris à côté qu'elle avait fait mettre ta tête à prix, j'aurais continué à me dire que ce n'était qu'une coïncidence un peu louche.

— Mouais. Et du coup, on fait quoi ?

Il hausse les épaules.

— Je ne sais pas. Rien ? On emménage ensemble comme prévu, on essaie de ne pas s'entre-tuer dans la semaine, on survit et on continue ?

— Je parlais des *suicides* ! dis-je en insistant sur le dernier mot.

— Tant qu'on n'a rien de plus, on ne peut rien faire. On n'a rien trouvé qui relie Harriett à cette vache de morts, ni entre les victimes. Impasse.

J'aime pas les impasses. Ça me fait toujours l'effet d'être acculée. Mais bon. Il n'a pas tort. Et si on ne peut rien faire pour le moment, autant essayer d'en profiter pour se reposer un peu et prendre des forces avant la prochaine avalanche de merdes. Parce que croyez-moi, il y en aura forcément une, tôt ou tard. Et je parle d'expérience.

Chapitre 6

Devant moi, le bus commence à s'abaisser sur ses suspensions.

Le véhicule antédiluvien, qui a passé les trois derniers mois martelé par le vent et la pluie, me donne l'impression qu'il ne tiendra pas deux heures sur la route, mais ça n'empêche pas ses futurs occupants de continuer à en charger la soute de bagages et de provisions.

À l'intérieur, une gamine pleure. Elle n'a pas envie de partir. Je la comprends, à sa place, je braillerais après, mais je ne pense pas que quiconque lui ait demandé son avis. Pas plus qu'à moi, d'ailleurs.

Sauf que moi, je ne vais surtout pas le donner.

Une fois l'empilement de valises, sacs à dos, duvets et cagettes de vivres entassé à bord, les gens commencent à grimper.

Au fur et à mesure qu'ils font leurs derniers adieux aux amis venus leur dire au revoir, les rumeurs qui parcourent la foule assemblée dans la cour diminuent. Comme si chaque personne à grimper les trois marches de l'habitacle rendait leur départ plus réel, plus définitif.

Quelques personnes se détachent du cercle de spectateurs pour venir prendre un ami dans leurs bras, pour donner un message à transmettre, un souvenir à emporter.

D'autres lèvent les yeux vers moi. Je ne sais pas s'ils s'attendent à ce que j'intervienne, que ce soit pour leur interdire de foutre le camp ou pour leur souhaiter bonne chance et bon débarras, mais je ne leur ferai pas ce plaisir.

Je sais parfaitement que quoi que je fasse, j'aurai tort. Il y aura toujours des gens pour me reprocher d'avoir ouvert ma gueule. Alors je reste sur mon piédestal, à savoir le mirador à gauche du portail d'entrée, en train de s'ouvrir, et je contemple le spectacle comme la bonne sainte que je suis censée être.

— Je peux savoir ce que vous foutez ?

Ah, tiens, quelqu'un a ouvert son clapet. Bizarrement, c'est Anne. Enfin,

en fait, ça ne m'étonne qu'à moitié. Non seulement c'est elle qui gère une bonne partie des entrées et sorties du monastère depuis que Basil est parti gérer un « projet » à l'extérieur (je sais très bien ce que sous-entend ce mot, c'est probablement une mission pour ses mercenaires, mais je me suis bien gardée de chercher à en savoir plus, là aussi), mais je pense qu'elle doit avoir à peu près le même avis que moi sur le départ d'une bonne vingtaine de nos zélotes : c'est une pure connerie, et qui plus est, une connerie dangereuse.

L'instant suivant, l'intéressée hoche la tête, après avoir rejeté d'un geste sec le bras qu'une femme un peu plus âgée qu'elle venait de lui poser sur l'épaule en murmurant quelques mots.

— Mais c'est une connerie pure et simple, assène-t-elle avec la même conviction qu'elle en avait mise deux jours plus tôt, quand nous discutons toutes les deux du premier groupe de fanatiques qui était parti. Et vu l'état de ce bus et la nuit qui tombe, c'est quasiment du suicide !

C'est marrant, je crois qu'à quelques mots près, j'avais prédit qu'elle dirait ça. Eh oui, partir une heure avant le coucher du soleil, faut vraiment être débile, surtout dans une épave pareille.

— Si au moins vous aviez un éclairage correct, à la rigueur, ça passerait, mais vous avez vu l'état de votre car ? Si j'éternue dessus, il tombe en miette !

Cette fois, son interlocutrice lui répond plus fort – peut-être qu'elle n'aime pas se faire insulter à répétition en public.

— Sainte Marie nous protégera ! clame-t-elle en tournant le regard vers ses compagnons qui sont déjà tous montés à bord.

Ceux-ci lui rendent un regard tout aussi débordant de foi aveugle. Aucun d'eux ne lève les yeux sur moi. M'en fous. Ceux dans la cour compensent largement, ils me fixent tous avec la même attention que Morag le fait d'un rôt bien saignant.

— Mais elle est là, sainte Marie, bougre d'ahurie ! vocifère Anne en me montrant du doigt. (J'hésite à lui adresser un fuck, mais ça irait mal avec mon image.) Vous filez vous jeter dans la gueule des Dévorantes pour rejoindre un imposteur ! Vous le comprenez, ça ?

La femme esquisse un geste étrange de la main, comme un signe cabalistique. Et quand je vois ses camarades, derrière les vitres cradingues du bus, le reproduire, je comprends qu'en fait, c'est exactement ça. Un peu comme la poignée de main distinctive d'un club secret de gamins en

vacances.

— Libre à toi de suivre une idole, un faux messie, un veau d'or ! (Ah ! C'est nouveau, ça, c'est bien la première fois qu'on me compare à un bovidé, même jeune.) La vraie sainte n'est pas ici, la vérité nous a été révélée. Celle qui accomplit des miracles nous appelle, et nous allons la rejoindre. (La femme secoue la tête.) Ici, nous n'avons trouvé que déception, mensonges et dépravation !

Derrière elle, un homme descend jusqu'à la première marche du bus et lui tapote l'épaule d'un geste impatient. Elle hoche la tête, mais continue à haranguer la foule.

— Comment pouvez-vous nier ainsi la vérité ? Comment sainte Marie pourrait être cette pécheresse qui refuse de fréquenter ses fidèles, de guider son troupeau, de panser ses plaies ? Une sainte fait des miracles ! Une sainte ne vit pas dans la luxure et la débauche, dans la corruption de la chair, dans le culte de l'image. (Moi, dans le culte de l'image ? Bigre. Puis, quand elle me montre du doigt, je comprends. Le tatouage. C'est ça, le culte de l'image. Ben va te faire foutre, connasse, je ne vais pas arrêter de vivre juste parce que tu as décidé que je ne corresponds pas à ta vision de la sainteté ! Cette fois, mon majeur répond à sa tirade.) Regardez ! hurle-t-elle aussitôt. Regardez ! Est-ce ainsi qu'une vraie sainte se comporterait ? A-t-on déjà vu une sainte mépriser ainsi les hommes ? Cessez de vous aveugler, mes frères, et accompagnez-nous dans notre périple ! Allons ensemble rejoindre la véritable sainte et prier à ses côtés pour la venue d'un nouveau monde, où les Ombres ne menaceront plus nos sœurs, nos amis et nos enfants !

C'est beau, j'en pleurerais presque. Sauf que je n'aime pas du tout la façon dont la foule trépigne et bruisse de commentaires étouffés. J'ai beau savoir que j'ai retrouvé des proches disparus de la plupart d'entre eux, qu'ils sont eux-mêmes venus à moi (sans que j'aie rien demandé, hein) et qu'ils ont foi en moi, je déteste les mouvements de masse. C'est trop facile de l'inciter à la rage, à la destruction. Derrière la femme, son compagnon la tire un peu plus par l'épaule. Elle se retourne et grimpe sur la première marche.

Sa diatribe a cloué le bec d'Anne. À moins qu'elle non plus ne sache pas quoi dire qui n'aggraverait pas les choses. Après tout, une poignée de fanatiques partie, ça fait autant de bouches de moins à nourrir.

Les spectateurs hésitent. Certains font passer leurs regards de leur camarade à moi, tandis que d'autres la fixent, uniquement elle, avec une lueur

embrasée dans les yeux. Je ne sais pas s'ils brûlent de la lapider ou de la rejoindre.

Finalement, Anne ouvre la bouche. D'abord, ses mots sont chuchotés, presque à voix basse, puis elle hausse le ton pour se faire entendre de tous.

— Dirais-tu aussi que notre Marie est un imposteur, si elle avait retrouvé l'Ombre de ta famille, comme tu l'en supplies à genoux chaque jour depuis des mois ? La traiterais-tu de menteuse et de dévergondée si elle t'avait révélé ce qu'ils sont devenus, s'ils sont encore en vie ? (Anne recule d'un pas, un mouvement symbolique pour se rapprocher des spectateurs et se fondre dans leur cercle. Puis elle désigne une fenêtre du bus, derrière laquelle un visage d'homme fermé nous scrute.) Parce que c'est bien de ça qu'il s'agit, non ? Je connais vos noms à tous, tout comme je connais vos histoires. Vous en voulez à Marie de ne pas avoir répondu à vos attentes, mais le Seigneur a-t-il toujours répondu aux prières de ses fidèles ? Toi, Chris, tu as perdu ta femme. Toi, Jacob, ce sont tes deux enfants, que tu cherches, qui sont partis de l'école sans jamais arriver à la maison. Vous deux, Louise et Suzanne, vous avez chacune perdu un parent, tout comme Tim, Emily et Noah... (À chaque fois, son index pointe une silhouette dans le bus. Enfin, elle pivote pour leur tourner le dos, une expression exaltée au visage.) Tous ceux qui partent aujourd'hui sont ceux que la sainte n'a pas réussi à aider. Mais peut-on demander à un humain de sauver le monde entier ? Pour quelques-uns d'entre vous que Marie n'a pas aidés, combien êtes-vous à avoir retrouvé des proches grâce à elle, à avoir eu des nouvelles d'amis et de parents, à avoir enfin pu faire le deuil de l'ignorance, de l'incertitude, de la peur ? (Les murmures dans la foule montent à nouveau. J'y perçois une nuance d'approbation. Anne lève les yeux sur moi. Je manque trébucher en arrière devant l'intensité de son regard.) Si vous espérez un messie, alors foutez le camp. Vous n'avez pas votre place ici. Mais si vous êtes ici parce que vous croyez que Marie est bien la sainte que le Seigneur nous a envoyée pour nous aider et nous soutenir en ces temps de tristesse, alors restez. Restez avec nous, et n'oubliez pas qu'avant d'être une sainte, Marie est avant tout une femme, comme vous et moi, et que même le Tout-Puissant a eu besoin de sept jours pour faire le monde. Ne demandez pas à Marie de rivaliser avec lui.

Quand elle referme la bouche, je sais qu'elle a gagné la partie. La femme dans l'escalier du bus reste plantée là, sans bouger, quelques secondes supplémentaires. Comme son compagnon derrière, elle est sous le choc.

Comme moi. Comme la foule de badauds que mon amie fend sans s'arrêter avant de disparaître dans la chapelle. Puis une voix s'élève, d'abord hésitante. Après quelques mots tremblants, d'autres personnes viennent la renforcer et, très vite, l'hymne aussi familier que détesté s'élève jusqu'à moi, empreint de ferveur.

*Sainte Marie des Ombres
Le Seigneur est avec Vous,
Vous êtes descendue du ciel
pour nous apporter votre bénédiction.
Sainte Marie des Ombres,
rédemptrice du mal
et salvatrice des défunts,
Priez pour nous, pauvres pécheurs,
Maintenant et à l'heure de notre mort et au-delà.
Amen !*

Ça me fout juste la gerbe. Je crispe les doigts sur le rebord du mirador et me force à fixer uniquement la femme qui m'a prise à partie un peu plus tôt. Ses lèvres bougent aussi, comme si elle mourait d'envie de reprendre la litanie avec les autres, mais qu'elle savait en avoir perdu le droit. Après quelques instants, elle finit par hausser les épaules et faire demi-tour pour s'enfoncer dans les entrailles du car, son compagnon sur les talons.

Je ne bouge plus.

Je regarde le véhicule démarrer en oscillant dans la cour, puis franchir les portes.

Quand celles-ci se referment enfin derrière lui, je pivote pour suivre ses feux arrière qui s'éloignent sur la route. Je ne parviens pas à le lâcher des yeux. Je sais que si je me retourne, je vais devoir contempler une foule entière, probablement agenouillée, qui attend que je descende parmi eux.

C'est au-dessus de mes forces.

Alors je continue à scruter la tache lumineuse du bus jusqu'à ce qu'elle disparaisse.

Et je reste longtemps après, tandis que la prière à sainte Marie résonne encore et encore dans mes oreilles.

Taisez-vous, les gars, merde. Juste, taisez-vous.

Au bout d'une éternité, le froid et le crépuscule aidant, ma petite bande de

tarés perso finit par battre en retraite dans les zones éclairées du monastère. Petite vengeance mesquine : l'éclairage central de la cour se fait par l'intermédiaire de trois projecteurs perchés au sommet des bâtiments et dont l'allumage est contrôlé au niveau des miradors. À savoir, mon perchoir et celui d'en face. Et comme tout à l'heure, c'est Djuka qui est apparue de l'autre côté du miroir, quand je lui ai montré mon troupeau de fanatiques et l'horizon sombre, elle m'a répondu d'un sourire cruel doublé d'un pouce levé, on n'a pas eu besoin d'en faire plus pour décider d'un commun accord qu'on allait faire économiser quelques sous à Basil en « oubliant » de jouer la carte de l'illumination totale. Bon, on n'est pas non plus des sadiques, hein : le complexe est équipé d'une série de spots au niveau des portes qui permettent de passer d'un bâtiment à l'autre sans risquer de se faire bouffer. Autrement dit, on a juste incité nos copains mélomanes à rentrer un peu plus vite au bercail, sans pour autant les mettre vraiment en danger. Appelez ça de la pédagogie de masse.

Une fois la cour vidée de mes ouailles, Djuka m'adresse un sifflement avant de mimer un geste bien plus attrayant qu'un toucher rectal. Quelques minutes après, deux mercenaires nous remplacent dans nos vigies et nous nous retrouvons en bas des escaliers.

— Alors, nénette ! me lance ma garde du corps préférée. Je t'offre la tournée pour te consoler de la perte d'un bus entier de fans ?

— Tu parles ! C'est moi qui te la paie pour fêter ça, plutôt ! (Puis une idée me traverse l'esprit.) Par contre, pas ici. J'en ai marre de tourner en rond dans ce trou. (Je lui envoie un clin d'œil outrancier.) On s'encanaille en ville, poulette ?

Le rictus qu'elle m'adresse en retour serait presque digne d'un piranha.

— Un coup de fil à passer, et je suis toute à toi, ma belle !

Une demi-heure après, on gare nos bécanes devant un bar et je tire une tronche de trois mètres de long.

— Tu peux m'expliquer ce qu'il fout là ? malgré-je sans presque bouger les lèvres pour éviter qu'il me repère trop vite.

Pour une sortie de week-end, on a préféré éviter de prendre mon fourgon, aussi Djuka m'a-t-elle prêté sa meule – avec force grimaces – pour se percher au guidon de ma Suzuki, pour brouiller les pistes sur moi – une fois le casque rouge de Djuka sur ma tête, je ressemble à n'importe quelle allumette d'un paquet, pas forcément d'une sainte en deux-roues. Mais ce n'est pas ça qui

m'emmerde. Le truc qui me chiffonne, il fait un 1,85 m bien tassé, a des cheveux raides blond sale et une barbe de trois jours qui puerait son baroudeur bien tondu de la ville si ce n'était pas un vrai dur à cuire. Bref, c'est Gus. Alias, l'amant numéro un de Djuka avant qu'il ne décide que ma fréquentation avait un peu trop tendance à provoquer des épidémies de décès dans mon entourage. Toujours est-il que ledit gugusse en question fait le pied de grue devant le pub que Djuka m'avait « à tout hasard » proposé et grille tranquillement une clope – certainement pour s'occuper les mains, puisque en général, il a plutôt l'habitude de tripoter une arbalète – ou Djuka.

Laquelle hausse les épaules avec une fausse désinvolture et évite soigneusement mon regard.

— Tu m'as bien proposé d'aller boire un verre, pas vrai ? Ça n'avait aucun rapport avec un besoin subit d'éviter un certain lieutenant de ma connaissance qui a cherché à te téléphoner toute la journée... ? (Oups. Grillée.) Dans ce cas, c'est tout à fait normal que j'invite un ex venu passer le week-end avec moi pour trinquer avec nous, non ? (Elle hausse un sourcil.) C'est comme toi et Ballard, je n'appelle absolument pas Gus en renforts pour jouer les gardes du corps avec toi que tu n'évites ton mec...

— C'est. Pas. Mon. Mec, martelé-je avec vigueur en béquillant ma moto d'un coup de talon rageur qui fait aussitôt se renfrogner Djuka.

— Prends soin de ma bécane ou c'est moi qui te mets la tête au carré, chérie...

— T'inquiète, j'aurais trop peur que tu veuilles à tout prix rentrer en amazone avec moi. Et non, je n'évite pas Ballard, j'ai juste oublié de recharger mon portable, c'est tout.

Elle tire l'objet en question de sa poche et me le fiche sous le nez.

— Et mon cul, c'est du poulet ? Ça ressemble plutôt à une batterie virée, ça. (Elle me le tend avec autant de fierté que Kerry met le museau de Miss Muffin dans ses crottes quand elle a la mauvaise idée d'oublier de faire ses besoins dans sa litière.) Alors maintenant, explique-moi pourquoi il m'a appelée douze fois aujourd'hui pour que je te dise d'aller le rejoindre « chez vous » dès que tu en aurais fini au monastère. Et c'est quoi, d'ailleurs, cette histoire de « chez vous » ?

Argh. Même si je savais qu'en déposant mon pavé autobiographique dans la boîte à lettres de Ballard, j'avais de fortes chances d'ouvrir une boîte de Pandore bien remplie de saloperies, je ne pensais pas qu'il réagirait si vite, ni

surtout si brutalement. (Bon, d'accord, c'est vrai que quand j'ai vu qu'il m'appelait en boucle dès le début de sa pause-déjeuner, mon portable a subitement décidé de faire un petit strip-tease avant de rester bien au chaud à la maison.) Cela dit, je croyais pourtant avoir été claire, sur la question de l'emménagement : OK dans l'idée, mais pas avant qu'on ait chacun notre espace. J'espérais un peu que les travaux pour transformer nos deux piaules en duplex me fourniraient un sursis pour me faire à l'idée de cette cohabitation qui me fiche les miquettes. Mais bon, j'aurais pu me douter que M. Freak Control sauterait sur l'opportunité de me mettre le grappin dessus une bonne fois pour toutes dans les plus brefs délais.

Fuck.

— Y a pas de chez nous, on habite juste dans le même immeuble, c'est tout. (C'est même pas un mensonge, d'abord.) Et ça ne me dit toujours pas ce que fout Gus ici. Je croyais qu'il était retourné dans la kumpania Wadoche quand tu as dissous ton gang... ?

Djuka hausse les épaules, mais détourne en même temps le regard. Je la vois jeter un coup d'œil au mec en question, qui nous fixe avec l'air impassible d'un vigile en fin de tournée – ou d'un sociopathe en quête de sa nouvelle victime, dans son cas. En attendant, ma garde du corps attitrée le scrute avec une mine qui ne me dit rien qui vaille. Je ne l'avais jamais vue reluquer un mec avec cette expression, je ne sais pas, de convoitise, ou de possessivité. D'habitude, chez elle, seule une moto déclencherait une telle réaction.

Puis elle se décide enfin à me répondre, sans le quitter des yeux.

— Il... il a décidé de revenir. Il s'emmerdait avec le clan, ça ne bougeait pas assez pour lui. Et il m'a dit que je... (Et là, surprise, je la vois virer à l'écarlate. La lumière jaune des réverbères au sodium donne à sa peau déjà mate une teinte orangée, mais la cicatrice sur sa joue a quasiment tourné au noir par contraste...)... que je lui manquais.

— Et d'après ce que je vois, c'était tellement pas réciproque que tu t'es empressée de lui ouvrir la maison, et les jambes tant qu'à faire.

C'est bizarre, pourquoi ma voix est-elle aussi amère ? Ça devrait me faire plutôt plaisir que Djuka, que je considère comme la personne la plus proche d'une amie avec Anne, ait trouvé chaussure à son pied, au lieu de quoi, je réagis comme si elle m'avait privée de quelque chose – alors que j'en ai rien à foutre, moi, de Gus. OK, il est plutôt bien gaulé, mais si je bavais à chaque

beau gosse que je croise, ça fait longtemps qu'on m'aurait embauchée pour coller des timbres en série.

Finalement, elle hausse les épaules.

— Ouais, je lui ai ouvert la maison et les jambes, comme tu dis. (Puis elle se tourne vers moi.) Je sais pas à quoi ça va nous mener, ni même si ça doit nous mener quelque part, mais comme on s'entendait bien au plumard auparavant et qu'on a pas mal de points en commun, je ne vois pas pourquoi on se serait privés.

C'est pas faux. Mais ça me fait quand même doucement marrer de l'imaginer casée, celle-là. Enfin, marrer... un peu jaune, quand même. Puis elle me lance un autre regard.

— Et ne crois pas que je n'ai pas remarqué que tu as illico dévié la question du « chez nous » de Ballard sur ma vie sexuelle. Donc je pige que ça ne me regarde pas, mais ne compte pas sur moi pour garder ma langue dans ma poche ou te couvrir en cas de besoin si tu ne me fais pas confiance.

J'affiche mon air le plus désinvolte. Depuis quand j'ai demandé à ce qu'une nénette me couvre ? C'est bon, je l'ai jamais quand j'avais l'âge d'être au collège – puisque je n'y ai hélas jamais été – donc c'est pas maintenant que je vais demander qu'une copine me tienne la porte des chiottes ou tienne la chandelle pour un mec.

Quand elle voit que je n'ai pas la moindre intention d'ouvrir mon claquet, elle fait la grimace et m'envoie une bourrade digne d'un éléphant.

— Espèce de tête de mule. Si t'as même pas rebondi sur ma proposition de « te couvrir », c'est que t'es vraiment pas dans ton assiette, toi. C'est l'heure d'aller te bourrer d'alcool pour abreuver le diable que tu as au corps.

Ha ha, pétée de rire.

On laisse nos clefs sur le contact sans seconde pensée. Nos motos exhibent leur appartenance à un gang comme un tatouage sur la tronche d'un guerrier maori, et personne n'aura l'idée de venir nous les piquer. Les gens de la ville se méfient des gangs, ils n'oseraient même pas faire pisser Mirza sur la roue arrière de nos meules de peur de se servir de punching-ball à une horde de bikers déchaînés – même si les bikers en question ressemblent à deux nanas en blouson de cuir et un nomade maussade.

Néanmoins, malgré la présence de Gus que je ressens comme une intrusion dans la soirée filles que j'avais prévue, la suite se déroule plutôt conformément à mes attentes : on écluse, on bouffe – le bar propose aussi des

tartines de charcutaille-frometon à tomber par terre, et pas juste à cause du prix – on se raconte des histoires d’Ombres, de baston et de mecs. Et de filles aussi. Au bout d’une heure, Djuka semble être assez imbibée pour oublier que son « peut-être mec du moment » est là et commence à me décrire par le menu ses différentes expériences les plus stupéfiantes au lit – et ailleurs – avec ses divers partenaires de l’époque. Rien à dire, cette nana ne donne pas dans la discrimination, y en a des deux sexes, de toutes les couleurs et pour tous les goûts, y compris ceux qui ne sont pas les miens. Je remarque bien qu’entre deux histoires, elle laisse planer un silence, comme pour m’inciter à partager avec elle mes propres anecdotes, mais je préfère éviter. Outre le fait qu’entre ma première fois « pas si réussie que ça » et Thomas, il n’y a pas eu une tonne d’histoires valant le coup d’être racontées, mais je n’ai pas l’habitude de faire ça – ni d’en parler – en public, encore moins devant le copain attitré de mon interlocutrice et d’une foule d’inconnus qui n’en a certainement rien à battre, mais qui pourrait aussi bien tendre l’oreille pour profiter d’un récit un peu croustillant. Donc je bifurque systématiquement sur mes aventures avec Cullan. Le couteau remue un peu moins dans la plaie, j’ai plus l’impression de le faire revivre que de m’arracher les tripes. J’en ai pas moins les larmes aux yeux au bout d’un moment, mais on va mettre ça sur le compte de la fumée – eh oui, grâce aux Dévorantes, la belle époque de « les clopeurs, c’est dans la rue », c’est fini, et on est revenus au stade du « chacun fait subir son cancer à son voisin en pleine lumière » ; dans une pièce séparée, légalement parlant, mais quand la cloison en question se limite à un paravent, c’est même pas symbolique. J’entame donc ma troisième binouze de la soirée – mine de rien, si Djuka et Gus continuent comme ils ont commencé, c’est Bibi qui va devoir ramener ses potes à pied dans le noir, heureusement que j’habite pas loin et que j’ai toujours mon barda lumineux sur moi – quand soudain, un éclair attire mon attention.

Je me raidis sur ma chaise, puis me détends en m’apercevant qu’il ne s’agit que d’un grand écran TV que le mec derrière le bar vient d’allumer.

Aussitôt, un concert de braillements se déchaîne.

— Ouais, vas-y, le match doit déjà être entamé !

Et merde.

— Allez, j’offre la tournée au premier but !

Ah ? Intéressant.

— Hé ! Bouge-toi le cul, t’es pas sur la bonne chaîne !

Alors que le barman zappe pour retrouver la diffusion du match qui intéresse nos voisins de chopine, le même flash lumineux qu'un instant plus tôt se reproduit. Cette fois, je ne fais pas que sursauter. L'image n'est même pas restée un dixième de seconde, mais ça a suffi pour qu'elle se grave dans ma rétine. Des flammes. Un bûcher. Un goût de bile m'envahit la bouche.

— Reviens sur celle-là, ça m'intéresse !

Non, c'est pas moi qui ai beuglé l'ordre, mais un mec à l'autre bout du bar, un quinquagénaire charpenté comme un rugbyman, mais au bide et au teint indiquant que l'époque où il faisait du sport est passée depuis longtemps à la trappe au profit de la picole. Ses compagnons protestent à cor et à cri, mais il insiste, et tape le cul de son verre sur le comptoir assez fort pour s'éclabousser les mains avec le fond de sa mousse.

— Remets, j'te dis ! J'veux voir ça !

Le barman jette un regard fatigué autour. Quand il croise mes yeux, j'essaie de lui faire passer le message « non, évite », mais les autres clients commencent à s'impatiser, tandis que le principal demandeur s'excite de plus en plus, se tortille sur son siège comme s'il avait une courante en préparation et vire à l'écarlate. Djuka s'aperçoit que quelque chose cloche quand elle me voit me couler discrètement de mon tabouret pour reposer les pieds par terre. Aussitôt, elle file une bourrade à Gus et tous deux m'imitent, avec moins de souplesse dans les mouvements. OK, s'il faut se barrer en quatrième vitesse, faudra que je prenne en compte le facteur Picole chez mes prétendus gardes du corps.

Enfin, quelques habitués saisissent que la situation risque de dégénérer très vite.

— C'est bon, Sammy, fous-lui sa merde, sinon, il va encore nous péter une durite !

Un tollé d'affirmations contradictoires s'ensuit, tandis que le dénommé Sammy s'empresse de pianoter sur sa commande ultraplate avec ses gros doigts pour parcourir les chaînes. Il se plante de bouton tactile, éteint la TV, remet le son au max – on se fait tous exploser les tympans durant trois secondes – et finit par trouver enfin la bonne touche, qu'il maintient enfoncée.

Je détourne le regard et me prépare à déposer un billet rapidos sur le bar pour prendre la tangente quand une main de fer me retient par le coude. Aussitôt, je me mets en posture défensive. Genoux pliés, main droite en quête

du couteau glissé à ma ceinture et bras gauche raidi en préparation du mouvement qui me permettra de faire basculer devant moi celui qui m'a agrippée. Puis je jette un coup d'œil en arrière pour voir qui c'est, prête à le défoncer.

Gus.

J'avais pigé que c'était un mec et pas Djuka, vu la taille de la paluche, mais aux dernières nouvelles, il était derrière elle et trop bourré pour être capable de la doubler si vite. C'est bon à savoir, faudra que je me méfie de lui, il est plus rapide qu'il en a l'air, et tient encore mieux l'alcool que ça.

Sauf que Djuka le maintient lui aussi. Elle a dû le faire passer devant elle pour qu'il m'attrape pendant qu'elle regardait. Je déplie un peu les jambes, à moitié rassurée, avant de suivre la direction de son regard. Les deux nomades ont les yeux rivés à la télé, enfin sur une seule chaîne – en général, j'évite de scruter un écran qui zappe : le flux d'images ultra rapprochées me bousille la rétine et me déconcentre – et affichent un air écœuré que je ne leur ai pas souvent vu.

Et quand je vois le spectacle qu'ils matent, j'imagine que je dois moi aussi tirer la gueule du chapon largué dans un troupeau de poulettes.

Je ne m'étais pas trompée, c'est bien un bûcher. Exactement celui que je craignais : une immolation par le feu.

Maintenant que l'image ne saute plus, un silence quasi religieux s'est abattu sur la salle. Tout le monde a les yeux rivés à la vidéo. Un mec – ou une nana, on n'arrive pas à voir –, enveloppé de flammes, qui tourne sur lui-même, comme un derviche, les bras en croix. À sa bouche ouverte, on devine qu'il hurle, mais Sammy-le-barman a eu la bonne idée de couper le son, donc on ne peut que deviner – et moi, je remercie le ciel qu'ils n'aient pas encore inventé la 5D qui restituerait aussi les odeurs, parce que j'imagine très bien les relents de cochon cramé qui doivent se dégager de la scène –, mais il pourrait tout aussi bien être en train de prier, ça s'est déjà vu que certains fanatiques soient tellement pris dans leur transe qu'ils ne sentent plus la douleur, mais pour avoir eu ma part de brûlures d'Ombres, j'ai du mal à croire qu'une immolation par le feu puisse être indolore, quelle que soit la ferveur de l'acteur principal.

La scène semble s'éterniser. Sous mes yeux, le visage de l'inconnu à l'écran perd rapidement ses contours humains pour se transformer en une boule rouge et noire craquelée ; il continue à tourner, de plus en plus

lentement ; ses bras sont descendus le long de son corps et il semble osciller. Je sais ce qu'il va se passer : dans quelques secondes, rongé par les flammes et asphyxié, il va s'effondrer sur lui-même et disparaître de notre vue. Mais je n'arrive pas pour autant à détourner le regard. Je suis à la fois dégoûtée par ma fascination que par le spectacle, et pourtant, je continue à noter, de façon presque clinique, les éléments de la scène. La foule rassemblée autour du derviche brûleur, à distance assez respectable, mais suffisamment près pour qu'on reconnaisse des expressions allant de la foi aveugle à la peur, en passant par une exaltation malsaine. Je reconnais un sol en bitume récent, un trottoir dans un coin, sur lequel les gens ont grimpé, et une bouche d'égout moderne, de celles avec des spots photosensibles qui s'allument dès que le crépuscule commence à transformer les grilles en nichoir à Dévorantes. Tandis que mes yeux se repaissent sur spectacle, mon cerveau continue à tourner. C'est en ville. Un quartier récent. Les lampadaires... ils sont à la fois modernes et design. Derrière le public qui cerce comme si c'était une attraction, je repère quelques devantures de vitrines, mais surtout des dessus de colonnades et des frontons de bâtiments plus grands, un peu plus loin. C'est une place. Dans un endroit public fréquenté. Peut-être un centre administratif. Puis, alors que je cherche à repérer d'autres détails, à la fois pour me distraire de la silhouette embrasée qui a fini par se recroqueviller sur elle-même à terre – bravo au caméraman d'avoir réussi à saisir le mouvement sans en profiter pour gerber au passage – un bandeau noir apparaît en bas de l'écran.

Raté, c'est pas pour cacher la scène aux âmes sensibles, ça ferait moins d'audience. Au lieu de quoi, des phrases commencent à s'afficher en blanc, clignotant chacune quelques instants avant de laisser place à la suivante.

Nouvelle immolation par le feu dans un lieu public. Trente morts depuis le début des « bûchers de la sainte ». La police ne trouve aucun lien entre les victimes, hormis leur foi en le retour de sainte Marie des Ombres. Une nouvelle secte serait-elle à la base de cette vague de suicide ?

Cette fois, plus besoin d'écran pour avoir le goût de cramé dans la bouche et l'odeur des cendres dans le nez. Ainsi qu'une monumentale envie de dégueuler qui n'a rien à voir avec l'alcool, mais tout avec deux mots. Trente. Morts.

Trente putains de morts.

À cause de moi.

Ou de la fausse moi.

Et merde.

Les doigts de Gus se crispent sur mon coude, si fort qu'ils m'arrachent à ma transe avec un juron de protestation.

Mon cri ricoche dans la pièce et brise le silence. Aussitôt, la salle semble reprendre vie. Les gens se remettent à remuer, à détourner le regard de l'écran avec mes expressions parfois honteuses, parfois avides, parfois dégoûtées. Les verres recommencent à tinter comme si les consommateurs se réfugiaient dans l'action familière de boire une gorgée pour chasser un sale goût dans la bouche, quelques conversations reprennent, à voix basse et émaillée de pauses et de raclements de gorge gênés. Tout le monde a l'air marqué par le spectacle. C'est bien, je me sens moins seule.

Puis une voix résonne un peu trop fort. Celle du poivrot qui avait réclamé à voir la vidéo, dès le début. L'élocution un peu ralentie, mais encore claire, il lance quelques injures à la cantonade avant de désigner l'écran d'un doigt vengeur.

— J't'en foutrais, moi, de la nouvelle secte ! C'te putain de sainte, on la voit partout, on la voit nulle part, mais jusqu'à présent, personne s'était jamais fait cramer le cul pour elle ! Et maintenant qu'on en a deux en même temps, on se demande pourquoi les gens deviennent tarés ? J'vais vous l'dire, moi, c'qui faudrait faire ! Faudrait fusiller toutes ces salopes criminelles de prétendues saintes, et plus personne ne voudrait se foutre le feu aux miches pour elles une fois qu'elles seraient mortes et enterrées !

Le sang se glace dans mes veines. Je me fige sur place, la main droite serrant le poignet de Gus, prête à l'arracher à mon bras pour foutre le camp à la seconde suivante. Puis le voisin du rugbycolo lui claque l'épaule avec la familiarité de copains de boisson.

— T'as pas tort, ça réglerait la question une bonne fois pour toutes. T'as juste oublié que ça fait bien un siècle qu'on n'a plus fusillé personne, dans c'pays.

— Ouais, ben c'est p't-être bien pour ça que tout part en couilles ! insiste son acolyte. Si on exécutait toutes les connasses qui veulent se faire dorer la pastille en se faisant passer pour des saintes, y aurait moins de candidates pour le boulot !

Amen à ça. Sauf que je ne suis ni une candidate, ni une salope, ni motivée pour me faire fusiller, merci.

Sauf que les vociférations de l'alcool du bar ont apparemment réveillé les ardeurs d'autres personnes, et ce qui avait commencé en une tirade de poivrot prend soudain un peu trop d'ampleur à mon goût.

À notre gauche, j'entends le quintet d'étudiants qui fêtaient leurs partiels tout à l'heure commenter à voix basse le flash info, hésitant entre horreur et écœurement. Derrière nous, je vois dans le miroir deux couples assis autour d'une table ronde jeter des regards furtifs à l'écran redevenu noir avant de se lancer quelques phrases gênées. Pas besoin de lire sur leurs lèvres pour comprendre quelques mots et traduire leurs mimiques. Eux aussi mettent ces morts sur le dos de sainte Marie. Ceux qui disputaient une partie de billard au fond de la salle échangent des répliques sonores, en accord avec le pamphlet de mon énergumène, tandis que la plupart des consommateurs y vont tous de leur petite phrase. On dirait qu'une fois le choc passé, chacun tient à apporter sa note au débat.

Et chaque touche semble émettre un son en harmonie avec la mélodie du moment, à chanter sur l'air de « Pendons sainte Marie avant que tout le monde finisse au bûcher ».

Vive moi.

Soudain, alors que j'entame un premier pas vers la sortie, histoire de couper court au concert, une phrase, lancée pas plus fort que les autres, me fait piler net.

— En plus, c'est pas comme si elle s'était pas installée sous nos fenêtres, la gourou ! Qu'est-ce qu'on attend pour lui faire goûter à sa propre médecine ?

Impossible de repérer celui qui a jeté cette proposition ô combien enthousiasmante. Je n'ose pas tourner la tête de peur que mon geste attire l'attention sur moi, mais je guette. Et les répliques ne tardent pas à fuser.

— Ouais, c'est pas con, ça ! Foutons-lui le feu à la secte !

— Si la police ne fait rien, on va faire le boulot à sa place !

— Faut lui cramer le cul !

Et enfin, une dernière, qui me noue les tripes.

— Au fait, c'est pas elle qui bosse aussi dans un studio de tatouage, en ville ? Faudrait peut-être aller voir par là si y a pas anguille sous poche !

Sous roche, mon gars, même s'il n'y a que des poches dans ce bar. Et non, ici, vous ne trouverez rien au *Bloody Bones*, mais ça ne l'empêchera pas de cramer bien comme il faut si une bande de soiffards avinés décide d'y

allumer un feu de joie.

J'enfonce les ongles dans le poignet de Gus. Son étreinte sur mon bras se resserre, une fois, deux fois. Avant de guider ma main en direction de ma ceinture et de me lâcher. Du coin de l'œil, je le vois se gratter ostensiblement l'aisselle, sous son gilet, et faire passer le même message à Djuka de l'autre main. Elle pivote vers lui d'une saccade, lui jette un regard lourd de sens et plonge les doigts de la main droite dans l'intérieur de sa manche gauche. Message reçu, eux aussi sont bien équipés et prêts à entrer en action. La question, maintenant, c'est : quelle action ?

Je consulte mon équipière du regard, avec un coup de menton presque imperceptible en direction de la bande de poivrots qui commence à s'amonceler devant nous. Ils s'excitent mutuellement, se lancent des vannes, des encouragements et s'offrent des tournées. Je connais ce fonctionnement, ils vont s'échauffer, se bourrer le mou, se donner un peu de courage et, quand ils seront suffisamment pleins d'alcool et de hargne, fonceront démolir tout ce qu'ils peuvent. Je déteste les foules pour cette raison. Le mieux, ce serait de désamorcer le truc tout de suite, mais comment ? D'autant plus qu'ils semblent bien partis pour se répartir entre le monastère et mon studio. Le barman a sorti une carte. Pas besoin d'aller voir de plus près pour savoir qu'il montre où se trouve le repaire de Basil. Mes craintes sont limitées à son sujet, je sais que l'endroit est bien protégé et quasiment imprenable – même si Ballard et Djuka ont réussi cet exploit, mais ils avaient d'autres atouts que des bouteilles et quelques battes de baseball dans leur manche. Par contre, le studio...

Idée.

Au lieu de tirer le couteau à ma ceinture, je dégaine le portable que Djuka m'a rendu et le lui montre. Elle affiche un air soulagé – je crois qu'elle craignait que je me lance directement à l'assaut des pochards à moi toute seule – et hoche brièvement la tête avant de me désigner la sortie.

Sans perdre une seconde, on profite de ce que l'attention des émeutiers est concentrée sur leurs préparatifs pour filer, en compagnie des quelques consommateurs qui ont eux aussi senti le vent tourner.

Alors que je passe la porte, j'entends quelqu'un marmonner un « on ne devrait pas prévenir la police ? » d'une voix inquiète. C'est la seule fille du groupe d'étudiants.

Une fois dehors, je me retourne pour la considérer d'un peu plus près. Les

jeunes ont l'air plutôt propres sur eux, ils ont siroté deux verres durant tout le temps qu'ils ont passé à côté de nous et grignoté des tapas en parlant sujets d'examens, résultats et session de rattrapage. La fille porte l'ensemble standard des étudiantes en médecin : une combinaison qui se veut classe et utilitaire, en synthécutir noir orné de strass un peu partout – il paraît que c'est le plus pratique à porter sous une blouse, et que ça évite les faux plis et courants d'air ; soit, pour moi, ça ressemble surtout à un costume d'actrice porno ou à un emballage sous vide –, avec par-dessus une mini-jupe en jean et une veste de blazer à rayures. Derrière ses lunettes, ses yeux gris sont écarquillés de panique et elle a tenté de se recoiffer d'une main tremblante en sortant, ce qui fait que sa queue-de-cheval proprette s'est transformée en fouillis ébouriffé. Ses compagnons doivent faire partie de la même promo, car ils affichent tous un écusson vert sur leur veste de costard, même si certains arborent des jeans slim en bas et d'autres ces ignobles caleçons moulants qui redeviennent à la mode et font des cannes de serins à tous les mecs un peu maigrichons. L'un d'eux a déjà un portable à la main et regarde autour de lui si d'autres s'apprêtent à appeler les flics. Puis le voisin de la fille lui passe un bras autour d'une épaule.

— Faut pas paniquer, c'est juste quelques excités. Ils vont aller cramer trois poubelles en ville et c'est tout, ils n'oseront pas aller plus loin.

Un autre secoue la tête et nous prend à témoins.

— Vous y croyez, vous ? Ils avaient l'air assez remontés. Vous pensez qu'on devrait prévenir la police ?

Soudain, l'attention de tous les autres exilés du bar se concentre sur nous. Je fais tourner mes neurones à plein régime, puis consulte Djuka du regard. Elle a son téléphone plaqué à l'oreille et parle à voix basse à toute vitesse.

— Non, c'est pas la peine, on est déjà en train de le faire. (En fait, je ne sais pas qui elle prévient, mais j'imagine que c'est pas les poulets. Ou alors, seul celui que je connais. Puis je me retourne vers les jeunes.) Je crois qu'on ferait mieux de filer avant que cette bande de tarés sorte du bar en brandissant des torches et des fourches. Personne n'a envie de se retrouver piégé dans une émeute.

Tous hochent la tête avec un air soulagé.

Dès qu'ils commencent à se disperser, Djuka raccroche et me fait signe.

— C'est bon, j'ai prévenu Basil, le monastère se met en état d'alerte. (Un brouhaha nous parvient de l'intérieur du bar, annonceur d'une marée

d'enragés imminente. Djuka réagit aussi vite que moi.) OK, je crois que la marmite est prête à déborder. (Elle se tourne vers Gus.) On va avoir besoin de renforts, va chercher tous les gars que tu pourras et ramène-les au *Bloody Bones*. (Puis elle se tourne vers moi.) Lily, tu...

Sa voix me parvient derrière le rugissement de sa moto que je viens de démarrer d'un coup de kick.

Désolée, ma belle, mais je ne vais pas attendre que tu rameutes la cavalerie pour tenter de sauver les meubles, c'est bien connu qu'elle arrive toujours trop tard.

Je la vois se ruer vers moi, mais dès que j'ai relevé sa béquille, je donne un coup de sauce, passe la première et démarre dans un hurlement de pneus sur l'asphalte.

Direction le *Bloody Bones*, pleins gaz.

Je traverse la ville comme dans un brouillard. Je n'ai pas pris le temps d'enfiler un casque et même si j'ai allumé tous les spots de la moto, l'éclairage urbain n'est pas suffisant pour empêcher les Dévorantes de tenter de s'agripper à moi au passage. Mais je file trop vite pour qu'elles parviennent à faire autre chose que m'effleurer, et si, chaque seconde, je sens leurs langues tracer de longues brûlures sanglantes sur mes joues et mon front, la douleur est trop fugitive pour que j'y accorde mon attention.

Je me concentre sur ma conduite.

Il a plu, tout à l'heure, et la route est détrempée, une vraie patinoire. Je slalome entre les bandes blanches des passages piétons, évite les bouches d'égout et grille allègrement tous les feux rouges que je croise. Heureusement, à l'heure actuelle, les véhicules sont peu nombreux et, à part quelques camions de livraison, le trafic est quasi inexistant. Alors que je tourne à un carrefour, la moto penchée à presque 45° et mon genou gauche frôlant le goudron, j'entends un vrombissement familier derrière moi. Djuka a récupéré ma GN et s'est lancée à mes trousses, mais on sait toutes les deux que non seulement elle est moins puissante que son monstre, mais que le side-car la ralentit d'autant plus qu'elle n'y est pas habituée. Elle ne me rattrapera pas.

Heureusement, j'avais choisi un pub pas trop loin de l'appart, pour pouvoir rentrer même en état d'ébriété absolu. Le fait est que l'urgence aidant, j'ai

l'impression que la bière ingurgitée s'est changée en drogue qui me booste. Je ne sens plus les Ombres sur mon visage, et le vent qui me fouette les yeux et les cheveux ne fait que me pousser à accélérer, encore et encore. Les lumières défilent comme des éclairs de couleurs diverses. Rouge. Jaune. Une bleue. Oups, peut-être des flics. En même temps, c'est pas plus mal, si une escorte de poulets m'accompagne au studio, ça limitera peut-être la casse.

Puis un autre flash me traverse l'esprit. Cette fois teinté du halo de la panique.

Ballard et Kerry sont là. Dans l'immeuble, juste en face du studio. En cas d'émeute ou d'incendie, ils seront aux premières loges. Voire en danger. Un feu, ça se propage vite, très vite, même si la pluie de ce soir nous protège un peu. Et connaissant mon lieutenant, s'il s'aperçoit qu'une chasse aux sorcières s'organise dans notre rue, il n'hésitera pas à intervenir. Quitte à se mettre en danger. Je sais qu'il pensera à Kerry, mais s'il n'est pas avec elle, elle aussi sera vulnérable.

C'est pourquoi, dès que j'entre dans notre rue, à l'autre bout, je me mets à klaxonner de toutes mes forces. D'abord des coups distants, puis de longs appels, histoire de bien réveiller les gens. Et quand j'écrase la pédale de frein avant de serrer la main droite pour bloquer la roue avant, la moto part dans un dérapage forcené en quart de cercle, pivotant sur elle-même comme pour dessiner un rond au sol dans un hurlement suraigu. Une odeur de gomme brûlée me parvient aux narines. Djuka va me tuer, j'ai dû bousiller son pneu arrière, mais je m'en fous. Je ne me savais pas capable de conduire comme ça, mais j'ai réussi à m'arrêter sans me vautrer, tout en faisant un maximum de raffut.

Quand je regarde derrière moi, je vois que j'ai tracé un arc de cercle plus long que la moto – la roue avant a dérapé aussi, avec une marque droite comme un point d'exclamation par terre – qui délimite une zone autour de l'entrée du studio. Maintenant, on pourra l'appeler le *Bloody Bones & Burnt Bikes*, surtout si nos apprentis pyromanes finissent par arriver ici.

Le raffut que j'ai fait en arrivant – sans parler du rugissement des 160 chevaux de la BMW monstrueuse de Djuka – a visiblement réveillé la plupart des habitants du quartier. Tant mieux. Des fenêtres s'allument, des volets s'ouvrent, des silhouettes apparaissent. Rien au niveau de mon appart ou de celui de Ballard. Mais je n'imagine pas un seul instant qu'il soit resté à pioncer, je le crois plutôt capable de s'être tapi derrière les rideaux, flingue à

la main, prêt à intervenir. C'est l'heure de sonner le tocsin.

Je fais à nouveau retentir le klaxon, cette fois de façon plus marquée. Trois courts, trois longs, trois courts. Je sais, le SOS, c'est ni dans mes habitudes, ni tout à fait adéquat pour le moment, mais au moins, c'est un message que tout le monde, en particulier Ballard, comprendra. Et il me connaît assez bien pour savoir que si j'appelle à l'aide, c'est que la situation le nécessite, et il mettra Kerry en sécurité avant de se lancer à l'assaut.

En parlant d'assaut, j'entends un grondement familier retentir. Djuka vient de s'engager dans l'allée. Je réprime un sourire. Elle va être verte de voir ce que je lui ai mis dans la vue avec sa propre moto.

Puis je reprends mon sérieux. C'est pas tout de rigoler, mais aux dernières nouvelles, un bataillon de justiciers avinés doit être en chemin pour frapper à ma porte – ou y entasser des fagots et m'enfumer comme un blaireau dans son terrier – donc il serait temps que je leur prépare un comité d'accueil digne de ce nom.

Sans attendre ma garde du corps, je descends de sa moto – cette fois en prenant soin de récupérer les clefs – et fonce vers la devanture du *Bloody Bones*, dont aucun graffiti ni animal trucidé n'orne le volet roulant – joie. Une minute pour ouvrir le cadenas, une autre pour relever le volet, et j'entre dans la salle d'attente juste à temps pour voir Djuka se garer devant ma porte, presque aussi mal que moi. Sauf qu'avec le side-car, son dernier tournant dégénère et elle perd une seconde pour redresser la bécane, pile le temps qu'il me faut pour verrouiller la porte derrière moi. Pas besoin de témoins pour ce que je m'apprête à faire.

Je fonce vers mon arrière-salle en allumant toutes les lumières au passage, y compris celles donnant sur la rue. Un tambourinement retentit sur la porte vitrée. Djuka. Qu'elle cogne, c'est pas le moment. Une fois à l'intérieur de ma réserve, je prépare le matos que j'entasse sur un plateau.

Je prends le temps d'envoyer un message à toute la mailing-list du *Bloody Bones*, ainsi qu'un post sur les réseaux sociaux du shop.

Puis je fais un premier aller-retour.

Puis deux.

Puis trois.

En quelques minutes, le comptoir de l'accueil déborde d'équipement. La musique couvre les coups de poing de Djuka sur la porte ; j'ai mis un groupe de rap que je déteste, mais qui plaît à la plupart des clients.

De l'autre côté de la rue, je vois des silhouettes passer, en plus grand nombre que d'habitude à cette heure indue. Certaines filent, la plupart s'amassent sur le trottoir et restent plantées là. C'est bien, les gens se demandent ce qu'il se passe.

Puis des lumières les éclairent sur les côtés. Des phares. Haut perchés et puissants. Ça, ça ne ressemble pas à des réverbères ou des lampes torches, ce sont des projecteurs de 4 x 4 ou de camions. Autrement dit, mes invités sont arrivés.

Let's rock'n'roll, c'est l'heure de sortir le grand jeu pour nos amis.

Je change rapidement de disque, remplaçant l'immonde pulsation par une sorte de fanfare qui évoque le cirque. Parfaitement adapté au numéro que je m'appête à faire. Puis je remonte mon masque de chirurgien, enfile mes gants et déverrouille enfin la porte.

Djuka continuait à la marteler de coups de poing, mais avait tourné la tête pour regarder arriver nos copains. D'où le fait qu'elle ne me voie pas arriver. Quand sa main s'abat sur la poignée pour tenter une fois de plus de la forcer, elle ne rencontre aucune résistance, et je suis obligée de reculer précipitamment en arrière pour éviter qu'elle ne me tombe dessus. Dès qu'elle est à l'intérieur, je la contourne et sors dans la rue, laissant la porte ouverte derrière moi.

La rue est éclairée – comme d'habitude, certes – par nos traditionnels lampadaires photosensibles, mais également par les spots de trois gros pick-up bourrés de passagers sur la plateforme arrière. Les nouveaux arrivants braillent presque aussi forts que ma musique et, une fois leurs véhicules garés, commencent à en descendre – certains en titubant – comme une marée alcoolisée. J'avais bien vu venir les choses, ils sont équipés de battes de baseball, de cannes, de piques et, pour certains, de couteaux et d'armes à feu. Fuck l'huître.

Les gens que mon tintamarre a attirés dans la rue ou à leurs fenêtres les regardent s'approcher avec des mines prudentes. Certains préfèrent refermer leurs volets ou de renfoncer sous l'abri lumineux des porches. D'autres tirent des téléphones portables – bonne idée.

Quant à moi, je brandis mon pistolet façon Calamity Jane du tatouage. Dans mon dos, Djuka ébranle la porte de nouveaux coups de poing. Sans me retourner, je décoche un revers de semelle dans la plaque métallique qui orne le bas du battant. Pas besoin qu'elle joue des percussions pendant que je

parle.

De nouvelles voitures arrivent dans ma rue. L'une d'elles est familière.
Allez, c'est parti.

J'agite les bras, je prends ma respiration.

— Bonjour, mesdames et messieurs ! Ou plutôt, bonsoir ! Et bienvenue pour la première grande nocturne du *Bloody Bones Studio* ! Ce soir, pour cette opération spéciale noctambules tatoués, j'ai le plaisir d'offrir leur flash aux trois premières personnes qui viendront s'inscrire sur mon carnet de bal ! (Je brandis le feuillet sur lequel sont notées les dix séances – d'une demi à trois quarts d'heure chacune – que j'ai prévues pour cette nuit.) N'ayez pas peur ! Osez le tatouage de vos rêves ! Marquez votre peau de vos plus beaux souvenirs !

J'évite soigneusement de parler de motifs de protection contre les Ombres, la foule n'est pas encore prête pour ça. Pendant que je reprends mon souffle, j'examine rapidement les gens qui m'entourent. Mon allocution les a pris au dépourvu. Certains badauds dissimulent des sourires surpris ou intéressés, tandis que les émeutiers se balancent d'un pied sur l'autre, désarçonnés. Quelques jeunes se bousculent du coude. Je sens l'humeur des gens osciller, hésitant entre violence et amusement. Un groupe de pochards, ceux que j'avais déjà repérés dans le bar comme le noyau dur des fouteurs de merde, continue à marmonner des invectives et se motivent entre eux à grand renfort de « Allez, ouais ! » et de « On y va, les gars », mais l'ambiance est cassée. Ma surprise a fait capoter leur joli projet de bûcher et, même s'il pourrait renaître très vite de ses cendres, on a moins envie de faire cramer de la tatoueuse quand elle propose une fiesta gratos que quand elle gueule et insulte à tout-va. Puis une des grandes gueules du pub brandit son pied-de-biche.

— Allez, les copains ! On lui fracasse la vitrine, à cette greluce !

Et merde.

Sauf que la seconde suivante, un gamin d'une vingtaine d'années le bouscule pour passer devant lui.

— Abuse pas, Marco ! Depuis le temps que j'ai envie de me faire tatouer, c'est l'occasion ou jamais, elle a l'air cool, celle-là !

Vas-y, mon gars, viens par ici, tu vas voir comme je vais être cool avec toi.

Tandis qu'il approche en roulant des mécaniques de façon un peu trop exagérée pour être vraiment crédible, je lui adresse mon plus beau sourire.

Non, pas celui plein de dents qui dit « je vais te bouffer ta face », mais celui que je réserve à mes meilleurs clients.

— Ah, enfin un courageux ! Tiens, note ton nom, et pendant que tu regardes parmi mes dessins s'il y en a un qui te plairait, je te prépare un p'tit café et des trucs à grignoter pour que tu n'aies pas le ventre vide. Ça te va ? (Puis, avec un clin d'œil.) Et si t'es vraiment sage, après la séance, t'auras même droit au p'tit verre de remontant maison pour fêter ça !

Il m'adresse un rictus gêné.

— J'aurais pas droit au remontant d'abord, m'dame ? Juste pour tenir chaud ?

Là, je secoue la tête.

— Désolée, mon gars, mais pas d'alcool avant un tattoo. (Et normalement, pas après non plus, mais vu qu'il s'agit de sauver ma peau et ma boîte, on va faire une exception.) J'ai pas envie que tu pisses le sang ou que tu fasses une mauvaise réaction, c'est important, de faire du boulot propre, quand même, surtout sur un beau gosse comme toi.

Et zou, passage de pommade.

Tout fier, mon premier client note son nom avant de héler ses copains.

— Hé, Ethan, c'est pas toi qui voulais un dragon pour faire plaisir à ta copine ? En plus, la dame, elle offre le dijo !

Un deuxième mec du même âge se détache de la foule.

Je profite de l'accalmie pour remonter un peu le son, histoire que ça fasse vraiment fiesta.

— Allez, les gars ! Profitez-en, il ne reste plus que deux places gratuites ! Mais j'ai toute la nuit pour vous !

Alors que le copain de... (je zyeute le carnet) de Kevin vient le rejoindre et qu'ils commentent les dessins de mes cahiers de flash, je verse du café quasi bouillant dans une série de gobelets et tends le plateau à un des émeutiers les plus proches de moi. Il me regarde comme s'il m'avait poussé des cornes.

— Vous pourriez faire circuler le plateau ? Je vais sortir les chips et des biscuits, mais je peux pas m'occuper de tout le monde.

Cette fois, mon sourire est un peu plus crispé. C'est pas qu'il a l'air méchant, mon gugusse, mais mine de rien, il a quand même une pique à brochettes géante à la main, le genre pour faire cuir des poulets en série, et j'imagine parfaitement à quel usage il la destinait en venant me rendre visite avec cet outil. Je lui retends le plateau avec un peu d'insistance.

— Allez, vous allez pas me laisser avec ça sur les bras, quand même ! Prenez-en un au passage et faites passer aux copains, il fait quand même frisquet, un bon café fera du bien à tout le monde. Et moi, je vais allumer les guirlandes pour qu'on soit à l'aise.

Son regard se porte vers le ciel.

Ben oui. J'ai allumé les spots de ma devanture, mais pas forcément dégainé l'intégralité des éclairages, et si je branche mes guirlandes lumineuses, ça aura l'air quand même beaucoup plus festif.

Puis son regard se repose sur moi.

— Vous... vous avez des guirlandes ? (À mon tour de le regarder avec l'air de la poule embrochée.) Mais je croyais que... vous êtes pas censée ne pas les... les craindre ? Je pensais que...

Je lui éclate de rire au nez.

— Vous croyiez que je pique-niquais avec les Ombres toutes les nuits et que je les lançais aux troussees des mauvais payeurs ? (Cette fois, je lui fourre carrément mon plateau dans les bras. Il lâche sa pique en toute hâte et attrape les anses avant que la vingtaine de gobelets pleins de liquide bouillant ne lui dégouline sur les pieds. Une fois l'exercice achevé, il baisse le regard sur moi, qui me suis accroupie par terre.) Regardez. (J'ai retroussé ma jambe de pantalon jusqu'au genou.) Ça, c'est ce que les Ombres m'ont fait quand j'étais gosse. Alors oui, j'ai survécu. Oui, j'ai eu une sacrée veine, et oui, les Ombres ont l'air de m'avoir à la bonne. Mais vu ce qu'elles m'ont fait, moi, j'aimerais juste qu'elles foutent le camp et nous laissent vivre en paix.

Sans m'en rendre compte, j'ai haussé le ton, à tel point que non seulement mon tournebroche porte-café m'a entendue, mais aussi tous ses voisins, qui opinent du chef avec conviction.

— Elle a raison, la tatoueuse ! Les Ombres, faudrait juste qu'elles se cassent et nous laissent vivre !

— Hé, t'as vu ses cicatrices ? Putain, elle a dû sacrément douiller, pour avoir ça !

Je fais la grimace, puis repère le gugusse qui a parlé. C'est un p'tit gars nerveux, caché derrière la silhouette massive de mon interlocuteur, qui a fini par se résigner à la perte de sa broche et, après avoir calé le plateau contre son imposante bedaine, sirote un café d'une main.

J'adresse un signe de tête à son pote derrière.

— J'en ai sacrément bavé, tu peux le dire. Mais tu sais quoi ? J'en ai

encore plus bavé quand je me suis retrouvée coincée dans un labo à servir de cobaye à des savants fous. Alors moi, maintenant, tout ce que je demande, c'est qu'on me laisse vivre ma petite vie dans mon coin, et qu'on me fasse plus chier avec ces histoires de sainte, de résurrection et d'avalier les Ombres, parce que j'en ai juste ma claque !

Nouvelle vague d'approbations. Cette fois, je n'y réponds pas. Je récupère le plateau des mains de son porteur, qui le laisse filer à regret, et le tends à d'autres.

— Allez, les gars, faites passer le café. Je vous sers de quoi grignoter, et je m'occupe de mes clients ! (Puis je hausse le ton.) Et n'hésitez pas ! Cette nuit, ce sera LA nuit de votre tatouage ! L'occasion idéale de faire la nique aux Ombres en vous faisant tatouer sous leur nez !

Sauf que quand je reviens à mon stand improvisé, j'en crois pas mes yeux. Quand je l'ai quitté, il y avait deux inscrits et plusieurs hésitants, et maintenant, j'ai une jolie file qui s'étend de l'entrée à la rue, et la feuille des participants est noircie jusqu'en bas.

Comment je vais faire pour piquer tout ce monde, moi ?

Puis j'avise un profil familier dans la foule.

— Elie ! (Il se retourne vers moi.) Tu viens te faire tatouer ?

— Non, je suis juste là en spectateur. (Il se détache de la cohue pour me rejoindre au pied de la boutique. Ethan et son copain Kevin feuilletent toujours mes catalogues, mais une quinzaine de personnes se sont agglutinées autour des autres planches de croquis et les commentent à voix haute.) Dis donc, pour une nocturne improvisée, tu as rameuté pas mal de monde. Comment tu vas faire pour assurer le coup ? (Puis il me jette un coup d'œil.) Ah, OK. C'était pas prévu, c'est ça ? (Je hoche la tête.) Qu'est-ce qui t'a donné l'idée de lancer ce truc, une lubie ?

— Pas forcément. Ou plutôt, la lubie de désamorcer ce qui commençait à ressembler à un lynchage organisé. Je me suis dit qu'organiser une kermesse du tatouage avait des chances de m'éviter le bûcher et assimilé.

— À ce point ? Bigre. Je savais que t'avais pas que des amis, mais là, chapeau. En tout cas, ça a plutôt l'air de marcher, ton idée. Sauf si tu déçois les gens, maintenant.

— Ben justement, j'aurais un petit service à te...

— Non non non, ma belle, n'y pense même pas ! J'suis pierceur, moi, pas tatoueur. Et de toute façon, j'ai pas mon matos avec moi.

Je lève les yeux au ciel.

— Moi, je l'ai, le matos. Et si je te cède ma part des bénéfices de la soirée, t'es sûr que tu ne t'improviserais pas tatoueur ?

Il me jette un regard en coin.

— T'es sérieuse ?

— À mort.

— Et tu me ferais confiance pour piquer tes clients ?

— Ouaip. De toute façon, t'as pas intérêt à bâcler le boulot, tu sais que ta réputation en prendrait autant que la mienne. Alors, deal ?

— Deal.

Et la seconde suivante, je vois mes deux sauveteuses attitrées, Charlène et Katia, fendre la foule en jouant des coudes.

Dès qu'elles apparaissent, je sais que la partie est gagnée. Non seulement parce qu'avec trois tatoueurs en plus de moi, on pourra tenir les inscriptions pour la nuit, mais aussi parce que leur arrivée – enfin, surtout celle de Charlène – déclenche une vague d'enthousiasme viril digne d'un match de shadeball. Sans se démonter, mes poulettes accueillent les vivats, les sifflements et les commentaires égrillards avec une série de gestes équivoques et de reparties à la hauteur de leurs habitudes, et me rejoignent devant la porte.

— Alors, t'envisageais d'organiser une fiesta à la maison et de ne pas nous inviter ?

Je leur adresse un sourire carnassier.

— Ça m'aurait surtout étonnée que des commères dans votre genre ne soient pas au courant de la bamboche à la minute où j'ai lancé les invites. Je vous ai juste laissé le temps de vous pomponner.

Et pour une sortie improvisée, elles ont assuré un max. Katia arbore un combishort qui laisse admirer – non, pas ses formes, y a toujours pas grand-chose à voir – ses bras et jambes entièrement tatoués par mes soins, tandis que Charlène, moulée dans une robe bustier pigeonnante ornée de petits renards et lapins, et chaussée d'escarpins dont on se demande comment elle parvient à aligner trois pas avec, en remontrerait à Jessica Rabbit.

— Bon, les filles (Elie me fait les gros yeux.), pardon. Mesdemoiselles et monsieur, organisons-nous. On a chacun un dermographe. Elie prendra celui de la réserve. (Je me tourne vers lui.) Pas de panique, c'est pas une daube, c'est celui que je garde au cas où ma bécane ait des ratés. On a une table

d'opé dans chaque pièce ; Elie, tu prendras la mienne. Moi, je me réserve la pliante que je garde pour les salons, j'ai plus l'habitude que vous.

Elie lève le doigt.

— Comment on s'installe ? Il va y avoir assez de place pour tout le monde à l'intérieur ?

Je hoche la tête.

— On est quatre, le studio comporte deux salles d'opé et un salon d'accueil. Les filles iront chacune dans leur box, toi et moi, on se met dans l'entrée, je vais sortir les paravents des festivals pour qu'on évite de mater le cul de l'autre. J'ai plein de lumières de rab en plus, je vais les mettre sur le trottoir, avec tout ce que j'ai de poufs, de fauteuils, de magazines et de conneries à grignoter pour faire patienter les gens.

Les nénettes m'adressent un sourire de vamp. Elie a l'air plutôt rassuré. Moi aussi. Même si ça a failli tourner à la foire d'empoigne, l'ambiance a carrément changé par rapport à tout à l'heure. Je sens comme des ondes festives émaner de la foule. Plus aucune bouteille cassée à l'horizon, ni de batte de baseball. L'émeute est morte dans l'œuf.

Contrairement à ce que disait Jules César, parfois, il ne suffit pas de donner du pain et des jeux au peuple pour le calmer. Il suffit d'une tasse de café et d'un tatouage.

Vive moi.

Chapitre 7

— Mais pourquoi tu refuses de te révéler au grand jour ? Si j'ai bien compris, c'est quasiment ce que tu as fait hier soir, et le monde n'a pas cessé de tourner, enfin ! Il n'y a même pas de journalistes ici, personne ne t'a botté le cul ou n'a tenté de te capturer... pourquoi t'en fais tout un drame ?

Heu, réfléchissons : parce que c'est ma vie et que j'ai pas envie qu'on la foute en l'air ?

Non, en fait, ça ne marche pas. Elle est déjà bien foirée, aux dernières nouvelles.

Sauf que pour la réflexion, là, c'est mal barré.

Du coup, au lieu de répondre, je berce mon mug de café contre moi et inspire l'arôme puissant qui s'en dégage dans l'espoir de me réveiller les neurones.

— Marie ? Tu pourrais répondre ?

Il me saaaaoule !

Je lève un regard noir sur Dylan.

Puis grimace un sourire.

— Tu sais quoi, chéri ? Vu d'en bas, t'es encore plus moche que d'habitude, tu devrais vraiment te laisser pousser la barbe.

Derrière moi, Djuka éclate de rire.

Elle ne m'a pas encore pardonné sa frousse d'hier soir, et encore moins de s'être retrouvée enfermée un bon quart d'heure dans le *Bloody Bones*, le temps que je désamorçe la crise et organise ma tattoo-party sans qu'elle vienne foutre ses gros panards dedans et fasse tout foirer.

Mais quand je l'ai libérée, elle a bien vu que j'avais géré l'affaire comme un chef et que je n'avais plus besoin d'elle. Ça ne l'a pas empêchée de me sermonner pendant une éternité quand j'en ai eu fini avec mon dernier client de la nuit, mais à ce stade, après plus de six heures passées à tatouer non-stop, mon cerveau s'était mis en veille et j'ai piqué du nez dans mon plat de

pâtes en plein milieu de son speech. Ce qui ne l'a pas aidée à se calmer, mais m'a permis de récupérer un peu.

Quand je me suis réveillée, quelqu'un avait eu la délicatesse de m'enlever mes Rangers et de me porter jusque chez moi, pour me fourrer dans un lit, sous une couette fleurant bon la tatoueuse crevée et le chien crado, et je ne me suis réveillée qu'à midi, quand Kerry a débarqué pour faire du trampoline sur mon lit.

La fête du matin avec « maman », c'est sacré, même si « maman » a quasiment fait nuit blanche.

Je me suis donc contentée de grommeler quelques jurons sous ma couette – histoire de ménager des oreilles encore innocentes – avant d'attraper un pied qui passait à proximité et de le capturer pour entamer une séance de chatouilles. Kerry a hurlé si fort que son père a débarqué en catastrophe, torse nu, et le visage encore recouvert de mousse à raser, avant de comprendre ce qu'il se passait et de s'étaler sa fausse barbe en essayant de camoufler son rire.

Cela étant, Dylan semble moins apprécier mes blagues que ma gosse. Vue de dessous, sa peau marbrée de cicatrices se pare d'une teinte digne d'un homard ébouillanté. Les balafres, quant à elles, demeurent blanches, ce qui fait que quand il s'énerve comme là, il pourrait très bien servir de modèle à une pochette d'album de King Crimson, si ce groupe n'était pas mort et enterré depuis une bonne cinquantaine d'années.

En face de moi, de chaque côté de mon assiette, les mains de Dylan, elles aussi mâchurées de souvenirs de mes petites inventions au phosphore, se crispent en poings et s'abattent sur la table.

Il était déjà debout, mais là, il carre les épaules et tente de se redresser de toute sa hauteur – faut pas croire, c'est loin d'être un géant, mais devant une personne assise, ça fait toujours son petit effet.

Sauf que je déteste me laisser dominer comme ça, même si c'est juste symbolique.

Je repousse du pied mon banc et me lève. Marrant, une fois debout, avec mes chaussures compensées – souvenir de ma période Marja Baldursdóttir –, je fais quelques centimètres de plus que lui.

Maintenant qu'on est à taille égale, on va pouvoir discuter.

Face à face, comme deux duellistes séparés par un filet de tennis – ou comme deux gallines de combat, Dylan a déjà la tronche d'une crête de

coq –, on se toise une seconde. Durant un instant, j’espère presque qu’il va se raviser. Je dis presque, car même si on est censés se serrer les coudes dans cette galère, ça fait trop longtemps que je réprime mes pulsions envers ce taré pour ne pas brûler d’envie d’en découdre quand il pousse le bouchon un chouia trop loin.

— Je ne te permets pas de me parler comme ça, toute sainte que tu sois ! tonne Quasimodo Krueger en braquant un index aussi ravagé que sa gueule sous mon nez. N’oublie pas que c’est ta faute si je suis dans cet état ! Je pourrais bien oublier...

J’attrape son doigt et le tords un peu en arrière. Pas à le casser, mais juste assez pour qu’il sente à quel point, penché comme il est en avant vers moi, il me serait facile de le déséquilibrer et de le lui péter comme un cure-dents.

Puis, une fois qu’il est au bord de la chute – et du croûtage sur table –, je lui adresse mon super rictus de psychopathe.

— Tu es sûr que c’est pas toi qui as zappé un détail, mon *pote* ? (J’ai parlé à voix presque basse, mais autour de nous, un tel silence s’est abattu dans le réfectoire devant le début de notre confrontation que mes mots résonnent comme autant de balles.) Dis-moi, alors... (Petite pression de plus sur son doigt. Je sens que ça craque à l’intérieur. Dylan esquisse une grimace, mais ne bouge pas.) Dis-moi... par qui toute cette merde a commencé ? Explique donc à tout le monde qui a causé la mort de tous ces gens, il y a quelques années, dans l’incendie du club de boxe clandestin ?

Ballard émet un hoquet de stupeur étranglé.

Les yeux de Dylan se reportent sur lui un instant, avant de revenir se poser sur moi. Il n’a pas frémi d’un muscle, mais n’ose pas baisser sa garde. Il se sait sur la corde raide.

— Je vois pas de quoi tu p...

— Vraiment ? (Un cran de plus dans le doigt. Cette fois, sa mâchoire se crispe.) Bizarrement, tu as disparu juste après, ainsi que tout l’argent des paris. Et re-bizarrement, t’étais le plus récent du clan, le dernier arrivé, tout frais sorti de sa ville, puant encore le propre et les contacts... (Sans lui laisser le temps de répondre, je fais faire un quart de tour à son index. Dylan n’a d’autre choix que de suivre le mouvement avec un cri étranglé et s’abat sur la table, l’épaule en premier, la joue contre le bois. Maintenant, il est à ma merci.) Et ensuite, dis-moi... Qui est venu foutre ma vie en l’air en trucidant les plus anciens membres de sa secte à tour de bras ? Qui a sacrifié aux

Ombres plusieurs personnes, dont son ancien gourou et la fille d'Anne ? Dis-moi, qui a tué mon proprio ? Qui a tué mon chien ? Qui a tué Thomas ?

Ma voix s'est étranglée sur les deux dernières questions, mais j'ai tellement haussé le ton au fil des précédentes que ça fait le même effet que si j'avais craché des insultes.

Je pose mon autre main sur son poignet et penche mon visage au-dessus du sien, juste à la verticale. Si je pleurais, mes larmes lui tomberaient directement sur le visage. Sauf que je n'ai pas envie de pleurer. Juste de le buter. Enfin.

Je plisse les yeux et appuie encore plus sur ma prise.

— Dis-moi, Dylan. Qu'est-ce qui me retient de me débarrasser de toi une bonne fois pour toutes ? Tu crois que quelqu'un te regretterait, ici ? Tes fidèles se passeront très bien de toi une fois qu'ils se seront mis en tête qu'ils n'ont pas besoin d'un intermédiaire entre la sainte et eux. Anne te hait, Allan et Basil te méprisent, les mercenaires ne t'adressent même pas la parole, Djuka te déteste... il ne reste que moi. Et je crois que tout le monde ici sait ce que j'éprouve pour toi...

Là-dessus, je laisse couler un magnifique filet de bave qui s'étire en un long filament gluant jusqu'à sa joue, où il s'écrase comme une fiente transparente.

Le contact semble fustiger Dylan. Il se débat entre mes mains, et je suis obligée de grimper sur le banc, puis de poser un genou sur son poignet pour le maintenir. Puis je pose la main sur sa nuque, pour l'écraser encore plus sur la table. J'aimerais qu'elle soit couverte d'échardes, histoire de rajouter quelques ornements à sa gueule ravagée.

— N'y pense même pas, mon gars. Je veux juste une réponse : en quoi t'es indispensable ? En quoi tu mérites encore le droit de vivre ? Ou ne serait-ce que de me dire ce que je dois faire ? Parce que si je me souviens bien, effectivement, il n'y a aucun journaliste en vue, personne n'a tenté de me botter le cul, ou aucune secte de me faire cramer ou de m'enfermer dans une châtisse... Alors la question, c'est bien : à quoi tu me sers ?

Lorsque je pousse du genou sur son poignet, il lâche un râle étranglé qui ressemble beaucoup à celui d'un chien dont on tire le collier trop fort. C'est ultra jouissif, ce son – venant de Dylan, s'entend, pas d'un chien.

Puis une main se pose sur mon épaule. Je sursaute, mais me relâche l'instant suivant en sentant qu'elle ne cherche pas à me tirer en arrière, ni

même à me retenir. Elle est juste là en rappel, assez chaude et large pour que les doigts descendent sous ma clavicule. Allan.

— Marie ? (Sa voix a beau avoir un ton interrogatif, elle conserve néanmoins une bonne part de contrôle. Juste assez pour que je me souvienne que je ne suis pas seule avec Dylan. Même si personne sans cette pièce ne l'aime – enfin, personne parmi les gens dont l'avis m'importe –, je ne peux pas non plus péter totalement les plombs et le trucider comme j'aimerais le faire. De préférence lentement et avec pas mal de fioritures.) Marie...

— Oui ?

Mon timbre est rauque. J'ai un mal fou à réprimer le désir de violence qui monte en moi. L'envie d'en découdre avec ce putain de taré qui a bousillé ma vie et celle de trop de gens autour de moi. J'ai pas l'habitude de laisser filer mes ennemis, surtout après avoir attendu si longtemps...

— Tu n'as pas besoin de ça. Il est... inoffensif.

— Non. (Et cette fois, c'est du péremptoire.) Non, il ne sera jamais inoffensif. C'est une vipère. Il cherchera toujours à blesser, à empoisonner, à manipuler et à tout détruire autour de lui. C'est dans sa nature. Tous ceux qui ont vécu avec lui l'ont payé au prix fort, que ce soit les nomades, Balthus, Chloé... Tous. Je refuse de laisser une menace pareille rôder autour de nous.

La prise sur mon épaule change. Je sens qu'Allan secoue la tête.

— Non. Je sais ce que tu veux dire. Moi aussi, j'ai une foutue envie de le crever pour tout ce qu'il a fait. Mais il ne mérite pas ça. Il ne te mérite pas. Ne te salis pas avec ce... cette merde. Il y a trop de témoins, ici. Trop de spectateurs. Tôt ou tard, il trouvera le fossé qu'il mérite.

Je suis soulagée qu'il n'ait pas parlé de ce que ces « spectateurs » attendent de moi. De ce que les actions de leur sainte représentent pour eux. Quelle sainte je ferais si je trucidais leur prophète sous leur nez, même si le prophète en question n'est qu'une putain d'ordure ? Pourtant, en cet instant, je déteste Allan et ce qu'il me dit. La raison à laquelle il me ramène. Cette réalité dans laquelle je ne suis plus libre de mes actions. Je suis casée. Dans l'étagère « sainte », dans la rangée « en couple », dans le rayonnage « appartement partagé », dans la section « avec gosse ». Depuis que j'ai servi de cobaye, j'ai toujours honni les entraves, et en ce moment, j'ai juste l'impression d'en avoir jusqu'à la gorge, à tel point qu'elles m'étranglent.

Les secondes s'écoulent.

Mes doigts sont tellement crispés sur la nuque de Dylan que je ne les sens

plus. Je suis à bout de souffle, pire qu'après un combat. Et je crois que c'est le plus dur que j'aie jamais mené. L'envie est si forte...

Puis, au bout d'une éternité, je finis par me pencher sur Dylan. Allan ne me retient pas. Je ne sais pas s'il a compris ce que j'ai l'intention de faire ou s'il a décidé de me laisser le choix, mais sa main disparaît de mon épaule.

J'énonce quelques mots à voix assez forte pour que tout le monde les entende.

— Si me révéler au monde suffisait à arrêter cette vague d'immolation, je n'hésiterais pas. Je ne suis pas du genre à laisser les gens crever pour moi, contrairement à toi. Encore moins à les pousser à la mort. Mais une... annonciation ne ferait que renforcer le fanatisme des gens désespérés, et je ne tiens pas à ameuter les foules, ni à inciter le gouvernement à lancer une offensive d'envergure contre cet endroit. (Je détache un instant mes yeux de ma proie pour parcourir rapidement mon audience du regard. C'est bon, ils captent le message.) Tant qu'on n'est qu'une secte parmi d'autres, et ce grâce à toi, on est inoffensifs. On reste sous le radar. On est protégés. Le jour où on attirera trop l'attention, on conduira tous les gens qui vivent ici à la mort. Et ça, c'est ta spécialité, connard, pas la mienne. Alors non, je ne ferai pas de grande révélation à la télévision, je ne me rendrai pas. Et je compte sur toi pour continuer à faire ce que tu fais le mieux : pipeauter de bouche à oreille pour que la vérité se répande, en douce, comme la vipère que tu es, sans éveiller les soupçons. Mais n'oublie pas que tu ne vis que parce que je le décide...

Puis je m'incline jusqu'à ce que mes lèvres effleurent l'oreille de Dylan. Je pourrais la lui trancher d'un coup de dents. Ça aurait un goût de chiotte, mais ça aussi, ça ferait du bien. Un trophée.

Mais je me contente de chuchoter un dernier message juste à son attention, sous le couvert d'un baiser sur sa tempe, qui m'arrache la gueule.

— Mais je ne pardonne rien... et je ne suis pas la seule ici à brûler d'envie d'en finir avec toi. Souviens-toi, Dylan... les nomades ont la mémoire longue. Et moi aussi. Tu es en sursis. Ne l'oublie surtout pas.

Une claque sur la joue et je le relâche.

Je me redresse, à bout de souffle, à bout de nerfs. La main d'Allan revient se poser sur mon épaule, étrangement rassurante, et me tire en arrière, jusqu'à ce que je me retrouve adossée contre lui. Bizarre comme sa présence me fortifie, me fait oublier à quel point j'ai failli buter un mec de sang-froid,

juste comme ça. J'aurais aussi bien pu lui déchirer la gorge de mes dents, ou l'étrangler, ça ne m'aurait pas plus gênée que ça. Allan l'accepte et il me soutient. Et quand je trouve enfin le courage de regarder autour de moi, je vois les visages d'Anne, de Djuka, et d'autres personnes que je connais – ainsi que pas mal d'inconnus, mais ça fait un bon moment que j'ai cessé de tenir les registres des tarés venus se prosterner à mes pieds. Et aucun d'eux n'est réprobateur. Ni approbateur, non plus, d'ailleurs. Je crois qu'ils comprennent. Et quel qu'aurait été mon choix, ils l'auraient accepté.

Et lorsque Dylan se relève enfin, une joue maculée de bave et l'autre striée par les planches de la table, son expression me prouve qu'il en a conscience. Il a enfin compris qu'ici, il est juste toléré. En sursis, comme j'ai dit.

Numérote tes abattis, mon gars. Un jour, plus rien ne me retiendra.

Il jette un regard en coin à l'assemblée. Quand il constate la mine des gens qui nous entourent, une grimace fugitive crispe ses traits et il hésite un instant. Puis il fait enfin le bon choix, lui aussi : il bat en retraite, avec un dernier coup d'œil à mon égard.

Non non, n'essaie même pas le coup de l'air menaçant, mon gars. On sait tous que tu as déjà perdu...

Dès que la porte se referme derrière lui, je pousse un soupir grandiloquent.

— Ouf, l'air redevient enfin respirable. Quelqu'un a un truc à picoler pour fêter ça ?

Ma question à la gaieté à peine forcée déclenche quelques commentaires approbateurs, eux aussi moyennement naturels, suivis d'une série de propositions plus spontanées. Rien de bien intéressant, mais le boulot est fait : la tension qui était à couper au couteau a dégringolé de quelques crans et, en quelques minutes, le temps pour moi de souffler un peu et de relâcher la pression contre Ballard – toujours tendu comme un arc –, la salle a presque repris son brouhaha normal. Presque, car plusieurs personnes avaient quitté le réfectoire dès le début de l'altercation, et d'autres ont effectué la même manœuvre sur les traces de Dylan. Probablement pour éviter de se retrouver à ma portée si je pétais les plombs.

Dès qu'il sent que je me laisse aller contre lui, Allan semble lui aussi se ramollir un peu – si tant est que Rambo puisse devenir mou. Quand sa main droite vient se poser sur ma taille, je prends conscience qu'elle n'y était pas auparavant. Je retrace le mouvement que j'ai perçu. OK, il avait les doigts posés sur son flingue.

Je me retourne à moitié contre lui pour le dévisager.

— La première balle aurait été pour Dylan ou pour moi ? chuchoté-je contre son épaule.

Il hausse une épaule.

— Dylan, évidemment. Pourquoi je te tirerais dessus ?

— Je sais pas. Pour avoir la paix ?

— Alors qu'il suffisait que je le shoote pour que tu te calmes, que je me calme, et que le monde entier aille mieux ? Tu rigoles ?

Je lâche un petit rire contre lui, puis me fige et fronce les sourcils.

— Au fait, une question.

— Vas-y.

— Kerry a redoublé son CP à cause de l'année passée avec moi sous un autre nom, mais elle l'a refait cette année. Tout va bien, à ce sujet, elle ne risque pas de le tripler ? J'aimerais pas qu'elle prenne encore plus de retard à cause de nos déménagements et autres...

Allan me regarde fixement.

— Je peux savoir ce qui t'a fait penser à ça ?

— Je sais pas. L'idée qu'il faudrait peut-être buter sa maîtresse ? (Je lui adresse un clin d'œil histoire qu'il comprenne que je blaguais plus qu'à moitié.) Non, sérieusement, ça n'a aucun rapport avec Dylan, mais j'ai pris l'habitude de réfléchir à des trucs concrets, quand j'essaie de me poser les nerfs après une embrouille. Ça m'aide à me concentrer sur l'essentiel. Alors, Kerry ?

Il fronce les sourcils.

— L'année scolaire de Kerry fait donc partie des essentiels pour toi ? (D'un coup, tout ça m'énerve, mais alors m'énerve, à un point que je ne saurais dire. Allan doit le sentir, car il resserre sa prise autour de moi.) OK, pardon. J'aurais pas dû dire ça. Je sais bien que tu tiens à elle, mais je ne pensais pas que tu t'investirais autant, y compris dans ses résultats à l'école.

Je plisse les lèvres.

— J'aime pas faire les choses à moitié. (Puis je réfléchis un instant. Autant être tout à fait honnête, ça nous facilitera la vie.) Et c'est une gamine futée. Voire plutôt brillante. Ça me ferait chier qu'elle plante l'école et passe un an à s'emmerder en classe juste parce que j'ai pas assuré pendant six mois.

— Tu ne pouvais pas assurer, t'étais dans le coma. Et on était là, nous.

— Vous, oui. Surtout toi, son père. Mais pas moi. Et maintenant, je suis

censée être sa mère.

Soudain, son air sérieux me fait limite peur, surtout quand il me regarde dans les yeux comme ça. Puis il secoue la tête.

— Je ne crois plus que tu fasses semblant, Marie. Tu n'es pas « censée » être sa mère. Tu es sa mère, maintenant. Aux yeux du monde, aux siens, aux miens. Surtout aux miens.

Houlà. L'instant est grave. Je sens que dans une seconde, il va me parler du pavé que j'ai déposé dans sa boîte à lettres et qui semblait jusque-là avoir sombré dans le triangle des Bermudes.

Il ouvre la bouche, j'hésite entre l'envie de la lui refermer d'une gifle ou d'un baiser, mais un autre claquement nous interrompt.

La porte.

— Marie ! Sainte Marie ! Lieutenant Ballard !

C'est Lyubo. Essoufflé, échevelé, paniqué. L'air hagard.

— C'est Debbie ! Elle... Elle s'est enfermée dans une salle ! (Il semble chercher ses mots, manque tomber dans les pommes, comme au bord d'une crise d'hystérie.) Elle... elle veut... Impossible de l'empêcher !

Eh merde.

La traversée du complexe se transforme en course contre la montre.

Lyubo, déjà à bout de forces d'avoir sillonné le monastère pour nous trouver, s'est laissé distancé. On l'a abandonné adossé à un mur, le visage écarlate et prêt de faire une crise cardiaque, à peine capable de tenir debout.

Mais à ce moment-là, on n'avait pas le temps de s'occuper de lui.

Avant de renoncer, il a juste soufflé une phrase, qui nous a fait échanger des regards paniqués et repartir au triple galop.

— Elle m'a... pris... Essence... Briquet.

En repartant, Djuka me lance un regard torve.

— Pourquoi il l'a pas assommée, ce con, s'il a peur qu'elle fasse une connerie ?

Je hausse les épaules avant de foncer tête baissée dans le couloir, repoussant les portes à la volée sans prendre le temps de m'arrêter.

— Tu sais où elle a pu s'enfermer ?

Derrière nous, Allan martèle le sol façon bulldozer.

— Si c'est ce que je pense, halète-t-il, elle voudra du public. Marie, une idée ?

Mon cerveau piétine presque autant que mes jambes. La droite, d'ailleurs, commence à me brûler. Plus l'habitude de galoper. La vie sédentaire m'a ramollie. Devant moi, Morag me devance de quelques pas, mais est obligée de s'arrêter devant chaque battant et guette le moindre entrebâillement. Elle aussi semble avoir saisi l'urgence de la situation, et je me fie presque autant à son flair pour retrouver Debbie qu'à mon instinct.

— Une... pièce en hauteur. Avec terrasse ou balcon, pour le public. Une... (Je manque m'étouffer tant mes poumons sont en feu. L'image me fait limite m'étrangler)... avec un verrou.

— Les appartements de Basil ! beugle Allan en me dépassant soudain en trombe. Suivez-moi !

Je n'ai aucune idée de comment il sait que la chambre de Monsieur l'Aristo-mercenaire est dotée d'une terrasse – le verrou, ça semble logique, tout comme la position en hauteur, vu l'ego du machistador –, mais il semble sûr de lui, et s'il sait où elle trouve, autant lui filer le train et éviter de perdre du temps. C'est aussi pour cette raison que, quand il se met à bousculer les mercenaires qu'on croise en traversant le patio, puis à foncer dans les groupes qui émergent du couloir quasiment sous nos pieds, on lui colle aux basques tandis qu'il joue les bulldozers humains.

Soudain, il pile devant une porte, au fond du couloir, que la masse de gens nous avait cachée.

Heureusement, il nous a tous distancés de plusieurs bons mètres, ce qui me laisse le temps de freiner des quatre fers pour éviter de m'emplafonner. Sauf que mon genou refuse de tenir le coup et m'envoie à peine un signal de détresse avant de me lâcher pour de bon. Je bascule sur la droite et seule la poigne de fer d'Allan, qui plongeait sur le battant pour tenter de l'enfoncer, m'évite de me retrouver piégée entre lui et le bois. Son élan ajouté au mien nous transforme en un double bélier et on s'écrase lourdement sur la porte, qui grince et émet un craquement sonore.

Derrière nous, je vois du coin de l'œil que Djuka a été rejointe par Simon et Trixie, qui ont dû nous croiser dans les couloirs, à moins qu'elle les ait bipés avant de se mettre à cavalier. Ils se tiennent à bonne distance, mais manquent se faire engloutir par une masse de mercenaires et de fanatiques assemblés dans le couloir.

Je ne sais pas si c'est notre cavalcade qui les a attirés, ou la rumeur d'une possible crise, mais leur présence ne m'inspire rien de bon.

Un coup d'œil à Allan me confirme qu'il partage mon impression. Sans attendre davantage, il me tire en arrière et donne un violent coup de poing dans la porte.

— Debbie ! Ici le lieutenant Allan Ballard. Ouvrez-moi, s'il vous plaît, j'aimerais discuter avec vous.

Le couloir devient silencieux. Seuls quelques murmures dans la foule et des bruits de pas, certains étouffés, d'autres plus forts et précipités – Lyubo doit être en train d'arriver, à moins que ce ne soit d'autres curieux – troublent l'attente.

Mais aucun bruit n'émane de la pièce.

Quand Allan relève le poing, je l'interromps d'une main sur son poignet.

— Laisse-moi essayer. (Je frappe à la porte, essayant de produire un son un peu moins agressif que le martèlement péremptoire de mon flic.) Debbie ? C'est Marie. Lyubo et moi sommes inquiets pour vous, vous voulez bien nous ouvrir ?

Cette fois, je plaque mon oreille au battant. Mais comme dans tout le monastère, les portes sont ultra épaisses et renforcées de métal, impossible d'entendre quoi que ce soit à l'intérieur, à part, peut-être un léger bruit de pas.

Par contre, ce que j'entends, derrière moi, c'est une rumeur qui enfle. Des phrases indistinctes, mais de plus en plus sonores, qui remontent vers nous comme une marée. J'imagine que Debbie a dû ouvrir la porte du balcon et que les gens, dehors, l'ont repérée et commentent ce qu'elle fait, jusqu'à ce que ça nous parvienne.

Alors que je m'apprête à réessayer, un cri m'arrête.

— Elle a un briquet à la main !

OK. Cette fois, y a vraiment le feu au lac.

Un coup d'œil à Allan, et on se jette tous les deux sur le battant. Un coup. Deux coups. Trois coups.

Nos efforts se coordonnent et la porte résonne et vibre sous notre poids conjugué – enfin, surtout celui de Ballard. Mais la serrure refuse de céder. Et mon épaule droite commence à me hurler des injures, mais je la fais taire d'un nouvel essai.

Derrière nous, les appels se font de plus en plus bruyants. Certaines voix ont l'air paniquées, mais la douleur qui remonte dans ma jambe et descend dans mon bras m'empêche de distinguer les mots.

Soudain, une main me tire en arrière. Allan s'écrase une dernière fois sur le battant. Je vois la plaque de bois se fissurer sous l'impact, un jour se faire à travers, mais la porte résiste encore. À travers la chemise claire d'Allan, je vois une tache rose se former. Il a dû s'exploser l'épaule en tapant comme un bœuf.

— Laissez-moi accéder au verrou ! me presse une voix familière.

Basil.

J'agrippe Allan par le poignet et le retiens. Il me jette un regard presque fou. Je lui indique le mercenaire, derrière moi. Il lui faut une seconde pour revenir à lui et stopper son mouvement.

Enfin, Basil se faufile entre nous, suivi par Anne et Lyubo. Ce dernier a les yeux écarquillés et injectés de sang. Anne est livide, les joues marbrées de rouge, comme si elle aussi avait couru, mais elle semble avoir gardé toute sa lucidité. Quand elle me voit, elle m'adresse un signe du menton.

— J'ai trouvé le gamin effondré dans le couloir. Dès qu'il a réussi à me dire ce qu'il se passait, j'ai envoyé un SMS à Basil pour lui dire de vous rejoindre devant sa chambre.

— T'as géré grave, ma grande.

Puis elle désigne la porte.

— On dira ça quand on aura sorti Debbie de là.

Je secoue la tête.

— Elle s'y est enfermée toute seule, tu sais. Personne l'y a forcée.

Anne me passe devant et tourne la poignée dès que Basil a fini de taper la séquence d'ouverture de sa serrure.

— J'ai déjà perdu une fille à sainte Marie, j'ai pas l'intention d'en sacrifier une deuxième !

Sa remarque me coupe les jambes. Littéralement.

Dès qu'elle pousse le battant, je m'effondre plus que j'avance dans la pièce, à moitié tirée par Allan, qui s'engouffre dans l'ouverture à la suite de Basil et d'Anne, à moitié poussée par le flot de spectateurs, eux-mêmes précédés par Djuka et un Lyubo frénétique.

Le temps d'englober la scène du regard, Basil et Anne se figent. Anne se retourne à moitié, comme si elle ne pouvait supporter cette vue, et son ami la tire contre lui, l'écartant de devant moi. Quand son regard tombe sur moi, elle détourne à nouveau la tête. OK, ma gueule non plus ne lui suffit pas.

Mais quand je cesse de la fixer pour lever enfin les yeux en direction de

l'intérieur de la chambre, moi aussi, j'en reste abasourdie.

Certes, la suite de Basil est à couper le souffle, mais ce qui attire le regard, c'est le grand carré de lumière qui troue la pénombre à l'autre bout de la pièce.

Un carré de lumière blanche, spectaculaire, presque irréelle, dans lequel se détache la silhouette noire de Debbie. Une seconde plus tard, mes rétines se sont habituées à l'éclat du jour et Debbie cesse de n'être qu'une tache sombre.

En nous entendant rentrer, elle s'est tournée vers nous et je distingue son visage. Ses traits banals, moins ravagés que lorsque je l'ai rencontrée pour la première fois dans ce même monastère. Son nez cassé. Ses cheveux grisonnants qui ont poussé depuis l'année dernière et ne ressemblent plus à une crinière sale. Son sourire éclatant.

Je crois que c'est ce qui me choque le plus. Je n'ai jamais vu Debbie sourire ainsi. Même le soir de l'anniversaire de Kerry, même dans les bras de Lyubo, jamais je ne lui ai vu un air aussi heureux. Non, exalté.

Puis d'autres détails attirent mon attention. Le briquet dans sa main. La façon dont sa peau brille. La manière dont ses vêtements tombent, lourds, en plis sombres, comme trempés. Et enfin, le bidon, derrière elle, presque dissimulé par les volets de la porte-fenêtre.

Quand nos regards se croisent, son expression s'illumine encore plus. Elle articule deux mots. « Pas toi ». Puis m'adresse un sourire dément. Un éclair luit à la limite de mon champ visuel, mais je ne parviens pas à détacher les yeux d'elle. Elle balbutie une phrase, cette fois plus fort, mais je ne parviens pas à comprendre ce qu'elle dit. Derrière moi, quelqu'un hurle.

Et c'est comme si ce cri avait fracassé la vitre qui me coupait de Debbie.

À l'instant où je lis sur ses lèvres les premiers mots de la prière à sainte Marie, je sais que l'éclat fugitif qui a brillé, la seconde précédente, était celui de la flamme du briquet.

Je plonge sur elle.

Trop tard.

À l'instant où je me lance, un embrasement subit, accompagné d'un « whouf » retentissant, occulte mon champ visuel et mes oreilles. Une seconde plus tard, je suis écrasée par une masse qui m'écrabouille sur le plancher – en bois ciré qui coûte la peau des fesses – comme un vulgaire insecte.

Je me débats de toutes mes forces, mes yeux rivés à la silhouette à nouveau noire de Debbie, qui se contorsionne dans un halo de flammes.

Des hurlements inarticulés. Les miens. Ceux de Debbie.

Debbie qui perd tout visage humain. Debbie dont les traits se liquéfient sous mes yeux, dont les cheveux se consomment, donc les vêtements disparaissent dans le brasier pour ne plus laisser place qu'à une forme torturée, sanguinolente, couverte d'écarlate et de noir, dont des crevasses se créent sur la peau et suintent un fluide bouillant avant de se creuser encore plus.

Je sais que le corps humain est composé à soixante-quinze pour cent d'eau. Je me suis toujours dit que mourir par le feu devait être atroce. Une longue et lente agonie. Je ne m'étais jamais doutée que l'essence rendait la combustion si facile, si rapide.

Les cris continuent, de plus en plus rauques, de moins en moins humains. Je peux à peine respirer. Des tourbillons de cendres et de fumée montent de la torche devant nous, obscurcissant la lumière du jour. Mes poumons s'emplissent d'une odeur écœurante de viande grillée, calcinée. Je tousse. Le poids qui m'écrase pèse encore plus lourdement sur moi. Mes côtes craquent.

Et pourtant, je continue à me débattre, je ne sais même plus pourquoi.

Il est trop tard pour Debbie, trop tard pour éteindre le feu, pour la sauver ou même récupérer je ne sais quel corps martyrisé. Mais je refuse de cesser le combat. Je me tortille pour échapper à la couverture de plomb qui m'immobilise. Un étau m'enserme la nuque, m'aplatit le visage au sol. Je tente de toutes mes forces de redresser la tête, mais impossible.

Je panique. J'ai l'impression d'être prisonnière d'une camisole de force ou d'une cage. Comme si on m'avait attaquée avant de m'asperger d'essence et de me foutre le feu. Je commence à suffoquer. Je rue. Je lance les bras pour me libérer. Je tente d'appeler Morag à la rescousse, puis Cullan, mais aucun d'eux ne répond.

Du noir me brouille la vue. Cette fois, ce n'est pas Debbie. Elle s'est affaissée au sol, sur le dallage de la terrasse, et finit de se consumer en position fœtale, sa forme à peine agitée de soubresauts qui ne doivent être que les derniers spasmes de ses nerfs carbonisés.

Mes narines et ma gorge sont pleines de cendres brûlantes. De Debbie. J'ai la bouche pâteuse. Ma langue me fait l'effet d'un steak haché. Impossible de parler, mais j'essaie quand même.

Finalement, une poigne me saisit par les cheveux et me tire la tête en arrière, m'empêche de garder les yeux fixés sur Debbie. À la place, je vois le haut de la fenêtre, le ciel blanc nappé de fumée grise, le plafond maculé de cendres, les rideaux raidis de poussière humaine.

J'essaie à nouveau de me libérer. Une claque retentit sur ma joue gauche, me fait basculer sur le côté, dans une position proche de celle de Debbie. Des mains m'enserrent les poignets, un corps s'abat sur moi, me maintient sur place. Des iris familiers me toisent, les pupilles tellement dilatées qu'on ne voit quasiment plus le vert autour.

— Arrête, Marie, arrête ! (La voix me paraît lointaine, paniquée. Je continue à lutter.) Ça ne sert plus à rien. Tu ne sauveras personne en cramant avec elle.

Cette voix, mon cerveau fait le lien. C'est Allan.

Qui m'a plaquée au sol comme un ballon de rugby pour m'empêcher de faire la connerie du siècle en allant partager le feu de joie de Debbie – ou en basculant dans le vide en tentant de le faire.

Et une seconde plus tard, comme si mon cerveau s'était subitement remis en marche après un bug, les hurlements qui continuaient à résonner dans la pièce cessent. Seuls demeurent le crépitement des dernières flammes qui finissent de consumer les restes de Debbie, le brouhaha entremêlé de plaintes et de cris de la foule, tant celui à l'extérieur que celui dans le couloir, le souffle douloureux, presque pénible, d'Allan dans mes oreilles, et le gémissement rauque qui monte de mes lèvres.

Le hurlement, c'était pas Debbie qui le poussait, c'était moi. Et maintenant que je m'en rends compte, je m'aperçois aussi qu'un goût de sang s'ajoute, dans ma gorge, à celui des cendres. Je me suis bousillé les cordes vocales.

Dans mes mains, le lait de poule concocté par Anne refroidit, une peau blanchâtre et épaisse nappant sa surface et adhérant aux parois du mug sans que mes lèvres ne l'aient ne serait-ce qu'effleuré.

En face de moi, le regard accusateur de Trixie fait écho aux sanglots de Lyubo, dans mon dos. La nomade n'a pas prononcé un mot depuis la mort de Debbie, mais elle ne m'a pas non plus lâchée d'une semelle – ni des yeux –, me suivant pas à pas où que j'aille, sa fille serrée contre elle comme si elle craignait que je lui foute le feu.

Connasse.

Sauf qu'elle n'a rien dit.

Personne ne m'a accusée de rien.

Trixie n'est pas la seule à m'avoir suivie.

Nous sommes moins nombreux que ce midi, dans le réfectoire, et encore moins qu'une heure plus tôt, dans la suite de Basil, mais le petit comité qui s'est réuni autour de moi dans le bureau du Grand Manitou des mercenaires me fait néanmoins l'effet d'un jury prêt à me condamner à mort.

Basil et Anne, Trixie et Simon – désolée, mais Mona n'a pas encore l'âge de voter, donc sa présence n'est pas plus significative que celle de Morag –, Gus et Djuka, qui tient Lyubo contre sa poitrine volumineuse.

Sept personnes aux yeux rivés sur moi, assise au centre de la pièce, devant le bureau de Basil, comme tant de mois plus tôt, quand mon cul attendait d'être vendu aux enchères.

Et Morag, bien sûr, blottie contre mes pieds, seul être vivant à oser encore me toucher, avec Allan, qui se tient derrière moi, debout, une main sur mon épaule.

J'aimerais me secouer pour qu'il me lâche, lui gueuler que j'ai besoin ni d'avocat ni d'ange gardien, et encore moins de chevalier servant, mais j'en ai plus la force.

Personne ne m'a rien reproché. Moi, je le fais.

Alors je ferme les yeux.

Le silence s'éternise.

Je sais pas ce qu'on fout là.

Qu'est-ce qu'on peut faire ? Debbie est morte. On peut ni la ramener ni l'oublier, on peut à peine ramasser ses cendres et continuer de l'avant.

Il n'y a que moi qui puisse encore changer la donne.

Alors je ferme les yeux et je l'appelle.

De toutes mes forces.

De toute ma putain de conviction de sainte.

Debbie.

Debbie.

Debbie.

Je veux savoir ce qu'il s'est passé.

Je veux savoir pourquoi elle a fait ça, pourquoi ici, maintenant, devant moi, avec ce sourire extatique. Je ne lui ai jamais demandé de faire ça.

Merde, je veux juste sauver mon cul, j'ai jamais demandé à personne de crever pour lui, alors...

Debbie.

Debbie.

Debbie.

Et soudain, son Ombre envahit mon corps.

Je ne l'ai pas vue approcher.

Au loin, j'entends quelques exclamations étouffées. Mes spectateurs ont dû voir que quelque chose s'était passé, peut-être le glissement d'une Dévorante sur le parquet, éveillée par l'extinction d'une lampe, ou le passage de quelqu'un devant un spot.

Elle n'a pas tardé, elle m'a trouvée direct.

Et je m'immerge dans ses souvenirs.

La douleur. Le feu. La mort.

Mais aussi l'exaltation, l'exultation, la foi poussée à l'extrême. Des visages passent devant l'écran de mes paupières fermées. Je reconnais le mien, déformé en une grimace d'horreur et de protestation, jusqu'à ce que la silhouette gigantesque du policier qui terrifiait Debbie me plaque au sol et me fasse disparaître sous sa masse. Je vois les traits de Lyubo, flous, comme effacés et à moitié oubliés, noyés dans un ressenti de tristesse et de renoncement – espoir abandonné, regret nostalgique de ce qui aurait pu être et qui n'a pas marché –, se mêler à ceux d'Anne, emplis de douleur et nimbés d'une aura maternelle, elle aussi délavée par une sorte de voile religieux qui leur ôte tout relief, toute consistance.

Les souvenirs de Debbie, ses sentiments, ont été effacés par une autre entité, un être qui a écrasé tout le reste pour régner en maître dans ses pensées.

Marie. Sainte Marie des Ombres.

J'é mets un cri de refus.

Non ! Pas moi ! J'ai jamais voulu ça ! J'ai méprisé Debbie, lorsque je l'ai rencontrée, je le sais, mais je n'ai jamais souhaité sa mort !

Puis je me tais.

Car le visage qui apparaît, souverain et obsessif, et dominant toute autre pensée n'est pas le mien. Les traits empâtés et blafards d'Harriett Northman emplissent mon esprit, oblitérant toute logique, tout espoir de rédemption autre que par elle, toute réflexion qui ne soit pas inspirée de ses mots.

À nouveau, je me débats contre la folie. Je lutte pour ne pas sombrer dans l'emprise de ce fanatisme qui n'est pas le mien, mais qui m'obnubile comme s'il m'appartenait.

Un gémissement s'échappe de mes lèvres. Je crispe les poings, je le sais, mais je ne le sens pas. Je brûle. Je me consume. Une douleur atroce m'envahit, effaçant à nouveau le monde extérieur, en dehors de la certitude que cette souffrance terrible m'offre la rédemption, la guérison, voire peut-être le salut du monde entier.

Quand une vive douleur me traverse les paumes, me détournant de la torture extatique de l'immolation, je parviens à me détacher de l'idolâtrie dans laquelle l'Ombre-Debbie se consume et je m'arrache à elle.

Cette fois, aucun message n'émane de son être alors qu'elle me traverse et se dissipe. Aucun souvenir de Lyubo, aucun merci pour Anne ou dernier crachat à la gueule de Basil. Rien. Juste un flot de vénération pour la fausse sainte Marie.

Enfin, la vraie, à ses yeux.

Je comprends mieux le « pas toi » qu'elle a articulé en me fixant de son air dément.

Harriett Northman.

Même ici, même dans ce que je pourrais appeler mon fief, elle assassine mes fidèles. Qu'elle les détourne de moi, à la rigueur, j'en ai rien à cirer, j'ai jamais vraiment demandé à ce qu'on s'agenouille devant moi, à part dans certaines situations spéciales. Ce n'est pas une question d'ego. C'est du meurtre.

— Rien ne prouve qu'elle pousse vraiment ses adeptes au suicide, lance soudain une voix grave qui résonne au-dessus de ma tête comme celle du Tout-Puissant a dû le faire dans les oreilles de Moïse en lui dictant ses trente-six commandements – parmi lesquels ne figurait pas « tu te transformeras en torche vivante, ça fera de l'animation dans les fêtes foraines ».

Tirée de ma transe, je sursaute, uniquement pour sentir la main d'Allan presser un peu plus fort mon épaule, me communiquant sa chaleur en même temps que son assurance.

C'est lui qui a parlé. À voix finalement assez basse pour que personne d'autre que moi ne l'ait entendu, dans le brouhaha qui a englouti la pièce pendant mon « absence ».

J'ouvre les yeux.

Effectivement, les gens ont cessé de me regarder. Ils ont pris l'habitude de mes séances d'Ombres et ont dû se dire que j'allais rester plongée là-dedans pendant assez longtemps pour qu'ils puissent s'offrir une petite pause récré – même si ça ressemble plus à une pause-thérapie des alcooliques anonymes, vu la tronche qu'ils tirent.

Je grimace. Mes mâchoires sont engourdies. J'essaie de parler, mais je suis littéralement tétanisée. Je me malaxe les mandibules quelques secondes, à la fois pour retrouver l'usage de ma bouche, mais pour me donner le temps de réfléchir.

— Rien, à part le fait que l'Ombre-Debbie était fanatisée.

— Il y a beaucoup de fanatiques qui dépassent le message de leurs prêtres, objecte Allan, cette fois plus haut.

Les regards se tournent vers nous. Les visages sont tirés, les traits marqués et les peaux blafardes. On dirait un rassemblement de fossoyeurs. Ou de vampires.

Et brusquement, j'en ai marre.

Marre d'être entourée de morts en sursis, d'Ombres à venir, d'endeuillés prématurés et de pleureuses guettant mon moindre faux pas.

Je m'appuie discrètement sur l'accoudoir de mon fauteuil histoire de masquer les tremblements de mes genoux qui acceptent à peine de me porter et je serre les dents. Ma jambe droite me fait encore un mal de chien. Encore plus qu'avant. Et j'ai une migraine à tout casser.

Me voyant sans doute blêmir, Anne fronce les sourcils.

— Lily, ça va ?

— Non. (Je me force à redresser la tête d'un air assuré.) Non, ça ne va pas. Quelqu'un incite les gens à jouer les barbecues humains, et ce en mon nom. Donc je ne vois pas comment ça pourrait bien aller. Mais c'est pas ton problème. (Je parcours les autres du regard.) Ni celui d'aucun de vous. Alors maintenant, vous allez bien gentiment rentrer chacun dans vos pénates, reprendre le cours de vos vies si vous en avez une, et vous me laissez gérer la crise à ma façon.

Allen resserre sa prise sur mon épaule.

— Marie, interdiction de faire une...

Je me retourne vers lui, me servant de son poignet comme pivot pour dissimuler le fait que ma guibolle vient de me lâcher.

— Pas toi. Toi, tu viens avec moi, j'ai besoin d'un chauffeur. (Je me tourne

vers Djuka.) Et toi, je te relève de tes fonctions de garde du corps. Occupe-toi d'abord de tes gars, de ton gars, rajouté-je en appesantissant mon regard sur Lyubo, et veille sur ce troupeau de moutons pour moi.

Elle hoche la tête d'un air grave. Quand Anne essaie de la contourner pour venir vers moi, elle l'arrête d'une main en travers, puis esquisse un signe négatif.

Anne n'insiste pas. Elle consulte un instant Allan du regard, puis finit par se détourner en faisant une grimace.

Désolée, copine, mais t'as assez morflé comme ça, pas besoin d'en rajouter. De toute façon, tu pourrais rien faire.

J'enfonce les doigts dans le poignet d'Allan pour lui signifier d'avancer. Pratique, ma béquille humaine : elle se met aussitôt en route.

Dès que la porte du bureau de Basil se referme derrière nous, je cesse de jouer les matamores et m'agrippe à mon soutien pour ne pas m'écrouler comme une bouse par terre. Aussitôt, Allan saisit le problème et passe un bras sous mes aisselles pour me retenir.

— Houlà, qu'est-ce qu'il se passe ?

— Je me suis encroûtée depuis qu'on est revenus, ma jambe m'a dit merde.

Il émet un petit rire sans joie et continue de redescendre le couloir en me portant à moitié. À présent, le monastère semble vide. Chacun a dû rentrer dans ses quartiers pour tenter d'échapper aux relents de cochon grillé qui imprègnent les parties communes. J'imagine que le réfectoire sera vide, ce soir, même s'ils servent un menu végétarien. Difficile de bouffer normalement quand on sait que les appétissantes odeurs qui flottent dans l'air proviennent de bidoche humaine.

— T'es sûre que ça n'a aucun rapport avec tes... séances d'Ombres ?

Je pèse sur son bras pour le forcer à s'arrêter et plonge le regard dans le sien dès qu'il baisse les yeux sur moi.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il secoue la tête.

— Ça fait un bon moment que j'ai remarqué à quel point ces trucs t'épuisent. Je sais que je ne suis pas le seul à me demander si ça ne t'affecte pas autant physiquement que moralement. Et ça ne me plaît pas.

Je grimace.

— Alors trouve une autre sainte pour prendre la relève des miracles, je suis partante.

— Ha ha. Et si le mieux, c'était juste que tu arrêtes ?

Je hausse un sourcil.

— Et si le mieux, c'était que tu fermes ta gueule et que tu me laisses faire mon taf ? D'ailleurs, les béquilles ne sont pas censées commenter les décisions. Contente-toi de nous amener à ta voiture et démarre.

Il manque me lâcher de stupeur.

— Tu... tu veux pas prendre ton van ?

— Ben, à moins que tu ne tiennes à devoir expliquer à tes petits copains de poulailler pourquoi tu te rends sur des scènes de crime avec une civile dans un véhicule officieux... (Cette fois, il me largue pour de bon et je me retrouve à tituber en arrière pour pouvoir m'adosser au mur. On est quasiment parvenus devant l'entrée du monastère.) Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Il secoue la tête.

— Dis-moi juste ce que tu as en tête, et je te dirai si c'est envisageable.

— OK. (Je prends une grande inspiration.) Tu as des soupçons concernant l'implication d'Harriett Northman dans cette vague de suicides ? Moi aussi. Tes collègues et toi avez échoué à trouver de lien direct ? Moi, je peux. Alors, laisse-moi gérer ça avant qu'il y ait d'autres morts.

— Ça ne me suffit pas, Marie. Dis-moi ce que tu veux faire.

— Canaliser les Ombres des victimes. Il y a des chances que certaines d'entre elles soient restées sur le lieu de leur mort. Si elles sont toutes aussi obsédées par elle que l'était Debbie, on pourra présumer qu'elle est bien à l'origine de tout ça.

Il secoue la tête.

— Ou juste qu'ils étaient tous aussi tarés que Debbie. N'oublie pas ce qu'elle a vécu, Marie. C'était une victime en puissance. Comme beaucoup de fanatiques. Ça ne signifie pas pour autant qu'ils ont été poussés par la fausse sainte Marie.

— Ou peut-être que l'une des Ombres aura des souvenirs qui permettront de prouver son implication là-dedans. Même si c'est pas valable dans un tribunal, ça nous donnera peut-être une piste pour remonter jusqu'à elle.

Cette fois, il ne réplique pas. Il se contente de me scruter longuement, les paupières plissées. Je l'imagine très bien tirer cette tronche dans une salle d'interrogatoire, pour faire craquer un suspect. Je me souviens même avoir été fixée exactement pareil dans son bureau, il y a une éternité de ça. Mais ça

ne fonctionne plus sur moi. Maintenant, je sais que cette mimique signifie juste qu'il réfléchit sérieusement à la question. Au bout d'une éternité, il finit par hocher la tête.

— Il y a des victimes dans tout le pays, j'imagine que tu n'envisages pas qu'on se fasse un voyage de noces spécial crémation ?

— Si je voulais jouer les touristes de l'incinération humaine, j'aurais pas besoin de toi, les sites où les immolations les plus spectaculaires ont eu lieu ont été rendus publics. Mais j'imagine que tu connais l'endroit exact où se sont passées les plus proches, récentes ou moins médiatisées.

Il m'adresse un sourire en coin.

— En plus de Debbie, tu veux dire ?

— Ouais, en plus de Debbie.

— OK, ça marche. Il y en a eu quelques-unes de plus dans un rayon de trois cents kilomètres. Je te propose qu'on aille inspecter les deux plus proches.

— Je veux en voir au moins cinq.

— Trois.

— Quatre.

Il grimace.

— Ça va nous prendre toute la nuit.

— Alors, cesse de nous faire perdre du temps, chauffeur.

L'aube nous trouve dans une station d'essence dont les néons multicolores m'agressent les rétines.

On a réussi notre tournée des sites de suicides dans la nuit, au grand dam d'Allan qui n'a cessé d'insister pour multiplier les pauses. Si je l'avais écouté, on se serait arrêtés dès la première. S'il m'avait obéi, il me les aurait toutes montrées, avant de m'accompagner dans les morgues des environs pour que je puisse examiner les corps.

Mais ça n'a pas été nécessaire.

Comme je l'avais prévu, une partie des Ombres était restée près du lieu de leur naissance. Pas toutes, mais trois sur quatre. Suffisamment pour que je repère plusieurs facteurs communs, que j'essaie à présent de communiquer à Allan sans m'endormir dans mon café ni ânonner comme une analphabète. Je suis tellement épuisée que ma langue s'emmêle et j'ai l'impression d'avoir le cerveau asphyxié de fumée. Voire d'avoir perdu mon identité.

Ça ne m'a jamais fait ça à ce point. Pourtant, la plupart des Ombres que j'ai assimilées jusqu'à présent sont nées dans des circonstances brutales, et ça m'est arrivé d'en canaliser plus que ça en une seule fois. Mais la répétition des scènes de bûcher, de la souffrance de ces morts atroces a fini par m'imprégner au point de m'étouffer.

Si le bar n'était pas éclairé comme une fête foraine, je serais capable de m'endormir sur place, sans même fermer les yeux. Au lieu de quoi, les lumières brutales semblent s'imprimer dans mon cerveau comme autant de flashes, faisant ressurgir des images de flammes, de torches, de brasier.

— Et la... la... la...

— C'est bon, Marie, n'insiste pas, j'ai compris, m'interrompt Allan à ma troisième tentative de décrire la dernière vision que j'ai eue.

Un homme d'une cinquantaine d'années, plutôt grisonnant et bedonnant, ancien ingénieur dans les énergies renouvelables, qui a intégré la secte d'Harriett après avoir été plaqué par sa femme au profit de son supérieur. Des quatre suicidés que j'ai « rencontrés » cette nuit, c'est le seul dont les souvenirs pré-Harriett aient été assez précis pour que je puisse y voir autre chose qu'une succession d'images sans queue ni tête. Peut-être parce qu'il était nouveau venu dans la secte. Peut-être parce que sa mort a été plus rapide que les autres – imbibé d'alcool et d'antidépresseurs, il est tombé dans les pommes juste après s'être foutu le feu et n'a pas vécu d'agonie aussi longue et douloureuse que les précédents.

Ce qui m'a également permis de voir à quel point Harriett avait pris l'ascendant sur ses pensées.

Ce que je n'ai pas trouvé, par contre, c'est de phrase, de mot ou de vision me prouvant sans risque d'erreur qu'elle l'aurait, lui ou les autres, incité à se suicider de la sorte. Comme chaque fois, je n'ai eu que des aperçus de discours enflammés – pardon – concernant la rédemption, l'expiation et bla-bla-bla, jusqu'à l'épuration du monde par les Dévorantes. J'avoue, ça m'a plus évoqué la première vague de meurtres de Dylan que des immolations. Mais tout était si... agressif, si évocateur, que j'ai ressenti le besoin qu'avait éprouvé cet homme de participer à ce mouvement, d'une façon ou d'une autre, comme s'il brûlait d'y ajouter sa pierre.

Je sais, ça fait beaucoup d'images de bûcher. C'est voulu. C'est exactement ce que j'ai éprouvé. Même s'il n'y avait rien incitant ouvertement à se faire cramer, tout était suggéré, subliminal. C'est là que le bât blesse :

Allan n'admettra jamais que mes certitudes puissent se fonder là-dessus. C'est un flic, il veut des preuves, du concret. Et il n'y a rien de moins concret que mes séances d'Ombres, alors si même celles-ci n'aboutissent qu'à des pressentiments, c'est pas demain la veille qu'il va prendre mes mots pour parole d'évangile, même si je suis une sainte.

Bref, je cligne des yeux dans la lumière qui ressemble de plus en plus à des gyrophares de flics et tente de rester éveillé. Voire d'établir un plan d'attaque.

— C'est bon, t'en as assez vu ? me lance Allan d'une voix mi-exaspérée mi-inquiète. On peut rentrer à la maison ?

Je prends alors conscience que c'est probablement la troisième fois qu'il me pose la même question. Et que oui, maintenant, il y a bel et bien une « maison » qu'on partage ensemble. Et qu'à cause de ça, je vais avoir encore plus de mal qu'avant à mener ma petite vie pépère. Ou ma petite enquête perso.

Parce que même si ça ne ressemble absolument pas à un plan, je sais ce qu'il faut que je fasse à présent. Ça se résume en deux mots : interroger Harriett.

Et ça, Allan ne me laissera jamais faire. Danger, risques d'exposition, possibilité d'être reconnue, menaces, rivalité, mise en péril de mes proches, folie furieuse, bla-bla-bla, j'entends déjà tous ses arguments. Version non expurgée.

Donc non. Alors quelles sont les autres options ?

Mine de rien, j'ai pas énormément de choix.

Retour à la case cavalier seul ?

Ou retour à la case alliances politiques ?

Finalement, je respire un grand coup. Les vapeurs de café me pénètrent dans les narines se réveillent un semblant de vie dans mon cerveau.

OK, je sais ce que je dois faire.

— Quelle maison ? lâché-je d'une voix rauque. J'ai pas de maison. J'en ai jamais eu. (Allan affiche un air stupéfait, puis se rembrunit vitesse grand v.) Ramène-moi au monastère, c'est là que je serai le plus en sécurité.

— Tu ne me fais pas confiance pour assurer ta protection ?

Làààà, je savais que ça toucherait la corde sensible. Pile ce dont j'avais besoin.

— Non. J'ai besoin de plus que ça. (Puis je pose les deux mains sur la

table, bien à plat, pour masquer leurs tremblements autant que pour m'appuyer dessus. Ce qui fait que quand je me mets debout, on dirait presque que ma lenteur est plus signe de détermination que de jambes vaseuses.) Je veux des pros. (Puis je lève les yeux.) Aucun flic n'a jamais été capable de me retrouver ou de m'arrêter, je ne crois pas qu'un poulet de plus fera la différence.

Ses lèvres deviennent blanches. Il crispe les poings dans sa plus belle imitation de Hulk, mais je sais qu'il ne flanchera pas. Pas en public, pas dans un lieu où les clients sont trop nombreux pour qu'on puisse se permettre d'attirer l'attention de la serveuse qui passe déjà bien assez de temps à reluquer son cul. Quand je vois ses narines se pincer, j'ai soudain un doute, mais non. Au bout d'un moment, il reprend le contrôle et se lève. Nous demeurons face à face un long moment, puis il contourne la table pour m'attraper par le coude. Cette fois, plus de soutien ni de réconfort tacite. Je reconnais la poigne qu'il utilisait à l'époque où je n'étais pour lui qu'une suspecte de crime, une tatoueuse louche, la femme qui aurait pu sauver le monde et avait choisi de le laisser crever.

C'est comme au Monopoly. Retour à la case Départ, sans toucher le pactole.

Et quand on arrive au monastère, ses murs me font bel et bien l'effet d'une prison.

J'ai pu passer les trois dernières heures à bien ruminer les conséquences de ma décision. Trois heures de silence en voiture, où j'aurais aussi bien pu être à l'arrière, de l'autre côté de la grille de sécurité tant Ballard m'a accordé d'attention.

Il ne boude même pas, il fait juste comme si je n'existais plus.

Et comme si je n'existais plus, quand il se gare dans la cour intérieure et que je descends, il ne coupe pas le moteur, il ne me regarde pas, et se contente de faire signe au planton à l'entrée pour qu'il rouvre le portail.

— Tu... tu ne restes pas pour la nuit ?

Victoire, ma voix n'a même pas tremblé ni pris une intonation suppliante.

Allan ne me jette pas un regard.

— T'as peut-être oublié, mais j'ai encore une fille qui a besoin que son père veille sur elle.

Non, j'ai pas oublié. J'aurais juste aimé...

Arrête tes conneries, Lily, c'est pas le moment de donner dans l'eau de roche.

— Dis-lui bonjour de ma part. Dis-lui que je serai de retour...

Ma voix s'éteint. Non, je ne peux pas lui promettre d'être revenue ce soir. Vu ce que j'ai prévu, c'est pas forcément gagné, et je ne fais pas de promesses que je ne suis pas sûre de pouvoir tenir. Alors je ferme mon clapet.

Allan secoue la tête avec un air frustré. Enfin, l'humain réapparaît derrière le flic.

— Tu lui diras ce que tu veux quand tu daigneras nous faire la grâce d'une visite, la sainte. (Il passe la marche arrière et amorce un demi-tour. Quand il revient à mon niveau, dans l'autre sens, il s'arrête devant moi.) Mais n'oublie pas que c'est aussi ta fille, maintenant. Et que j'ai un pavé sur ma table de nuit qui attend quelques explications avant d'être lu. (Son regard se perd derrière moi, puis revient se poser quelque part entre mon cou et mon nombril. Non, pas mes nichons. Plus à gauche.) Et essaie de te rappeler que même si tu ne me fais plus confiance, t'as promis de ne plus fuir, de ne plus mentir, de ne plus faire de conneries en solo. (Enfin, son regard se plante dans le mien.) Je sais pas à quel jeu tu joues, mais je compte veiller sur ton cul, que tu le veuilles ou non.

Message reçu. Et ne t'inquiète pas, mon cul te fait confiance pour que tu ne le lâches pas d'une semelle. Et c'est bien pour ça que je n'ai pas la moindre intention de jouer cavalier seul, cette fois-ci.

Chapitre 8

Basil me regarde comme s'il m'avait poussé une auréole. Non, désolée, elle est toujours en goguette, celle-là.

— Et donc, tu me demandes mon aide, parce que... ?

Je lâche un soupir excédé et me vautre dans le fauteuil en face de lui – pas le même que celui dans lequel j'avais pissé, celui-là, il a mystérieusement disparu – et me retiens in extremis de poser mes godillots sur le bureau. Ménager le mec à qui on demande un service, c'est plus futé que bousiller son mobilier. Mais bon, au bout d'une demi-heure d'explications, j'en ai un peu ma claque de rabâcher la même rengaine.

— J'ai besoin que tu me prêtés des hommes. Sécurité, protection, infiltration, bla-bla-bla. C'est un peu votre boulot, non ?

— Et tu ne veux pas que j'en parle à Ballard, parce que ?

— Parce qu'il ferait tout son possible pour m'en empêcher, ou pour m'accompagner, et que je ne veux pas qu'il soit mouillé là-dedans. Il a encore une identité, un boulot et une gosse, lui. Et nous, on a besoin qu'il les garde.

Basil hoche lentement la tête avant de baisser le regard sur le petit carnet devant lui qu'il n'a cessé de trifouiller depuis tout à l'heure. Ça fait un bon moment que j'ai envie de le lui arracher des doigts pour le lui déchirer sous le nez, mais ça aussi, ce serait une mauvaise idée.

— Alors ?

— Alors aucun de mes hommes n'acceptera de bosser pour toi. Et je refuse de les mettre en danger. (Soudain, il m'adresse un sourire en coin.) T'as remarqué que les gens qui te couvrent avaient tendance à mourir très vite ? (Gna gna gna.) Et de toute façon, si la moitié de mes gars disparaît en même temps que toi du complexe, je pense que ton petit copain susceptible saura très vite additionner deux et deux, et me passera au grill. Donc non.

Je me relève d'un bond et crispe les poings sur le bord de la table pour

m'empêcher de saisir le Don Juan des mercenaires au colbac et le secouer comme un prunier particulièrement moche. J'ai bien fait de laisser Morag dans mon camion, vu mon énervement, elle serait déjà en train de se préparer à lui sauter à la gorge, au bellâtre grisonnant. Au lieu de quoi, je respire un grand coup et me force à déplier les doigts pour poser les paumes bien à plat sur le revêtement en cuir du plan de travail. Ça ressemble tellement à de la peau que je brûle d'y enfoncer les ongles pour faire à sa table ce que je rêve de faire à Basil.

— Tu as toujours une tonne de gars en mission. Il suffirait d'en rappeler quelques-uns et de leur ordonner de me rejoindre à un point de rendez-vous. Personne n'en saurait rien.

— Si, moi. Et je sais que Ballard n'aurait aucun scrupule à me faire subir les pincettes et autres distractions ludiques pour me faire parler.

Je manque en grincer des dents. Merdasse. À part les motards de Djuka – le peu qu'il en reste –, les mercenaires de Ballard étaient à peu près ma seule option pour ne pas me lancer en mission solo-suicide.

Au moment où je fais demi-tour, un grattement de gorge me retient.

— Et si je ne te proposais pas des hommes, mais des concurrents, ça t'irait ?

Je me retourne en haussant un sourcil intrigué.

— C'est-à-dire ?

Cette fois, son rictus est limite arrogant. Voire méchant.

— J'ai un rival, dans le coin. Des spécialistes de l'escorte de convois et de la protection rapprochée. La première fois que j'ai eu affaire à cette boîte, c'est quand elle a été embauchée pour récupérer des gens que j'avais... emprunté. On est parvenus à un accord, mais j'ai pu apprécier toute l'étendue de leurs compétences. (Il me lance un clin d'œil amusé.) Tu aurais ton équipe, je n'aurais rien à me reprocher, et si jamais tu tombes dans une embuscade et que tes gardes du corps restent tous sur le carreau, mon Dieu, je ne pourrai que déplorer ouvertement la perte de professionnels aussi talentueux...

Je secoue la tête.

— T'es vraiment une ordure, tu le sais, Basil ?

Il se lève de son siège.

— Anne préfère me qualifier de vaurien, je préfère ça plus... élégant. Mais si je suis une ordure, peut-être devrais-je éviter de te pousser au crime, non ?

— File-moi le contact, finis-je par lâcher, ayant de plus en plus de mal à résister à mon envie de l'étriper avec son ouvre-lettres – cette fois, c'est le même qu'autrefois.

— Je ne l'ai pas.

J'enfonce les mains dans les poches de mon treillis et y cherche un crayon. Quand je le trouve – à droite –, je commence à le triturer. Ça m'aide.

— Alors pourquoi tout ce cirque ?

— J'ai parlé de ces concurrents gênants à Djuka. C'était au cas où elle aurait cherché de quoi renflouer ses troupes, j'avais pas envie qu'elle pioche dans les miennes. Peut-être que tu...

— Tu sais parfaitement qu'elle voudra savoir pourquoi, elle est pire qu'Allan, pour ce genre de choses...

— C'est vrai, mais si c'est moi qui lui demande de les contacter pour organiser une rencontre, je ne sais pas, pour discuter d'une fusion de nos entreprises, il est possible qu'elle t'en parle et que tu récupères leurs coordonnées.

— Et cette histoire de fusion, c'est du pipeau ? J'ai pas forcément envie de devoir gérer des mercenaires furibonds d'avoir été menés en bateau.

— Pas forcément, depuis que j'ai perdu des troupes suite à une sainte catcheuse, je suis en manque d'effectifs, et j'ai déjà envisagé de recruter ailleurs. Mais bon, si leur nombre diminue suite à ta petite expédition, je serai d'autant plus en force pour manœuvrer.

Non, mais quel magouilleur, ce mec...

Pile au moment où je me dis ça, il hausse un sourcil d'un air appréciateur.

— Bon, maintenant qu'on est en voie de trouver un accord, j'ai une question subsidiaire à te poser.

Ça, ça fait peur. Je lui fais signe de lâcher le paquet.

— Qu'est-ce que j'y gagne, moi, à te donner un coup de main ? Mine de rien, même en passant par Djuka et des rivaux, il y a toujours un risque que ton petit copain ait vent de l'affaire et me cause des problèmes. Voire que tu disparaisses dans la nature, ou que tu te fasses tuer, auquel cas je perds tout ce que j'ai investi sur toi.

Ben tiens. Je me doutais qu'il n'avait pas fait tout ça pour mes beaux yeux. Néanmoins, j'avais espéré qu'il me prêterait ses hommes pour continuer sur son... investissement, comme il dit.

— Mouais, ton investissement, il s'est borné à ouvrir la porte, ça t'a pas

coûté bien cher, non ?

Il aboie un cri indigné.

— Hébergement, électricité, eau chaude, nourriture, salle de sport, communications... Tu crois que tout ça, c'est gratuit ? Je suis pas un hôtel, figure-toi ! Tes gugusses, pour le moment, ils m'ont payé en sérénades !

C'est pas faux, et moi aussi, j'aimerais bien qu'ils se taisent. En tout cas, heureusement que j'avais pensé à ça.

— Tu sais ce que j'ai prévu d'aller faire, avec ces hommes ? Pardon, ces nanas ?

— La même chose que moi avec elles : éliminer la concurrence ?

Pas loin, mais pas tout à fait. Désolée, mon grand, mais on ne joue pas dans la même cour. Jusqu'à présent, je suis plus ou moins restée du côté des gentils, ceux qui ne trucident pas les rivaux.

J'esquisse un signe négatif.

— Juste vérifier son lien avec les immolations. Et récupérer les éléments qu'elle a contre moi : échantillons de sang et d'ADN, dossiers médicaux, etc. Et tu sais quoi ? Je me dis que ce genre de truc, ça pourrait rapporter un max de pognon à celui qui les récupérerait, si tu vois ce que je veux dire. Regarde cette usurpatrice : elle a monté une secte grâce à mon sang. Mais imagine qu'elle s'en serve pour guérir les gens, ça pourrait aussi être des hommes politiques ou chefs militaires. Tu ne crois pas que de tels miracles se paieraient très cher ?

Une lueur de convoitise s'allume dans les yeux de Basil. J'ai fait mouche.

— Encore faut-il avoir les moyens de développer un tel médicament. Jusqu'à présent, les laboratoires n'ont pas réussi à créer de réel vaccin.

— Je ne te parle pas de vaccin, juste de remède. Un peu comme la transfusion qui a sauvé Kerry. Je ne sais pas de quelle quantité de mon sang Harriett a réussi à s'emparer durant les deux ans que j'ai passés dans les labos, mais je suppose qu'en triant les candidats sur le volet et en faisant monter les enchères, il y aurait de quoi s'assurer une retraite dorée, pour un mercenaire anonyme, non ?

Cette fois, il ne tente même pas de dissimuler son sourire. Je sais que je l'ai harponné.

— Il n'empêche que c'est un investissement sur le long terme, rien ne garantit que je réussirai à le vendre de façon aussi lucrative. Et si tu reviens vivante, que se passera-t-il ?

T'inquiète, mon gars, j'ai bien prévenu de revenir en un seul morceau, rien que pour te faire chier.

Je hausse les épaules.

— Tant qu'il me reste du sang dans les veines, je me fous de celui qui en a déjà été tiré. Vivante ou morte, il ne me sert plus à rien. Donc ça ne change rien.

Sans dire un mot de plus, il déchire une page de son petit carnet et gribouille une note, avant de me la tendre.

« Je soussignée Lily Turner, alias Marie Orier, surnommée "sainte Marie des Ombres", cède au dénommé Basil Howell tous les bénéfices que je pourrais tirer de l'exploitation de mon sang, que ce soit de mon vivant ou suite à mon décès, et ce quelles qu'en soient les causes. »

Parfait. Il a même rédigé ça à mon avantage. Je réprime une moue mesquine et fais mine d'hésiter un instant, jetant des coups d'œil sur le côté, me mordant la lèvre et fronçant les sourcils comme si un détail me tracassait. Puis je me résigne à signer le papier, et on se serre la main.

Marché conclu.

Demain, je récupère les coordonnées de tes nanas, et tu pourras te palucher en pensant à tous les sous que tu te feras sur ma pomme le jour où je déciderai de vendre mon sang.

T'as juste oublié de spécifier un truc, Ducon : pour en tirer du fric, faudrait encore que je le vende. Et ça, je ne m'y engage pas dans ton torche-cul. Échec et mat.

Je passe une partie du lendemain matin enfermée dans ma salle d'opé, à mettre mon plan au point. Envoi de photos et vidéos, prise de contact via le Web, repérage sur des cartes satellites... Une petite heure – avant l'arrivée du premier client – me suffit pour expédier les détails nécessaires à l'opération. Et quand, deux heures de piquouse après, le fessier endolori d'être resté trop longtemps sans bouger sur mon tabouret et le client reparti fraîchement enveloppé dans du cellophane comme une andouille de supermarché, je consulte ma messagerie, un mail me fait sauter au plafond.

« OK pour une rencontre. » Suivi d'une date et d'une heure bien trop proches à mon goût. La nuit suivante. Le lieu convenu ne me plaît guère, mais après un échange assez bref, on finit par trouver un compromis. Par contre, impossible de modifier l'horaire. Heureusement que Djuka débarque

tout à l'heure, je vais avoir besoin de récupérer les coordonnées de mes potentiels gardes du corps – et d'obtenir leur aval – au plus vite.

Quand je prends ma pause déjeuner, Djuka est déjà là, à l'accueil, en train d'exhiber son corbeau tout cicatrisé devant Charlène et Katia, qui a tiré sur son décolleté tout plat quasiment jusqu'au nombril pour lui montrer son blaireau en échange. C'est bien, les filles, ça aime les petits animaux de la forêt. Tant qu'elles ne me demandent pas de leur dessiner des poneys sur les fesses, ça me va.

Quand je referme la porte de ma salle d'opé derrière moi, mes trois greluches sursautent et pivotent pour me lancer un regard gêné. Enfin, surtout Djuka. Quand je vois le petit carnet de Basil dépasser de sa poche de poitrine – comment a-t-elle réussi à le caser là-dedans, mystère –, je sais qu'il est déjà passé à l'action. OK, un bon point pour lui : il est réactif. Mais ça ne m'explique pas ce regard gêné. Sauf si...

— Salut, nana. Ça va ?

Elle m'adresse une grimace.

— Ben, les histoires de cul, j'aime bien quand c'est les miennes. Quand c'est un flic qui vient me tirer du lit le matin pour me faire part de ses doléances vis-à-vis de sa copine, qui se trouve être également la nana qu'il m'a demandé de protéger, et ma meilleure amie, je me sens un peu vaseuse, si tu vois ce que je veux dire.

Oups. Ouais, je crois que j'ai une petite idée... Je grimace à mon tour.

— Il est très fâché ?

Elle secoue la tête.

— Plutôt très inquiet. Voire déçu. Il est persuadé que tu vas te faire la malle pour aller jouer les justicières avec l'autre sainte Marie, ou résoudre cette histoire d'immolations toute seule. (Elle hausse un sourcil.) T'es con à ce point ou il s'est bourré le mou ?

— Il n'est pas con, et il me connaît bien... C'est vrai que l'idée m'a traversée. (Puis je me redresse et plonge les yeux dans ceux de Djuka. L'incarnation de la bonne foi.) Mais je lui ai promis que je ne ferais pas cavalier seul et je compte tenir parole. De toute façon, à ma connaissance, à part lui, la seule personne sur qui je pourrais compter en renforts pour un coup pareil, ce serait toi, donc tu serais au courant si je voulais me lancer là-dedans. (Puis je lâche une blague.) À ma connaissance, les mecs de Basil ne sont pas prêts de se porter volontaires pour me donner un coup de main, après

ce que je leur ai fait. Surtout qu'ils sont plus très nombreux !

Djuka éclate de rire.

— C'est sûr qu'on leur a flanqué une belle dérouillée, c'est pas demain la veille qu'ils oseront à nouveau s'en prendre à des nanas ! (Puis elle tire le carnet de Basil de sa poche. Avec difficulté.) Par contre, tu vas rire : comme il est justement en sous-effectif, il m'a demandé d'arranger une rencontre avec une boîte parallèle, pour envisager un regroupement. Et tu sais le meilleur ? (Je m'approche lentement, en essayant de ne pas avoir l'air trop fascinée sur le petit fascicule dont elle fait tourner les pages. Enfin, elle s'arrête sur l'une d'elles et pose le cahier sur mon comptoir. Je jette un coup d'œil dessus.) C'est une entreprise de protection entièrement composée de nanas ! Les Sœurs de la Lune.

Elle lâche le nom avec plus de guillemets que si c'était un gros mot. Bon, d'accord, ça fait un peu kitsch. Puis je parcours avidement les lignes du carnet, en quête du précieux sésame.

Je fouille, je fouille... ah, ça y est, j'ai repéré la ligne : SDL – Mido. Suivi d'un numéro de portable.

La seconde suivante, ça fait tilt dans mon cerveau et je braque les yeux sur Djuka.

— Des... nanas ? Basil espère me... (ma langue manque fourcher) nous faire subir une troupe de Calamity Janes avec un nom de secte ésotérique dans le monastère ? Putain, Ballard va être content, je retourne pioncer chez lui direct !

Katia et Charlène, qui avaient suivi notre échange sans trop s'y intéresser, éclatent aussitôt de rire et se mettent à énumérer les désastres pouvant se produire lorsque trop de filles cohabitent dans un espace confiné.

— C'est clair, la dernière fois que j'ai vécu avec des meufs, partager la salle de bains, c'était comme foutre deux crocodiles dans la même baignoire ! lance ensuite Charlène, qui a effectivement multiplié les colocations avant de se rendre compte que vu son mode de vie, mieux valait qu'elle soit seule – ou avec quelqu'un qui accepte les défilés de mecs et les décolletés pigeonnants au petit déjeuner.

Djuka détourne le regard de moi – j'en profite pour mémoriser une dernière fois le numéro – et éructe un commentaire sarcastique sur sa propre expérience avec les nanas. Et forcément, elles en viennent à comparer les avantages et inconvénients des relations entre filles ou avec des mecs. Et pas

que pour le logement.

Bravo pour la diversion, les meufs, c'est pile ce dont j'avais besoin. Je récupère un stylo, gribouille le numéro du... pardon, de la dénommée Mido dans ma paume avant de serrer le poing comme si j'avais une crampe – demi-mensonge, j'ai passé les quatre dernières heures à tatouer non-stop. Puis je lâche un bâillement, qui coïncide pile avec une protestation de mon estomac.

— Bon, c'est pas tout, les greluches, mais il fait faim, là !

Djuka me lance une œillade.

— On se fait un kebab ?

Bonne idée, sauf que...

— Tu sais quoi ? Je crois que je vais plutôt me faire un poulet, ce midi. J'en connais un qui a un peu trop mariné ces derniers temps, et j'ai bien envie de voir s'il est à point.

Quand je quitte le hall, déjà en train de pianoter sur le clavier de mon portable – pour appeler Allan, si si –, les rugissements hystériques de mes trois préados en rut me poursuivent jusque dans la rue.

Comme je l'espérais, Allan est dispo. Libre, prêt à déjeuner, et encore plus à « passer un moment de qualité » – comme je lui ai si bien proposé – avec moi. Et comme je l'espérais aussi, avec la circulation en ville aux heures de sortie de bureau, il me propose de me rejoindre dans son appart d'ici une demi-heure. Juste le temps qu'il me faut pour commander des sushis et passer un coup de fil important.

Quand j'entends la porte d'entrée s'ouvrir, je suis sous la douche. Je viens à peine de commencer à me rincer, je suis couverte de savon et de shampoing – l'inconvénient d'avoir des cheveux, c'est qu'il faut les laver. Mon portable se trouve sur la cuvette des chiottes juste à portée de main si j'ouvre la porte vitrée, mais j'ai effacé le dernier appel émis de mon historique. Impossible qu'un flic trop curieux profite d'une seconde d'absence de ma part pour voir que j'ai passé un bon quart d'heure à aborder les termes d'un contrat avec les Sœurs de la Lune.

Là aussi, comme je l'espérais, le rendez-vous est fixé pour cette nuit. D'où la nécessité d'endormir les soupçons fliquesques par un déjeuner romantique ce midi. Au menu, sushis – j'en ai même pris au poulet, même si c'est une hérésie, histoire de ne pas raconter le moindre mensonge –, bouteille de rouge pétillant découvert dans le placard de la cuisine d'Allan, gingembre confit et sainte en petite tenue – vu que j'avais pas le temps de descendre récupérer

des fringues propres chez moi, je lui ai piqué une chemise qui me fera quasiment une robe. Avec un peu de chance, il préférera se pencher sur mes atouts plutôt que sur mes actes. Et sinon, je détournerai son attention, à lui aussi. J'ai rien contre l'idée de bouffer du poulet, de quelque manière que ce soit.

Sauf que mon plan foire dès qu'Allan ouvre la porte.

Au lieu d'attendre que je sorte de la douche pour l'accueillir, j'entends son pas à présent familier se diriger vers la salle de bains. J'ouvre l'eau à fond histoire de bien lui faire comprendre que je ne suis pas encore prête – j'ai jamais aimé me retrouver dans une salle de bains, ou pire une douche, avec quelqu'un. Impression d'être acculée. Confinée. Je me jette sous le jet d'eau – brûlant – histoire de me rincer au plus vite.

Ce qui fait que je n'entends pas quand il ouvre la porte. C'est le courant d'air glacé qui me transit soudain les fesses qui me fait savoir qu'il est rentré dans la pièce. Je me retourne en catastrophe. J'aime pas non plus qu'on me voie toute nue, surtout dans un moment intime.

Mais à peine ai-je le temps de me passer une main sur le visage pour essayer d'enlever une partie de la mousse qui coule dessus que la lumière qui traversait la porte translucide de la douche disparaît. L'instant suivant, la porte coulisse et Allan s'insinue dans la douche.

Je dis « s'insinue », parce qu'avec son gabarit, il lui faudrait une stalle d'écurie pour pouvoir tenir à l'aise. Je suis obligée de me recroqueviller dans un angle pour lui laisser de la place.

Il a gardé ses fringues. Je me disais bien, aussi, qu'il n'avait pas dû prendre le temps de se déshabiller. Les trombes d'eau qui nous tombent dessus transforment en quelques secondes son costume en armure liquide et noire. Il se rapproche de moi. Je plaque une main sur son torse.

— Heu, écoute, c'est pas que je veux pas, mais je suis un peu claustro, dans ce genre d'endroits. Je préférerais que tu évites de...

La fin de ma phrase se perd quand il écrase sa bouche contre la mienne. Sans enlever ses vêtements, il me plaque contre la paroi de la douche – gasp, le carrelage froid sur mes fesses et mon dos – et me dévore les lèvres. Ses mains viennent s'enrouler autour de moi, une sur mes reins, l'autre au creux de ma nuque. L'espace d'une seconde, la panique prend possession de moi.

Je suis écrasée, prisonnière dans un lieu confiné, totalement vulnérable et à sa merci. Je tâtonne dans le vide à la recherche d'un objet pour me défendre.

Mon cerveau a beau me dire que c'est Allan, qu'il ne me fera pas de mal, mes réflexes me poussent à chercher une échappatoire, à me libérer.

J'agrippe la pomme de douche. C'est un moderne ultra design aux arêtes vives. J'ai fait plusieurs fois la blague à Allan de lui demander pourquoi il n'avait pas opté pour la version godemiché qu'on trouve dans la plupart des apparts. Ça l'avait pas fait rire. Là, je crispe les doigts dessus et je tente de prendre assez d'élan pour réussir à l'assommer avec.

Pile à l'instant où mon bras va s'abattre, Allan se détache de moi. Pas beaucoup, juste assez pour me laisser respirer. La disparition de son corps me fait l'effet d'un cercueil qu'on ouvre. Il pose les mains de chaque côté de ma tête. Sa silhouette continue à masquer toute lumière dans la douche, mais, malgré l'eau qui nous dégouline dessus et me rugit aux oreilles, je me sens moins oppressée. Puis il pose son front sur le mien.

— Me fais plus jamais ça, Marie. Tu m'entends ? Plus jamais.

Le son de sa voix désamorce ma panique. Surtout l'intonation paniquée dans cette phrase courte qu'il a haletée comme s'il avait couru un marathon.

Je secoue la tête.

— Mais j'ai fait quoi ? lâché-je en prenant mon plus bel air innocent.

Je sais qu'il ne peut pas être au courant que je viens de contacter les Sœurs de la Lune, mais s'il a posé quelques questions à Basil, il pourrait avoir des soupçons...

Il s'écarte encore plus de moi. Un rideau d'eau s'abat entre nous, brûlant, dégorgeant des nuées de vapeur, comme si un voile nous séparait. Ça brouille son visage, mais l'expression blessée qu'il arbore est impossible à manquer. Il s'ébroue comme un chien sous une averse. Heureusement que ça ne pue pas autant. En effet, c'est plutôt l'inverse. La douche a exacerbé son odeur naturelle et celle de l'après-rasage. J'ai l'impression de m'être roulée dans ses draps. Très perturbant, dans ce contexte.

Puis il pose une main sur mon cou. Sans m'écraser la gorge, heureusement, j'ai toujours ma pomme de douche à la main. Juste pour m'empêcher de détourner la tête.

— Te couper comme tu l'as fait l'autre soir. Me donner l'impression que tu... que tu es prête à mettre les voiles. Sans Kerry, sans moi, sans personne. À fuir, une fois de plus. (Il appuie un peu plus. Je me force à baisser le bras, de peur que si je panique, je ne lui fende pas le crâne sans faire exprès. C'est mieux de faire ces choses-là volontairement, quand même.) J'ai eu

l'impression que tu regrettais d'avoir accepté de vivre avec moi.

Je lâche un rire amer.

— Je te signale que, pour le moment, on n'a pas encore sauté le pas, hein. (Son air offusqué me fait comprendre que c'était pas forcément la meilleure réponse, surtout si je veux désamorcer ses soupçons.) Écoute, c'est peut-être difficile à imaginer pour toi, mais pour moi, c'est la plus grosse concession que j'aie jamais faite. Avoir un gosse, vivre avec quelqu'un... c'est contraire à tout ce que j'ai toujours fait pour me protéger. C'est ôter la cuirasse. Et c'est pas facile. Donc je t'ai promis de ne pas jouer les filles de l'air, il va falloir que ça te suffise. Je ne mens pas.

Il me lâche lentement le cou. Sa main descend sur mon épaule et la presse légèrement avant de me caresser le bras et de me prendre la main. Nos doigts s'entremêlent. Ça aussi, c'est bizarre. C'est pas sexuel, c'est pas amical, c'est... je sais pas, un truc de couple ?

— C'est con, mais j'ai toujours un peu considéré Thomas comme une lopette. À te courir après, à faire tes quatre volontés, à être prêt à accepter n'importe quoi de peur que tu te barres du jour au lendemain... (Il secoue la tête.) Et me voilà maintenant, en train de faire pareil. C'est quoi, ton truc, Marie ?

Oups. L'évocation a fait un mal de chien. J'ai jamais eu l'impression de traiter Thomas comme un larbin, à part durant ma période « Marja », où effectivement, je me suis comportée comme une vraie garce, et j'en suis pas particulièrement fière, surtout vu comment ça s'est terminé. Mais j'ai jamais demandé à qui que ce soit de me courir après en tirant la langue. En général, je préfère quand les gens me foutent la paix.

Je hausse les épaules.

— Je sais pas... je suis une bête de sexe ? Ou alors, c'est mes nichons. Ou mes talents de cuisinière. Il paraît que les mecs adorent les femmes qui popotent bien.

Diversion réussie. Allan éclate de rire. D'abord un peu forcé, puis sincère, quand je le rejoins. La crise existentielle est passée, emportant avec elle son cortège d'interrogations dangereuses.

— Au fait, j'ai trouvé un carton de sushis sur le paillason. T'as du bol que j'aie fait gaffe, j'ai failli marcher dessus en croyant que c'étaient des pubs.

— T'es con, les pubs, elles sentent pas la poiscaille.

— T'aimes les sushis ?

— Ouais. Même ceux au poulet.

Oups, ça m'a échappé.

Mais lui, ça ne lui échappe pas. Il se rapproche à nouveau de moi et enlève sa veste. Elle tombe au sol avec un bruit de tissu gorgé d'eau. Sans regarder, il réduit la pression de la douche. On recommence à mieux se voir à travers. Puis ses doigts défont les boutons de sa chemise, un à un. Fascinée, je regarde sa peau apparaître petit à petit. Claire, recouverte d'un fin duvet sombre, tendue sur ses muscles qui jouent à chaque mouvement. Il possède la grâce et l'assurance du prédateur. Je repose à tâtons ma pomme de douche. Je crois que j'ai trouvé un meilleur usage pour mes mains.

Effectivement, quand elles se posent sur ses reins, le contact est bien plus agréable. Là aussi, la peau est tendue sur une chair ferme, dure et chaude. Mes doigts s'insinuent sous la ceinture de son pantalon. Sa taille est assez fine pour que j'y glisse une main, même si, plus bas, le tissu détrempe lui moule les fesses. Alors, tandis que je continue mon exploration de la main droite, la gauche s'attelle à défaire la boucle de sa ceinture, puis à baisser le zip de sa braguette. J'ai tellement hâte que j'ai du mal à lui baisser le fute. Heureusement qu'il m'aide.

Un rire bas secoue Allan.

— C'est à ça que tu pensais, en préliminaires aux sushis ?

Je pousse un grognement.

— Non. J'aime pas les préliminaires.

Cette fois, quand il me plaque à nouveau contre la paroi de la douche, je ne panique pas. Je sais exactement vers quoi on se dirige, et ça me va tout à fait. Le contraste entre le froid du carrelage et la chaleur de l'eau et de sa peau est stupéfiant. J'ai l'impression d'être en feu. Allan s'écrase contre moi et se frotte de tout son long comme s'il voulait me marquer. Je pense qu'il y a un peu de ça. M'en fous. J'en fais autant de mon côté. J'enfonce mes ongles dans son dos et laisse descendre ma main jusqu'à ses fesses. Délicieusement rondes et musclées, si dures qu'on les croirait sculptées dans du granit. À nouveau, un grognement le parcourt.

— À ton service, alors.

Et sans attendre davantage, il pose les mains sous mes fesses, me soulève du sol et m'empale sur lui.

Je pousse un cri de surprise mêlé de douleur. En zappant les préliminaires, je suis trop étroite pour qu'il puisse me pénétrer sans que ça fasse mal, mais

c'est une souffrance légère, bienvenue. Il reste quelques secondes immobile, me clouant contre lui comme un papillon à une plaque. Son souffle résonne contre mes oreilles.

Je prends appui sur ses épaules et enroule mes jambes autour de sa taille. La position m'ouvre davantage à lui, et il s'enfonce encore plus. Cette fois, je le sens me pénétrer jusqu'au fond, me posséder jusqu'au cœur, et s'approprier la moindre parcelle de ma chair.

— Marie... ça va ?

Oups. Sa voix est inquiète.

En réponse, je resserre les jambes autour de lui et me presse à son torse. Ça tombe bien que je n'aie pas beaucoup de poitrine – pour ne pas dire pas du tout –, je peux me plaquer contre lui comme si je voulais m'incruster dans son torse. Son cœur bat à tout rompre. Sa peau est bouillante. Je m'agrippe à ses épaules d'une main, plonge l'autre dans ses cheveux, et je tire doucement sa tête en arrière. Et je le mords au cou. Pas une morsure gentille. Une vraie. Celle qui fait saigner, qui marque ma possession sur lui comme sa queue en moi marque la sienne sur moi.

Il halète de surprise et se raidit. Partout. La sensation est délicieuse. La douleur a disparu. Mais il ne bouge toujours pas. Allan a beau aimer prendre l'initiative dans nos ébats, aimer dominer – un peu comme dans tout ce qu'il fait –, il a peur de me blesser. Ou que je le blesse s'il dépasse ma limite de sécurité.

Je lâche son cou pour lui titiller le lobe de l'oreille. Il frémit. Calme-toi, je vais pas l'arracher.

— Qu'est-ce que t'attends pour lancer le rodéo, cow-boy ? susurré-je à son oreille, après avoir un peu tiré sur le bout de peau entre mes dents.

Il n'a pas besoin d'invitation supplémentaire. Il m'agrippe à la taille, m'adosse à la douche, et me soulève légèrement, avant de s'enfoncer encore plus profondément en moi. Je pousse un cri de soulagement et enfonce mes doigts dans la zone charnue de ses épaules. Mes muscles se contractent autour de lui. La sensation est divine. J'ai l'impression que nous avons fusionné. Il me pilonne de plus en plus fort, si fort que je ne sens plus le contact glacé du carrelage dans mon dos, celui, brûlant, de l'eau sur ma tête. Mon univers se rétrécit à la sensation de son membre qui me pénètre avec force, me fouaille l'intérieur et me remplit complètement. Puis il accélère le rythme. Je serre les jambes et accentue son mouvement en ondulant du bassin

contre lui. Sa respiration devient rauque. Il me lâche d'une main, s'appuyant contre moi pour ne pas glisser dans la douche. Nos peaux sont collées l'une à l'autre, presque ventousées. Ses doigts s'accrochent à ma nuque, mais son autre main glisse le long de mon flanc, me pince un téton au passage, envoyant une décharge rayonner de mes seins à mon bas-ventre. Je me sens me noyer dans le flot de sensations, perdre totalement pied. Un cri m'échappe, puis un autre, lorsque ses doigts viennent rejoindre sa queue et me caressent le clitoris avec possessivité. Je me raidis. Je suis parcourue d'ondes électriques qui me contractent, me font vibrer et m'arrachent des gémissements irrépressibles. J'ai l'impression qu'Allan va me transpercer tellement il me pilonne fort, mais c'est exactement ce dont j'ai besoin. Je l'encourage même à accentuer encore le mouvement en lui attrapant un téton et en le faisant rouler sous mes doigts. Un cri rauque lui échappe. Il marmonne une phrase que, perdue dans le torrent d'eau et de sensation, je ne comprends qu'à moitié. Je crois qu'il me dit qu'il m'aime, ou qu'il me désire. Il parle de possession, d'envie de me prendre tout entière.

Puis il crie mon nom et déverse sa semence en moi après un ultime coup de reins qui me fait hurler de jouissance. Nos corps se convulsent au même instant, sans qu'il cesse pour autant de me marteler. Ses doigts n'ont pas cessé d'agacer mon clitoris, le faisant palpiter au rythme de notre orgasme partagé, et lorsqu'enfin, je le sens ralentir, ils viennent chercher l'entrée de mon intimité et s'y enfoncent, comme pour sentir encore plus la chaleur et le contact de ma peau. Ses mains ont beau être calleuses et faites pour le travail manuel, là, tout contre nos chairs réunies, elles me font frémir à nouveau. Quand je recommence à lui mordiller le cou, plus doucement cette fois, pour l'encourager à continuer, il émet un rire bas, la bouche contre ma tempe.

— Tu crois que j'en ai fini avec toi, sainte Marie ? gronde-t-il à voix basse, si basse qu'elle en est presque inaudible.

Puis, me calant contre la paroi pour m'empêcher de tomber, il se retire et dénoue mes jambes, me soutenant jusqu'à ce que mes pieds touchent le sol. Mes jambes flageolent, rendues tremblantes par un des plus beaux orgasmes que j'aie jamais vécus. À nouveau, un rire le secoue. Il me maintient d'une main sur le torse, puis me caresse la poitrine, les flancs et le ventre, longuement, comme il flatterait l'encolure d'un animal effrayé.

Je ne suis pas effrayée.

Mais quand il se met à genoux devant moi, un frisson me parcourt.

— Parce que moi, je suis loin d'en avoir fini avec toi, la sainte, me promet-il en m'embrassant sous le nombril, puis encore plus bas, et encore plus bas, jusqu'à ce que je pousse un nouveau gémissement et ferme les yeux.

Être vénérée, c'est plutôt sympa, finalement...

Au bout du compte, notre pause déjeuner s'étant trop éternisée dans la salle de bains pour qu'on ait le temps de faire autre chose que se rhabiller en catastrophe. En fait, on a fini par sortir de la douche quand l'eau est devenue glacée. Très pratique pour revenir à une température normale, moins sympa pour se rincer histoire de ne pas puer le sexe au boulot.

Résultat, on s'est partagé les sushis en quatrième vitesse et on a filé chacun en direction de notre bureau respectif, avec en prime une claque sur les fesses de la part d'Allan parce que, selon lui, je ne descendais pas l'escalier assez vite. Je préfère encore ça au petit bécot pincé des vieux couples qui ne savent plus s'embrasser. On s'est donné rendez-vous ce soir, « à la maison » – aka chez moi, puisque c'est là que Kerry a sa chambre « officielle » – pour notre première soirée officielle en famille. Joie, bonheur et charentaises.

L'après-midi s'est passée normalement : deux heures de tatouage, suivies d'un retour au monastère avec Djuka pour une séance d'Ombres qui m'a laissée sur le carreau, puis petit entraînement au krav-maga, en-cas sur place et, enfin, retour en ville pour récupérer Kerry à l'école et préparer le dîner en attendant que l'homme rentre au foyer. J'aurais jamais cru ça possible, mais c'est pas forcément désagréable, comme routine.

Faut dire qu'en guise de repas, j'ai dégainé mon téléphone pour commander des pizzas. Mais j'ai fait un effort pour m'adapter à mon rôle de bonne ménagère : j'ai mis la musique à fond les ballons, profitant de ce que la gamine était retranchée dans sa chambre pour faire ses devoirs, et récupéré l'intégralité du linge sale qui traînait un peu partout. Bizarrement, il y avait presque autant de sous-vêtements à Allan qu'à moi, dans les tas parsemant ma chambre. Ailleurs, c'était surtout des tee-shirts – toutes tailles confondues, je crains d'avoir déteint sur Kerry – et des affaires de sport, elles aussi mélangées. Puis lessives en série. C'est à peu près tout ce que je sais faire en termes de ménage, verser du produit dans un bac et appuyer sur des boutons. Le reste, ça dépasse tant mes compétences que ma motivation. Suffit de regarder cinquante centimètres plus haut et, promis, on voit plus la crasse ou les moutons. De toute façon, avec un chien, même à poil ras comme

Morag, c'est un peu un combat sans fin, donc autant économiser ses forces.

Quand Ballard arrive – j'ai toujours du mal à penser « Allan » quand je le vois débarquer en tenue de flic, puant encore le café froid, la cigarette et la misère du commissariat –, il lance un regard étonné à la pièce dont le sol est à nouveau visible, avant de me lancer un sourire en coin.

— Bigre ! Si c'est l'effet que ça te fait de... déjeuner avec moi, je vais me faire un devoir de te proposer des sushis tous les midis !

L'arrivée en trombe de Kerry, qui saute au cou de son père, m'évite d'avoir à lui répondre que c'est pas ses prouesses d'étalon, si appréciées qu'elles soient, qui me transformeront en bonniche à genoux. Je préfère nettement le voir, lui, dans cette position.

La suite de la soirée se passe entre moments de gêne où on se bouscule pour saisir un plat – ou à l'inverse, on se regarde en chiens de faïence sans trop savoir quoi faire ou dire – et moments d'hilarité devant notre maladresse. Allan décrit ses idées pour transformer les deux apparts en duplex. Kerry fait des plans sur la comète pour décorer l'espace central – son but : peindre l'escalier en bleu et suspendre des arcs-en-ciel à paillettes dans la trémie reliant les niveaux – tandis que je mets surtout l'accent sur la nécessité de conserver chacun un espace personnel.

Finalement, on tombe d'accord sur la priorité : cohabiter un peu avant de commencer à tout casser partout.

Et une fois la petite couchée, l'excitation retombe et le malaise revient.

J'ai du mal à garder le masque. J'ai beau me dire que non, je ne fais pas cavalier seul, non, je ne fuis pas, non, je ne cours pas au suicide, j'ai parfaitement conscience qu'Allan ne verra pas les choses de la même façon et j'ai du mal à soutenir son regard.

Finalement, après quelques minutes à touiller nos punchs dans un silence constipé, il finit par poser son verre sur la table basse.

— Bon. On va pas tourner autour du pot plus longtemps, hein ? Tu veux bien me parler de ce pavé que tu m'as pondu ?

Je m'étrangle avec ma gorgée de rhum. Toussote un moment, l'esprit paniqué.

Puis articule un « non » étouffé avant d'enfourner une nouvelle rasade d'alcool.

— Pourquoi ?

Mais il fait chier ! Il peut pas juste le lire, non, mon parpaing, plutôt que

chercher à me tirer les vers du nez ? Moi qui croyais que les flics étaient aussi obéissants que les militaires... alors que je m'apprête à le lui dire à voix haute, il secoue la tête.

— OK, de toute façon, je sais que c'est pas en te harcelant que je vais avoir le fin mot de l'histoire. (Puis il tapote le fond de son verre sur le plateau laqué de sa table basse.) Mais si j'accepte de le potasser, tu voudras bien qu'on en discute, après ?

Je réfléchis un instant. « Après », ce sera à mon retour. Et à ce moment-là, il ne sera peut-être plus d'humeur à vouloir me parler – plutôt à m'enfermer dans une cage, ou une cave, comme une adolescente privée de sortie jusqu'à mes cinquante ans.

Du coup, je lui tends la main.

— OK. Tu me jures de le lire, de m'écouter et de discuter avec moi après, je te jure de tout t'expliquer. Ça te va ?

Je sens que ma proposition le chatouille. C'est pas un poulet pour rien, il a ce sixième sens qu'ont la plupart d'entre eux, du moins ceux qui ont un peu de bouteille, pour sentir venir les plans foireux. Sauf que c'est ce qu'il a demandé, et il a trop peur que je me débine pour ne pas sauter sur l'occasion. On se serre la patte, comme deux boy-scouts bien élevés, et je résiste très fort à la tentation de lui cracher ensuite dans la paume pour sceller notre pacte.

Une minute après, son portable vibre. La sonnerie spéciale « boulot ». Allan grommelle quelques jurons choisis, mais décroche et file dans la pièce à côté. Je sais pas ce que c'est, mais je profite de la pause pour nous préparer une deuxième tournée de punch. Et je rajoute un comprimé de Lexomil dans le sien. J'en ai chipé une bonne poignée à Anne il y a quelque temps, au cas où j'aurais besoin d'un peu de marge de manœuvre à l'occasion. J'aurais jamais cru que je m'en servirais sur Allan. Ça aussi, ça me culpabilise un chouia, mais c'est pour la bonne cause. Il a le sommeil aussi chatouilleux que le mien, et je ne pourrai jamais m'esquiver cette nuit s'il n'est pas dans le coaltar.

À son retour, il m'adresse un sourire approbateur devant nos verres pleins et s'enfile aussitôt une nouvelle part de pizza – Kerry a à peine touché à la sienne, gavée qu'elle était d'excitation, de biscuits apéritifs et de nous savoir réunis.

Quand mon portable émet la série de bips destinés à me signaler l'heure de

me mettre en route, je ne dors pas. Comme d'habitude quand j'ai un programme inhabituel, mon horloge interne s'est calée en mode automatique et je me suis réveillée toute seule un quart d'heure plus tôt. Idéal pour vérifier qu'Allan en écrase bien comme il faut, pour me dégager de son emprise – il m'a clouée sous un bras et une jambe, comme si, même dans son sommeil, il sentait que j'ai dans l'idée de me faire la malle –, de me lever et m'habiller discrétos, puis de lui gribouiller un petit mot.

Demain matin, sur mon pavé, il lira « Pas en fuite. Pas en cavalier seul. Pas en mission-suicide. Pas la peine de torturer Basil, Dylan, Djuka ou Anne, ils ne savent rien. Je reviens vite. »

Il va être furax, mais moins que si je m'étais débinée sans rien dire.

Puis je me mets en route.

Sans le van, trop facilement reconnaissable. La moto.

Heureusement que Morag n'est pas aussi bruyante que Cullan au réveil, sinon, même avec une piqûre de tranquillisant pour mammouth, Allan se serait réveillé. Au lieu de quoi, ma tueuse fantôme me suit pas à pas, de la chambre au salon – obligation d'ingurgiter ma perfusion de café –, puis jusqu'au studio, où j'ai laissé les clefs de la Suzuki, et enfin dans son side-car, au pied du siège sur lequel j'ai balancé mon sac à dos contenant mon habituel nécessaire de survie. Lampes, bouffe, armes.

Le point de rendez-vous est situé au nord, à moins d'une demi-heure de route. L'endroit nous convient à toutes les deux, Mido et moi : assez proche de leur quartier général, d'après ce que j'ai compris, et sur l'itinéraire de ma destination finale.

Quand j'arrive sur place, les nanas sont déjà là. Du moins c'est ce que je me dis en découvrant une colonne de véhicules à l'air paramilitaire garée sur le parking du centre commercial. Comme moi, elles se sont garées en lisière des cercles lumineux créés par les lampadaires. Juste assez pour pouvoir sortir des véhicules sans se faire bouffer, pas assez pour que quelqu'un puisse y pénétrer sans se faire remarquer.

Je prends le temps d'inspecter le groupe. Mon portable reste dans une de mes sacoques de selle. Pas forcément envie de me faire harceler de coups de fil. Dans la bulle à ma droite, je vois que Morag fait pareil. Bon chien. Je repère d'abord un fourgon assez proche du mien, kaki et parsemé d'autocollants internationaux, façon hippie. Un 4 x 4 gris fumé à l'arrière recouvert d'une bâche – genre militaire. Deux Jeeps assez récentes, aux roues

démesurées, visiblement faites pour passer partout, et même en force s'il le faut, comme le prouvent les pare-buffles à l'avant. Et deux bus aux vitres recouvertes de panneaux antireflet, que je soupçonne plutôt d'être des dispositifs pare-balles et anti-« matage à l'intérieur ». Je soupçonne même que, depuis que j'ai béquillé ma Suzuki à proximité, plusieurs paires d'yeux m'observent derrière ; j'ai ce picotement révélateur sur la nuque.

Je parcours le parking du regard.

OK, repérée.

Une silhouette, collée derrière le socle lumineux d'un des lampadaires les plus éloignés, me tient en joue. J'imagine que si j'ai vu celle-ci, c'est qu'il y en a d'autres mieux dissimulées.

En temps normal, ça m'inciterait à faire demi-tour, mais comme j'ai prévu d'embaucher ces nanas pour assurer ma sécurité, je trouve ça plutôt rassurant. Du coup, je coupe le contact et descends de selle avec des gestes mesurés. Une fois les clés dans ma poche, j'ouvre la bulle de Morag et clipse sa laisse à son harnais avant de l'autoriser à descendre. Elle s'est vachement améliorée, question comportement, mais tant que je ne suis pas sûre que la situation ne va pas dégénérer, pas envie de la laisser libre de tout foutre en l'air. Puis, une fois la poignée enfilée à mon coude, j'écarte les bras de façon pas forcément très naturelle et m'avance vers le camion à l'air inoffensif. C'est probablement le plus important du convoi.

Comme prévu, quand j'arrive à portée de voix – ou de tir –, la portière passager s'ouvre et une femme en descend. La laisse tire. Morag a pilé et s'est raidie. Message reçu, il y a de la tension dans l'air. Je tire un petit coup sec dessus et elle se remet à avancer au même rythme que moi.

Au premier regard, on dirait une ménagère boulotte, le genre que je croise quasiment chaque jour devant l'école de Kerry : la petite quarantaine et autant de kilos en trop, des mèches décolorées pour masquer tant bien que mal les premiers cheveux blancs, pas de maquillage, et une tenue digne d'une soirée télé en maison de retraite – sabots en plastique coloré, leggings sous bermuda en jean faisant des plis au niveau des bourrelets des cuisses, superposition de tee-shirts, gilets et pulls taillés comme autant de serpillières, et colliers de pacotille visiblement faits par des mouflets sous acide. La classe totale.

Sauf que sous ses airs de mère au foyer, je décèle autre chose. Une raideur dans le port qui me laisse penser que les couches de tissu dissimulent plus un

gilet pare-balles que des mamelles surdimensionnées. Un renflement sur le flanc gauche indiquant la possibilité d'un flingue. Et surtout, une expression faussement décontractée quand elle s'approche de moi, où seuls les yeux, plissés et méfiants, inspectant aussi bien ma meule que moi, témoignent d'une vigilance sans faille.

Ça tombe bien, j'ai rien à cacher.

Je continue à m'approcher, les mains bien en évidence, l'air aussi serein que possible. La nana en face de moi ne peut pas savoir que j'ai un poignard dans ma manche, et que même à mains nues, si elle s'approche assez, elle ne fera pas le poids. C'est pas de la prétention, c'est de l'instinct de survie : j'ai suffisamment eu à me battre pour savoir ce que je vaudrais et être prête à me servir de mes atouts.

Arrivée à deux mètres de moi, elle s'arrête et me fait signe d'en faire autant. Morag pile à mes pieds, sans pour autant s'asseoir. Je n'ai jamais vu cette chienne poser les fesses par terre tant qu'elle n'était pas sûre d'être tranquille.

— Lily Turner ?

J'esquisse un signe de tête.

— Mido ?

Elle acquiesce. Sauf que c'est pas la bonne réponse.

Je fais demi-tour et commence à m'éloigner. Sa voix me retient.

— Hé ! Qu'est-ce qu'il y a ? On ne devait pas discuter ?

— Désolée, je ne traite pas avec les usurpatrices, lancé-je sans prendre la peine de me retourner. Je devais passer un marché avec la dirigeante des Sœurs de la lune, pas avec une de ses subalternes. (J'ai failli dire « sous-fifre », mais je me suis retenue.) Si Mido ne prend même pas la peine de se déplacer pour discuter contrat, je n'ai aucun intérêt à traiter avec vous.

— Mais c'est moi ! proteste l'autre d'un ton outré un peu trop exagéré.

Je me remets à marcher en direction de ma moto ; Morag semble réfractaire et renifle en l'air de tous côtés. Elle a senti les spectateurs. À ma droite, la nana qui me tient en joue lance des coups d'œil frénétiques vers le fourgon. Apparemment, ça ne se passe pas comme prévu. Tant mieux. Autant continuer sur ma lancée.

— Ça m'étonnerait beaucoup que « Mido » soit en passager d'un van camouflé, et se lance en éclaireur pour rencontrer une inconnue. Et j'imagine mal la dirigeante d'un groupe de mercenaires porter un gilet pare-balles trop

grand pour elle, et dissimuler un holster d'épaule sous tellement de couches de vêtements qu'elle ne pourra jamais dégainer à temps en cas de grabuge. À mon avis, « Mido » se trouve ou au volant du van, ou dans une des Jeeps, pour me foncer dedans si je fais un geste malavisé, voire derrière un des fusils qui doivent être braqués sur moi. Et je ne parle pas de miss Sniper qui panique à ma droite.

Une éruclation plus ou moins outrée retentit derrière moi, couverte une seconde plus tard par un rire que, sans le connaître, j'apprécie aussitôt.

Un rire franc, ouvert, dénué de peur comme de moquerie. Le rire de quelqu'un qui apprécie sincèrement une situation et se sait suffisamment en sécurité pour ne pas craindre de l'exprimer.

Je fais lentement demi-tour.

Comme je l'avais prévu, une des femmes du convoi a émergé d'un véhicule. L'arrière du van, dont la porte devait être juste poussée, pas fermée. C'est elle, Mido, sans le moindre doute.

Elle non plus ne correspond pas vraiment à l'image d'un chef de mercenaires – même si elle correspond plus au look que sa collègue.

Déjà, elle a l'âge d'être ma mère, avec certainement même une bonne dizaine d'années de plus qu'Anne. L'âge de la retraite. Des cheveux ondulés blond cendré, coupés en carré flou, et une frange assez longue pour qu'elle doive la couper régulièrement si elle ne veut pas que ça la gêne. Une silhouette plutôt dégingandée, mais avec des formes aux bons endroits. J'imagine qu'elle a dû avoir des gosses, mais qu'elle s'est assez bougé le cul pour avoir gardé des muscles là où il faut. Malgré la pénombre, je vois d'ici qu'elle a le teint basané des gens qui ont passé la majeure partie de leur vie au grand air, et des yeux plissés, comme par un abus de soleil. Contrairement à sa copine, si elle porte un gilet et un holster, ceux-ci lui sont suffisamment familiers et adaptés à sa morphologie pour ne pas l'encombrer. Par contre, impossible de rater le fusil à pompe qu'elle tient négligemment sur sa hanche, et l'espèce d'épée dont la garde dépasse du harnais qu'elle porte dans le dos.

— Bravo, première étape franchie, me lance-t-elle d'un ton moqueur. Mais qu'est-ce qui me prouve que tu es bien celle que tu prétends être, toi ? (Elle se tourne vers l'autre femme.) C'est bon, Jess, tu peux retourner en vigie. (Puis vers moi.) Alors ?

Je hausse les épaules.

— Le fait que je sois venue seule, et que je sois prête à payer pour

m'assurer vos services. C'est pas suffisant ?

— Pas forcément. Et encore moins quand on vient recommandée par ce connard d'Howell.

Ces mots font naître un énorme sourire sur mes lèvres.

— Ça nous fait donc un point commun : c'est un connard. Mais si vous êtes à la hauteur de ce qu'il dit, j'ai besoin de vous. Et si vous êtes des mercenaires, alors il suffit que j'aie de quoi vous payer pour louer vos bras, non ?

— Non. Contrairement à Basil, on a une éthique.

Cette fois, je ne tente même pas de réprimer ma surprise.

— Des mercenaires avec une éthique ? On va dire que c'est le paradoxe de la soirée. C'est quoi, vos critères ?

— Pas de kidnapping, pas de meurtre hormis en légitime défense, pas de prise d'otages.

— J'ai juste besoin qu'on couvre mes arrières, c'est tout. Si quelqu'un doit se salir les mains, je m'en chargerai toute seule, j'ai jamais eu besoin d'aide pour pisser.

Son rire retentit à nouveau, cette fois suivi de l'écho d'un autre, un peu plus loin, au niveau d'un 4 x 4. Apparemment, certaines de ses nanas partagent mon si élégant sens de l'humour.

— Juste une mission de sécurité, alors ? Pourquoi Basil ne t'a-t-il pas loué des hommes ?

— Parce que ça l'aurait mis en porte à faux vis-à-vis d'une tierce personne. Et que ses gars et moi avons eu quelques... différends, l'année dernière.

— Explique.

Je fais une grimace.

— Ils m'ont kidnappée pour vendre mon cul au plus offrant. Je me suis évadée en trucidant pas mal de leurs potes. Et mon compagnon est mort en tentant de venir me chercher. Trois bonnes raisons de ne pas vouloir les avoir dans mon dos.

— Tu m'étonnes ! Et te faire couvrir par des nanas, ça ne te perturbe pas ? (Brusquement, j'imagine Djuka à sa place. C'est exactement le genre de truc qu'elle aurait pu dire, avec le même air moqueur sur la gueule.) À moins que tu préfères les chiennes ? Tu sauras obéir aux ordres, suivre les instructions et respecter nos consignes ?

— Tant que mon objectif reste la priorité, on est d'accord. Et ma chienne

m'accompagne.

Elle hoche la tête.

— OK, tant qu'elle bouffe pas une de mes filles.

Je lève une main.

— Elle attaquera si on m'attaque. On va dire que c'est mon assurance sécurité au cas où quelqu'un aurait dans l'idée de se faire du pognon sur ma carcasse.

— Adjugé. Maintenant, tu montes dans le van, tu m'expliques ce que tu veux faire, on discute planning, budget et modus operandi, et si c'est bon, on met les voiles. Ça te va ?

Une heure plus tard, on est en route.

Mido a un peu fait la grimace quand je lui ai dit à quelle distance se trouvait mon point de rendez-vous, et sa mimique s'est transformée en quinte de toux, suivie d'un « tu te rends compte que tu te jettes dans la gueule du loup, là, quand même ? » quand je lui ai expliqué l'accord que j'avais conclu avec la partie adverse. Puis je lui ai décrit ma vie actuelle, fait le compte des immolations liées à mon existence – ou à la fausse sainte Marie – et les différentes évolutions que j'imaginai pour la situation. Et elle a admis qu'en effet, les choses ne pouvaient pas rester en l'état. Ni être laissées aux mains de la justice « officielle » de peur de bousiller le peu de liberté qu'il me reste et de mettre en danger mes proches si ça dérapait.

Donc...

Donc on a pris la direction de la capitale. J'ai laissé ma moto sur le parking. Elle aurait été trop facile à repérer là-bas, pas forcément utile pour l'opération et définitivement pas pratique pour discuter avec les nanas – faut bien organiser un peu les choses. Je suis donc montée à bord du bus de tête, Morag avec moi, et on s'est installées à côté de Mido, qui a pris le premier quart au volant.

Derrière nous, une dizaine de nanas occupaient les sièges du bus, donc une bonne partie avait été réaménagée pour créer des zones façon alcôve, des tablés communes et, dans le fond, des rangées de banquettes pour roupiller. La plupart des femmes étaient de ma génération, certaines de mon âge, d'autres plus vieilles, entre Mido et moi. L'une d'elles, enroulée dans un plaid et dont seule une touffe de cheveux blancs dépassait, émettait un ronflement sonore. Les autres pionçaient, jouaient aux cartes, préparaient leur

équipement ou, pour une, tricotait. Elles ont toutes levé la tête quand Morag et moi avons grimpé l'escalier et quelques marmonnements ont retenti à l'apparition de ma chienne. À son honneur, elle n'a pas répliqué. Voyant qu'on les regardait sans rien dire, elles se sont remises à leurs activités. Visiblement, une fois que Mido avait scellé un accord, tout le monde estimait que c'était bon. Dans un coin, un tas de fusils trônait. J'ai haussé un sourcil.

— Comme les scouts, on est toujours prêtes, m'a lancé Mido.

— À... faire du tricot ?

Mido m'a asséné une claque sur la nuque.

— Fous-lui la paix, chica, elle a assez de soucis comme ça pour que t'en rajoutes. On déstresse comme il peut.

Je me suis installée sur le siège passager.

— En... tricotant ? ai-je lâché d'un ton dubitatif – perso, ça m'a jamais paru particulièrement délassant, comme activité, comme le repassage ou passer la serpillière.

Elle a haussé les épaules.

— Son gosse est malade et elle a peur que son ex profite de notre absence pour faire un raid sur la base et tenter de le récupérer. Mais c'était à son tour de participer et elle a refusé de rester en arrière.

Un regard en biais m'a suffi à lui faire comprendre que je ne pigeais que dalle à ses histoires. Mido a poussé un soupir retentissant.

— À part te donner mon numéro et t'indiquer qu'on avait des ovaires, Howell t'a expliqué un peu d'où on vient et ce qu'on fait ?

— En fait, c'est même pas lui qui m'a refilé tes coordonnées. Il ne voulait pas se mouiller.

Elle a lâché un rire bref.

— Comme ça m'étonne. Pour faire bref : avant, enfin : avant les Ombres, je tenais un refuge pour femmes battues. Sauvetage, hébergement, protection juridique et matérielle, et aide à la réinsertion. (Elle me jette un regard en coin.) Tu connais ? (Je fais signe que non. Bien sûr, j'en ai entendu parler, mais j'ai jamais pratiqué. Solitaire un jour, solitaire toujours.) C'était pas facile tous les jours, j'ai vu pas mal de mochetés, mais ça marchait plutôt bien. Sauf qu'avec l'arrivée des Ombres, tout a changé. Les gens ont changé. Le nombre de femmes battues a crû de façon exponentielle. Non seulement les gens sont devenus plus violents, mais la rue est devenue encore plus dangereuse, pour celles qui n'avaient plus de foyer, ou dont celui-ci devenait

une prison. En quelques années, ma cellule a débordé. J'ai perdu des filles. Qui sont retournées chez elles, faute d'avoir pu s'en sortir. Que leurs maris ont récupéré de force. Et j'en ai vu de plus en plus arriver trop tard, blessées, brisées, torturées aux Ombres, à peine humaines. J'ai compris qu'on ne pourrait plus faire face longtemps.

— Alors tu as décidé de jouer les Rambo ?

— Non. J'ai décidé, ou plutôt on a décidé, avec certaines de mes plus anciennes recrues, qu'on allait prendre les choses en main pour essayer de faire évoluer les choses. Ne plus se contenter de la réinsertion, mais viser l'autonomie. Écumer les rues en quête de réfugiées. Proposer un métier à celles qui voulaient rester avec nous. Faire de la prévention et de la protection. On est devenues une entreprise de surveillance et de sécurité privée, axée sur l'aide et l'assistance aux femmes.

J'ai haussé un sourcil.

— Pourquoi on a parlé pognon, si c'est de l'assistance ?

— Parce qu'il faut bien vivre, nénette ! Et que t'es pas en situation de te faire tabasser par ton mec ou retirer ton gosse.

J'ai fait la grimace.

— T'inquiète, des gnons, je m'en suis pris ma part. Et j'ai une gosse.

Elle m'a regardé avec surprise. J'ai détourné le regard. Pas envie de parler de Kerry, même si cette quasi-inconnue me faisait l'effet de ne plus tellement l'être.

On a continué à papoter ainsi jusqu'à la fin de son tour. Quand on s'est arrêtées, deux heures plus tard, pour faire le premier changement de conducteur, on en était au quart du trajet et je commençais à mieux comprendre pourquoi ce groupe parlait de « sœurs ».

Toutes ces nanas, que Mido et moi avons croisées quand on a remonté l'allée centrale pour aller squatter les banquettes du fond, avaient vécu l'enfer, fui mari, petit ami ou foyer violent pour ne pas être détruite, parfois seules, parfois avec un ou plusieurs gosses sous le bras. Et toutes avaient trouvé avec Mido un nouveau foyer, repris confiance en elles et appris à se battre pour se protéger, gagner sa croûte et veiller sur les autres. Sororité. Je peux comprendre le concept.

En fait, ai-je songé en m'allongeant sur la banquette, plus confortable qu'elle n'en avait l'air, si je les avais rencontrées quinze ans plus tôt, je me serais peut-être épargné quelques bonnes années de fight et de galère.

Alea jacta est, on ne refait pas le passé. Je ne serais pas celle que je suis si j'avais pas eu à me battre pour survivre.

Puis j'ai sombré dans un sommeil lourd, bercée par le grondement du moteur du bus.

Chapitre 9

— Tu es venue seule ?

— Tu te doutes bien que non, dis-je en levant la main pour mettre en évidence la laisse de Morag.

Comme si la soixantaine de kilos de chien de combat n'était pas assez évidente comme ça. Par sécurité, je lui ai mis une muselière, histoire que sa présence passe mieux. Bon, après, mon interlocutrice n'est pas obligée de savoir que je ne l'ai pas fermée, histoire que Morag puisse jouer des crocs si besoin.

Les deux chiennes – celle à quatre pattes et celle en blouse blanche – échangent un regard aussi froid que méfiant. Je sens que l'autre est à deux doigts de faire machine arrière, mais elle hésite.

— C'est pas négociable. J'ai accepté de venir dans ton domaine, je garde mon chien.

— Elle reste dehors.

— Alors moi aussi. (En face de moi, la femme pince les lèvres.

Brusquement, une réminiscence de mes six ans revient. Elle avait déjà ce tic à l'époque. Ma mère avait dit qu'elle semblait sucer un citron.) C'est elle et moi, ou aucune des deux.

— Et à part elle, personne d'autre ?

— T'as qu'à regarder par toi-même...

La femme inspecte la place d'un regard inquiet, sans pour autant remarquer les trois tireuses embusquées sur les toits les plus proches. Amatrice, va !

— Je ne vois personne.

— J'ai pas dit que j'avais amené une armée. Juste que j'ai des renforts à portée de main au cas où tu ne respecterais pas notre accord. Ton centre est sécurisé ?

Elle hoche la tête.

— J'ai fait vider les lieux sous prétexte d'une « réinitialisation des

systèmes informatiques ». Les programmeurs ont râlé, mais de toute façon, c'est ce qu'ils font en permanence. Le fait de leur payer quand même la soirée les a fait taire. (Elle me lance un coup d'œil mauvais.) Tu me reviens cher... sainte Marie.

Je lui adresse un rictus de piranha.

— C'est la rançon de la gloire, chérie. T'aurais préféré que je débarque avec un bulldozer, ou que je contacte un de tes concurrents ?

— Ça n'aurait pas été dans ton intérêt, rétorque-t-elle en me faisant signe d'entrer dans le bâtiment.

J'ai pris soin d'enfiler des vêtements larges, empruntés à une des nanas de Mido, pour déformer ma silhouette, et un hoodie avec une capuche qui me dissimule le visage. Morag porte son manteau anti-Ombres, sous lequel elle pourrait aussi bien être un dogue, un mastiff, voire un mouton un peu difforme. J'ai beau avoir demandé à Harriett Northman l'assurance que l'endroit serait déserté et les systèmes de sécurité éteints lors de ma visite, je ne lui fais pas confiance. Et quand je vois une lumière rouge palpiter discrètement à droite de la porte d'entrée, je sais que j'ai bien fait. Je pile net.

— Une caméra ?

Elle se retourne et suit mon regard.

— Non. Scanner de reconnaissance rétinienne. Je l'ai activé dès le départ du personnel d'entretien. (OK, c'est donc pour ça qu'elle ne m'a pas donné rendez-vous plus tôt dans la nuit. Parce que bon, 23 heures, ce n'est pas l'horaire le plus logique non plus, pas vrai ?) Personne ne peut entrer ici sans que son identité ait d'abord été vérifiée. (Elle me lance un coup d'œil froid.) Tu sais ce que c'est, avec la médiatisation : on est bien obligée de protéger son intimité.

Je lâche un rire amer.

— Oui, ou ses recherches clandestines, ou les tests illégaux pratiqués sur des cobayes humains.

La raideur subite de ses épaules, sous sa blouse immaculée, m'indique que le coup a frappé juste. Elle se remet à marcher dans le couloir aseptisé, mais sa démarche est plus saccadée, comme si elle se retenait d'accélérer le pas ou d'avoir un geste violent. Ça tombe bien, moi aussi. Mais elle ne répond pas ni ne se retourne.

On continue à longer des portes – toutes fermées. Au passage, elle me décrit les pièces. Accueil, secrétariat, comptabilité, salle d'attente, bureaux

administratifs, espace de prélèvement, cuisine et salle de pause, archives, salle de conférence. Au premier étage se trouvent toutes les salles techniques, de microbiologie et de biologie moléculaire, les salles de stockage, la laverie et les « espaces déchets ». Elle m'explique ensuite qu'au deuxième, ce sont les laboratoires d'anatomie et de cytologie, avec les zones de macroscopie, les salles de traitement de machines histologies, les archives, ainsi qu'une zone dédiée aux analyses vétérinaires – dois-je en conclure qu'ils testent aussi les Ombres sur les animaux ? – et des salles d'entreposage des échantillons, cobayes – bingo et beurk – et d'autopsie – méga-beurk. Puis elle se retourne vers moi pour m'adresser un sourire.

— Et le troisième, où nous allons, c'est mon domaine : le laboratoire de cytopathologie. Nous étudions les Ombres en tant qu'organismes cellulaires isolés ayant un effet pathologique sur les êtres dont ils se nourrissent, humains, animaux, etc. C'est pourquoi nous travaillons en lien direct avec le laboratoire d'histologie, qui étudie la morphologie des tissus affectés, de microbiologie et vétérinaires.

J'ai l'impression que ça dure des heures. Je me demande presque si elle n'espère pas nous faire perdre du temps pour me piéger ici, ou si des renforts ne sont pas censés arriver d'un instant à l'autre. Enfin, elle s'arrête devant un ascenseur et cesse sa logorrhée. Elle me scrute d'un air attentif, comme si elle espérait un commentaire. J'en fais un :

— Non.

Cette fois, elle affiche un air stupéfait.

— Comment ça, « non » ?

— Je refuse de m'enfermer dans une petite cage métallique avec toi. J'ai déjà donné.

Harriett pousse un soupir exaspéré, comme si j'étais une gamine capricieuse. Désolée, mais non seulement j'ai jamais aimé ce genre de boîte pour sardines humaines – surtout quand elles sont susceptibles de tomber en panne et de se transformer en prison –, mais l'idée de partager un espace aussi confiné avec cette femme dont la seule présence m'insupporte m'est juste intolérable.

— Y a bien un escalier. Ça te fera digérer des donuts du jour.

— T'étais déjà une petite teigne quand t'étais gosse, je vois que t'as pas gagné en politesse.

Je montre les dents.

— Ça fait généralement cet effet, quand on torture une gosse et qu'elle finit par devoir se démerder seule une fois ses parents assassinés.

Harriett lâche un hoquet et me fixe d'un air incrédule.

— Tes parents sont morts ? Je suis vraiment navrée, ils m'avaient fait l'effet de gens bien. Ça n'a pas dû être facile, pour toi, après...

Soudain, je refuse d'en entendre plus. Que cette connasse me tutoie, me parle d'égal à égal ou tente de m'enpifrer, OK, c'est dans l'ordre des choses. Mais je refuse qu'elle salisse le nom de mes parents en osant parler d'eux. Elle n'a pas le droit.

Sans la regarder, je me penche vers Morag et déclipse sa laisse. Harriett lui jette un regard effrayé. Mais c'est pas d'elle qu'elle devrait avoir peur. Parce que l'instant suivant, je profite de ce que son attention est focalisée sur ma chienne pour lui passer la laisse autour du cou et serrer un chouia, en avançant juste assez pour la plaquer au mur. Comme elle est plus massive que moi, je suis obligée de la déséquilibrer pour la forcer à reculer, mais c'est une scientifique, elle n'a pas l'habitude du combat, et elle perd l'équilibre assez facilement. Une fois nez à nez, je constate qu'elle est en fait un chouia plus petite que moi. Ses yeux globuleux me fixent avec terreur et son teint s'empourpre rapidement. Peur et manque d'oxygène. Elle m'agrippe les poignets, mais sa panique l'empêche d'avoir une prise solide. Au pire, je m'en tirerai avec quelques égratignures. Je rapproche encore plus mon visage du sien et ma bouche, de son oreille.

— Maintenant, écoute-moi bien, salope, parce que je ne me répéterai pas. Je suis venue ici pour tirer les choses au clair et faire cesser ces conneries d'immolation. Alors on va faire un deal, on va régler cette histoire cette nuit et, après, on repartira chacune dans notre direction et ce sera fini. Mais la première règle, c'est moi qui vais la fixer : tu parles pas de mes parents, tu parles pas de la gamine que j'étais, tu parles pas de ce que j'ai subi. J'ai rien oublié ni pardonné. Alors un mot de travers, et c'est pas ma chienne qui t'arrache la gorge, c'est moi. Pigé ?

Elle ouvre la bouche, me souffle une haleine lourde au visage, mais ne parvient pas à articuler un mot. Je la vois hocher frénétiquement la tête, un mouvement de pantin désarticulé, mais je ne cède pas. Au contraire, je resserre encore un peu plus la bride. Harriett émet un gémissement de lapin qui voit la marmite arriver.

— Pigé ?

Cette fois-ci, elle réussit à larguer un « oui » qui ressemble à un pet foireux. Je relâche un peu la bride. Morag me scrute d'un air interrogateur, comme si elle s'étonnait de me voir mettre une humaine en laisse. Si elle savait à quel point j'ai plutôt envie de la foutre en cage...

Puis je retire la longe. D'un coup sec, dans l'espoir de cingler un peu le double menton de Mme Savant fou.

— Et on prend l'escalier.

Elle se masse la gorge d'un geste précautionneux et me regarde en biais, mais son expression maussade est à présent teintée d'une bonne dose de peur. Tant mieux. Je préfère ça à son assurance de tout à l'heure, qui me donnait quasiment l'impression d'être redevenue la gamine à la merci de médecins sadiques.

— J'ai mal à la jambe, proteste-t-elle d'une voix faible. Tu sais ce que c'est.

Je lui adresse mon plus beau sourire et brandis la laisse.

— Certainement mieux que toi. Alors si je peux le faire, y a pas de raison que tu te bouges pas le cul.

Avec un soupir vaincu, elle esquisse un geste d'abandon et m'indique une porte où, effectivement, un sigle indique la présence d'un escalier.

— Troisième étage. À toi l'honneur.

Je suis sympa, je ne réclame même pas à ce qu'elle passe devant. Parce qu'à peine ai-je entamé la montée, Harriett sur mes talons, soufflant déjà comme un bœuf, que Morag me laisse partir devant et attend que l'autre femme l'ait dépassée pour la suivre pas à pas, comme si elle guettait le moindre faux pas pour lui bouffer les jarrets. Je soupçonne que mon extortionnaire n'est pas près de ralentir le rythme, avec le souffle chaud de ma tueuse fantôme qui lui colle au derche...

Quand je pénètre dans le laboratoire à proprement parler, l'atmosphère me prend à la gorge. J'avais oublié. Certes, tous les labos se ressemblent et celui-ci ne fait pas exception, avec son carrelage blanc, ses néons froids, ses longues paillasse faïencées ou recouvertes d'inox, ses rangées d'ordinateurs, de scanners et d'appareils d'analyse qui, bien que tous en veille à cette heure-ci, émettent néanmoins un bourdonnement continu et des chapelets de lumières. Non, ce que j'avais pris soin d'effacer de ma mémoire, c'était l'ambiance. L'odeur. L'impression d'entrer dans un sanctuaire dépourvu d'humanité. Les relents de produits chimiques, de nettoyeur, de chaleur

informatique et de peur. Cette dernière est tellement forte que je suis prête à parier que dans une pièce mitoyenne se trouvent des rangées de cages ou d'aquariums peuplés de cobayes et autres rats de laboratoire, même si rien, dans cette pièce, ne laisse soupçonner quoi que ce soit. Aux murs, des radios, tests de Rorschach et autres graphiques médicaux parsemés de taches de couleur et encadrés servent de décoration. Je vois des diplômes exhibés dans un coin, des liasses de feuilles d'analyses vomies par la gueule d'une imprimante et des monticules de feuilles annotées devant certains postes informatiques. Une baie vitrée, derrière un long plan de travail parsemé d'écran, m'évoque une chambre d'interrogatoire ou d'expériences. De mauvais souvenirs dans les deux cas.

J'esquisse un mouvement de recul, et m'interromps en sentant, dans mon dos, la présence d'Harriett, qui avait pris du retard lors de la grimpe.

Pas envie de lui laisser percevoir mon malaise, alors je prends mon courage à deux mains et entre dans la pièce comme en terrain conquis. Et après tout, je l'ai conquis. Par mon sang et ma souffrance. J'aurais même le droit d'y foutre le feu, si j'en avais envie, en guise de dédommagement, et c'est pas dit que je ne le fasse pas d'ici la fin de la nuit.

Derrière moi, Harriett halète comme un soufflet de forge. Elle s'appuie d'une main à la porte à hublot et me fait signe de traverser la pièce.

— Mon bureau est tout au fond. On y sera plus à l'aise pour discuter.

Je hausse les épaules, mais me dirige vers la porte entrouverte qu'elle me désigne.

— C'est pas comme si ça allait prendre la nuit, non plus. Les négociations seront vite faites.

Je l'entends s'étrangler à moitié dans ses bourrelets de cou.

Autant poursuivre.

— Pour ma part, je veux qu'on me foute la paix et que les gens cessent de se faire cramer en mon nom.

— Je ne le leur ai jamais demandé..., proteste-t-elle.

— Et mon cul, c'est du poulet ? Si c'est pour me raconter des salades, c'était pas la peine de me faire grimper l'Everest. Donc ou on joue franc-jeu, ou je retourne dans mes pénates.

— D'accord. Plus d'immolations. Et à part ça, qu'est-ce que tu veux ?

Je m'étais plantée, ça a bien pris toute la fin de la nuit. Mais au final, et

malgré plusieurs quasi-ruptures de la discussion, on est parvenues à un accord.

C'est ce que j'explique à Mido quand je la rejoins sur la grand-place où elle m'attend en grillant une clope. Quand je m'étonne de la voir fumer, elle me souffle une bouffée au visage.

— OK. J'avais pas prévu ça.

— C'est thérapeutique.

Mais bien sûr ! Je hausse un sourcil sceptique.

— Si si. Anti-inflammatoire pour mes rhumatismes, et anxiolytique pour mon métier. Cultivé maison, sans OGM ni produits chimiques. Je fais tourner l'économie locale. (Elle me tend son joint.) T'en veux ?

Grimace.

— Nan. Moi, pour me détresser, je préfère cogner sur les gens, c'est plus efficace.

Elle ricane de façon parfaitement narquoise.

— Et donc, ton usurpatrice, tu l'as tapée ou vous avez réussi à trouver des points d'entente ? J'avoue que je m'attendais à moitié à devoir lancer la cavalerie pour te récupérer ; j'étais persuadée qu'elle tramerait un mauvais coup.

— Moi aussi. Mais faut croire que mon jus vaut encore plus cher que ce que je pensais.

C'est aussi pour ça que j'ai pas voulu tirer sur son joint. Outre le fait que j'aime ni le goût ni l'effet que ça me fait, mais après m'être fait prélever un litre et demi de sang – la quantité du « don » a été la plus longue à négocier –, je suis déjà au bord de l'évanouissement, pas besoin d'en rajouter.

Mido scrute mon visage. Malgré le hoodie, ma pâleur – je me suis aspergé la tronche d'eau dans les toilettes, mais à part me congeler les joues, ça n'a pas eu beaucoup d'effet sur mon joli teint de noyée – doit lui sembler inquiétante, car elle tire une madeleine d'une poche et me la tend.

— Y en aura d'autres au camion, et des boissons énergisantes pour te remettre. Tu as réussi à obtenir ce que tu voulais ?

Et même plus, mais ça ne la concerne pas, donc je me contente de hocher la tête et de mordre dans le gâteau. Fourré à la framboise – enfin, « parfum framboise » – bien dégou, mais le sucre va me faire du bien.

— Tu ne veux pas me dire ?

— Moins t'en sais, moins on pourra te faire chanter ou me faire pression.

Mais j'ai réussi à obtenir l'arrêt des immolations et pas mal d'autres avantages, y compris la fin de sa propagande de secte.

Puis je me fends d'un bâillement hippopotamesque qui lui permet d'admirer jusqu'à mes molaires et ma lnette.

— Bon, par contre, je suis crevée. C'est possible qu'on mette les voiles avant l'aube et que je roupille dans le bus ?

Mido jette un coup d'œil au ciel, entre les immeubles. L'horizon s'éclaircit déjà à l'est. On ne sera pas sortis de la ville avant le lever du soleil, mais si on pouvait au moins quitter les environs immédiats du labo d'Harriett et des troupes qu'elle peut avoir rameutées pour m'empêcher de fuir, ça m'arrangerait.

Parce que non, je ne l'ai pas tabassée, mais par contre, je ne me suis pas gênée pour l'assommer et l'enfermer dans les chiottes juste avant de partir – non seulement ça m'assurait qu'elle n'appellerait pas de renforts dès que j'aurais le dos tourné, mais ça m'a également fait énormément plaisir. Et j'ai même pris la peine de bidouiller la serrure pour donner l'impression qu'elle s'était enfermée dedans, histoire que ça donne l'impression qu'elle a fait un malaise et s'est assommée en coulant un bronze. La grande classe.

Quand je raconte ça à Mido, d'une voix de plus en plus pêteuse – et pas par la faute de son en-cas, elle éclate d'un rire de hyène.

— En général, on prône la non-violence envers nos sœurs, mais là, j'avoue que je trouve ça approprié.

— La non-violence ? Je rêve ou t'avais un fusil à pompe à la main quand on s'est rencontrées ?

— Cartouches de détresse calibre 12/70. compatibles sur tous les fusils de chasse, éclairantes et longue portée. Idéales pour se protéger la nuit... (puis elle me jette un regard en coin) ou pour faire des gros trous en cas d'attaque au corps à corps.

Je sais, j'ai déjà pratiqué.

Le temps de revenir au bus, garé deux rues plus loin, je titube à moitié et seule la présence de Morag, à mes côtés, m'empêche de m'effondrer. Curieusement, Mido ne me propose pas son soutien, même si elle ne peut pas ne pas avoir constaté mon état. Je crois qu'elle a parfaitement saisi que je ne l'aurais pas accepté. Pour la première fois de ma vie, je ressors d'un labo par ma propre volonté, consciente et plus ou moins victorieuse. Hors de question que ça se passe autrement que sur mes deux jambes.

Par contre, les trois marches pour monter à bord me font l'effet d'autant d'Annapurna, et je m'effondre directement sur l'une des banquettes au fond. Pas d'accueil en fanfare pour la sainte, mais les nanas qui tenaient la vigie durant la mission affichent un air soulagé de nous voir revenir indemnes. Je sais que Mido leur a transmis la réussite de l'opération par le biais de son oreillette, mais c'est pas pareil que de le constater de ses yeux. Aussitôt, elles démontent leur matos. L'une d'elles démarre le bus.

Morag saute sur la banquette à mes pieds.

Je n'ai pas le temps de compter jusqu'à trois que je ronfle déjà.

Quand je me réveille, j'ai l'impression d'avoir à peine dormi cinq minutes. Je suis courbaturée, j'ai un réacteur d'avion dans le crâne, et la vessie pleine à exploser. Un regard autour de moi révèle que les nanas dorment aussi. Vivent les nuits blanches. Les rideaux sont tirés, mais la lueur qui filtre à travers m'indique que le soleil s'est levé depuis belle lurette. Il doit être environ midi, ce qui signifie que si on arrive bien en fin de journée comme prévu, je n'aurai été absente que trente-six heures. On peut même pas appeler ça une fugue, c'est à peine une promenade de santé. D'où je reviens comme les rois mages, avec la gueule enfarinée – sauf qu'ils devaient appeler ça du maquillage – et pas mal de bonnes nouvelles.

Comme la nana au volant a l'air de très bien se débrouiller sans moi et que ses copines continuent à ronfler – celle aux cheveux blancs, je n'aurai même pas vu sa tronche de toute l'opération, à croire qu'elle carbure au Vtranquil –, je continue à somnoler sur ma banquette. Quelqu'un a eu la bonne idée de me recouvrir d'un plaid et de déposer une bouteille de jus de fruit et des biscuits – heureusement sous blister, sinon, Morag n'en aurait fait qu'une bouchée – à mon chevet. Quand je regarde à mes pieds, je vois qu'une gamelle d'eau a aussi été déposée pour ma chienne – à bonne distance, quand même – ainsi qu'un truc qui devait être un sandwich jambon-fromage avant que ma mémère n'en laisse que des miettes et des traînées de salive. Je tends le bras, récupère un sachet de biscuits, et en mâchonne deux sans conviction avant de sombrer derechef dans un sommeil réparateur.

Trois heures plus tard, j'émerge avec la sensation d'avoir été exhumée de mon cercueil : un sale goût dans la bouche, la migraine, les yeux remplis de sable et la gueule de bois. Même effet qu'une séance d'Ombres, version chochette. Je me rince le gosier avec ce qu'il reste de boisson et fais le bilan

de la nuit dernière.

OK, j'ai perdu une bonne quantité de sang. Pire, je l'ai donné. Ça me fait encore plus mal que ce soit volontaire, j'ai l'impression d'avoir vendu mon âme au diable.

Mais j'ai quand même obtenu – et j'ai un papier pour le prouver – l'engagement d'Harriett à tenter en priorité d'en tirer un vaccin et/ou un remède aux Ombres, et ce sans cobayes humains. Point non négociable, elle se démerdera comme elle peut, tant pis pour nos amis les animaux. J'ai aussi l'assurance qu'il n'y aura pas d'autres prélèvements sur ma pomme. Pas question de me faire vampiriser à vie. Si j'ai accepté de larguer autant de jus, c'est bien pour qu'elle en ait des réserves suffisantes pour l'étudier et essayer de le synthétiser. Et si ça lui suffit pas, tant pis pour elle, elle aura gâché sa chance. Moi, je suis couverte.

Là où j'ai déjà envie de me fendre la poire, c'est ma seconde victoire, peut-être la plus jouissive si ce n'est la plus importante : la gratuité de tous les produits médicaux ou pharmaceutiques qui découleront de mon sang. Autrement dit : Basil, tu l'as dans l'os.

Je ricane déjà de la tronche qu'il va tirer. Perdant sur toute la ligne, pépère.

Rien que pour ça, j'ai hâte d'être de retour à la maison. Enfin, non : au monastère. Parce que non seulement il vaut mieux que j'aille retrouver mes ouailles au plus vite pour les rassurer sur ces histoires d'immolation – et les décourager de continuer – et signaler à Dylan de prévenir au plus vite tous ses contacts qu'il n'y aura plus de « nouvelle sainte Marie » et de sacrifices, mais j'ai pas forcément envie de me mettre à portée de main d'Allan tant que je n'ai pas annoncé mes bonnes nouvelles au plus grand nombre. Histoire de me protéger au maximum. Parce que j'ai beau avoir été prudente, n'avoir même pas pété un nez ni insulté de flic, je sais que ma petite expédition, toute couronnée de succès qu'elle ait été, l'aura mis dans une rage noire.

Donc, direction le monastère. Ce qui me permettra aussi de solder mes comptes avec les Sœurs de la lune, vu que c'est là-bas que j'ai entreposé mes économies.

Je continue à rêvasser. Mine de rien, la perspective du règlement de comptes avec Allan me perturbe, tout comme le doute sur notre relation. Normalement, cette question devrait être réglée : on tente la vie commune. Mais est-ce qu'il voudra toujours essayer après ce coup foireux ? Et c'est con à dire, mais alors que je devrais me dire que tant mieux – il est invivable,

manipulateur, possessif, dominant, macho et que je me débrouillerais mieux sans lui pour me mettre des bâtons dans les roues –, l'idée qu'il puisse vouloir faire machine arrière me tracasse. À croire que je me suis attachée à ce grand benêt.

Du coup, je préfère penser à autre chose. À la réaction de Kerry, par exemple. Non, mauvaise idée, elle aussi va m'en vouloir à mort.

Djuka ? Heuuu...

Anne ? Hum.

Dylan ?

En fait, à part Basil, je crois que, quels que soient l'endroit et l'interlocuteur, tout le monde va me tirer la tronche. Ben tant pis. Ils feront plus la fête quand ils apprendront qu'une fois de plus, Lily Turner a tiré son épingle du jeu.

Quand on s'arrête devant les grilles du domaine Howell, le ciel s'assombrit déjà. Comme si les nanas avaient senti que je n'étais pas pressée de revenir, elles ont mis la pédale douce sur le trajet. On a multiplié les pauses, pris le temps de déjeuner dehors et elles ont passé quasiment une heure à se refiler un téléphone protégé pour se passer leurs proches restés « à la base », où que ça puisse être.

Au bout d'une éternité de papotages maternels, Mido a récupéré l'appareil et me l'a tendu.

— Tu veux informer quelqu'un de ton retour ?

J'ai fait la grimace.

— Mauvaise idée.

Elle a ricané.

— Alors comme ça, la sainte intrépide a peur de quelque chose... J'ai hâte de rencontrer celui qui a réussi à dresser la célèbre fugitive.

Nouvelle grimace, cette fois devant le terme « dresser ». Désolée, je suis pas un chien, même si j'aurais été fière d'être l'un d'eux. Devant mon expression, Mido m'a tapoté l'épaule.

— Désolée, c'était peut-être pas la phrase la plus heureuse. J'ai juste du mal à imaginer que tu puisses avoir peur de la réaction de quelqu'un.

Détournement de regard.

— Pas forcément de sa réaction, peut-être juste de comment il aura ressenti mon... expédition. (Puis je l'ai regardée dans les yeux.) J'ai jamais eu à

rendre de comptes à qui que ce soit, je me suis toujours débrouillée seule, envers et contre tout. Peut-être un peu comme certaines des femmes de ton groupe. J'ai du mal à me faire à l'idée de devoir prévenir, avertir, organiser en fonction des autres... tout ça. C'est ni dans mes habitudes, ni dans ma façon de vivre.

Elle a hoché la tête.

— Je comprends. Mieux que tu le crois. Tu sais, si j'ai choisi cette voie, c'est parce que mes « filles » ne sont pas les seules à en avoir bavé dans la vie... Au départ, j'étais pas comme ça.

OK. Je crois que je vais la présenter à Anne, elles auront certainement des choses à se dire, autour d'un verre de pif et d'un pétard.

Puis le portail du monastère s'est ouvert. J'ai retenu mon souffle.

Personne.

Pas d'Allan fulminant comme un cavalier de l'Apocalypse, pas d'Anne hystérique, pas de Djuka réprobatrice. Juste les vigiles en faction sur les miradors, et même pas un fanatique dans la cour.

Bizarre.

On est entrées.

J'ai fait garer les filles dans la cour, sans bloquer le passage, puis les ai menées dans le réfectoire, et conduit Mido devant le bureau de Basil, pour qu'ils mettent au point les bases de leur « accord ». Si tant est qu'ils y parviennent.

Une fois devant la porte, elle m'a arrêtée d'une main sur le coude.

— Au fait, concernant notre paiement...

— C'est bon, j'ai des économies ici, je te file les billets dès que tu ressors de ta réunion... si tu en ressors en un seul morceau.

Elle m'a adressé un sourire crispé.

— Justement, je me demandais si on ne pouvait pas en rediscuter les termes.

Ah ? En général, je n'aime pas trop ça, un deal est un deal. Mais vu que tout s'est mieux passé que prévu, ça pourrait être à mon avantage.

— En quel sens ?

— Les sous, on en a. Pas forcément beaucoup, mais assez pour les prochains mois. Par contre, ce qui nous manque, c'est... c'est des renforts. Des compétences inédites, des contacts inhabituels... Le genre de choses qu'une nana acquiert en traînant avec des nomades et en se débrouillant toute

seule pendant des années.

Ma foi, ça pourrait être intéressant...

— Et dans quelle mesure on agirait ?

— Tu nous devrais un coup de main, à notre demande, avec possibilité pour toi d'accepter ou de refuser.

— Et si je refuse chaque fois ?

Elle a fait la moue.

— Bizarrement, je ne m'inquiète pas trop. Je te crois du genre à préférer te débarrasser d'une dette au plus vite plutôt que la laisser traîner dans l'espoir de ne jamais avoir à la payer.

C'est pas faux. C'est également pour ça que j'ai aussi envisagé de refuser sa proposition et d'en rester aux termes de notre premier accord, mais... mais vu la somme, autant garder un peu d'argent en réserve, au cas où j'aurais à nouveau besoin de leurs services à l'occasion.

Une fois Mido en « entretien privé » avec Basil, je suis partie à la recherche de mon comité d'accueil.

Personne.

Réfectoire : des nanas de Mido et quelques mercenaires, qui se regardaient en chiens de faïence.

La salle d'entraînement : vide.

La cour : déserte.

Les chambres : pas allée voir, le voyeurisme, c'est pas mon truc.

C'est dans le bâtiment voisin, dans le couloir menant à la salle commune attribuée à mes zélotes squatteurs, que j'ai commencé à voir les premières tronches familières. Lesquelles se sont débinées à peine après m'avoir croisée. Mauvais signe...

Je m'approche de la porte.

Plus personne dans le couloir. Tous ceux qui venaient de sortir de la pièce ont mystérieusement disparu à mon arrivée. Un brouhaha confus émane de la porte. J'entends quelques cris épars, une rumeur continue, qui enfle par vagues. J'hésite entre coller mon oreille au battant et entrer direct dans la pièce. En même temps, ça ne me concerne pas forcément, ce que mes tarés officieux font de leur temps libre... Mais la désertion des couloirs et l'absence de toute personne familière dans le complexe m'inquiètent.

Et finalement, un cri me décide.

— Arrêtez-la !

Non, c'est pas de moi qu'il s'agit. Ça vient de l'autre côté de la porte. Mais le timbre, féminin et haut perché, est suffisamment empreint de panique et d'urgence pour me pousser à tourner la poignée et débouler dans la pièce.

J'ai bien fait.

Le spectacle qui s'offre à moi est digne d'une scène de film d'horreur.
Genre, *L'Exorciste*.

Avec Kerry en Regan possédée.

La scène est dantesque, à tel point que j'en reste un instant paralysée de stupeur, incapable ni de comprendre ce qu'il se passe, ni de réagir.

Kerry est allongée par terre, les bras nus et couverts de sang, inerte, baignée dans une bulle de lumière provenant d'un spot que quelqu'un a placé juste au-dessus d'elle, accroché à un meuble. Autour d'elle, une bonne trentaine de zélotes forment un cercle, certains arborant une expression paniquée, d'autres extatiques, et quelques-uns pleins d'espoir. À mon apparition, personne ne bouge. Tout se fige, comme si ma présence avait appuyé sur un bouton « pause ». Je peux même savoir qui a poussé ce cri qui m'a incitée à pénétrer dans la pièce : la nana, une fille dont le visage m'est familier pour l'avoir souvent vue aux côtés de Dylan, je crois que c'est l'une des premières dont j'ai reconnu l'Ombre d'un proche, a encore la bouche grande ouverte et les mains plaquées dessus, comme pour étouffer son hurlement.

Dylan est accroupi derrière Kerry, lui maintenant la tête entre les mains, comme pour la soutenir. Ou pour l'immobiliser. Les visages sont tournés vers eux. Ou vers moi pour certains. Personne ne réagit.

Soudain, le silence est brisé par un nouveau hurlement. Cette fois-ci, ce n'est pas Jeanine – victoire, je me souviens de son nom ! – qui l'a poussé. Kerry a ouvert la bouche, si grand qu'on croirait qu'elle va se déboîter la mâchoire, et a poussé le cri le plus terrifiant qu'il m'ait été donné d'entendre. Un hurlement de bête blessée, de folie, de terreur. Au même instant, son corps s'arc-boute par terre. Elle fait pratiquement un pont, ne touchant plus le dallage que par les talons et le crâne, à peine maintenue par Dylan qui tente de l'empêcher de se débattre. En vain. La gosse semble plus forte que lui. Son corps tressaute et convulse. Ses bras battent l'air, griffent le vide, tandis qu'elle martèle le sol de ses pieds. Son hurlement se transforme en gargouillis étranglé, puis un filet de salive jaillit de sa bouche, et, au milieu d'un flot

d'éruclations possédées et incompréhensibles, elle émet enfin une salve de mots sans queue ni tête.

Je ne m'en suis pas rendu compte, mais mes mains sont montées se plaquer sur ma bouche, pour m'empêcher de faire écho à sa souffrance. Je suis incapable de bouger, mes pieds semblent coulés dans du béton, mon sang transformé en glace.

Que se passe-t-il ? Que s'est-il passé ?

Durant une seconde, mon cerveau se met à tourner en boucle.

Allan aurait-il oublié de m'informer que Kerry souffrait de crises d'épilepsie ? Non, impossible. C'est pas son genre, et j'ai vécu assez longtemps avec la mioche, je m'en serais aperçu. Alors quoi ?

Une réaction à mon sang ? Un effet secondaire de son séjour à l'hôpital. Une crise de panique ? Une drogue ? L'idée d'une possession démoniaque revient se frayer un chemin en force dans mon esprit. J'ai envie de vomir.

Puis je fais le lien.

Ces mots que Kerry prononce.

La possession démoniaque.

Les fanatiques.

Mes yeux descendent sur les poignets de Kerry, que Dylan tente encore d'attraper pour empêcher la gamine de se blesser.

Ça y est, je les vois.

Comment ai-je fait pour ne pas remarquer plus tôt que, sous la couche de sang qui éclabousse le sol à chacun de ses mouvements, les avant-bras de la gosse sont couverts d'incisions maladroites, parallèles et superficielles, mais en si grand nombre qu'on croirait que sa peau a été recouverte de steak tartare.

Un déversement de mots, de bribes de phrases et de jurons émane de ses lèvres. Dont des mots que je n'aurais jamais imaginé que Kerry connaissait. Et je reste persuadée qu'elle ne les a jamais prononcés. Des timbres différents résonnent dans sa bouche, la font s'étouffer sur les syllabes et s'étrangler de douleur tandis que les Ombres tentent d'exhaler leurs derniers messages à travers elle.

Les Ombres.

Kerry est possédée par les Ombres.

S'est-elle infligé ces blessures elle-même pour les faire pénétrer en elle, ou quelqu'un a-t-il osé la mutiler de la sorte pour en faire un vaisseau pour les

défunts, j'en sais rien, mais c'est pas important.

Maintenant que j'ai compris ce qu'il se passe, l'urgence bout dans mon sang. Pas le temps de réfléchir, pas le temps de chercher un coupable. Pour l'instant, l'important, c'est de sauver Kerry avant qu'elle ne succombe aux Ombres, que ce soit mentalement ou physiquement.

Je me précipite sur elle pour l'immobiliser.

Une fois de plus, sa fragilité me surprend. Elle a tellement repris de forces et d'énergie depuis que je l'ai récupérée que j'ai parfois tendance à oublier que ça reste une crevette format miniature, même pour son âge. Malgré tout, elle continue à se débattre comme un beau diable, me hurle des insanités aux oreilles et tente de m'attraper les cheveux pour m'écarter. Mais ses gestes sont incohérents, instinctifs. Elle ne se contrôle pas.

D'ailleurs, quand je parviens à lui agripper les mains pour la maintenir et qu'elle finit par céder sous ma poigne, je peux enfin regarder son visage, et je vois que ses yeux sont fermés. Crispés, même, comme sous l'effet d'une douleur intense.

Mais elle continue à se tordre sous mon corps, à marmonner des paroles indistinctes, à essayer de cracher, de mordre, de s'étrangler.

Alors, à contrecœur, je finis par lui maintenir les poignets d'une seule main et lui asséner un aller-retour de l'autre. Pas à l'assommer. Juste pour tenter de briser la transe qui la détruit. Et ça marche.

Du moins en partie.

Elle pousse un hurlement strident qui me déchire les tympans, s'arc-boute une dernière fois sous moi, et finit par retomber au sol, épuisée, les yeux toujours clos, inerte. Sa respiration est saccadée et haletante, mais pas irrégulière. Son cœur bat à tout rompre, à tel point que c'en est inquiétant.

Une gamine de son âge peut-elle faire une crise cardiaque ?

J'en sais rien, mais l'idée me panique.

Je lève la tête un instant pour essayer d'attraper les yeux de Dylan.

Il a le regard rivé sur la gamine, l'air fasciné, presque hypnotisé. Je lui gueule dessus. Une fois. Deux fois. C'est comme s'il ne m'entendait pas.

Autour de nous, la foule de fanatiques semble paralysée de stupeur. J'ai l'impression d'avoir lutté pendant une heure pour maîtriser Kerry, mais je pense que ça ne fait que quelques minutes, à peine. Ils sont sous le choc. Je cherche à croiser un regard. En vain. Tous sont stupéfaits.

Je gueule.

— Putain, les gars ! Appelez Ballard ! Faites venir un médecin, merde !

Tumulte. Panique. Les gens se précipitent vers la sortie, d'autres se mettent à genoux pour prier, quelques-uns poussent des cris, mais personne ne fait quoi que ce soit d'utile. Je me relève, attrape Kerry dans mes bras, et récupère mon équilibre par miracle. Maintenant que la gamine ne se débat plus, je peux voir ses poignets plus en détail.

Les plaies n'ont pas l'air méchantes, elles continuent à saignoter, mais sans être dangereuses. Par contre, ce qui me fout la gerbe, c'est de voir qu'à l'intérieur de sa chair, sous sa peau, grouillent des masses sombres, semblables à des tumeurs ou des taches d'encre. Des Dévorantes. Qui sont entrées en elle et qui refusent de partir. Ou qu'elle n'a plus la force de canaliser.

Paniquée, je cherche à nouveau de l'aide du regard. Enfin, j'accroche celui de la nana qui a hurlé tout à l'heure. Elle a l'air plus lucide que ses condisciples.

— Jeanine ! (Elle cligne des paupières, secoue la tête, se griffe le visage comme si elle avait besoin de cette douleur matérielle pour revenir à la réalité.) Hé, Jeanine ! C'est bien comme ça que tu t'appelles, non ? (Elle hoche lentement la tête, l'air à moitié hébété.) Aide-moi ! J'ai besoin d'un kit de perfusion, d'une couverture et... (Je regarde autour de moi.) Et de calme ! Virez-moi tous ces blaireaux et faites venir Ballard !

Jeanine était déjà en train de courir vers la porte quand la dernière partie de ma phrase la fait se figer sur place. Elle me jette un regard paniqué. Ouais, je comprends ça, moi aussi, j'aimerais pas avoir affaire à lui dans ces circonstances, mais c'est sa fille, merde !

Alors qu'elle continue à hésiter, je sens Kerry se remettre à s'agiter dans mes bras. Cette fois, elle ne se débat plus. Ce sont des mouvements convulsifs qui ressemblent de façon écœurante aux gestes spasmodiques que font les cadavres quand les nerfs lâchent prise une dernière fois.

Ça me plaît pas.

Tant pis.

Je me retourne vers Jeanine.

— Fonce ! beuglé-je. File-moi me chercher du matos !

Cette fois, elle n'hésite plus et disparaît dans le couloir. Dans la pièce, deux autres femmes ont commencé à prendre les choses en main. Elles évacuent les gens, l'un après l'autre. La plupart de leurs congénères ne

protestent pas et se laissent emmener comme des marionnettes décérébrées. D'autres gesticulent mollement. Une fille éclate en sanglots hystériques et réclame sa mère. Si c'est bien une Ombre, comme je le pense, grand bien lui fasse, c'est pas demain la veille qu'elle la retrouvera. Vu ce qu'il vient de se passer, je crois que je vais me lancer dans une grève des Ombres illimitée.

L'idée de faire le blocus des Dévorantes me fait jeter un coup d'œil à Dylan.

Il est toujours prostré au sol, à genoux, comme si Kerry était toujours devant lui. Il marmonne dans sa barbe, son vilain visage balaféré de taré tordu en une grimace de frayeur révérencieuse. Je ne sais toujours pas si c'est lui qui a poussé Kerry à cette connerie, ou s'il lui a lui-même ouvert les veines, mais je suis sûre d'une chose : que ça vienne de Ballard ou de moi, dès que l'état de Kerry sera stabilisé, il va morfler grave. Ça, c'est la goutte d'eau qui fait déborder la coupe du passif entre nous. Et Dieu sait qu'il était déjà lourd.

Soudain, Kerry se met à hoqueter dans mes bras. Son petit corps se raidit, comme si elle tentait de m'échapper, mais je sens que ce n'est pas volontaire. Je jette un coup d'œil à ses poignets. Les Ombres errent toujours sous sa peau. Elles se sont peu répandues, mais leur noirceur continue à marbrer sa chair de taches qui m'évoquent quelque chose de malsain. Du pourri. Une contamination. La mort. La petite se tord et s'agite, essaie de parler, mais une écume blanche sort de sa bouche. Quand elle commence à avoir des haut-le-cœur, je la retourne dans mes bras, visage vers le bas, et m'agenouille.

C'est là qu'un magma hideux de nourriture en partie digérée, de bile et de choses inidentifiables jaillit en geyser de sa bouche, avec tant de force qu'il éclabousse les dalles et ricoche à quasiment un mètre de distance.

Je maintiens la gamine d'un bras enroulé autour de son ventre, et lui soutiens la tête de l'autre main, en essayant d'écarter ses cheveux du flot immonde qui continue à couler, avec un peu moins de force.

Ç'a beau être dégueulasse, c'est plutôt une bonne chose que cette horreur ne reste pas à l'intérieur. Je me demande si certains des « grumeaux » qui dégoulinent à présent par terre ne sont pas des résidus d'Ombres tant ils sont foncés et semblent s'agiter comme en signe de protestation dans la mare fumante – et odorante – par terre. La vision me donne aussi envie de rendre tripes et boyaux, mais ce ne serait pas une bonne idée. Alors j'essaie de respirer au maximum par la bouche, de détourner le visage, et me contente d'accompagner Kerry dans ses nausées en lui murmurant des mots

réconfortants entre deux respirations. Je ne sais pas si elle m'entend, mais ça ne peut pas lui faire de mal, et moi, ça me soulage.

Enfin, alors qu'elle ne largue plus que de minces filets de bile aigre et jaunâtre, Jeanine revient, accompagnée d'une inconnue à l'air compétent. J'imagine que Basil a bien dû finir par engager une infirmière, vu que Debbie n'était plus là pour raccommoder ses hommes.

Sans que j'aie besoin de le lui demander, Jeanine vient s'agenouiller à côté de moi, indifférente au bouillon ignoble dans lequel elle plonge les genoux, et dépose par terre un bol d'eau chaude, dans lequel elle trempe un gant de toilette. En quelques secondes, elle a nettoyé le visage de Kerry et lui a essuyé la bouche.

Pendant ce temps, sa compagne a déroulé un matelas de camping par terre et sorti du matos médical de sa besace.

Dès que Jeanine a fini, je me relève péniblement, encore sous le choc, et titube jusqu'à la paillasse où je dépose la gamine, que l'inconnue recouvre aussitôt d'une couverture chauffante. Puis je pose mon cul par terre. J'aurais bien aimé avoir un truc un peu plus moelleux que des pavés en granit pour m'allonger, mais tant pis, c'est pas vital. Tandis que Kerry... Aussitôt installée, je hèle la femme.

— Elle a besoin d'une transfusion en urgence. Débride ses plaies au poignet, laisse-la se vider de toute cette merde noirâtre, et refile-lui un demi-litre de mon sang.

La femme me regarde d'un air sceptique.

— Vous connaissez vos groupes sanguins à toutes les deux ?

— On s'en fout, c'est pas l'urgence du moment !

Elle fronce les sourcils.

— Ce n'est pas à vous de décider si une transfusion est nécessaire ou non. En cas de non-compatibilité, cette enfant risque de faire un rejet. (Elle pousse un soupir excédé et pose une main sur le front de Kerry, avant de l'enlever en catastrophe comme si elle s'était brûlée. Je plaque le dos de la mienne. Non, c'est gluant, moite, mais froid. Voire un peu trop froid. Puis elle reprend.) Un rejet sanguin peut être très grave et créer des lésions au cerv...

— Ta gueule, connasse ! (Oups. J'avais pas prévu que ça sortirait comme ça, mais le contact avec Kerry m'a infusée d'un sentiment de panique. Si on ne fait pas quelque chose très, très vite, je sais que son état sera bientôt trop grave pour être récupéré.) On s'en fout, de tes histoires. Je l'ai déjà

transfusée, elle a besoin de mon sang ! Tu t'occuperas de me faire un procès après, ou de rendre des comptes à son père si elle clamse parce que t'as pas été foutue d'obéir à un ordre simple !

J'ai hurlé tellement fort qu'elle esquisse un mouvement de recul, comme si mon souffle l'avait renversée. Puis elle pince les lèvres et hoche brièvement la tête.

Elle recommence à parler, marmonnant des protestations sur son éthique, les responsabilités à prendre, l'inconscience des gens, mais comme elle s'affaire en même temps à préparer le matos, nettoyer le bras de Kerry, puis enfoncer la première seringue dans une veine, je la laisse bavasser. Quand elle a fini, je lui tends mon bras et me rallonge à côté de la petite, sur le côté pour la voir.

Quand ma tête commence à tourner, je la pose par terre. Quelqu'un me tapote l'épaule. Jeanine. Qui me montre un coussin. Bonne idée. Je soulève le crâne juste assez pour qu'elle glisse l'oreiller. Bonheur. Si seulement elle pouvait avoir la bonne idée de...

Et voilà. Comme quoi, la télépathie, ça marche, parfois : j'avais pas la force d'articuler ma demande, mais elle m'a quand même déposé une couverture jusqu'au menton. Je grelotte toujours, mais je sais que c'est dû à la fatigue, au choc, et à la perte consécutive d'une bonne partie de mon jus. Je me sens sombrer petit à petit dans une sorte de léthargie. Heureusement qu'une journée a passé depuis que j'ai « vendu » mon sang à Harriett, sinon, j'aurais peur de finir dans le coma. Alors je me focalise sur Kerry. Je sais que mon sang l'avait limite ressuscitée la dernière fois et que, depuis, elle cicatrise bien, et c'est même probablement grâce à lui qu'elle a pu absorber les Ombres comme elle l'a fait. Mais visiblement, il n'était plus assez puissant en elle pour lui permettre de s'en débarrasser. Je regarde son visage. Il est plus serein, moins cadavérique. Sa respiration semble moins superficielle, plus calme. Puis je me concentre sur ses poignets. J'ai du mal à garder les yeux ouverts. Ma vision se trouble. Mais les marbrures foncées me semblent moins apparentes. Et au moment où je me demande ce qu'elles deviennent, si mon sang les détruit ou les chasse, des visions me parcourent. Fugitives, floues, comme des souvenirs post-anesthésie. Je vois des visages, des mains, des silhouettes qui se dessinent, qui se mêlent et disparaissent. Des messages me traversent, eux aussi confus, empreints d'une urgence qui n'a plus lieu d'être. Tout cela me semble lointain, creux. Kerry avait déjà absorbé

le plus gros de ces Dévorantes, même si elle a échoué à les contrôler assez pour qu'elles ne la submergent pas. Merde, c'est qu'une gamine, elle n'aurait jamais dû tenter de faire ça ! J'aurais jamais dû la laisser assister à mes séances d'Ombres. La culpabilité me flagelle assez pour me tirer de la torpeur qui m'a envahie.

Ballard ! Allan n'est probablement pas au courant de ce qu'il s'est passé ! Il a le droit d'être informé.

J'essaie de soulever la tête, mais je n'y arrive pas.

Je me lèche les lèvres.

— Jea... Jeanine ? (C'est ma voix, ça ? Ce miaulement de chaton perdu ? Heureusement, elle m'a entendue et apparaît dans mon champ de vision, de l'autre côté de Kerry.) Tu pourrais... me passer... un téléphone ?

Elle hoche la tête et s'empresse de me le tendre.

Je secoue et chuchote un « non ». Je ne serai pas capable de composer le numéro. Alors je le lui dicte et, dès que la sonnerie résonne, elle me plaque l'appareil sur l'oreille avant de reculer précipitamment. On dirait qu'Allan la terrorise vraiment.

Au bout de trois coups, sa voix résonne dans le combiné pour aboyer un « Quoi ? Qui c'est ? » digne de moi.

— Al... Allan ?

— Marie ?

Sa voix est incrédule. Plus surprise que fâchée. Puis il semble se souvenir de quelque chose, car son ton se refroidit d'un seul coup.

— Tu t'es souvenue qu'on existait ou tu viens me faire part de ton départ ? Parce que si c'est ça, on s'en est déjà aperçus. Au fait, au cas où ça t'intéresse... on a eu une nouvelle vague d'immolations cette nuit. On a tous été rappelés pour gérer la crise, donc si t'appelles juste pour...

— Allan..., soufflé-je. Je suis... monastère. Kerry. Les Ombres...

Je n'arrive pas à articuler autre chose. J'essaie d'émettre un « hors de danger », mais je ne suis pas sûre qu'il l'entende, car j'ai frissonné et le téléphone glisse de mon oreille pour tomber dans mon cou pile à ce moment-là. Mais le plus important est fait, il est au courant. Tant pis s'il panique.

Et quand il arrivera, je serai bonne pour un nouveau règlement de comptes, mais ça, c'est anecdotique. L'important, c'est que Kerry soit sauvé. Et que j'aie réglé son compte à Harriett.

Au moment où je sombre enfin, une dernière pensée me tracasse, mais je

suis incapable de savoir ce que c'est. Mon cerveau s'est mis en off, et je le laisse faire avec bonheur, enroulée dans ma couverture comme une clocharde sous son pont.

Chapitre 10

À mon réveil, Kerry dort toujours. Sauf qu'elle n'est plus allongée sur le tapis, mais blottie dans mes bras. En fait, je crois que c'est la chaleur de son corps qui m'a réveillée. La gamine est plus réconfortante qu'une bouillotte en plein hiver, et pue moins le chien, même si des relents de vomi me caressent les narines à chaque respiration. Elle s'est blottie contre moi, et, même en dormant, j'ai dû le sentir, car je me suis enroulée autour d'elle façon maman-koala, et on est toutes les deux enfouies sous une masse de couvertures. Ça vient peut-être de ça aussi, la sensation de chaud. Ou alors, je me suis pissé dessus.

Sauf que ma vessie me signale que non, même si ça ne devrait pas tarder si je ne me dépêche pas de trouver des chiottes.

J'ouvre les yeux.

Qui se posent sur une paire de Dr Martens pointure 45. Ça, je sais qui c'est. Mon regard remonte sur le pantalon froissé d'Allan, avachi sur une chaise comme un mec en garde à vue qu'on n'aurait pas laissé dormir de quarante-huit heures. Sauf qu'il ne dort pas. Son regard intense est braqué sur moi et sur Kerry, comme s'il avait le pouvoir de nous maintenir en vie juste en nous fixant. C'est peut-être son but. Peut-être a-t-il eu peur qu'on soit toutes les deux mortes en nous découvrant comme ça.

En attendant, on est en vie, et je ne constate pas de cadavres dans les coins de la pièce, donc je suppose qu'Allan est parvenu à contrôler sa rage assez longtemps pour constater que Kerry et moi étions saines et sauvées.

Quand je me sens assez réveillée, je me dégage le plus doucement possible des petits bras de la gosse et me relève précautionneusement. Tout va bien. J'ai les guibolles en coton, la tête qui tourne, la vessie pleine à craquer et le ventre vide, mais je me sens moins démolie que tout à l'heure.

Puis je fronce les sourcils.

Non, pas « tout à l'heure ». Mon horloge interne a peut-être morflé vu les

récents événements, mais je sens que trop de temps s'est écoulé. Et la luminosité extérieure m'indique qu'on n'est pas loin de midi. Donc OK, « tout à l'heure », c'était hier. J'ai pioncé comme un loir. Ce qui explique mieux la fringale.

Quand je fais un pas hésitant en direction d'Allan, il ne me regarde pas. Son regard est resté fixé sur Kerry. Mais il ne m'ignore pas non plus. Sans bouger la tête, il tend un bras dans ma direction. Au bout duquel se trouvent des barres énergétiques. Décidément, c'est le jour où tout le monde m'offre à bouffer.

— Je me suis occupé de Morag.

— Je l'avais laissée dans le camion des Sœurs de la lune, marmonné-je la bouche pleine. Elles devaient s'occuper d'elle.

— Je les ai foutues à la porte. Et elles peuvent s'estimer heureuses que je ne les poursuive pas pour enlèvement, mise en danger et séquestration.

— Pardon ? (Ma voix a grimpé dans les aigus et je m'étouffe à moitié avec mon morceau de barre aux céréales. J'engloutis le restant en catastrophe.) Sous quel prétexte ? C'est moi qui les ai contactées, engagées et payées.

Cette fois, il tourne la tête dans ma direction et m'adresse un sourire froid.

— Le tout à l'oral. Et sans papier pour le prouver ni contrat, je pouvais aussi bien les accuser de kidnapping. Je pense qu'à l'avenir, elles réfléchiront à deux fois avant d'accepter de te suivre dans une de tes conneries.

OK, c'est donc comme ça qu'on joue.

Je secoue la tête, aussi exaspérée que fatiguée. Marre des accusations et des priorités biaisées. Je suis la première concernée par ce problème, et la police a – une fois de plus – les pieds et mains liées. Donc fallait bien que je me sorte les doigts du cul, non ?

— Je t'avais promis de ne pas me barrer, ni lancer d'expédition en solo. J'ai tenu parole. Mais si quelqu'un a des questions à poser, je suis autant en droit de le faire que toi : comment ça se fait qu'à mon retour, j'aie trouvé Kerry sans personne dans le monastère, à la merci de cette bande de tarés... (Je reprends mon souffle. Ma fatigue a laissé place à une énergie électrisante. Fureur et peur mêlées. Maintenant que la gosse est tirée d'affaire – un coup d'œil m'a suffi pour le constater –, je peux laisser libre cours à la panique que j'ai dû refréner sur le moment.) Merde ! À la merci de Dylan ! Les poignets ouverts, en pleine crise, rendue folle par les Ombres ! (Je crache les mots avec toute la peur que j'ai ressentie à ce moment-là. Allan devient livide. Je

détourne le regard. Pas envie de m'inquiéter pour lui, c'est pour Kerry, qu'il aurait dû s'inquiéter.) Tu te rends compte de comment ç'aurait fini si j'étais pas intervenue au bon moment ? Et tu étais où, toi ? Au boulot, en train de régler ces conneries d'immolations auxquelles j'ai déjà mis un terme il y a quarante-huit heures ? Et Anne ? Et Djuka ? et... (je ne vois pas qui d'autre citer.) Merde, Allan. Qu'est-ce qui s'est passé pour que tu laisses notre fille aux mains de cette bande de tarés...

Cette fois, ma voix n'a plus rien d'agressif ni d'hystérique. Elle est juste lasse et épuisée. Je ne comprends pas. Je ne comprends juste pas comment ça a pu se produire. Allan est un véritable papa-poule, comment a-t-il pu faire ça ?

Puis je le regarde.

Allan n'est plus livide, il est carrément vert. Mais pas de rage. Sur son visage, je vois un mélange de culpabilité, de colère et de peur. Il a vraiment dû avoir la frousse, après mon coup de fil, parce que la dernière fois que je l'ai vu avec une telle expression et l'air aussi vaincu, c'était quand il était persuadé qu'on allait lui enlever sa fille pour en faire un rat de laboratoire. Il m'avait suppliée, ce jour-là. Et c'est quasiment depuis lors que Kerry est devenue ma fille.

Sauf que là, j'aimerais bien avoir une réponse. Qu'a-t-il bien pu se passer pour qu'une telle monstruosité se produise ? Alors je me rapproche de lui, à pas mesurés, comme si c'était un animal acculé, et je m'agenouille devant lui pour poser les mains sur les siennes, abandonnées sur ses genoux.

— Raconte-moi, Allan, s'il te plaît. Raconte-moi ce qu'il s'est passé. Après, tu pourras m'engueuler tout ce que tu veux d'avoir fichu le camp, mais j'ai besoin de savoir comment on a pu en arriver là, à... (Ma voix s'étrangle.)... à manquer de perdre Kerry comme ça. (Un gros hoquet me secoue. Non, je ne vais pas pleurer. On va dire que je me suis étouffée avec mes céréales. Mais je crispe les mains sur les siennes, pourtant deux fois plus grosses.) Putain, t'imagines pas ce que j'ai ressenti en la découvrant comme ça, en train d'absorber les Ombres... à ma place... à ma putain de place... et de voir qu'elle allait en crever. Toute seule, au milieu de cette bande de barjos. J'ai jamais voulu ça, Allan, pas pour moi, mais je préférerais m'ouvrir les veines chaque jour plutôt que de voir Kerry dans cet état. Raconte-moi, s'il te plaît.

Il dégage une main de ma prise. Je me raidis. Son geste a été assez saccadé

pour que je me demande, l'espace d'une seconde, s'il n'allait pas me gifler ou me fiche un coup de poing. Ou juste me repousser. Mais sa paume vient se poser sur mon crâne, puis glisse sur ma joue, où elle reste un instant avant de se caler au creux de mon cou, comme s'il cherchait ma chaleur. Je penche la tête pour profiter de la sienne.

Puis un hoquet me fait lever les yeux vers lui. J'ai failli me mettre à chialer il y a un instant, mais c'est au coin de ses paupières que des larmes perlent. Il les essuie d'une main brusque et se racle la gorge.

— Je l'ai pas laissée seule, Marie. Mais il y a eu des émeutes, en ville. Une manifestation dans notre rue, pour réclamer « le départ de la sainte ». Rien de plus, mais j'ai eu peur que ça traumatise la petite. Elle... elle a mal vécu ton départ. Comme moi, comme nous tous. Mais particulièrement elle. Elle était persuadée que tu ne reviendrais plus, que tu l'avais abandonnée. Elle m'a même hurlé dessus que c'était ma faute, que je t'avais fait fuir, que je n'étais pas... (il émet un rire amer) pas gentil avec toi. J'ai eu peur qu'elle fasse une connerie, qu'elle se sauve. Alors, quand j'ai été appelé en renfort au commissariat, j'ai demandé à Djuka de l'emmener au monastère. L'endroit le plus sûr que je connaisse. Mais elle m'a dit qu'elle avait aussi des merdes à gérer, je ne sais pas quoi. Elle m'a demandé si elle pouvait la confier à Trixie et Simon. (Je fais la grimace. Quand il la voit, il plisse les lèvres.) Je sais, moi non plus, mais ils ont une gosse, et je sais qu'ils ne la mettraient pas en danger. Donc Kerry devait être en sécurité avec eux.

— Et ils sont où, maintenant, Trixie et Simon ? parviens-je à cracher d'une voix presque pas amère.

Il secoue la tête.

— Aucune idée. Personne ne les a vus, ici. Apparemment, ils ont déposé Kerry à l'intérieur et se sont barrés aussitôt avec leur propre mère.

— Connards, lâché-je sans même crier.

— Ouais.

— Et qu'est-ce qu'il s'est passé, après ? Tu as... ? (j'essaie de trouver les mots qui ne le feront pas culpabiliser davantage. Il avait raison ; moi aussi, même si je peux pas sacquer Trixie et que c'est réciproque, je lui aurais fait confiance pour mettre Kerry en sécurité avec Mona. *My bad.*) Tu as réussi à savoir ce qu'il s'était passé pour qu'elle se retrouve dans cette situation ?

Il secoue à nouveau la tête, l'air vaincu.

— J'ai interrogé tous tes fidèles. (Je manque le reprendre devant la

formulation. Après ce qu'il vient de se passer, désolée, mais moi, je ne les considère plus comme « mes fidèles ». Puis il continue.) Ils sont dévastés. Ils m'ont juré n'avoir jamais voulu blesser Kerry, ils n'auraient jamais osé lever la main sur elle. Ils ont paniqué, ils ont...

— Ouais, ça, j'ai bien vu qu'ils étaient paniqués. Mais quelqu'un lui a bien ouvert les veines, quand même ! Ou lui a fourré dans le crâne de se le faire pour absorber les Ombres ! C'est pas une idée qui germe toute seule dans la cervelle d'une gamine de six ans !

Allan émet une série de « chut, chut » qui ressemblent fort à ceux que j'ai adressés à Kerry juste avant de sombrer dans les vapes. Sauf que là, c'est à moi qu'ils sont destinés, comme si j'étais un animal effrayé ou une gamine paniquée. M'enfin, je ne suis rien de tout ça, moi, je suis...

Mouais. Si je suis la grosse dure à cuire que je prétends être, pourquoi est-ce que j'ai encore la boule au ventre et un nœud dans la gorge à l'idée de ce qui aurait pu arriver à Kerry si je n'étais pas intervenue à temps ? Sauf que ce qu'elle a failli subir, voire ce qu'elle a déjà vécu, c'est mon lot quotidien. Donc je sais en toute connaissance de cause que c'est pas le genre de truc qu'on souhaite à une gosse à laquelle on tient. Eh oui, je tiens à elle. Et même à sa tête de lard dominatrice de père.

Nos mains se crispent l'une sur l'autre, dans son giron. On soupire de concert.

— Tu sais, j'ai vraiment eu peur, Marie, finit par lâcher Allan d'un ton fatigué. Quand je me suis réveillé et que j'ai vu que tu n'étais pas là, j'ai...

— T'as pas vu mon mot ?

— Quel mot ?

— Ben, celui que je t'ai laissé sur ta table de chevet. Sur le pavé que je t'ai écrit et que t'as toujours pas pris la peine de lire !

— Heu, en fait, j'ai pas...

— Ouais, t'as pas cherché. Tu t'es bourré le mou, tu t'es persuadé que j'avais mis les voiles, et t'as sauté sur la première conclusion histoire d'avoir un prétexte pour me gueuler dessus à mon retour.

— Si tu revenais jamais, Marie, corrige-t-il d'un ton pointilleux en resserrant sa prise dans mon cou.

Sa grosse patte m'encercle la nuque, mais il n'appuie pas assez fort pour me faire mal ou me donner l'impression d'être prisonnière. En fait, ses doigts me font plutôt l'effet d'un cataplasme chaud et réconfortant. Puis il reprend.

— En fait, j’envisageais surtout de t’allonger sur mes genoux et de te donner une énorme fessée déculottée pour t’apprendre.

Je lui lance un sourire en coin et m’apprête à lui lâcher une bonne grosse blague salace – c’est ça, ou un patin bien baveux – quand une voix furieuse nous interrompt.

— T’as pas le droit de lui faire un câlin ! Elle ne veut plus de nous, elle est partie sans nous dire au revoir, alors moi, je veux pas que tu lui fasses de câlin !

Allan et moi sursautons en chœur.

Avant même de me retourner, je sais que le timbre aussi rageur qu’enfantin qui vient de nous alpaguer de la sorte appartient à Kerry. Mais ce à quoi je ne m’attendais pas en pivotant sur les genoux pour la considérer, c’est à la mine sévère et l’expression fermée qu’elle arbore.

OK, elle vient de frôler la mort – ou la folie –, mais ses lèvres pincées et son regard fâché ne doivent rien à l’épreuve qu’elle a traversée le soir dernier. Et quand elle se lève, raide comme un manche à balai, mais visiblement bien remise – pas d’hésitation ni de faiblesse apparente –, elle fait tout pour éviter mon regard et s’adresser uniquement à son père, même si je suis quasiment assise sur ses genoux.

— C’est pas ma mère ! Ma mère est morte, et elle n’a jamais fait quoi que ce soit pour la retrouver, alors qu’elle a retrouvé les parents de plein d’autres personnes ! Ça veut dire qu’elle n’en a rien à faire de nous, qu’elle ne nous aime pas ! D’ailleurs, si elle nous aimait, elle ne passerait pas tout son temps à partir, à nous éviter, ou à refuser d’habiter avec nous !

Ouille, le coup est rude.

Je jette un coup d’œil à Allan, mais à présent, lui aussi évite mon regard. Génial, j’ai évité la crise avec le père pour mieux me faire agresser par la fille.

Je me lève et tends une main pour essayer de la toucher, dans l’espoir qu’une fois au contact, elle lâchera prise et me laissera lui expliquer, mais elle ne m’en laisse pas le temps. Elle se rue sur moi et me bourre de coups de poing, de coups de pied, en hurlant des insultes, entrecoupées de « je te hais ! Je te hais ! Je te hais ! »

J’en reste le souffle coupé. Pas par la force des coups, mais par la virulence et la soudaineté de l’attaque. Même si je sais que Kerry a tendance à avoir les nerfs à fleur de peau, et qu’elle en a vécu des vertes et des pas mûres, je

m'attendais à tout sauf à ça de sa part.

Je lance un coup d'œil désespéré à Allan. Mais il ne réagit pas. Ou plutôt, quand il réagit, c'est pour prendre Kerry dans ses bras.

— C'est bon, ma puce, je comprends. Je comprends. C'est normal, d'éprouver ça. (Il lui dépose un baiser sur le front, mais elle continue à se débattre et à gesticuler pour tenter de se libérer et de revenir me tabasser.) Tu te sens trahie, moi aussi, c'est normal. Marie n'aurait pas dû partir comme ça, elle nous a laissés seuls, et à cause de ça, tu as été blessée...

Je manque l'interrompre pour lui dire que je n'apprécie pas, quand soudain, une idée me frappe : ben si, il s'est senti trahi, c'est tout à fait normal. Je l'avais même prévu et avais fait tout mon possible pour éviter d'avoir à répondre au téléphone ou le croiser dès mon arrivée au monastère. Puis mon cerveau soupèse la dernière partie de sa phrase et j'inspire un grand coup.

Je pose une main sur le poignet d'Allan, qui tient une Kerry un peu plus calme.

— Kerry, ma puce ? Je sais que tu m'en veux, mais j'ai une question très importante à te poser. Tu veux bien répondre ?

Allan lui souffle quelque chose à l'oreille et, au bout d'une minute, la gosse émet un hochement de tête miniature, le visage toujours caché dans l'épaule de son père.

— C'est bien toi qui t'es blessée pour faire entrer les Ombres, pas vrai ? (Allan me jette un regard noir, mais je continue.) Personne ne t'a soufflé cette idée, tu l'as eue toute seule. Pourquoi tu as fait ça ?

Elle renifle comme si une colonie de limaces avait élu domicile dans ses narines et hoquette. Et refuse toujours de me regarder.

Elle marmonne une phrase que je n'arrive pas à reconstituer. Allan a le visage fermé et refuse de me regarder lui aussi. OK, retour à la case « tout le monde m'en veut ».

— Kerry ? Je sais que tu es fâchée, et tu as tous les droits de l'être. C'était moche, de partir comme je l'ai fait. Mais c'était important, et j'avais peur de vous mettre en danger si j'étais restée sans rien faire. Mais j'ai vraiment besoin de savoir : pourquoi tu t'es coupée aux bras ?

Nouveau marmonnement, mais cette fois, plus intelligible. Je vois les bras d'Allan se resserrer sur sa fille. Il déglutit à plusieurs reprises. Enfin, nos regards se croisent. Lui aussi a compris ce qu'elle vient de nous dire. En fait,

le message, elle l'avait déjà transmis, dans sa gueulante. Là, c'est juste histoire de bien enfoncer le clou.

— Ma maman est morte, et t'as rien fait pour la retrouver. Et moi, j'ai besoin d'être avec ma maman, alors j'ai fait ce que tu fais pour être avec elle.

Bon, ne paniquons pas, je pense qu'elle n'a pas forcément envisagé l'équation « je m'ouvre les veines + je vois des fantômes = je rejoins ma mère au paradis ». Je pense que dans l'esprit de la gosse, elle a juste été désespérée de constater mon absence, a fait le lien avec celle de sa mère, et tenté d'absorber son Ombre pour la retrouver. Mais le résultat aurait été le même, si je n'étais pas arrivée. Et je ne dis pas ça pour me jeter des fleurs, c'est avant tout mon équipée avec les Sœurs de la lune qui a déclenché la crise. Si j'étais pas partie, Kerry n'en serait jamais arrivée à cette extrémité. Ou si j'avais tenté de retrouver sa mère. Et lorsque je repense à l'autre membre de sa famille que j'ai canalisé, mon cœur se serre. Absorber l'Ombre-Noah a fait partie de mes expériences les plus douloureuses avec les Dévorantes, plus encore qu'avec celles de Cullan et de Thomas. Alors quand j'imagine ce que ça donnerait si je tentais de retrouver l'Ombre de cette Gail qui hante encore Kerry et Allan... Sauf que... Et si Kerry l'avait retrouvée, qu'est-ce que ça aurait donné ? J'essaie d'imaginer ce que ça me ferait d'absorber les Ombres de mes parents. Si je m'ouvrais les veines, là, et qu'ils entraient en moi, que je vivais leurs derniers moments, que je ressentais ce qu'ils ont éprouvé, les sentiments qu'ils me portaient. Une brusque envie de gerber me soulève le cœur à cette idée. À coup sûr, la gosse aurait définitivement pété les plombs. Je ne peux pas la laisser faire ça.

Quand Allan retourne s'asseoir sur sa chaise pour mieux blottir Kerry contre lui, je viens me plaquer dans son dos, pour enfouir le crâne de la mioche au creux de mon cou. Elle se raidit une seconde à mon contact, encore pleine de colère et de rancœur envers moi, mais les caresses de son père sur son dos finissent de l'apaiser, et au bout d'un moment, elle lâche prise et finit par émettre d'énormes sanglots qui la secouent de part en part. Je ne vois pas son visage, mais je sais qu'Allan pleure aussi. Peut-être à la fois à cause de la peur qu'il a eue en retrouvant sa fille dans cet état, mais aussi au souvenir de ceux qu'il a perdus et dont Kerry ne parvient pas à faire son deuil.

En grande partie à cause de moi. Parce qu'une fois de plus, je me suis barrée. Je ne peux plus le nier.

Alors je dépose un baiser sur ses cheveux humides de transpiration.

— Pleure, ma puce, pleure autant qu'il faut. C'est normal, de pleurer, quand on a perdu sa maman et son frère. (Elle renifle encore, mais cette fois ne recule plus à mon contact.) Je ne remplacerai jamais ta maman, mais moi aussi, j'ai perdu la mienne, et je sais que j'en voudrais énormément à la personne chargée de s'occuper de moi si elle disparaissait comme je l'ai fait, sans prévenir. Donc je te demande pardon. Pardon à toi, et pardon à ton papa, de vous avoir laissés. Je pensais être revenue beaucoup plus vite, et surtout, je pensais que vous verriez le petit mot que j'avais déposé, qui disait que je reviendrais très vite et que je ne vous abandonnais pas. Je suis désolée que ça se soit passé comme ça, mais tu sais, depuis quelque temps, il y a des gens qui ont des accidents, ou qui souffrent, à cause de moi, et je ne pouvais pas rester sans rien faire...

Enfin, elle lève la tête du col de son père. La chemise d'Allan est maculée d'une superbe tache humide à base de morve et de larmes. Miam. Kerry me regarde, le menton tremblotant et les yeux bouffis et rouges.

— Les gens avaient mal ? (Je hoche la tête.) Comme ma maman a dû avoir mal quand elle est morte ?

— Je pense, je ne sais pas. Je sais juste que si je n'avais rien fait, des gens auraient continué à mourir, et ç'aurait été ma faute..., avoué-je d'une voix nouée.

Elle s'essuie le nez d'une manche, qui se retrouve ornée d'une longue traînée baveuse.

— Et si j'étais morte, ç'aurait été ta faute, aussi ?

Là, j'ai juste envie de pleurer. Quand je vois la façon dont les épaules d'Allan tressautent, j'imagine que c'est son cas aussi.

— Oui, s'il t'était arrivé quelque chose, j'aurais aussi considéré que c'était ma faute. Parce que je suis responsable de toi et que...

Et là, elle m'adresse un sourire aussi lumineux qu'inattendu. Ses stupéfiants yeux d'eau n'affichent plus trace de sa tristesse.

— Alors, c'est plutôt bien que je ne sois pas morte, hein ! Parce que sinon, papa, il t'aurait passé un sacré savon !

J'éclate d'un rire nerveux. Comme beaucoup de gosses, une fois que la crise est passée, Kerry est fraîche comme la rosée. Mais ça ne veut pas dire que ça ne va pas tournicoter dans son cerveau cette nuit, ou à la prochaine merde qui nous tombera dessus. Et ça ne veut pas dire qu'Allan, et moi, et

tous les adultes qui étaient présents, vont s'en remettre aussi vite.

Elle commence à pédaler dans le vide. Allan comprend le message et la repose par terre avant de se prendre un bon coup de pied dans les parties. Dès qu'elle touche le sol, elle se met à trotter vers la sortie. Une fois à la porte, elle l'ouvre – personne derrière – et file dans le couloir. Au dernier moment, elle se retourne vers nous.

— J'ai faim, on va manger ? (Hochement de tête collectif.) Marja ? (Oups. Ça, ça veut dire que même si elle n'en a pas conscience, la crise n'est pas encore digérée. Kerry ne m'appelle Marja que lorsqu'un problème la tracasse. Je lui fais signe que je l'écoute.) La prochaine fois que tu iras voir les Ombres, tu pourras chercher maman et Noah ?

Allan fait un signe pour m'empêcher de répondre, mais je le coupe d'un geste brusque. C'est pas à lui qu'elle a posé la question, et personne ne peut faire ça à ma place. Kerry et moi nous regardons un instant, les yeux dans les yeux, aussi sérieuses l'une que l'autre.

— S'il te plaît ? insiste-t-elle sans minauder ni prendre cette voix suppliante qui m'exaspère chez les gosses. Tu sais que c'est important, hein. Tu sais que j'ai besoin de leur dire au revoir...

Oui, la mioche, je le sais. Tout comme je sais que même si tu ne le dis pas, même si tu ne me fais pas ce chantage, si je ne le fais pas, un jour ou l'autre, je te retrouverai les veines tranchées parce que tu auras tenté de les retrouver par toi-même.

Alors je hoche la tête.

J'avais déjà l'intention de le faire avant même qu'elle pose – ou ne pose pas – la question. Mais elle a raison. C'est mieux de dire les choses à voix haute.

Derrière moi, Allan se racle la gorge. Eh oui, désolée, mon gars, mais toi aussi, tu vas avoir des choses à mettre au point avec ta mioche. Parce que même si je veux bien tenter de retrouver sa mère, il y a un petit Noah qui m'a déjà trouvée et dont tu n'as pas parlé à ta fille. Et si tu l'avais fait, peut-être qu'on aurait évité la crise d'aujourd'hui.

Je plaide non coupable ; ce qui ne va pas m'empêcher de tenter une plongée dans le monde des Ombres demain pour retrouver Gail, même si j'ai d'ores et déjà les tripes en vrac à cette idée.

La fin de journée se déroule de façon assez étrange.

La rumeur de la présence de Ballard s'est très vite répandue à travers le complexe, certainement grâce à la bonne vingtaine de fanatiques qu'il a interrogés – je n'ai pourtant vu aucun d'eux afficher des coquards – et qui ont dû prévenir leurs petits copains que le gentil poulet s'était transformé en tyrannosaure. Raison pour laquelle tout le monde nous a évités. Même Dylan. Surtout Dylan, en fait.

Je l'ai aperçu à plusieurs reprises, comme s'il zonait dans nos parages, mais chaque fois que j'ai essayé de l'alpaguer ou de signaler sa présence à Allan, il disparaissait dans la seconde, sa sale gueule cabossée rougissant comme s'il venait de se prendre un mur. Kerry a beau dire qu'elle a monté son coup toute seule, j'ai de forts soupçons sur Dylan, qui pourrait très bien l'y avoir poussée sans le moindre scrupule. Faut pas oublier que ce mec n'a pas hésité à prendre le commandement d'une secte – après avoir trahi la kumpania qui l'avait recueilli – et à convaincre ses plus anciens membres à s'autotrucider de la façon la plus sordide qui soit. Condamner une gamine aux Ombres ne le tracasserait pas du tout. Sauf que je ne vois pas quel avantage il pourrait en tirer. À part peut-être faire péter définitivement les plombs à Allan, ce qui le rendrait plus vulnérable ou inoffensif. Du moins, c'est ce qu'il aurait pu croire ; connaissant l'animal, je le crois plutôt capable de virer berserk et de massacrer toute personne qu'il supposerait impliquée dans la mort de sa fille.

De toute façon, c'est pas plus mal qu'il ne tombe pas sur Dylan dans les plus brefs délais, il le passerait à l'attendrisseur maison et je ne pourrais que ramasser les miettes.

Parce que j'ai encore besoin de ce saligaud, moi, mine de rien. C'est pas que ça me fait plaisir, mais c'est comme ça.

Allan ne m'avait pas menti : les immolations de fanatiques reprennent de plus belle. Preuve que Harriett m'a bien menée en bateau et projette de poursuivre sa petite campagne de pseudo-sainte sur mon dos.

Donc j'ai besoin de Dylan. Il est moche, il est vénal, il est pourri, mais en matière de communication – et de bourrage de mou – il se débrouille comme un chef, et c'est exactement ce qu'il me faut.

Mais pour le moment, j'ai une autre urgence à gérer : la promesse faite à Kerry. J'attends juste qu'Allan me lâche la grappe pour m'y mettre, sauf qu'il a l'air fermement décidé à ne pas me quitter d'une semelle. Même pour aller aux chiottes, j'ai eu un mal de chien à le décrocher de mes basques, et il a

fallu que je pique une gueulante pour obtenir un chouia de tranquillité.

Ce qui est sûr, c'est que, de toute façon, cet après-midi, je n'étais pas en état de faire une séance d'Ombres. J'avais les mains qui tremblaient tellement que j'ai fini par casser mon crayon en tentant d'esquisser un nouveau dessin – le boulot, il se fait pas tout seul. Je me suis donc retranchée dans le réfectoire, où j'ai attendu – en présence d'Allan et de Kerry, qui elle aussi semble ventousée à moi – que Djuka, Lyubo et Anne reviennent. Ils l'ont fait en même temps que le crépuscule. D'abord les deux premiers, le visage tiré et l'air fatigué.

Djuka m'a expliqué avoir reçu des nouvelles imprévues du clan Wadoche. Sa mère aurait réclamé sa présence immédiate pour jouer aux flics en son nom, avec menace de la renier si elle ne venait pas. Par conséquent, Djuka a fait le chemin jusqu'au clan nomade le plus proche, pour prendre l'initiative ; elle a officiellement abjuré le clan Wadoche, se dégageant ainsi pour de bon de ce qui était déjà, certes officieusement, connu depuis longtemps. Elle n'a plus droit à rien : ni hébergement, ni protection, ni même un quignon de pain si jamais elle venait à crever de faim. En fait, sa mère pourrait même lui rouler dessus si elle se couchait en travers de la route pour la forcer à s'arrêter. Sauf qu'aux yeux de Djuka, c'est pas une prise de risque, c'est une libération.

Du coup, elle en a profité pour faire passer un message aux anciens membres de son gang, à commencer par Petyr. Ses mecs ont beau avoir une dent contre moi – voire une mâchoire entière – le comportement de Crina a nettement joué en ma faveur. Mine de rien, renier sa propre fille, ça se digère mal, chez les nomades, dont le taux de mortalité infantile est si élevé que chaque gosse est une pépite d'or. Surtout quand il s'agit d'une fille comme Djuka : bien gaulée, autonome, dominante et susceptible de prendre un jour la tête d'un clan. La renier, c'est limite se couper un membre. voire cracher sur un don que le Seigneur vous a fait. C'est comme ça que les mecs de Djuka l'ont pris, en conclusion de quoi, la moitié d'entre eux a décidé de faire l'impasse sur ma présence et de revenir se rallier sous sa bannière. Petyr est donc en route pour nous rejoindre, ainsi que Gus – de façon officielle, cette fois, même s'il était déjà revenu « juste pour la baise », comme il m'a dit –, ainsi que Kevin et Mickaël. Sigmund n'a pas voulu suivre ses copains. Amputé du genou, ses jours en moto sont bel et bien finis, et comme il s'est dégotté une nana de passage dans son clan, ainsi qu'un boulot de mécanicien

qui semble lui convenir, il a préféré rester sur place. Tant mieux pour lui. En tout cas, ces renforts compenseront avantageusement la disparition de Trixie et Simon, qu'on n'a toujours pas revus depuis qu'ils ont largué Kerry au monastère. J'avoue que ces deux-là, c'est moi qui aurais bien aimé les passer sur le grill. J'ai beau conserver mes doutes sur leur implication dans l'acte de folie de Kerry, j'aimerais bien savoir ce qu'il leur est passé par la tête en la larguant comme ça au milieu d'une bande de fanatiques, sans personne pour s'occuper d'elle. En fait, non, j'ai pas envie de les questionner. Juste de leur mettre la tête au carré.

Lyubo, de son côté, continue à suivre Djuka comme son chien. Je sais, c'est méchant de dire ça, mais depuis la mort de Debbie – somme toute très récente – le gamin s'est transformé en zombie décérébré qui colle aux semelles de sa maîtresse et fait preuve d'autant de personnalité qu'une bouse. J'ai bien vu qu'elle tentait de le secouer un peu par moments, mais sans effet.

Quand ils sont arrivés, tous les deux, j'ai poussé un « ouf » de soulagement. Avec un peu de chance, Allan cesserait de me coller aux basques. Sauf que non. Il a attendu l'arrivée d'Anne, le visage fermé et les traits tirés, pour annoncer que dès qu'on aurait fait le point de la situation, il nous ramenait, Kerry et moi, à la maison. Joie.

Anne n'a pas donné l'impression de l'avoir entendu.

Elle s'est dirigée vers moi, d'un pas décidé, et m'a asséné une paire de claques. Enfin, elle a essayé. La première a touché son but – j'avoue, je ne m'y attendais pas – et j'ai réussi à bloquer la suivante en parant du poignet. Je m'attendais alors à ce qu'elle éclate en sanglots, me gueule dessus, ou autre, mais non. Elle s'est contentée de me toiser de toute sa hauteur.

— Tu m'as déçue, Lily. Très déçue.

J'ai rien répondu.

Ben quoi ? C'était pas une question, j'avais pas à répondre. Et de toute façon, à ce genre de déclaration factuelle, que peut-on répliquer ? « C'est pas ma faute » ? « J'ai pas eu le choix » ? « Je ne pouvais pas rester sans rien faire » ? Ceux qui me connaissent doivent déjà s'en douter. Donc s'ils sont incapables de l'accepter, tant pis pour eux. Si je me sens merdeuse, c'est vis-à-vis de Kerry, les autres, j'ai ni responsabilités envers eux, ni comptes à leur rendre.

Du coup, je me suis levée, ai sifflé mon verre et regardé Allan dans les yeux.

— Ouais. On rentre. Ça sent le rance, ici.

Je sais, c'était vache, mais merde. Anne n'a même pas demandé de nouvelles de Kerry – bon, d'accord, elle était à table avec nous, les manches de son pull cachant ses bandages aux bras, en train de torcher un chocolat chaud –, elle s'est juste contentée de m'asséner son jugement.

La nuit a passé sans qu'aucun changement ne survienne. Non, on n'a pas fait hôtel du cul tourné, on s'est juste regardés en chiens de faïence pendant le dîner, nos non-dits plus lourds que la tartiflette qui nous attendait – petit présent de tatie Emma pour fêter mon retour – au four. Et quand on a fait l'amour, ç'a été sans âme ni même violence, juste les corps qui se retrouvaient. Toujours avec plaisir, mais sans réelle joie.

Et ce matin, reprise des hostilités.

— Non, interdiction de retourner au monastère toute seule.

Je secoue la tête.

— Tu n'es ni en mesure ni en droit de me l'interdire.

— Les immolations n'ont pas cessé, ça prouve qu'Harriett sévit encore. (Allan secoue la tête d'un air frustré. Je vois bien qu'il a toutes les peines du monde à se retenir de ne pas me secouer, moi, comme un prunier.) Écoute, tu as atteint ton objectif en allant sur place. Tu as fait le lien avec elle, et tu lui as fait admettre qu'elle était bel et bien responsable de cette série de suicides... mais ça ne change rien. La police ne peut rien faire ; on ne peut rien faire ! (Il a soudain haussé le ton.) Alors, ne cours pas au suicide en retournant te soumettre aux Ombres.

Bon, là, j'avoue : il m'emmerde.

Alors plutôt que prolonger la discussion, je fais demi-tour et me dirige vers la porte.

Avant même que je l'aie atteinte, il m'a rattrapée et empoignée par le bras.

— Tu comptes aller où, comme ça ?

Je me dégage d'une secousse.

— Au monastère. Faire ce que je suis censée faire. (Il resserre sa prise.) Tu comptes m'en empêcher ?

— Oui.

— Alors bon courage. Prépare-toi à expliquer à ta fille pourquoi on se bagarre encore, parce qu'il va falloir que tu emploies la force pour me retenir ici, et je te rappelle qu'elle dort dans la pièce à côté ; et qu'elle n'est toujours

pas au courant pour son frère.

Il pince les lèvres et ses doigts se crispent sur mon coude au point que j'ai peur qu'il le brise. Je pose la main sur son poignet au cas où je devrais me dégager en catastrophe. Je cherche son regard.

— Ne me force pas à faire ça, Allan, s'il te plaît.

Il hésite un instant.

— Ce serait plutôt à moi de te le dire, Marie. J'ai l'impression de tenter d'empêcher une suicidaire de passer à l'acte.

— Tu m'empêches de faire ce que tu as, pendant des années, voulu que je fasse. Ne fais pas comme Dylan, respecte mon choix.

Je sais, le comparer à l'autre trouduc, c'était un coup bas, mais ça porte. La surprise le fait reculer d'un pas, et sa prise se relâche, juste assez pour que je me libère d'une secousse.

Puis je file vers la sortie, attrapant au passage mon sac à dos d'une main, siffle Morag et referme la porte derrière moi.

Je sais qu'il ne me poursuivra pas, même si la tentation doit être monstrueuse. Dans quelques minutes, Kerry va se réveiller et ce sera l'heure de l'habillage, du petit déjeuner et de l'arrivée de tatie Emma pour l'emmener à l'école. Après, il viendra me chercher. Ou ira au boulot, mais connaissant M. Dominator, je penche plutôt pour la première possibilité.

Je n'ai donc qu'à speeder un bon coup histoire de me rendre au monastère assez vite pour tenter d'entamer une séance d'Ombres avant qu'il ne me remette le grappin dessus.

Les Dévorantes se bousculent en moi. Je les sens me pénétrer par la myriade de plaies sur mes poignets – c'est pas un hasard, je me suis dit que ça m'aiderait à me focaliser sur Kerry, donc sur ses proches. Les Ombres grouillent sur ma peau et la mordent, ouvrant mes incisions comme si celles-ci n'étaient pas assez larges pour elles. Ce qui est peut-être vrai. Je n'en ai pas absorbé depuis un certain temps, et j'ai l'impression que la pièce noire dans laquelle je me suis retranchée, à l'insu de tout le monde, pour avoir la paix, était quasiment irrespirable tellement elles y grouillaient en grand nombre. C'est même assez hallucinant, quand je pense qu'à une certaine époque, j'aurais juste considéré que les Ombres se multipliaient de partout sans distinction, et qu'il fallait juste que j'évite de marcher dedans. À bien y réfléchir, peut-être que j'étais juste aveugle. Ou dans le déni. Refusant

d'imaginer l'idée que les Dévorantes pouvaient sentir ma présence et s'agglutiner à ma proximité comme des papillons autour d'un fanal. Après tout, si, pour moi, elles sont la noirceur incarnée, ne suis-je par l'équivalent d'un phare pour elles, moi qui suis capable de les absorber et de les expédier ad patres – ou ailleurs ? Bref, une fois l'idée dans mon esprit, impossible de l'en chasser. Elle tourbillonne au même rythme que les visions de défunts qui m'assaillent, si nombreux et pressants qu'ils en sont quasiment méconnaissables, inhumains. Mais je me force à ralentir le pas, même si une tension, dans mes poignets, qui se transforme en déchirure électrique et remonte le long de mes avant-bras, jusqu'à traverser mes épaules et fulgurer dans mon cerveau, m'indique qu'elles tentent de forcer le passage, de s'insinuer en moi malgré mon refus, et cherchent à s'emparer de tout mon être. Je carre mentalement les pieds au sol – en fait, je suis allongée, mais c'est une image – pour résister à leur assaut et contre leur impact. Elles se bousculent, me déchirent la chair, me brûlent la peau, à tel point que j'ai l'impression que mes os ne vont pas tarder à se liquéfier comme sous l'effet d'une lave invisible.

Je vois des femmes, des dizaines, des centaines de femmes, qui me prennent à la gorge, ouvrent des gueules démesurées et me hurlent leurs imprécations d'une voix stridente. Les enfants m'agrippent aux genoux, aux hanches, aux coudes, me sautent dessus et mordent dans mon inconscient comme autant de minuscules tiques agressives. Les Ombres arrivent en vagues, une armée de Dévorantes avides de trouver la paix, de transmettre un dernier message, de m'offrir leurs ultimes instants de vie en guise de malédiction. Une souffrance déchirante, des martyres inexprimables et des tortures infinies. Je comprends que Kerry ait failli perdre la raison. Si je n'avais pas vécu moi-même ça, si je n'avais pas été endurcie par les années de tests aux Ombres, puis par la survie, je crois que j'aurais craqué, moi aussi. Je prends conscience d'un fait : c'est mon vécu autant que mon ADN, qui fait de moi sainte Marie des Ombres. Certes, je cicatrise de façon miraculeuse, et je suis capable de les absorber, mais si je n'avais pas été forgée par le feu de mon passé, par le fer des laboratoires et de la traque, toute anormale que je sois, je ne sais pas si mon esprit aurait résisté. Le corps peut endurer, mais si le mental craque, que reste-t-il de la sainte ?

Mais malgré cette force en moi, malgré cette certitude qui vient me raffermir dans ma décision et m'aide à repousser la marée de Dévorantes, je

sens que, petit à petit, je lâche prise.

Elles sont trop nombreuses. Je suis trop faible. Humaine. Juste humaine. Et elles sont infinies, une légion de créatures désespérées, avides de reconnaissance, d'identité, de vécu.

Mais je dois tenir.

Je l'ai promis à Kerry.

À Allan la tâche d'informer Kerry sur Noah.

À moi celle de retrouver sa mère. Sa vraie mère. Si je veux qu'elle m'accepte définitivement.

Alors je refuse l'échec. Et la capitulation.

Allez, Marie, t'es pas une mauviette ! Serre les dents et tiens bon !

Je m'acharne à canaliser le flot de Dévorantes. Certaines d'entre elles parviennent à laisser leur empreinte en moi. Je les sens déposer des souvenirs, des messages, des images. Je les sens s'intégrer à mon être et l'imprégner. Tant pis, pas le temps de trier, l'important, c'est de retrouver cette Gail que je n'ai jamais connue.

Alors je me focalise sur Kerry. Je me concentre sur ses yeux lumineux si clairs, sur cette voix si pure – un jour, je lui ferai prendre des cours de chant, si ça la tente – qu'elle sait rendre suppliante ou revendicatrice. Je repense à sa silhouette de petite souris trottinante, à ses cheveux, à ses grimaces pour me faire rire. J'essaie de faire le lien avec Allan, de voir en quoi ils se ressemblent, en quoi la mioche pourrait tenir de sa mère, mais c'est difficile, quand on ne peut se fier qu'à une vieille photo qu'on a refusé de regarder trop longtemps. Ça ne marche pas. Les Dévorantes continuent à m'envahir, à m'affaiblir. Je me sens me dissoudre dans leur essence, me perdre dans leur flot, dans leur passé. Pour m'oublier davantage, pour me fixer sur ma mission, je préfère alors tenter de reconstituer le portrait de Gail, qu'Allan m'avait montré à la morgue. Tel qu'il est, encadré au chevet de Kerry, tourné vers son oreiller, de façon à ce qu'elle seule puisse le voir, à ce qu'elle s'endorme en le contemplant. Je n'ai jamais cherché à m'immiscer dans ce lien avec sa mère défunte, mais aujourd'hui, je le regrette, ça me rendrait la tâche plus facile. J'essaie de me souvenir des principaux traits de Gail. Son sourire. Sa peau si claire. La façon dont elle tient ses deux enfants sur ses genoux, cette étreinte de maman ours qui s'ignore, qui crée un cocon autour de ses gosses sans même y réfléchir. Je visualise ses mèches foncées, son menton pointu, et je tente de relier cette image à Kerry, de forcer mon esprit à

fouiller le vide en quête de cette femme disparue qui doit forcément se trouver aux environs de ma presque-fille.

En vain.

Je perçois une multitude d'Ombres autour de Kerry et cela me terrifie. Est-ce dû à mon sang en elle ou à son incursion dans le monde des Dévorantes, mais je suis soudain persuadée que les Ombres grouillent contre elle avec la même insistance, la même impatience, qu'autour de moi ; qu'elles y accumulent, se massant dans le moindre recoin sombre, dans la moindre cavité un peu dissimulée, prêtes à agripper ma fille et à la dévorer vive jusqu'à ce qu'elle soit l'une des leurs. Impossible !

Je ne peux pas les laisser faire !

Alors je continue à les absorber, l'une après l'autre, dans l'espoir dérisoire d'amenuiser cet océan de douleur qui la cerne et qui pourrait la submerger au moindre faux pas. Je sais que je n'ai aucune chance de libérer l'intégralité des Ombres autour d'elle, ni de la libérer des Ombres, mais je peux au moins éclaircir ce flot, faucher cette armée de Dévorantes, lui ouvrir un chemin où elle pourra avancer sans crainte de se faire bouffer au moindre pas.

C'est moi qui les absorbe, qui les assimile, sans prendre le temps de les digérer, de les accepter. À présent, je ne tente plus de ralentir leur flot ; au contraire, je les pousse à entrer en moi, à se déverser en mon sein.

Je me perds dans leur nombre, dans leur identité.

Mais c'est le prix à payer pour que Kerry trouve la paix, pour qu'elle soit enfin débarrassée du fantôme de cette mère qui n'aurait jamais voulu hanter sa fille et l'empêcher de vivre.

Allez, encore une, Marie. Encore une...

Je vais toutes les bouffer, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus.

Encore une, Marie...

Chapitre 11

Mon réveil a un goût d'échec.

Avant même d'ouvrir les yeux, je sais que j'ai failli. Mission désastre pour la sainte.

J'ai la bouche pâteuse. Et quand j'essaie d'avaler ma salive pour chasser ces miasmes de dentier fossilisé de nonagénaire, un caillot de sang m'en empêche, me bloque le gosier de relents de sang coagulé. Je m'étouffe. Une quinte de toux irrépressible me secoue, me plie en deux.

Je manque gerber, mais je me retiens de justesse : je sais que j'arriverai pas à expulser cette merde et je risque de me noyer dans mon vomi.

Je tente de me mettre à genoux.

Impossible. Je m'asphyxie de plus en plus. Tout mon corps se convulse dans sa tentative d'aspirer un peu d'air, de respirer, de chasser ce qui obstrue ma gorge.

In extremis, je parviens à basculer sur le gosier, en position fœtale, et c'est comme ça, après un ultime haut-le-cœur atroce, que je parviens à cracher le grumeau écœurant qui m'étouffe. La sensation est dégueulasse. On dirait un flan de boudin noir. Bon appétit, messieurs.

Quand il finit par sortir, une sensation de déchirement me parcourt la langue, sur tout le côté.

Génial.

J'ai dû me mordre la langue pendant ma session d'Ombres, et quand je suis tombée dans les pommes, j'ai continué à pisser le sang sans m'en apercevoir, sans parvenir à tout avaler, jusqu'à ce que ça finisse par me remplir la bouche.

Nota bene pour la prochaine fois – s'il y en a une – que je décide de faire une séance d'Ombres toute seule : la PLS, c'est pas pour les chiens. Et un bâton en travers des dents pour éviter de me mordre la langue, ça sera pas du luxe non plus, voire une muselière, comme un psychopathe.

Sainte Marie Lecter, priez pour nous.

Je continue à me racler la gorge pendant un bon moment, haletant comme un teckel asthmatique, jusqu'à ce que mes bronches recommencent à fonctionner plus ou moins normalement. Et je salive à mort pour chasser cette amertume dégueue dans ma bouche – si c'est ça l'haleine d'un vampire, je ne comprends vraiment pas pourquoi tant de nanas fantasment à ce point dessus – et, au bout d'un moment, un élégant filet de bave au menton, je finis par me sentir plus ou moins humaine. À présent que l'urgence de respirer est gérée, je me reprends en pleine face le revers cuisant de l'échec : Je n'ai pas retrouvé Gail.

J'ai beau avoir la sensation d'avoir absorbé plus d'Ombres que jamais, et avoir lourdement conscience qu'il me faudra beaucoup de temps pour débrouiller le monceau d'informations qu'elles ont laissé en moi, je sais qu'elle ne fait pas partie de ces résidus d'humanités qui me rongent. Je l'aurais sentie, ou j'aurais perçu une affinité, peut-être un lien avec Kerry. Là, rien. Juste une marée intrusive et amère de spectres qui, même maintenant, menace de me rendre folle.

Je déglutis à nouveau et cherche l'interrupteur du regard.

Faire la lumière autour de moi m'aidera à me débarrasser de cette impression d'étouffement.

C'est à ce moment-là que je réalise.

La lampe torche que j'avais laissée dans un coin de la pièce, pour me protéger en cas de besoin – je n'avais qu'à rouler sur le côté pour rentrer dans son cercle lumineux –, est morte. Enfin, pas complètement, mais elle ne diffuse plus qu'une lueur jaunâtre plus faiblarde qu'une trique de nonagénaire. Je fais le calcul rapidement. Je l'avais rechargée juste avant de partir rencontrer les mercenaires de mes lunes, donc trois jours avant que je décide de lancer cette séance d'Ombres. Sauf que je ne l'avais pas utilisée lors de mon escapade. Donc elle a juste dû se vider naturellement pendant ma petite partouze-night d'aujourd'hui, ce qui signifie qu'elle a duré...

Bordel de Dieu !

Trois jours ?

C'est pas possible !

Au moment où je me relève, mes jambes m'informent que si. Vu leur mollesse, la façon dont la tête me tourne et les gargouillements de mon estomac, ça ne me paraît plus si aberrant que ça, trois jours dans le coaltar.

Sauf qu'on ne peut plus appeler ça une séance d'Ombres si ç'a duré trois putains de jours. Ça ressemble plutôt à une transe de fakir, voire, et j'aime pas du tout, mais alors pas du tout du tout ce mot, à un coma.

Aussitôt, mon cerveau se met en branle.

Si j'ai passé trois jours aux abonnés absents, que s'est-il passé en mon absence ?

Pourquoi personne ne m'a-t-il cherchée ? A priori, je me suis juste enfermée dans une cellule-dortoir désaffectée, c'est pas non plus une geôle secrète. Si des fouilles avaient été lancées dans le monastère, on m'aurait à coup sûr retrouvée. C'est donc qu'il s'est passé quelque chose. Mais quoi ?

Alors que je passe au crible une bonne centaine d'éventualités, toutes déplaisantes, d'autres questions viennent frapper à la porte.

Qu'a dû se dire Allan en me découvrant à nouveau aux abonnés absents ? Et Kerry ? Pourvu qu'elle ne se soit pas mis en tête que j'ai mis les voiles pour éviter d'avoir à chercher sa mère dans les Ombres...

Et Morag, quelqu'un a-t-il pensé à s'occuper d'elle ?

Et le *Bloody Bones* ? J'espère que les filles ont géré la boutique en mon absence...

Et Harriett... les immolations ont-elles cessé, ou les feux de joie ont-ils repris de plus belle pendant que je roupillais au pays des cauchemars ? Les scénarios dramatiques ne cessent de se multiplier dans ma tête. Mon esprit cogite et envisage une multitude d'hypothèses catastrophiques pour étayer le fait surprenant que personne ne se soit inquiété de moi. À une époque, cet anonymat m'aurait plutôt rassurée, à présent, je trouve ça plutôt perturbant. J'ai perdu l'habitude de la solitude, moi.

Tout comme j'ai visiblement perdu l'habitude de faire Carême, vu comme atteindre le coin où j'ai déposé mes affaires – veste, torche, téléphone – me fait l'effet d'un exploit olympique. Je récupère au passage mon portable, que j'avais éteint avant de m'enfermer ici histoire qu'on me foute la paix. Je suis à peine capable de le rallumer et de le passer en mode vibreur qu'il se met déjà à jouer les godemichés un soir de Saint-Valentin. Je le fourre dans ma poche sans regarder les messages. À coup, trente-six appels de Ballard, probablement autant d'Anne, Djuka et Basil, et certainement trois fois plus de messages et d'ultimatums de ramener mes miches au plus vite. Qu'ils aillent se faire...

Je parviens à la porte avec toute l'énergie d'un pensionnaire de maison de

retraite. J'ai un mal de chien à trouver la clef et déverrouiller la serrure. Et encore plus de difficultés à manipuler la poignée et ouvrir le battant. Mes mains tremblent. Mes doigts tâtonnent, mes coudes sont en guimauve. Merde, j'ai la dalle !

J'émerge dans le couloir comme un vieux zombie à peine sorti de son trou, aussi affamée et certainement aussi fraîche. Le silence des lieux me frappe.

On dirait que le monastère est abandonné.

D'habitude, même dans les zones de circulation ou les dortoirs, le complexe accueille – grâce à moi – tellement de gens qu'il bruisse en permanence du brouhaha de ses habitants. Ne serait-ce que l'écho de bruits de pas au loin, de frôlements de meubles un étage au-dessus. On sent toujours des relents de vie, de popote, de sueur, parfois de parfum.

Là, rien. Pas même d'odeur de détergent ou celle de l'huile que les mercenaires utilisent pour graisser leurs armes, et dont l'arôme doucereux imbibe leurs quartiers et la zone d'entraînement. Or celle-ci n'est pas loin. Que ce soit là ou dans le réfectoire, je trouverai certainement quelqu'un.

Je dégaine mon portable – qui a arrêté de me hurler « hé ! T'as des messages, nénette ! » – pour vérifier l'origine des appels que j'ai reçus. Rien d'imprévu, juste mes boulets habituels. Pas la peine d'écouter les messages, j'aurai droit à la version live et stéréo quand ils me tomberont sur le paletot. En espérant qu'on se revoie, parce que je ne m'attendais pas forcément à trouver l'endroit désert...

De plus en plus inquiète, je trace en direction de la cantine. Même si une sensation d'urgence me pousse à chercher au plus vite des informations, c'est mon ventre qui m'a guidée dans cette direction. J'ai une méga-dalle. Je tente de forcer ma patte réfractaire à se manier le train, mais elle me semble plus réactive qu'une jambe de bois. Et mon manque de forces n'aide pas.

Finalement, c'est ma volonté qui m'aide à continuer à avancer. Ça, et la certitude de plus en plus pressante qu'un drame s'est produit en mon absence.

C'est pas possible que le monastère soit aussi mort, sinon. À peine le mot a-t-il fusé dans ma tête que j'ai la conviction inébranlable que c'est bien une sorte de deuil qui a frappé le domaine Howell. Cette impression de lourdeur, de chape de plomb, de sommeil éternel ne peut pas être confondue avec autre chose. L'endroit est plus déprimant qu'un encéphalogramme plat.

Enfin, la porte du réfectoire apparaît devant moi.

Je me précipite dessus et déboule dans la grande salle comme un prince

charmant dans le château de la Belle au bois dormant. J'espère qu'il me suffira de claquer la gueule de quelques dragons pour avoir mes réponses.

Sauf qu'en guise de dragon, c'est la tronche ravagée de notre croque-mitaine local qui m'accueille.

Dylan.

Seul.

Enfin, non. Face à lui se trouvent un ordinateur portable – fermé – et une assiette de beignets de légumes – vu la couleur, courgettes ou épinards.

Sans prendre le temps de lui demander, je me rue sur son plat et récupère une poignée de beignets que j'enfourne aussitôt et gobe sans même les mâcher.

Un grognement de satisfaction émane de ma gorge et la divine sensation reconnecte quelques synapses dans mon cerveau.

La bouche pleine, je me tourne vers lui – et saisis d'autres beignets. Dylan est resté assis et me fixe, l'air stupéfait, même pas inquiet.

— 'Ech-kiché-paché ?

Il écarquille les yeux et me regarde engloutir la fin de son plat. Une légère panique marque ses traits et il recule la chaise.

Je répète ma question d'un ton plus énervé, cette fois en avançant vers lui.

Il lève les mains, paumes face à moi. OK, je connais ce geste, ça veut dire « t'énerve pas ».

Sauf que je suis déjà énervée. J'avale ma bouchée en catastrophe, manque m'étrangler sur le dernier beignet, et frappe du poing sur la table.

— Putain, tu vas me répondre, oui ? Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Encore un regard de veau mort d'amour – ou d'incompréhension.

Puis – enfin ! – il ouvre la bouche.

— Mais qu'est-ce que tu fous là ? On te croyait à l'autre bout du pays...

Cette fois, je l'empoigne par le col et le soulève de sa chaise. Enfin, non. Je tente de le faire. J'ai pas encore assez de forces pour faire autre chose que lui décrocher les miches de leur support, du coup, je me résigne à le secouer comme un prunier. Ses dents s'entrechoquent, mais il m'attrape le poignet et parvient à bredouiller un « c'est bon, c'est bon ! Je vais t'expliquer ! » beaucoup plus satisfaisant.

Je m'assois sur le banc le plus proche et grappille les dernières miettes de son plat.

Il inspecte son assiette d'un air suspicieux.

— T'as pas mangé depuis quand ?

— Environ trois jours. Maintenant, réponds à ma question : qu'est-ce qu'il s'est passé en mon absence ?

Cette fois, une lueur mauvaise brille fugitivement dans son regard, aussitôt suivie d'un petit rictus en coin qui ne m'annonce rien de bon. Lorsque je remarque la présence de couverts de chaque côté de son assiette, je m'empare de la fourchette et en tâte les pointes d'un air fasciné. Ça ferait de jolis trous dans sa main... ou ailleurs.

— OK, OK ! Pose ton jouet et laisse-moi te mettre au jus.

Je préfère me curer les dents avec, mais hausse les sourcils pour lui signifier de passer à table.

— Ballard a débarqué il y a deux soirs de ça, en panique, parce que t'étais censée être passée au monastère le matin et que t'étais pas venue chercher Kerry à l'école le soir. (Mon cœur se serre de regret. Première frousse validée : Allan et Kerry ont cru que je m'étais barrée.) Du coup, il était furax contre toi, et il pensait qu'une des nounous habituelles de sa fille était venue la récupérer pour l'amener ici, comme chaque fois que tu lui fais faux bond. (Cette fois, c'est plus un pincement au cœur, c'est un coup de poignard. Doublé d'une envie monstrueuse d'éclater le crâne de Dylan sur la table. Je serre les lèvres et lui fais signe de continuer.) En fait, à l'école, ils ont bien confirmé qu'elle était partie avec « une personne autorisée », mais que celle-ci ne l'avait jamais ramenée ici. (Bon, j'en suis au stade « panique », maintenant. Les beignets de courgette se transforment en plomb dans mon estomac et j'éprouve la pulsion subite de les transformer en masque de beauté sur Dylan. J'avale ma salive. Dylan croise mon regard et doit lire le meurtre dans mes yeux, car il reprend aussitôt.) Ballard a complètement pété les plombs. Il a menacé Basil de foutre le feu à son monastère et de le dénoncer aux flics pour kidnapping s'il ne virait pas tous tes fidèles du complexe et n'envoyait pas ses hommes à la recherche de sa gosse. Il a aussi rappelé le groupe de nanas que tu avais embauchées. Djuka a battu le rappel de ses troupes et fichu le camp pour écumer les routes ; ils connaissent mieux les itinéraires favoris des nomades et...

— Qui ? croassé-je d'une voix étranglée.

— La description de l'école correspond à Trixie. D'après Ballard et ta copine Anne, elle faisait partie des personnes habilitées à récupérer Kerry en cas d'absence des référents habituels.

Une nausée me fait déglutir à nouveau. Ouais. L'école avait le numéro de Trixie dans sa liste de gens à appeler en cas de problème, donc je suppose que ça l'a automatiquement incluse parmi ceux ayant le droit de la récupérer. Je me souviens même m'être opposée à son ajout dans la liste à l'époque où on a inscrit Kerry dans cet établissement. Je trouvais que la gamine avait déjà bien assez d'adultes autour d'elle pour s'occuper d'elle, et Trixie me faisait trop l'effet d'un électron libre pour être fiable. À croire que j'avais raison... J'aurais juste dû penser à la faire rayer de cette liste quand elle l'a larguée au monastère, l'autre jour.

— Tout le monde est parti à leurs troussees ? (Il hoche la tête.) Alors qu'est-ce que tu fous là, toi ? Aux dernières nouvelles, Allan voulait te tailler un short pour ce qui est arrivé à sa fille la dernière fois ? (Puis je plisse les yeux.) D'ailleurs, le programme qu'il envisageait pour toi était assez proche du mien. Alors, je me demande. (Je me relève et fais craquer mes jointures de la façon la plus théâtrale possible.) Qu'est-ce que tu fous là ? Pourquoi t'es pas en train de chercher notre gosse, avec tout le monde ? Quelle merde t'es encore en train de nous mijoter ?

Lorsque son faciès de singe grimace un nouveau sourire, censé être lénifiant et amical, mon envie de lui refaire le portrait version Dali prend des proportions dantesques. Je brûle d'achever ce que j'ai commencé l'année dernière. Avec mes poings, cette fois, sans avoir recours à ces gadgets de fillette que sont les bombes au phosphore. Juste pour me défouler et sortir ce parasite de ma vie une bonne fois pour toutes.

Je secoue la tête.

— Réponds-moi vite, Dylan, ou je risque de vraiment péter les plombs.

Ma voix n'a même pas pris de ton menaçant. Elle est juste factuelle. Et je crois que c'est ce qui lui fait comprendre à quel point il est proche de la frontière. Cette voix, c'est celle que j'avais avant chaque combat. Quand je me vidais la tête de toute pensée, de tout doute, pour ne plus être qu'une machine à taper, pour ne plus laisser place à la moindre faiblesse. Quand je suis dans cet état, je peux faire des conneries. Que je regretterai peut-être après, mais que je ne suis pas forcément en état de gérer sur l'instant. Et concernant Dylan, ça m'étonnerait que j'éprouve beaucoup de remords. Si ça se trouve, ça me ferait même quelques bons points dans mon karma. Il saisit l'importance de la situation et se rapproche en catastrophe de la table, sous mon regard inquisiteur, pour relever l'écran de son portable.

— Tiens, regarde ! bredouille-t-il en ouvrant diverses fenêtres que non, je ne prends pas la peine de regarder. Ton copain psychopathe était persuadé que tu avais pris la tangente pour fuir toute cette médiatisation, que toute trace de ton existence devait être effacée pour que tu aies envie de revenir (il lâche un ricanement moqueur suite à ça, qui me fait crisper les poings jusqu'à ne plus les sentir) ou qu'il puisse te retrouver...

— Et bien entendu, c'est ce que tu as fait, n'est-ce pas ? demandé-je de ma plus belle voix douceuse. Tu lui as obéi, et tu es resté ici pour garder le monastère au cas où Kerry reviendrait d'elle-même, et en profiter pour supprimer toutes les données sur mon compte...

Dylan lève le nez sur moi, un air de moufette ahurie sur la tronche.

— Tu me prends pour un con ? (Je hausse un sourcil.) Vu la quantité de vidéos sur toi qui circulent, ce serait mission impossible, mais en plus, fallait vraiment être con pour s'imaginer que tu referais surface aussi facilement. (Puis il me regarde avec incertitude.) Au fait... pourquoi t'es revenue ?

— Ça te regarde pas. Qu'est-ce que tu as fait, pendant que tu avais les mains libres et personne pour te surveiller ?

Il étrécit les yeux.

— En fait, t'es pas vraiment partie, c'est ça ? (Puis il examine ma silhouette, de la tête aux pieds. Je le vois prendre en compte mes fringues crades et froissées, mes cheveux en vrac, mon teint qui doit ressembler à celui d'une noyée... et il finit par additionner deux et deux.) T'as même jamais quitté le monastère ! Qu'est-ce que tu faisais ? Qu'est-ce qui t'a retenue trois jours avant de te ramener parmi les vivants ?

Je lui lance un sourire mauvais.

— Je sais pas... peut-être juste que j'attendais que la place soit vide de tout témoin pour pouvoir te régler enfin ton compte sans qu'on m'emmerde... Qu'est-ce que t'en penses ?

Ses cicatrices se parent d'une magnifique teinte violacée tandis que les rares parties de son visage intactes blêmissent. Le résultat global est assez intéressant, on dirait une aubergine bicolore – et vénéneuse. Puis je jette un coup d'œil à l'écran. Et je sursaute. OK, la vidéo de ce taré d'Eddy, je la connais. Ainsi que les photos les plus anciennes, celles de mon enfance, et celles d'Harriett. Mais... mais c'est quoi, cette série de clichés haute définition qui semble me narguer dans la barre de recherche de son navigateur ? Et quand je le bouscule pour cliquer à sa place sur l'icône juste à

droite, je découvre avec horreur qu'au lieu d'une vidéo authentique et d'une foulditude de fakes, le réseau fourmille à présent d'une bonne dizaine de vidéos de moi.

Impossible que ce soit des trucages. Même quand je suis de dos – et ce n'est pas toujours le cas – je reconnais mes fringues, mes cheveux, même mes putains de cicatrices et ce putain de monastère.

Mes séances d'Ombres.

Cet enfoiré de Dylan a filmé mes séances quotidiennes d'absorption d'Ombres, et moi, focalisée sur ce que je faisais et persuadée que Basil veillait à ma sécurité – ou à son monopole sur ma pomme –, je n'avais rien remarqué. En même temps, c'est peut-être pas Dylan qui a joué les paparazzi sur mes fesses, il avait bien assez de sbires pour faire ça discrétos pendant que je me masturbais avec mes toutes nouvelles capacités. Si ça se trouve, il y a même un Implanté que je n'ai pas repéré parmi ses fidèles.

Fuck. Je me suis fait enfler comme une bleue.

Et au fur et à mesure que je fais défiler l'ascenseur pour constater l'ampleur des dégâts, je m'aperçois qu'en fait, c'est pas juste un aperçu sur mes capacités. C'est toute ma vie qui s'étale en ligne.

J'ai l'impression qu'on vient de me foutre à poil sous une avalanche de glaçons. Il y a des photos de moi prises quasiment chaque jour depuis ma sortie du coma. Il y en a même, les premières, datant des premières semaines, à l'époque où je cicatrisais encore des blessures reçues après mon évasion du monastère, après la mort de Thomas. Ces clichés-là sont les plus explicites. Je crois que si j'en faisais une animation, on verrait mes plaies se refermer à vue d'œil, sans que personne ne les soigne. C'est effrayant, mais aussi fascinant, comme de voir muer un serpent.

Ce connard de Dylan, avant de partir du jour au lendemain pendant que je dormais, m'a photographiée chaque jour, à l'insu de tout le monde, avant de profiter de la désertion généralisée d'aujourd'hui pour tout balancer sur la toile.

Je suis faite comme un rat.

Avec ces photos de moi à poil, habillée, adulte, blessée et guérie, en train de canaliser les Ombres ou de vivre... mon anonymat vient juste de filer dans la cuvette des chiottes, et je peux aussi bien tirer la chasse.

Je reste un bon moment à fixer l'écran. Je ne regarde même plus ce qu'il affiche. Mon cerveau est comme paralysé, à nouveau dans le coma. Je ne sais

plus que faire.

L'espace d'un instant, l'envie de me raser le crâne, de monter dans mon camion et de prendre à nouveau la route me traverse. Après tout, c'est pas la première fois que des photos de moi circulent et que je parviens quand même à changer de nom, de tête, et à refaire ma vie au large.

Puis mes yeux se fixent à nouveau sur l'écran. Et non, je ne peux pas fuir. Cette fois, il faudrait un miracle et de la chirurgie esthétique pour me permettre de filer. Et il y a Kerry.

Impossible de faire machine arrière.

Je sens le regard de Dylan me scruter avec attention. Je sais qu'il est prêt à bondir en arrière, au cas où je piquerais une crise de rage et tenterais de l'égorger à mains nues – ou avec les dents, j'en serais tout aussi capable. Sauf qu'il peut reculer autant qu'il faut, je me sais plus forte et plus rapide que lui si je veux en finir une bonne fois pour toutes.

Mais ça ne me sauvera pas. Je secoue la tête.

Je ne sais pas ce qui pourrait me sauver, à l'heure actuelle. Ce qui pourrait sauver ce qu'il reste de ma vie.

Et tuer Dylan me procurerait certes une belle satisfaction, ça ne m'avancerait pas pour autant. Et je peux avoir un usage pour lui, ne serait-ce qu'en attendant que les autres reviennent.

Soudain, je sursaute et reporte mon attention sur lui. Il tressaille.

— Mon chien ? (Il affiche à nouveau un air interloqué.) Qui s'est occupé de mon chien ?

Il fait la moue. Visiblement, ma priorité le surprend. Si ça se trouve, il ne sait même pas.

— Je crois que ton flic apprivoisé l'a emportée avec lui pour te pister.

Bon courage avec ça, mon gars ! J'ai pas dressé Morag pour me filer le train !

— J'imagine que Basil et Allan n'ont pas déserté le monastère sans t'avoir laissé un moyen de les contacter... (Puis je fronce les sourcils.) Comment ça se fait qu'ils t'aient laissé seul, d'ailleurs ? Personne ne te fait confiance...

Il exhibe une mine offusquée pour être trop crédible, et fait style « même pas vrai », mais son coup d'œil plus ou moins discret en direction de ses chevilles le trahit. D'un mouvement brusque, je m'accroupis et lui saisis le tibia.

Il se fige.

Bingo, ma fille. Les gars l'ont équipé d'un superbe bracelet de surveillance électronique. Je ne savais pas que Basil possédait ce genre d'équipement, mais ça ne me surprend pas. Quand on trempe dans le kidnapping et le trafic d'êtres humains, ça fait partie du matos de base. J'esquisse un sourire cruel.

— Rassure-moi : c'est bien le modèle qui fait « boum » ?

Cette fois, il devient verdâtre. Oups. Il ne devait pas savoir que ce modèle n'existe que dans les films de science-fiction – en fait, si, il existe, mais il a été tellement interdit partout que même dans les milieux parallèles, il est devenu introuvable. Cela dit, ce serait assez facile d'en fabriquer un soi-même, j'imagine.

Puis il tire brusquement sa cheville en arrière.

— En fait, le manoir n'est pas totalement vide. Basil a laissé une équipe de surveillance extérieure, pour protéger les abords et vérifier si Trixie et Simon ne profitaient pas de son absence pour revenir en douce. Et il a laissé une nana pour les gérer.

Je hausse un sourcil.

— Une nana ? Je ne connais pas de nana dans son équipe ou en qui il aurait assez confiance pour lui confier... (Une idée me vient à l'esprit.) Ne me dis pas que depuis tout ce temps que j'essaie de te soutirer quelques informations, Anne est à l'étage au-dessus ?

— Non ! Non non ! proteste-t-il avec véhémence. Tu penses bien que je te l'aurais dit. Non, c'est une fille que je ne connais pas. Encore plus vieille que ta copine, et à l'air encore plus coriace. Je l'ai juste croisée une fois en allant de ma chambre à ici. Elle m'a dit que j'avais pas intérêt à sortir de cette pièce jusqu'au retour de Basil ou d'Allan, sinon, elle me crucifierait à la porte pour conjurer le mauvais sort... (Il frissonne. Je crois qu'il a vraiment eu peur. Tant mieux.) Elle m'a dit qu'elle était pacifique, mais que pour protéger ses sœurs, elle ferait une exception. J'ai pas très bien compris son nom, c'était un truc comme...

— Mido, soufflé-je, rassurée. C'est Mido. Et l'équipe de surveillance extérieure, comme tu l'appelles, ça a toutes les chances d'être les Sœurs de la Lune. (J'esquisse un sourire.) Et tu sais quoi, mon p'tit gars ? (Il secoue la tête d'un air mi-indécis, mi-inquiet.) Tu peux la croire sur parole, je lui ai raconté pas mal de trucs sur toi, et tu représentes pile le genre de gars qu'elle aimerait crucifier. Enfin, elle, ou ses copines. Donc si j'étais toi, je lui obéirais sagement et je resterais ici jusqu'au retour du grand chef.

— Et toi, ça ne compte pas ?

— Non, mon gars. Moi, je ne suis pas vraiment là. (Je désigne l'écran d'un geste du menton.) Grâce à toi, maintenant, je suis partout. Et comme je ne suis pas vraiment sûre que ça m'enchant, mieux vaut que tu te tiennes à bonne distance tant que je n'aurai pas décidé quoi faire de toi, ou tant qu'on n'a pas retrouvé Kerry. Je crois qu'il n'y a que ça qui pourrait me faire oublier ce que tu as...

Une vibration contre ma fesse droite me fait sursauter.

Mon portable.

Qui avait cessé de me harceler depuis tout à l'heure. Il y a toutes les chances que ce soit Allan ou n'importe quel proche désireux de m'enguirlander, mais sait-on jamais... Je le dégaine et regarde le numéro. Inconnu. En général, dans ce cas, je ne réponds pas. Mais... et si c'était en rapport avec Kerry ?

Je fronce les sourcils à l'attention de Dylan pour lui faire comprendre de ne pas en profiter pour filer.

— Les immolations ont cessé, en mon absence ? Les tarés ont cessé de débarquer ici, maintenant que l'endroit est désert ?

Deux questions histoire de le faire cogiter pendant que je réponds.

— Allô ? (Le souffle grésillant à l'autre bout du fil m'indique qu'un ordinateur déguise la voix de mon interlocuteur.) Allô ? Marie ?

J'hésite avant de répondre. Même déformée, il s'agit d'un timbre féminin. Et j'ai de forts soupçons quant à son identité. On avait pourtant bien dit que le deal était « plus de contacts », bitch !

Puis l'autre reprend.

— Ta fille a failli subir ton propre sort. Grâce à moi, elle est intacte. Tu me dois une vie, Marie. La sienne contre la tienne.

Mon sang ne fait qu'un tour. Je gargouille un juron étranglé avant de crisper le poing sur le téléphone au point d'avoir peur de l'éclater entre mes doigts.

— Si tu fais le moindre mal à Kerry, finis-je par gronder d'une voix sourde, je te promets que je t'arrache les tripes à la main et que je les donne à bouffer à mon chien !

Un silence de mort succède à ma phrase. Dylan me fixe en écarquillant les yeux. Je crois qu'entre notre conversation et ce que je viens de dire, je viens tout d'un coup de dépasser Allan sur sa liste des personnes à éviter le plus

possible.

— Je viens de te le dire, Marie : je lui ai sauvé la vie, ce n'est pas pour la tuer maintenant. Quoi que tu penses de moi, je ne suis pas une meurtrière d'enfants...

J'éclate d'un rire amer. Désolée, mais de la part de la nana qui m'a torturée – avec sa ribambelle de copains, faut pas oublier – pendant près de deux ans, j'ai un peu du mal à prendre son affirmation au sérieux.

— Mais si tu tiens à tout prix à t'en prendre à quelqu'un, je te conseille plutôt de vérifier ton entourage. Personne ne t'a jamais dit que les nomades ne faisaient pas des alliés fiables ? (Cette fois, impossible de réprimer le flot d'insanités qui déferle de ma bouche. Trixie. Cette salope de Trixie et son mec. Je vais les buter.) Eh oui, Marie. Non seulement tes amis étaient des kidnappeurs d'enfants, mais en plus, ils ont été infichus de la surveiller correctement et elle s'est enfuie. Si je n'étais pas tombée sur elle – totalement par hasard, je tiens à le préciser –, il ne resterait plus d'elle aujourd'hui qu'un tas d'ossements et quelques lambeaux de vêtements tachés de sang. (L'image est assez vivante pour que je doive m'y reprendre à trois fois pour déglutir. À l'autre bout du fil, Harriett recommence à me narguer.) Mais je te rassure, ce n'est plus qu'un mauvais souvenir, pour elle. Elle n'en gardera même pas trop de cicatrices. Enfin, pas plus que ce qu'elle avait déjà. Au fait, tu savais qu'elle cicatrise presque aussi bien que toi, cette petite ? Enfin, oui, j'imagine que tu étais déjà au courant, vu les balafres que j'ai découvertes sur ses jambes. Par contre, elle m'a coûté une bonne partie de la réserve de sang que j'avais récolté lors de notre... accord. Tu me dois une vie, Marie... et beaucoup de sang.

Je serre les dents sans répondre. Évidemment, j'aurais dû me douter qu'on en arriverait là. Sauf que...

— Trois questions, connasse.

— Je t'écoute, ma chérie.

— Petit un : pourquoi déguiser ta voix puisqu'on connaît chacune l'identité de l'autre. Petit deux : comment as-tu fait pour « tomber par hasard » sur Kerry alors qu'on est à plus de neuf heures de route ? Et petit trois : qu'est-ce qui me prouve qu'elle est vraiment avec toi, ou même qu'elle est en vie ? Mentionner un couple de ma connaissance ne prouve rien du tout...

En guise de réponse, j'entends un cafouillis dans le combiné.

Puis une petite voix.

— Ma... maman ? Maman Marie ? C'est toi ? (Et là, mon cœur fait un triple salto arrière dans ma poitrine.) Tu es revenue ? Tu vas venir me chercher ?

— Oui, ma puce, c'est moi. Je n'étais jamais partie, j'étais juste... (je cherche en catastrophe une explication qui soit à la fois plausible et pas trop dangereuse à émettre en présence d'Harriett, qui ne doit pas se gêner pour écouter)... j'étais au manoir, dans...

— Pas besoin de raconter ta vie au téléphone, m'interrompt la bitch-en-chef. Tu voulais une preuve qu'elle va bien, c'est le cas. Quant aux circonstances de notre rencontre, il te suffit de savoir que j'ai été contactée par ton couple d'amis (insistance sardonique sur le mot. J'ai une furieuse envie, le jour où Harriett me tombe à nouveau entre les mains, de lui arracher la langue pour me torcher avec.) Qui m'a proposé un deal en échange de cette gamine, dont ils disaient qu'elle avait des talents spéciaux. Or, comme je te l'ai dit, ils n'ont pas été capables de s'occuper correctement d'elle, et si je n'avais pas été en avance à notre rendez-vous, j'aurais perdu ma monnaie d'échange et toi, ta fille.

Trixie, Simon, je vous conseille de filer aussi vite que possible, aussi loin que possible, parce que si je vous mets la main dessus, je vous écorche vifs avant de vous jeter aux Ombres.

— Quant à ma voix, je n'étais pas sûre que ce numéro soit le tien. Tes petits camarades auraient aussi bien pu me tendre un piège ou tenter de me doubler et m'envoyer sur une fausse piste.

Même si elle ne peut pas me voir, je hausse un sourcil.

— Un piège ? Comme celui que tu m'as tendu en me proposant un deal que tu n'avais pas l'intention d'honorer ? Les immolations étaient censées cesser suite à notre rencontre... (je lance un regard à Dylan, qui esquisse un signe de tête négatif assez frénétique, comme s'il craignait que je lui décalque la tronche sur la table s'il ne répondait pas assez vite)... or, ce n'est pas le cas. Qu'est-ce qui me dit que tu auras plus l'intention de tenir parole, cette fois-ci ?

Un soupir fatigué me répond. Et quand elle se remet à parler, la voix d'Harriett a repris son timbre habituel. Peut-être parce qu'elle n'a plus peur que je l'enregistre. Ou peut-être justement parce qu'elle espère être enregistrée pour se dédouaner de ce merdier.

— Tu es bien placée pour savoir que le comportement des fanatiques n'est

pas forcément prévisible. Je n'ai jamais demandé à mes fidèles de se suicider. Et, depuis notre... rencontre, je n'ai cessé de leur prêcher la modération et le respect de la vie. Je n'y peux rien, si certains vont plus loin. Je ne t'ai jamais menti, Marie. Pas plus il y a vingt ans qu'aujourd'hui.

— Et mon cul, c'est du poulet ? (Oups. Pas forcément constructif, comme sortie.) Et à part ce genre de conneries, qu'est-ce que tu attends de moi ?

À peine m'a-t-elle vue que Morag s'est jetée sur moi. En fait, Allan l'avait bel et bien emmenée avec lui, mais quand elle l'a directement amenée de « notre » appart à l'endroit où j'avais garé ma moto avant de se mettre à tourner en rond d'un air frustré, il a compris qu'elle ne pourrait pas l'aider des masses et l'a confiée à Anne – la plus vulnérable des personnes parties à notre recherche, à Kerry et moi – pour qu'elle lui serve de garde du corps. Plutôt une bonne idée : non seulement vis-à-vis d'Anne, mais aussi parce que s'il l'avait amenée au monastère, je ne doute pas que ma tueuse fantôme n'aurait pas mis longtemps à sniffer mon odeur et par mener tout le monde droit à ma retraite. En attendant, depuis trois heures qu'on est enfermés dans le bureau de Basil, elle ne me lâche pas d'un pouce. Elle s'est blottie contre moi avec un petit gémissement assez inhabituel de sa part, et, une fois que je l'ai eu un peu poupougnée – assez distraitemment, j'avoue, je suis toujours très inquiète pour Kerry –, elle s'est roulée en boule à mes pieds, pour ne pas dire directement dessus, et n'a plus bougé, dressant parfois les oreilles lorsqu'un éclat de voix un peu vif ou un surcroît de tension dans la pièce l'inquiétait. Or ce n'est pas ça qui a manqué depuis le début de cette sympathique réunion de famille. Quand je conclus la restitution de ma conversation avec Harriett à Allan – en présence de Basil, Djuka et Anne, revenus au monastère dès que Dylan les a contactés pour leur annoncer mon retour « et d'autres informations cruciales » –, un hoquet de surprise, à moins que ce ne soit d'horreur, collectif, fait écho à ma dernière phrase.

Puis Allan explose.

— C'est hors de question ! Tu as déjà bien assez fait de conneries comme ça ! Je n'ai pas plus confiance en toi qu'en elle pour ne pas bousiller toute tentative de négociation ! (Il abat son poing sur la table avec tant de force que j'entends le bois grincer sous l'épaisseur de cuir. Basil inspecte le plan de travail d'un air inquiet, mais ne moufte pas. Je crois qu'il fait bien, Allan n'a

pas besoin de beaucoup d'incitations supplémentaires à péter les plombs.)
Merde ! C'est de ma fille qu'il s'agit ! Hors de question de risquer sa vie avec des expéditions kamikazes, des marchés foireux et des tractations insalubres.

Je le regarde avec inquiétude. Une veine palpite sur sa tempe. Sous la couche de poussière qui nappe ses traits de gris, sa peau a viré à l'écarlate. Ses yeux sont injectés de sang et ses épaules sont si raides qu'il semble prêt à exploser. Des mouvements convulsifs agitent ses bras, comme s'il bouillait d'agir, de taper sur quelque chose, d'étriper quelqu'un à mains nues. Je crois que ce n'est pas aujourd'hui que je lui proposerais de s'entraîner avec moi, même si je ne suis pas – pas directement, et pas en priorité – la source de son ire. Bizarrement, je suppose qu'il s'agit d'Harriett. Ou de Trixie et Simon. Le fait de penser à eux me fait lever les yeux vers Djuka. Elle aussi a le visage de cendre. Mais pas par la poussière ; son casque l'a protégée. De fatigue. De manque de sommeil, certainement – Anne m'a glissé à l'oreille qu'aucun d'eux quatre n'ont réellement dormi depuis mon « départ », d'où les gueules de déterrés qu'ils se paient –, et je pense aussi de déception. Voire de culpabilité.

Quand je leur ai fait part de l'implication de ses anciens frères d'armes – et subordonnés – dans la disparition et le kidnapping de Kerry, elle n'a pas explosé en jurons, ni multiplié les menaces, promesses de vengeance et gestes belliqueux, contrairement à Allan. Elle s'est juste... repliée sur elle-même. Même ses corbeaux, qui émergent de sa chemise à manches courtes – par ce froid, quelle idée – ont pâli et affichent une mine penaude. Elle n'a plus regardé personne depuis. Je sais qu'elle écoute, parce qu'elle a tressailli à plusieurs reprises à l'audition de la suite de la conversation, mais elle s'est coupée de nous. Je me doutais qu'elle réagirait comme ça. Elle a beau avoir renié les nomades, dans sa culture d'origine, le chef est responsable des actes de tout son clan. Et Trixie et Simon étaient quasiment les seuls à n'avoir jamais quitté ses côtés depuis notre rencontre – en dehors de Lyubo, lui aussi plutôt mal en point. Elle s'estime donc fautive pour les actes de ses sous-fifres, même si elle n'était pas au courant de leurs agissements et aurait tout fait pour les en empêcher si elle avait su. Si je me souviens bien de mes années passées dans les kumpanias, il est même possible qu'elle demande à être punie à leur place, ou qu'elle tente de les trucider elle-même si on parvient un jour à leur mettre la main dessus. Je secoue la tête. C'est pas le moment de penser à ça, on aura tout le temps de gérer cette merde éventuelle

quand l'urgence du moment sera passée. Et l'urgence, c'est de convaincre Allan que mon plan est la meilleure solution possible, tant pour récupérer Kerry que pour sauver ma peau. Et c'est pas gagné.

Soudain, alors que je m'apprête à reprendre la parole, Djuka m'interrompt.

— C'est ma faute si Trixie et Simon ont pu avoir accès à Kerry. (Un concert de protestations l'oblige à arrêter. Elle lève une main.) Non ! C'est à moi que Basil a demandé si on pouvait faire confiance à Simon ; si on devait leur accorder l'hospitalité du monastère, à eux comme à leur fille. Et c'est moi qui ai garanti leur comportement. C'est moi qui leur ai demandé de s'occuper de Kerry, l'autre jour, quand ils l'ont larguée comme un colis à la porte du complexe. C'est moi qui ai insisté pour qu'ils soient sur la liste des personnes habilitées à la récupérer à l'école. (Elle secoue la tête.) Leurs actes sont mes actes, leurs torts sont mes torts. (Tiens, qu'est-ce que je vous disais ? C'est tiré mot pour mot d'un des rares jugements nomades écrits que j'aie pu consulter.) Et je tiens à assumer ma responsabilité. Je propose donc de prendre la place de Lily durant l'échange.

Et là, j'éclate de rire. Je sais, c'est con, c'est pas le moment, on pourrait même dire que c'est limite un rire nerveux ou hystérique, mais... qui pourrait bien nous confondre, Djuka et moi ? On se ressemble autant que Batman et le Joker !

Allan secoue la tête aussitôt.

— Ça ne marcherait pas et ça ferait courir un risque de plus à Kerry. (Puis il lève les yeux sur moi, pour la première fois depuis le début de la conversation.) Et de toute façon, je t'interdis de te rendre en échange de Kerry. Si quelqu'un doit te trucider, ce sera moi, une fois que j'aurai récupéré ma fille. En attendant, c'est pas en te sacrifiant que tu la sauveras. Harriett a déjà prouvé qu'elle ne jouait pas franc jeu.

Je lève une main.

— Attends, c'est autant ma fille que la tienne, maintenant, je te signale. Et tu n'as rien à m'interdire. Si on ne trouve pas de meilleur plan que le mien pour la récupérer, il faudra bien en passer par là, même si je te promets que je n'ai pas la moindre envie de jouer les messies au profit d'Harriett. Mais elle m'a expliqué ce qu'il se passait avec les immolations... et je la crois.

Regards de poules constipées collectifs et silence stupéfait. Je reprends.

— Ben quoi ? Vous n'avez pas remarqué que nos tarés aussi ont tendance à n'en faire qu'à leur tête ? Vous n'avez jamais vu de membres d'un

mouvement, quel qu'il soit, agir en contradiction avec les ordres de leurs dirigeants ? Elle a mis des mois à fanatiser ses fidèles pour qu'ils se fichent le feu aux miches, ils vont pas arrêter du jour au lendemain juste parce qu'elle leur en donne l'ordre, sans la moindre explication...

— Et du coup, ta solution, c'est d'aller la voir les mains en l'air, de lui tendre le cou pour qu'elle t'égorge, en espérant qu'elle veuille bien libérer Kerry après ? beugle Allan en me postillonnant au visage. Je sais pas ce que t'as foutu pendant ces trois jours où ma fille a disparu, mais t'as vraiment perdu la tête, si tu en es à lui faire confiance. (Il m'empoigne par les épaules et me secoue comme un prunier. Je lui saisis les poignets pour limiter le mouvement, mais sans l'interrompre. Il a besoin de faire sortir la pression avant de craquer, et si je veux pouvoir lui faire entendre raison, il faut qu'il soit en état de m'écouter. Donc je me transforme en saladier sans rien dire.) Elle va te tuer, Marie ! Ou te forcer à te suicider ! En public ! Devant témoins ! Et après, une fois qu'elle sera débarrassée de toi, de la véritable sainte, de la seule personne capable de sauver Kerry, elle la gardera à sa merci, dans son laboratoire, pour reprendre sur elle les expériences qu'elle ferait sur toi ! (Une secousse de plus et mon dentier s'envole dans l'espace. Je force un chouia sur les poignets d'Allan pour réduire la force de ses à-coups, mais il crispe les bras à tel point que je ne parviens même pas à maintenir ma prise sur lui. Ses avant-bras sont tellement tendus que je sens ses veines rouler sous mes doigts, affolées.) C'est ça que tu veux ? C'est l'avenir que tu lui souhaites ? C'est la mort, que tu cherches ? (Sa voix se brise sur les derniers mots.) Si tu veux mourir, Marie, fais-le, mais n'entraîne pas notre fille avec toi ! Ne sacrifie pas Kerry, je t'en...

— Je n'ai aucune intention de la sacrifier, chuchoté-je de ma voix la plus basse possible, pour le forcer à m'écouter. Ni moi avec elle. Tu ne m'as pas comprise : oui, je vais me rendre à Harriett. Oui, je vais lui promettre de me sacrifier aux Ombres, devant témoins s'il le faut, en échange de la liberté de Kerry... mais je n'ai pas plus l'intention de tenir ma promesse envers elle qu'elle n'a tenu la sienne envers moi, même si elle a cherché à le faire. Tu entends ? insisté-je en essayant à mon tour de le tirer de sa fureur en lui enfonçant mes ongles dans les poignets. Je ne veux pas mourir. Je ne veux pas que Kerry meure. Et je ne veux pas jouer cavalier seul, sur ce coup, parce que ma vie et celle de notre fille en dépendent. OK ? Si j'avais voulu jouer les cow-boys solitaires, je n'aurais pas attendu votre retour pour fixer un

rendez-vous à Harriett et foncer récupérer Kerry. Ce n'est pas le cas. J'ai demandé à Dylan de vous prévenir que j'étais là. Je vous ai expliqué la situation. J'ai mis un plan au point. J'ai besoin qu'on soit tous ensemble, là, si on veut avoir une chance de sauver à la fois Kerry et ma propre peau...

Quand j'arrête, Allan a la tête baissée et le souffle court. On dirait qu'il a fait un marathon – sauf que je ne suis pas sûre qu'il morflerait autant en courant quarante-deux kilomètres. Puis ses épaules se secouent et je suis sur le cul, quand il relève les yeux, de constater que, loin de pleurer comme je l'imaginai, il est juste en train de rire. Comme moi tout à l'heure. Un rire désespéré et cynique, désabusé, mais qui me rassure plus que son comportement d'avant. S'il rit, c'est qu'il n'est pas sur le point de s'effondrer ou de me démembrer. Il me secoue une dernière fois avant de me lâcher.

— T'es complètement folle, Marie, on te l'a déjà dit ?

Je lui lance un petit sourire en coin.

— Mon reflet, chaque matin, mais ça fait longtemps que je ne l'écoute plus, il dit que des conneries !

— Et maintenant, tu peux me dire ce que t'as foutu, durant ces trois jours, pendant qu'on vous cherchait partout, toutes les deux ?

Je hausse les épaules.

— Je tenais une promesse. (Admirez mon talent pour la réponse évasive. Sauf qu'avec Allan, c'est rare que ça marche. Il me scrute en plissant les yeux et laisse planer un silence lourd de sens jusqu'à ce que je craque.) J'étais ici, dans une pièce désaffectée. Je cherchais Gail.

Un masque semble apparaître sur les traits d'Allan, comme toujours à la mention de sa femme défunte. Il n'a pas besoin de poser la question suivante. Je secoue la tête.

— Rien trouvé. Je n'ai jamais absorbé autant d'Ombres. Je me suis focalisée sur Kerry, sur son passé, son ressenti, son... (coup d'œil à Allan)... son besoin de sa mère. Rien. Où que soit Gail, elle n'était pas là.

Les épaules d'Allan s'affaissent à nouveau. Désolée, cow-boy, je sais que c'est un nouveau coup dur pour toi. Puis il plaque une paume sur mon épaule et la secoue, cette fois avec plus d'affection que de colère.

— Merci. (Heuuu... t'as entendu ce que je viens de dire, mon gars ? J'ai échoué.) Merci d'avoir essayé, je sais que ça te coûtait. Kerry n'a pas besoin de chercher sa mère, elle en a déjà une, Marie. Qui est prête à tout tenter pour la sauver. (Puis il détourne les yeux et regarde un à un les autres membres de

notre assemblée, campés en cercle silencieux autour de nous, conscients qu'ils n'ont pas forcément leur mot à dire dans la décision qui nous attend.) Et qu'on va aider à réussir. On a besoin de vous, les gars. Vous en êtes ?

Le silence est brisé par un concert de « oui », lancés avec plus ou moins de force et de conviction, mais unanimes. Et après la sortie d'Allan, cette vague de soutien me confirme que oui, pour le coup, j'ai bien fait de pas vouloir jouer les kamikazes. À nous tous, on a bien plus de chances de sauver Kerry.

Prépare-toi, Harriett, tu t'attendais à une sainte solitaire et suicidaire, mais ce sont les cavaliers de l'Apocalypse qui s'apprêtent à te tomber sur le râble...

Chapitre 12

Cette fois, Harriett et moi avons convenu d'une date de rendez-vous qui nous convient à toutes les deux. J'imagine qu'elle a autant de préparatifs à faire que nous, même si je ne vois pas ce qu'elle pourrait tenter de plus pour s'assurer de la victoire.

Elle a Kerry.

Elle a ses fidèles.

Elle a son laboratoire.

Elle a la loi et la lumière pour elle.

Moi, je suis toujours la fugitive qui se cache derrière sa fausse identité, la « fausse sainte » qui rechigne à faire ses miracles, la nomade qui squatte dans un refuge pour mercenaires et fanatiques, la solitaire qui peine à faire oublier ses coups fourrés et tentatives de fuite.

Car malgré l'urgence et la nécessité de faire front commun, je vois bien que personne ne m'a pardonné mes dernières absences. Basil ne me parle plus et toutes les tractations avec lui – j'ai réclamé qu'il rameute tous ses hommes et embauche en plus les Sœurs de la Lune pour veiller à ma protection le jour de l'échange – se font par l'intermédiaire d'Allan. Ce qui n'est pas plus mal, vu qu'il faut que leurs troupes s'organisent assez pour travailler de concert. Le même problème se pose aussi avec Djuka : suite à la réunification de son gang, ses mecs sont venus renforcer notre petit escadron chargé de protéger mes fesses durant le gros de l'opération, mais la désertion de Trixie et Simon, ainsi que ma présence pèsent lourd dans la balance. Les nomades n'ont rien oublié, rien pardonné. Je reste celle qui a divisé leur clan, séparé Djuka de sa mère, causé de nombreuses morts inutiles. Du coup, elle aussi m'évite. Elle tente de recoller les morceaux avec ses hommes, gère de son mieux sa culpabilité... et s'efforce de ne pas trop me faire sentir que j'ai ma part de responsabilités dans le fiasco total. Anne, de son côté, hésite ouvertement entre Basil et moi. Et j'avoue, ça me fait bien chier. Depuis le

temps qu'on se connaît, vu tout ce qu'on a traversé ensemble, le fait qu'elle joue les médiatrices avec le mec qui a organisé notre capture et revente au lieu de m'épauler, j'ai vraiment du mal à l'accepter. C'est comme si elle me crachait à la gueule chaque fois qu'elle ouvre la bouche pour glisser une de ses petites phrases faussement compréhensives pour faire pencher la balance en faveur de Basil. Comme si aucun de nous risquait d'oublier ce qu'on lui doit, vu comment il nous le rappelle au quotidien !

Quant à Allan, je crois que c'est le pire.

Il essaie. Je sais qu'il essaie. Je suis convaincue à deux cents pour cent que son joli discours de motivation des troupes, l'autre jour, n'était pas juste pour le fun ou se donner bonne conscience. Il a vraiment tenté de me pardonner ; il m'est sincèrement reconnaissant d'avoir cherché à tenir ma promesse envers Kerry et tenté de retrouver sa mère ; il est derrière moi de tout cœur et je l'ai même surpris, l'autre jour, à plaquer au mur un mercenaire qui faisait un commentaire dans mon dos pour lui faire ravalier ses salades. Il essaie, promis.

Sauf que... il n'y arrive pas. Intérieurement, l'enlèvement de Kerry l'a brisé. Ce n'est plus que l'ombre du flic dominateur et indestructible qui m'a traquée pendant des années et s'est battu pour sauver sa fille. Il se comporte comme s'il était déjà en deuil. Et il ne parle plus. Je crois que même si son cerveau lui a dit que je n'y étais pour rien, son cœur ne peut s'empêcher de lui souffler que si je n'étais pas partie dans mon coin, Kerry n'aurait pas été seule, j'aurais été la récupérer à l'école, ou l'accueillir au monastère... bref, elle serait encore ici. Et je ne peux pas lui en vouloir de penser ça, je suis totalement d'accord. Sauf que du coup, c'est difficile à vivre, au quotidien. Il essaie de se comporter normalement. Il a fait transférer toutes les affaires qu'il gérait au commissariat pour reprendre officiellement l'enquête sur sainte Marie des Ombres et profite du temps que cela lui occasionne pour ne pas me lâcher d'une semelle. Il me tient au fait de tout ce qu'il a fait : officialiser mon identité – en cours –, mettre en place une surveillance des locaux d'Harriett – *done* –, infiltrer sa secte – raté pour le moment – et organiser des équipes de spécialistes en vue de notre raid. Mais en dehors de tout ce qui est purement matériel, on en est revenus au stade « cachez cette sainte que je ne saurais voir ». Je suis devenue la tatoueuse invisible. Plus question d'emménager ensemble ou de transformer nos apparts en duplex. Plus de repas en commun, plus d'entraînement ensemble, plus... plus rien.

Chacun fait sa vie dans son coin. Il a délégué ma protection à Mido et fait tout son possible pour m'éviter en dehors des réunions de mise au point. Je crois qu'il ne sait plus comment gérer ma proximité : pas plus que je n'arrive à affronter mon reflet dans le miroir, le matin.

Reste Dylan.

Encore plus pestiféré que moi.

Je ne sais pas comment Allan et lui ont réglé leurs comptes, mais le lendemain de notre première réunion après mon retour, Dylan est apparu dans le réfectoire avec la gueule encore plus défoncée que d'habitude, une épaule soutenue par une écharpe et la main droite enveloppée de bandages assez crados et moches.

Seul.

Même si quelques nouveaux fanatiques sont venus rejoindre nos troupes, depuis que Basil et Allan ont chassé tous ceux qui vivaient ici, les règles d'admission ont changé et seuls ceux présentant des compétences utiles ou dont la loyauté ne pouvait être mise à l'épreuve ont été acceptés. Et tous – ce qui ne représente qu'une petite dizaine de personnes – ont d'abord été longuement briefés et tenus à l'écart de Dylan. En fait, je crois même que ce sont davantage de nouvelles recrues pour Basil que de réels fidèles pour moi – tant mieux. En tout cas, ma Némésis n'est plus que l'ombre d'elle-même, sans mauvais jeu de mots, et quand il est entré dans le réfectoire avec l'air d'être passé à l'attendrisseur, j'ai cherché du regard la femme qui s'était occupée de transfuser Kerry lors de son « accident ». Elle était à la même table que moi, mais à l'opposé – moi aussi, je suis quelque peu mise au ban de notre fine équipe –, entre deux Sœurs de la Lune. Je lui ai indiqué Dylan du regard.

Elle l'a longuement inspecté, avant d'esquisser un lent sourire.

— Tu sais ce qu'il s'est passé ? ai-je lancé assez fort pour qu'elle m'entende malgré le brouhaha de la pièce.

— Non, mais je le devine assez facilement. J'imagine qu'il a dû trébucher dans un escalier et dévaler les marches jusqu'en bas.

Pourquoi pas ? Elle me plaît bien, cette version. Bon, OK, l'escalier en question semble se présenter sous la forme des phalanges assez amochées d'Allan, que j'ai croisé ce matin dans l'escalier.

— C'est toi qui l'as soigné ?

Elle s'est levée et a plaqué les mains sur la table.

— Non. Il n'est pas venu me voir. Et il a bien fait, je crois que j'aurais eu beaucoup de mal à me retenir de ne pas achever le boulot. Les mecs qui laissent une gamine se massacrer comme ça, j'aurais plutôt tendance à les soigner à la mort-aux-rats.

Elle aussi a parlé assez fort pour dominer le tumulte, mais je crois que c'était surtout pour que tout le monde entende ses mots. Et ça a été le cas. Un silence inattendu s'est abattu sur notre table et celles autour, aussitôt suivies d'une salve d'applaudissements. Je me suis jointe à eux. Dylan a dû entendre. Il a récupéré un petit pain dans un panier, lancé un coup d'œil rapide dans la salle, certainement pour voir s'il avait quelques fans de réserve pour le protéger au cas où, et devant le vide abyssal de sympathisants, a prudemment battu en retraite.

Bon débarras.

En attendant, il se rend utile.

Je lui ai demandé de continuer ce qu'il faisait : alerter les médias sur mon compte. Poster le maximum de vidéos et de photos. Recueillir des témoignages et les diffuser un peu partout. Battre le rappel de ses fidèles – nombre d'entre eux ont beau avoir été expulsés, ils traînent encore dans les parages – et leur demander de se joindre à une « grande profession de foi » en réponse aux incitations meurtrières de la fausse sainte Marie. Autrement dit : il rameute les troupes pour notre grand show, lui aussi.

J'ai même accepté qu'il vienne me filmer au *Bloody Bones* lors d'une séance de tattoo un peu spéciale. Une vraie, pas avec de la peau synthétique, mais avec un client – un des membres de son ancienne secte – qui me harcelait depuis des mois pour que je fasse lui une jambe « sainte Marie ». J'avais toujours refusé, mais cette fois, j'ai accepté. J'ai même porté, pour l'occasion, une tenue qui me laissait les jambes à l'air, histoire que tout le monde constate bien que c'était pas du pipeau. Il y a donc maintenant un gars qui se balade avec la réplique exacte de mes cicatrices. J'avoue, je suis assez contente qu'il ne loge pas au monastère, je sais pas si j'aurais apprécié d'avoir ce spectacle chaque jour sous le nez.

Et j'ai repris mes séances d'Ombres. Beaucoup plus courtes, maintenant qu'il y a moins de fidèles, mais chaque jour. Cela m'a donné l'occasion de faire le tri dans tous les messages que ma tentative pour retrouver la mère de Kerry m'a laissés. Je ressens encore les effets de cette séance. Ces Ombres continuent à me hanter ; leurs visages tournent dans ma tête, leurs souffrances

dans mon corps ; leur identité perdue dans mon âme. J'ai du mal à les oublier et, parfois, quand je m'entends parler, je me demande si ce n'est pas eux qui s'expriment par ma bouche tellement mes mots ne me ressemblent pas. Réabsorber les Ombres, à petite dose, m'a permis d'évacuer une partie de ce ressenti. Comme si je tirais la chasse d'eau des fantômes.

Là aussi, Dylan m'a filmée. Tout comme il avait la caméra à la main quand j'ai fait une nouvelle démonstration de mes talents de saint Louis en laissant les Ombres m'attaquer à plusieurs reprises, puis en guérissant spontanément et en un temps record.

Pour info : j'ai de plus en plus de mal à rejeter assez les Dévorantes pour qu'elles me blessent. Le fait d'avoir pendant plusieurs mois absorbé une partie de leur essence a fini par me débarrasser de ma répulsion à leur égard. Du moins, j'ai assez conscience de ce qu'elles sont et de leur but pour réussir à dépasser cette terreur et cette horreur qu'elles engendraient autrefois en moi. Attention, je ne dis pas que « youpi, bienvenue à la maison, les copines ! », mais je peux m'enfoncer en elles de mon plein gré, sans déchaîner leur ire. Ce qui fait qu'elles ne me mordent plus. Elles semblent parfois s'infiltrer par les pores de ma peau. Quand cela arrive, j'ai l'impression de devenir un tamis, d'être le fantôme d'une femme, à moitié Ombre moi-même. C'est juste ultra glauque et effrayant. Mais moins traumatisant que de se sentir bouffé par des entités maléfiques capables de dévorer un être humain, ou d'injecter en lui une sorte de poison qui le détruira à petit feu. Mais du coup, en ce qui concerne les effets spéciaux, ça n'a pas été facile pour moi de faire remonter à la surface les sentiments qui les poussaient autrefois à m'attaquer au moindre faux pas dans les ténèbres.

Par contre, j'ai refusé d'annuler mes séances de pique-pique au *Bloody Bones*. Non seulement parce que c'est le seul refuge qu'il me reste – désolée, mais sans Kerry et avec la présence d'Allan à l'étage d'au-dessus telle une épée de Damoclès format rugbyman, l'appartement n'a plus rien d'un foyer –, mais aussi parce que c'est un peu mon seul îlot de santé mentale. L'endroit où je suis encore Lily Turner la tatoueuse – même si de plus en plus de gens viennent « se faire tatouer par la sainte » – et pas Marie Orier. La présence de Charlène et Katia joue beaucoup. Mes deux pépettes sont les seules à ne pas avoir changé de comportement à mon égard. Lorsque je suis revenue du monastère, après la disparition de Kerry, elles m'attendaient avec un autel dressé en plein accueil du salon – lequel était fermé. Un véritable

autel, bien que plus proche du vaudou que de la bondieuserie : des peintures kitsch de la sainte partout, avec de monstrueux cadres rococo hideux, des bouquets de fleurs fanées, la petite collection de crânes d'animaux que j'avais reprise pour décorer le studio amassée sur la table, une magnifique nappe en dentelle – bien beige d'usure et de crasse – certainement dénichée dans un grenier antédiluvien, des bibelots religieux en tous sens et un grand portrait de moi. Celui qui avait été publié lors de ma disparition quand j'étais gosse. Et juste à côté, mes nanas avaient préparé de la bibine et des fléchettes.

On a passé une bonne soirée.

Avec elles, les Sœurs de la Lune sont les seules à ne pas me battre froid. Ou à ne pas avoir changé de comportement. Surtout Mido. Les autres, c'est pareil : j'étais une cliente « un peu spéciale », je reste une cliente « un peu spéciale ». Mais Mido a fait savoir à tout le monde qu'elle approuvait ce que j'avais fait, tant pour gérer les immolations que pour l'enlèvement de Kerry, et elle me colle au derche. Et pas seulement pour ma protection. Je crois qu'elle a senti que j'avais besoin de voir autre chose que des tronches d'enterrement autour de moi, et elle veille à m'offrir son sourire à chaque grimace que je croise.

Ça fait du bien.

Elle m'a promis de m'offrir une « soirée made in sororité » la veille de notre départ. Si ça peut me permettre de me bourrer la gueule et d'oublier le lendemain, j'adhère.

J'arrive au monastère à l'heure du café. Mido me quitte pour aller rejoindre ses nanas qui doivent être en train de torcher la cafetière et les pains au chocolat en assourdissant le cuistot et les autres convives de leurs bavardages – c'est fou ce que ça peut papoter, un groupe de mercenaires féminines ; pas l'habitude, moi, les seules nanas que j'ai fréquentées assez longtemps, c'est les matrones nomades, et leurs discussions tournaient trop autour de « comment trucider le mec qui a trompé Unetelle » ou « le meilleur moyen d'arracher les yeux de la rivale » pour me donner envie de rester à portée d'oreilles.

Bref, café ?

Non. Pas envie, aujourd'hui.

Aujourd'hui, c'est la dernière ligne droite avant le rendez-vous, j'ai pas besoin d'une dose supplémentaire de stress et d'adrénaline, je suis déjà bien

assez à bloc comme ça, et mon trouillomètre va continuer à grimper en flèche jusqu'au moment fatidique.

Il aura lieu dans quarante-huit heures, sur la place devant le laboratoire d'Harriett. Elle a eu l'air surprise que j'accepte si facilement cet endroit comme lieu de rendez-vous pour l'échange, mais elle ne peut pas deviner que j'ai moi aussi prévu d'amener des petits copains pour la fiesta. Enfin, si : elle doit s'en douter, vu la recrudescence d'activités à mon nom – enfin, au nom de sainte Marie – sur Internet. Mais non seulement c'est autant dû à ses fidèles qu'aux miens, mais elle me connaît suffisamment – ou le croit – pour s'être persuadée que je vais continuer à jouer profil bas.

C'est le but.

Que tout soit mis en place par des gens qui ne sont pas censés m'aider. Allan. Basil. Dylan. Que tout continue à ressembler à une vaste tentative pour coincer la sainte dans ses derniers retranchements.

Dans son message d'hier soir, le dernier – on avait convenu de se confirmer mutuellement le maintien de notre rencontre deux jours avant que le couperet tombe –, elle m'a fait des allusions ultra fines sur ce qui était prévu. « Prête pour le feu de joie, petite Marie ? » et « tu vas enfin jouer ton propre rôle » qui m'ont prouvé qu'elle est toujours persuadée que je marche à l'échafaud.

Moi, j'ai interprété cela différemment. Je n'y ai pas vu un test de fiabilité, mais des moqueries. Le genre de « nananananèreh ! » qu'un gamin ferait en pensant avoir réussi un mauvais tour. Ce fut suffisant pour me donner une bonne fois pour toutes la résolution qui me manquait. Elle pense m'avoir forcée à me soumettre aux Ombres jusqu'à ce que je meure. Pour se débarrasser de moi. Pour prouver au monde entier que je ne suis pas la vraie sainte – si je m'imbibe d'essence et allume un briquet en public, c'est bien que je ne suis qu'une fanatique parmi d'autres, une tarée de plus à gober ses salades, plutôt que la sainte elle-même, d'autant plus que ça, je n'en guérirai pas. Pour rester la seule sur le marché de la béatification lucrative.

Bref : elle veut ma peau et a déjà commencé à préparer le cadre pour l'accrocher dans son salon. Oserai-je dire « un chef-d'œuvre de Bacon », vu le goût de cramé que j'aurai si je me soumetts à son plan ?

Sauf que ma couenne, elle est plus coriace qu'il n'y paraît, et je préfère encore me jeter aux Ombres que jouer les crèmes brûlées humaines. D'ailleurs, c'est un peu ce que j'ai prévu. Je sais, c'est un pari risqué, mais

c'est le seul qui puisse fonctionner pour sauver Kerry.

Quand j'arrive dans le bureau de Basil, celui-ci n'est pas là. Il a fait modifier ses paramètres de verrouillage pour que notre « cellule de crise » puisse s'y établir en cas de besoin sans sa présence.

Allan est déjà sur place.

Dans le fauteuil du chef, forcément. Qui semble prêt à céder sous son poids, mais pour une fois, je ne prête aucune attention à la silhouette massive de celui qui était pourtant, il y a peu, le principal sujet de mes fantasmes au pieu.

Je garde les yeux rivés au papier qu'il tient à la main.

Il le parcourt rapidement des yeux et me le tend.

Pas un mot.

Je récupère la fiche, m'effondre dans le fauteuil – cette fois, aucun scrupule à poser les pieds sur la table – et la parcours du regard, la gorge nouée.

C'est bien ce qu'il me semblait.

Maintenant, plus aucun demi-tour possible, mon compte est bon.

Enfin, celui de Lily.

Moi, je suis Marie Oriet.

Direction générale de la police nationale – Direction centrale de la police judiciaire

PROCÈS-VERBAL

RAPPORT DE VALIDATION D'ENQUÊTE

l'an deux mille soixante-huit

le douze août à vingt-trois heures quarante-cinq.

— Je l'ai trouvé ce matin dans ma boîte mail.

La phrase d'Allan me fait sursauter. À mes pieds, Morag lève la tête d'un air ennuyé – j'ai dû tirer sur sa laisse – et se recouche sur mes pieds. Elle ne me quitte toujours pas... Je lève brièvement les yeux sur lui et retourne à ma lecture.

— C'était la seule pièce qu'il me manquait pour pouvoir disposer effectivement des équipes que j'ai demandées. (Je hoche la tête, n'écoutant qu'à moitié. À chaque mot, j'ai l'estomac un peu plus noué et les Chocapic prêts à revenir dire coucou au soleil.) On va pouvoir déployer le matériel et les équipes d'ici ce soir. (Il pause un instant.) Enfin, si tu es toujours partante, bien sûr. Sans toi...

— Sans moi, tout est perdu. Le plan comme Kerry. Donc pas la peine d'en parler.

— OK, je voulais juste être sûr que...

Oh, fuck ! Il me saoule, là !

— Tu voulais juste être sûr de quoi ? lancé-je en crachant les mots. Que je ne vais pas laisser tomber Kerry au dernier moment ? Que je vais pas foutre le camp et la laisser jouer les appâts à Ombres pendant que je me la coulerai douce aux Bahamas ? Si c'est ce que tu penses de moi, Allan, je vois même pas pourquoi tu me fous ce torchon sous le nez ! Et si c'est juste pour m'emmerder, ben c'est réussi, alors maintenant, tu me laisses lire tranquille mon arrêt de mort et tu te la fermes jusqu'à ce que j'aie digéré les bonnes nouvelles, OK ?

Il ouvre la bouche comme une carpe, puis la referme. Bonne idée, mon gars. J'ai une furieuse envie de t'enfoncer ton papelard dans la gorge jusqu'à ce que tu puisses t'en faire une sonde anale.

Reprenons.

Nous, Allan Ballard
gardien de la paix
en fonction à la B.C.

Lieutenant de Police en service

Objet :

RAPPORT CONCERNANT L'IDENTITÉ DE LA DÉNOMÉE LILY TURNER

Jusque-là, ça semble anodin.

Sauf qu'un rapport de police sur moi, enfin, sur Lily Turner, c'est ce que j'avais toujours voulu éviter, et c'est ce qui mène à la merde suivante.

J'ai l'honneur de vous rendre compte des investigations diligentées en exécution des réquisitions citées en référence et ayant permis d'identifier et de mettre à jour un cas de vol d'identité avéré.

Bon, c'est là que ça se gâte pour moi.

Les faits.

L'examen du lieu de vie de la dénommée Lily Turner, tatoueuse professionnelle et propriétaire du studio de tatouage The Bloody Bones, a permis la découverte de plusieurs objets reliant cette personne à la dénommée Marie Orier, disparue en l'an 2047 et activement recherchée depuis. Cette découverte nous a conduits à procéder à des recherches sur le

passé et l'entourage de cette personne. Plusieurs incohérences dans ses documents officiels (cf. pièces en annexe) nous ont poussés à procéder à une analyse de l'origine de ces documents et des dossiers médicaux de la personne.

Ladite Lily Turner présente des cicatrices à la jambe droite correspondant de façon parfaite (cf. compte rendu du médecin ayant effectué l'analyse) à celles décrites sur la patiente Marie Orier, suite à son exposition aux Ombres du douze janvier deux mille quarante-cinq (la dénommée Lily Turner prétend donc avoir deux ans de moins que Marie Orier) telles que décrites lors des examens médicaux effectués sur elle entre deux mille quarante-cinq et deux mille quarante-sept.

Les papiers d'identité de Lily Turner indiquent une naissance le treize juillet deux mille quarante-deux à Fairbanks (Alaska), ville désertée depuis l'avènement des Ombres. Une investigation parallèle menée auprès de la maternité d'Anchorage qui a récupéré les dossiers de celle de Fairbanks n'a pas montré de traces de l'existence de cette Lily Turner. Néanmoins, grâce à la coopération avec les forces de police locales, il a été possible de retrouver les restes d'une pierre tombale dans le cimetière municipal de Fairbanks, établie au vingt et un juillet deux mille quarante-deux à Fairbanks, au nom de Lily Turner.

Bon, ben je crois que tout est dit, là, hein ? Je l'ai dans l'os, et la pierre tombale dans le... Bref : Allan a rendu officielle ma non-existence. Et la survie de Marie Orier. Le reste importe peu.

Je parcours rapidement la suite.

Bla-bla-bla, les profils médicaux de Lily Turner et de Marie Orier correspondent — duh —, bla-bla-bla, les empreintes dentaires de Lily Turner et de...

Heu, pardon ? Comment ça, mes empreintes dentaires ? Si je ne suis jamais allée chez un dentiste, c'est pour éviter d'avoir un dossier incriminant !

Comment ça se...

Je lance un coup d'œil à Allan.

— Il sort d'où, ton profil dentaire ?

Il affiche un air gêné.

— Quand t'étais dans le coma, on a...

OK, pas besoin d'en rajouter, j'ai compris le topo. Je reprends.

La suite décrit l'enquête à proprement parler, des détails de comment il a démolé de façon parfaitement légale toute la vie que j'avais passé des années à me construire. Numéro de sécu, papiers d'identité, parcours, diplômes — mon malheureux certificat de formation aux normes d'hygiène, qui ne vaut donc plus rien vu que Lily Turner est morte avant même d'avoir appris à marcher — tout y est. Analysé, démantelé, détruit.

Je suis détruite.

Je n'existe plus.

Je descends jusqu'au bas de la feuille.

Il parle de l'interrogatoire lors de notre première rencontre, après le meurtre « aux Ombres » près de mon studio. Visiblement, il a aussi réussi à établir un lien avec Marie Orier qui accrédite sa théorie.

Puis le coup de grâce.

Toutes ces assertions concordantes, doublées des nombreuses tentatives de fuite de la dénommée Lily Turner depuis le début de cette investigation, semblent accréditer la théorie d'un vol d'identité et signifier un risque d'évasion si cet individu n'était pas appréhendé dans les plus brefs délais, pour sa propre sécurité comme pour le bien de la nation. Nous incitons donc à faire preuve de la plus grande prudence quant au traitement de ce cas, ainsi qu'à une appréhension des plus rapide de la suspecte, et un renforcement des mesures de sécurité dans son entourage immédiat.

Suivent des extraits de mes mails, de mes différents voyages des dernières semaines et des copies d'écran de mes séances d'Ombres et guérisons. Il dresse de moi le portrait d'une fanatique, une illuminée qui se prend pour une sainte, et qui a décidé de s'immoler en public dans quarante-huit heures, le jour de l'Assomption – date significative s'il en est.

Puis il recommande de mettre en place un périmètre de sécurité aux abords de la zone concernée et de procéder à ma capture « le plus discrètement possible ».

Bref : plaçons la sainte sous globe avant qu'elle ne foute le feu au pays – ou joue les éclairages publics version torchère.

Et j'ai beau savoir que c'est ce qu'on voulait, j'ai les jambes sciées et l'estomac en vrac en lisant ça.

Adieu, Lily Turner. C'était sympa de te fréquenter, ces dernières années...

Enfin, je consulte le bas de la page, celui qui scelle mon destin. Et je reste un bon moment immobile à le scruter. On dirait un compte rendu d'autopsie. Ou un certificat de décès. Et le goût dans ma bouche n'est plus de cendre, mais celui de cramé. Littéralement parlant. J'ai grillé ma couverture. J'ai déposé ma vie sur l'autel de la loi et j'ai autorisé Ballard à y foutre le feu. Maintenant, plus de retour possible.

Impossible de bouger, impossible de détourner les yeux. Je m'absorbe dans ces quelques mots.

Lily Turner – Marie Orier – vol d'identité.

Ma vie, résumée à ça.

Soudain, un poids s'abat sur mon épaule.

Je sursaute tellement fort que je manque basculer en arrière et cherche à tâtons le tournevis que je sais avoir dans une poche.

Ma réaction effraie tellement Morag qu'elle bondit sur ses pattes en se hérissant. Son grondement bas résonne dans toute la pièce.

— Hé, Marie, c'est juste moi... (Ballard a chuchoté. Certainement autant pour éviter de déclencher une attaque de Morag que pour m'éviter la crise cardiaque qui menace.) Ça va ?

J'essaie d'articuler un mot. En vain. Au bout d'un moment, une éructation émane de ma bouche, rauque et concise.

— Non.

— Tu sais que c'était la seule solution pour pouvoir mobiliser assez de troupes...

— Je sais.

— C'était même ton idée, à la base.

— Je sais.

— On peut toujours tout arrêter...

Je désigne d'un index plus rigide qu'une bite de pharaon momifié – version blême, pas couverte de goudron – le tampon et l'annotation qui emplissent le bas du procès-verbal, et scellent mon sort.

« Rapport validé par la SOUS-DIRECTION de la police judiciaire – accord pour exécution ». Le cachet est surmonté d'un énorme paraphe émanant du secrétaire de l'état-major de la police judiciaire – l'échelon au-dessus de la brigade criminelle – et suivi d'une série de petites phrases concises qui expliquent que :

1/ Le compte rendu du lieutenant de police Allan Ballard est entièrement approuvé par sa hiérarchie et donne lieu à des poursuites judiciaires envers la criminelle – dénommée Lily Turner, à savoir : moi.

2/ Le lieutenant de police Allan Ballard est chargé de l'organisation et coordination des groupes d'intervention affectés à l'opération visant à appréhender la criminelle – à nouveau, bibi.

3/ Ledit rapport va être transmis à toutes les autorités compétentes nationales « ainsi que celles affectant les pays concernés » – à savoir, l'Alaska. C'est pas que j'avais forcément envie de m'y rendre, mais bon. Encore un endroit qui m'est interdit.

Bref : je l'ai dans le... Enfin, je crois que je l'ai déjà dit, et le répéter une fois de plus ne pas me faire moins mal aux miches. Mais la pilule est quand

même un peu grosse à avaler.

Ballard insiste.

— Tu le sais, n'est-ce pas, qu'on peut toujours arrêter ? On peut chercher une autre façon de libérer Kerry. Ne serait-ce qu'en faisant appel aux troupes d'intervention que j'ai réquisitionnée. Si tu n'y vas pas, l'affaire se transforme en simple kidnapping d'enfant, et ils se focaliseront sur sa protection. Ta présence ou ton absence n'y changerait rien...

Je pousse un soupir retentissant qui fait s'affaisser mes épaules. L'odeur de cire qui émane du mobilier de Basil me fout la gerbe. J'ai l'impression d'être dans un cercueil de luxe.

— Maintenant que ta hiérarchie a validé ton rapport, non, c'est plus possible d'annuler. Et même si je décidais de foutre le camp, tu sais aussi bien que moi, si ce n'est mieux, que les trois quarts des enlèvements finissent par la mort des otages en cas d'intervention en force. Donc, maintenant, on va de l'avant.

Sa prise sur mon épaule se raffermi.

— Merci, Marie.

Je lâche un rire amer qui ressemble presque à un éternuement.

— De rien. Tu auras fini par obtenir ce que tu veux, hein. Je vais enfin faire mon coming-out de sainte en public.

— Tu sais que ça fait longtemps que je ne cherche plus à obtenir ça, Marie. (Il pousse un grand soupir et appuie sur mon épaule pour faire pivoter le fauteuil dans lequel je suis vautrée face à lui. Puis, de l'autre main, il m'attrape le menton pour me faire lever la tête vers lui, tandis qu'il s'accroupit devant moi. Comme ça, on est presque à la même hauteur.) Je sais que les derniers jours n'ont pas été faciles, pour toi comme pour moi. Je suis perdu, Marie. Sans Kerry, je ne suis plus rien. Mais je sais ce que tu as fait, et tout ce que tu fais en permanence pour sauver ma fille. Notre fille. Et c'est pas parce que je n'arrive pas à digérer la situation que je n'en ai pas conscience. Tout ce dont je rêve, en ce moment même, c'est de récupérer Kerry, de vous faire embarquer toutes les deux en voiture, et qu'on parte au loin, ensemble, où personne ne pourra plus nous traquer.

Un hoquet m'étouffe à moitié et je bloque ma respiration pour m'empêcher de m'effondrer comme une bouse. Son aveu ressemble tellement à ce dont je rêve depuis une éternité que je ne supporte pas de l'entendre. Mais ses doigts m'empêchent de détourner le regard. Or je suis incapable de continuer à le

scruter dans les yeux sans y lire tout ce que j'espérais y lire depuis la disparition de Kerry. Et à moins de quarante-huit heures de l'opération, je ne peux pas me permettre de craquer. Je dois me focaliser sur l'action. Redevenir Hammer Marie et être prête à tout défoncer sur mon passage pour la sauver. Et c'est pas en m'effondrant dans les bras d'Allan comme une héroïne pleurnicharde de romance que j'y arriverai.

Alors je me dégage de son emprise d'un revers de bras et me lève d'un même mouvement. Morag m'a précédée. Mon geste manque le faire basculer en arrière et il me regarde reculer – non, je ne *fuis* pas – jusqu'à la porte sans bouger. Son visage amaigri affiche un air de stupéfaction teinté de tristesse.

— C'est pas le moment pour carburer à l'eau de rose, lieutenant. Si on veut sauver nos peaux, on a intérêt à se focaliser sur l'objectif.

Et je claque la porte derrière moi sans jeter de dernier regard en arrière. Pas envie de contempler son air trahi/blessé/incrédule. Je sais trop bien à quel point cette mise à nu de ses sentiments a dû être difficile pour lui, et rejeter sa main tendue est un nouveau déchirement pour moi. Mais j'ai déjà bien assez à faire à gérer mes propres sentiments pour devoir en plus pagayer dans le radeau de la Méduse que sont les siens. Parfois, on doit s'épauler, mais dans certaines circonstances, ça revient à se saborder mutuellement. Donc chacun pour soi, et il sera toujours temps de remonter la pente de notre relation – s'il en reste – une fois l'Apocalypse évitée.

Direction, le bourrage de gueule avec Mido et ses copines.

Enfin, c'est pour demain soir, pas aujourd'hui.

Mais j'ai ni envie d'attendre, ni de dernière urgence à gérer. Je n'ai plus que du temps libre, des heures vides de sens comme de préparatifs devant moi pour ruminer. Là, j'ai besoin d'activité, de distractions, d'obligations pour me sortir la tête du sac.

Pas envie de penser à demain, pas envie de cogiter.

Tout est prêt, tout est en place.

Reste plus que la tête d'affiche.

Alors autant qu'on s'en occupe, de ma tête.

Chapitre 13

Quand j'arrive devant le *Bloody Bones*, une moto inconnue est garée devant. Enfin, je dis « une moto », mais ça ressemble plutôt à une moissonneuse-batteuse jumelée à une tronçonneuse géante.

Djuka est plantée juste à côté, rayonnant comme une gamine à Noël.

C'est gros. C'est brillant. C'est plus mastoc qu'un char d'assaut à roulettes. C'est couvert de chromes, de carrosserie et de logos plus tape-à-l'œil et vulgaires qu'une vitrine d'Amsterdam.

Il ne manque plus qu'une poupée gonflable en bikini rouge, et on a un poster pour camionneur frustré.

— C'est quoi, cette horreur ? Tu t'es reconvertie dans le tank à pédales ?

Elle se rembrunit aussitôt.

— Tu plaisantes ? Je l'ai rachetée une bouchée de pain à un mec qui s'est fait peur avec. Il arrivait pas à la manier, cet handicapé du manche !

Je hausse un sourcil.

— Il s'est fait peur avec ça ? N'importe quoi. Tu enlèves la peinture rouge et les écussons en plastique, et tu te retrouves avec une grosse limace.

Djuka prend un air plus vexé qu'un pou incontinent. Faut pas toucher au nouveau jouet.

— Depuis quand tu t'y connais en moto, toi ? Ce bébé, c'est une vraie bombe. Elle monte à plus de 300 kilomètres-heure.

— Géééé-nial. Comme ça, quand tu te planteras, j'aurai même pas à ramasser tes morceaux, ils seront juste vaporisés. C'est cool, en même temps, c'est plus écolo et je ferai l'économie d'un joli cercueil.

Je la vois plisser les lèvres façon gamine qui boude. Mais elle esquisse aussi le signe pour conjurer le mauvais œil. Elle pourra faire tout ce qu'elle voudra, ça reste une nomade dans l'âme.

— C'est vraiment ridicule. (Puis elle me lance un de ses énormes sourires inattendus.) Allez, je suis bonne fille : tu veux l'essayer ?

Heu... comment dire... c'est pas que j'ai la frousse, mais j'ai jamais posé les fesses sur un machin de cette puissance, moi. Pas envie de décorer la route avec des bouts de cervelle. Puis de toute façon, les nanas m'attendent au studio.

Djuka m'adresse une grimace moqueuse.

— Alors, on a les chocottes ? T'as peur de te transformer en tatoueuse de cinq mètres de long dans le fossé ?

Ouais, bien résumé.

Je lui lance un grand sourire.

— J'aurais peur de me tuer avant qu'Harriett n'ait eu la joie de le faire. La pauvre, faudrait pas la priver de ce petit plaisir ! (Nouveau signe cabalistique derrière le dos de mon amie.) Et à part chercher de nouvelles méthodes pour mourir, ça ne te dirait pas plutôt qu'on essaie de se coller une cirrhose du foie dans la nuit ?

Elle s'illumine aussitôt.

On pénètre dans le studio au coude à coude. Djuka me largue après avoir adressé un signe de tête aux Sœurs de la Lune déjà présentes pour aller taper la bise à Katia et Charlène, en train de remplir des verres. Pour ma part, j'attends que tous les yeux soient fixés sur moi pour repousser ma capuche et enlever mon blouson avec une méticulosité de strip-teaseuse – sans la grâce et le déhanché, faut pas abuser.

Les nanas assemblées là, assez nombreuses pour donner l'impression que l'espace d'accueil a rétréci, me fixent avec des yeux en soucoupes volantes. Elles ne sont qu'une dizaine, dont mes employées qui m'ont pourtant déjà vue hier soir et ce matin, mais cela suffit à me donner un avant-goût de ce qui m'attendra demain soir, devant le laboratoire d'Harriett.

Sauf que l'ambiance ne sera pas la même.

Mido n'avait pas plus envie que moi que sa « soirée sororité » se fasse squatter, interrompre ou gâcher par des empêcheurs de picoler en rond si on l'organisait au monastère. Je crois qu'en fait, elle ne s'y sent pas à l'aise. C'est un fief masculin, qui a vu passer trop de souffrances, trop de chair maltraitée, trop de trafics en tout genre et de misère. Pourtant, je suis pas forcément branchée par le concept de sororité et tout ce que ça trimbale, mais sur ce point, je suis assez d'accord. Donc, utiliser le *Bloody Bones* pour trinquer une dernière fois avant de partir à la baston me semblait logique. Et permettait en plus d'inviter Katia et Charlène sans qu'elles soient dépaysées.

Et au pire, si on est bourrées comme des coings, on pourra toujours dormir sur place ou à l'appart, même si j'envisage plutôt de faire nuit blanche autour d'une bouteille de rhum que de pioncer dans ma baignoire ou sur le tapis.

En attendant, ce serait bien qu'elles arrêtent de me dévisager comme ça, j'ai pas tant changé de gueule que ça.

Enfin...

Ma chevelure bicolore de fausse-blonde-se-laissant-repousser-les-racines gît encore sur le carrelage de la salle de bains de Ballard – plus de tondeuse dans la mienne, il aura la joie de découvrir l'effet que ça fait de trouver son espace personnel pollué par la pilosité de l'autre. Six millimètres. C'était le maximum que je pouvais faire sans risquer de me charcuter tellement j'avais les mains qui tremblaient. Et cette fois-ci, il n'y a plus de petite tresse souvenir, tout a disparu. J'ai froid à la tête, mais en même temps, elle me semble plus légère. Et cette sensation d'avoir le crâne à nu est compensée par la chaleur qui se dégage de mon dos.

En fait, je me suis toujours foutue de la gueule de mes clients qui osaient prétendre que se faire tatouer faisait mal, mais j'avoue, maintenant que je suis passée à la casserole du dermatographe, je ne leur ricanerai plus au nez.

Bon, d'accord, c'est pas non plus insupportable. D'autant plus que mes clients, je ne leur fais jamais plus de quatre heures de tatouage à la suite, sinon, l'organisme fatigue et ils se mettent à trembler, à pleurnicher et à gigoter, et je ne peux plus travailler en paix.

Sauf que moi, j'aurai peut-être pas la possibilité de revenir pour faire d'autres séances. Et je suis habituée à la douleur. Donc j'ai demandé à Katia et Charlène de se mettre à deux sur moi, comme des marraines fées penchées au-dessus d'un berceau, et de me torcher mon dessin dans la nuit.

Elles ont rechigné, protesté, argumenté... et finalement, après quelques menaces de violences physiques, de licenciements et de morsures canines, ont accepté de s'exécuter moyennant une décharge, qu'elles ont en fait juste oublié de me faire signer dans l'excitation du moment.

Le plus dur, ç'a été de passer à plat dos après m'être fait charcuter la colonne vertébrale pendant six heures d'affilée en stéréo. Mais le devant était moins long, donc j'en ai moins bavé. Et vu la gueule que tirent mes invitées, le résultat en valait la peine.

J'ai fait un raid dans la garde-robe de Djuka – elle a laissé quelques fringues chez moi pour les nuits où elle resterait dormir sur place – pour lui

emprunter quelque chose qui convienne à l'occasion. Et j'ai trouvé pile mon bonheur : un débardeur dos nu et à bretelles ultra fines qui permet d'admirer le beau travail effectué par mes employées devant comme derrière.

J'espère qu'Harriett aimera autant demain, j'ai beaucoup pensé à elle en dessinant le motif de ma pièce frontale.

Puis, une des nanas se racle la gorge.

— Je... heu... J'aurais jamais pensé voir un jour une sainte grunge tatouée.

Je lui adresse un sourire carnassier. Si j'avais eu le temps, je me serais même fait limer les dents en pointe pour l'occasion. Mais bon, Morag sera là pour me prêter crocs forts si besoin.

— Et si tu n'imaginais pas voir un jour une sainte grunge, tatouée et bourrée, tu vas avoir une grosse déception, j'ai bien l'intention de me biturer à mort, ce soir.

Sur ma gauche, Katia se racle la gorge.

— Heuu... patronne ? Si tu as l'intention de te murger la gueule, prière de ne pas le faire devant nous. On n'a pas trimé une nuit entière sur toi pour que tu nous bousilles le boulot !

Charlène opine du chef, une bouteille de bière déjà au bec.

Je leur adresse un salut du majeur.

— Les filles, je suis toujours d'accord pour vous signer votre décharge. En attendant, personne ne sait ni où je serai ni dans quel état je serai demain, donc j'ai pas l'intention de laisser passer ce qui est peut-être ma dernière occasion de faire la nouba ! (J'empoigne donc la louche qui fait trempette dans le saladier de punch et me sers une bonne rasade de jus.) Et si j'arrivais à lui mettre la main dessus, j'en profiterais même pour me taper un joli petit poulet de ma connaissance, ce soir, histoire de finir la nuit en beauté !

Je m'attendais à un concert d'exclamations, d'acclamations et d'approbation. Au lieu de quoi, un silence inattendu me répond. Les nanas me regardent toutes avec un air atterré, limite effrayé. Mido, debout au milieu de leur cercle, fait même une grimace.

— Ben quoi ? Me dites pas que vous avez fait vœu de chasteté en rentrant chez les bonnes sœurs, les filles !

Puis je remarque qu'en fait, non, c'est pas vraiment moi, qu'elles regardent. Leurs yeux semblent plutôt lorgner derrière moi. Un peu plus haut et plus loin. Genre, par-dessus mon épaule. Comme si...

Une voix moqueuse confirme le soupçon qui vient de me traverser l'esprit.

— Ravi de savoir que je peux encore me rendre utile, madame la sainte grunge tatouée et visiblement déjà bourrée. (Même pas vrai !) Par contre, mesdames, ai-je le droit de picoler avec vous, avant d’offrir mon corps pour la bonne cause ?

Oups. J’ai le droit de noyer ma honte dans l’alcool ? Pendant que les filles lèvent leurs verres – ou canettes, ou bouteilles – pour saluer le nouveau venu et son humeur plus conviviale du moment, je décide que le moment est venu pour moi de m’affaler dans un petit coin – un peu à l’écart si possible – histoire d’attendre en sirotant mon verre que je perde la teinte cramoisie qui me brûle les joues.

Manque de bol, alors que je commence à contourner l’assemblée, Allan abat une main sur mon épaule. Je tressaille.

Non, il n’a pas touché la magnifique paire d’ailes aussi angéliques que sanguinolentes – six heures de tatouage d’affilée, ça transformerait n’importe quel dos en steak haché – que Katia et Charlène m’ont dessinée dans la chair. Il a posé la main juste à côté, sans violence. Je ne m’attendais juste pas à ça.

— N’essaie même pas de te sauver, Marie. Comme tu l’as très bien dit, c’est peut-être la dernière nuit qu’il nous reste. Alors si la sainte a des envies de poulet, moi, j’ai bien envie de voir jusqu’où descendent ces jolies plumes (ben oui, dos nu ne signifie pas reins nus ni fesses nues et oui, le tatouage va bien jusque-là) et s’il y a moyen de les désacraliser un p’tit peu, histoire de ne pas laisser le mot de la fin à Harriett !

Bien dit, mon kiki !

Je pose mon verre sur le comptoir du studio et pivote pour attraper Allan par le cou.

Le temps que j’arrive à le faire se baisser assez pour l’embrasser, il a le temps de découvrir l’autre motif. Oui, celui que j’ai sur la poitrine. Il a un mouvement de recul, qui s’interrompt dès que mes lèvres se posent sur les siennes et que j’enfonce les doigts dans ses cheveux pour l’attirer encore plus près de moi.

Aussitôt, il perd de sa raideur – non, pas celle-là ! Celle à l’étage au-dessous, elle est particulièrement en forme et contente d’être pressée contre moi – et m’engloutit dans une étreinte d’ours, presque douloureuse.

Ce soir, c’est orgie night pour la sainte, les gars !

Chapitre 14

Les clameurs de la foule m'étourdissent. J'essaie d'en faire abstraction, de me focaliser sur la femme en face de moi, cette salope d'Harriett, tellement sûre d'elle qu'elle ne tient même pas un couteau à la main, qu'elle n'a même pas de garde du corps derrière elle, mais je n'y parviens pas.

Tout à l'heure, dans le bus des Sœurs de la Lune, j'y arrivais encore. Protégée par les épaisseurs de métal et d'isolant, au milieu de ces filles que je commence à connaître et apprécier, ça passait. Leurs papotages camouflaient le brouhaha des milliers de pèlerins venus assister au nouveau miracle de sainte Marie et créaient une sorte de bulle apaisante autour de moi. J'avoue, j'aurais préféré être entourée d'amis. Mais c'était pas possible : j'ai refusé la présence d'Anne – trop dur pour elle comme pour moi, ça m'aurait brisée, de la savoir en train de guetter si je cramais ou me faisais démembrer par la foule en délire – comme celle de Charlène et Katia. Djuka et ses hommes sont venus avec nous, en escorte autour du bus, mais se sont répartis, en même temps que les autres véhicules de la sororité, dès qu'on est arrivés à proximité de la place, histoire de se fondre dans la foule et de parer à la sécurité. Je sais que ma walkyrie favorite a préparé quelques surprises explosives à l'attention d'Harriett, au cas où celle-ci aurait armé ses émules, mais j'espère qu'on n'en aura pas besoin. Pas forcément par humanisme, j'ai du mal à parler de victimes innocentes ou de dommages collatéraux alors que je sais que tous les gens rassemblés là sont venus dans l'espoir d'assister à un supplice, voire à une belle exécution. Non, ça, rien à battre, ils peuvent même s'entre-étriper, si ça leur fait plaisir, ça me fera toujours moins d'imbéciles pour me barrer le chemin vers Kerry. Par contre, si ça dégénère en règlement de comptes et échange de bombes et balles, ça va très vite tourner au foutoir complet, voire au massacre, et ça risque de nous compliquer les choses, d'autant plus qu'on est largement en sous-nombre, même s'il y a certainement beaucoup de fidèles à moi dans la foule, et d'autres qui

pourraient le devenir si je réussis à faire mes preuves. Basil a confié ses hommes à Mido, pour qu'ils renforcent ses nanas. Ces soldats de métier n'auraient pas fait bon ménage avec les motards de Djuka, qui sont plus habitués à travailler en solo et à donner dans le charcutage grossier. Par contre, les deux groupes de mercenaires, même s'ils ne sont pas dans les meilleurs termes d'un point de vue éthique, ont un fonctionnement assez similaire et se sont attribué le rôle de protection rapprochée de la sainte. Autrement dit, pendant toute l'opération, je vais avoir une vingtaine de RoboCops qui vont me coller aux miches jusqu'à ce que je sois sortie d'affaire – ou plutôt jusqu'à ce que Harriett m'impose de les dégager. Quant à Allan, il n'a même pas voyagé avec nous. Après notre nuit sans sommeil ou presque – j'ai encore des courbatures –, il a plié bagage à l'aube pour rejoindre le commissariat où l'attendait une partie des troupes qu'il a réclamées, et a filé avec elles battre le rappel de celles qui avaient déjà été dépêchées sur place. Cinq brigades d'intervention affiliées à la police judiciaire, renforcées de deux unités d'élite et une de dissuasion, récupérées dans les forces nationales et spécialisées pour les « missions en situation d'extrême violence ou à haut risque » – ça, ce sont les termes d'Allan quand il m'a fait le débrief de ses gars ; à croire qu'il voulait me les vendre. D'après ce que j'ai compris, ce sont eux qui viennent à la baston pour les prises d'otage de nature politique ou internationale, les actes de terrorisme, les mutineries ou autres cas désespérés. Dont moi. Au total, une centaine d'assassins de haut niveau – Allan hurlerait en entendant ça, pour lui, ce sont juste des « fonctionnaires dévoués à leur patrie », mon cul – armés de pistolets-mitrailleurs, d'armes lourdes d'assaut, de fusils de précision – j'ai cru comprendre qu'il allait poster une quinzaine de gugusses en snipers sur les toits des bâtiments aux alentours, pour pouvoir dézinguer tout ce qui s'approcherait de moi – et de moyens de répulsion des tarés en tout genre. Les explosifs, il les a laissés à Djuka. C'est plus leur spécialité, et d'après ce que j'ai cru comprendre, ses hommes ne sont pas forcément autorisés à tirer dans le tas ou faire sauter les gens par dizaines. Comme je le disais : nous, pas de scrupules ! Tout le monde – à part moi – s'est équipé de systèmes de communication pour ne pas se marcher sur les pieds – ni exploser les copains par inadvertance. Ah, j'oubliais : Mido nous a aussi quittés dès notre arrivée sur place. Avec une petite escouade de ses nanas les plus aguerries, elle a filé se poster en embuscade le plus près possible de l'entrée du laboratoire, au cas

où Harriett y aurait confiné Kerry et s'il y avait une chance de la récupérer sans défourailler à tout va.

Mais quand j'ai vu la masse de gens assemblés sur place, j'ai compris que ça n'allait pas forcément se passer comme escompté. L'opération de médiatisation d'Harriett – et celle de Dylan – a fait bien plus d'émules que prévu et la place, les rues adjacentes, et même les parkings des alentours ont tous été envahis. L'avantage, c'est que notre bus se fond dans la masse des véhicules venus déverser leur flot d'occupants sur place. Des occupants aussi bigarrés que nous, mais – du moins je l'espère – moins armés.

Pour ma part, j'ai les mains vides. C'est en partie ce qui me rend nerveuse. La foule, j'ai déjà du mal à gérer, même si, jusque-là, personne ne m'a remarquée. Mais me sentir piégée au sein d'une masse pareille, sans même une lame ou un Taser pour repousser les indésirables, ça me crispe les miches.

C'est d'ailleurs pour ça que j'ai retardé le plus possible le moment d'émerger de la foule.

Comme on s'était garées au bout de la rue, à moins d'une cinquantaine de mètres du centre de la place, je n'ai eu qu'à franchir cette zone pour me retrouver devant les barrières qu'Harriett – à moins que ce ne soit les forces d'intervention – a fait installer aux abords du labo. J'ai pris une grande inspiration en descendant du bus, après une demi-douzaine de gardes du corps vêtus comme moi et avec le même bonnet histoire de me fondre dans leur masse, et joué des coudes jusqu'à me retrouver devant les grilles. Le tumulte et les relents de transpi et de parfum m'ont étouffée. Pire qu'un concert, pire qu'une manifestation. Ça pue la ferveur fanatique, l'excitation, l'anticipation, le désir de sang – OK, là, j'exagère peut-être, certains sont peut-être venus pour assister à un miracle et pas une exécution, mais bon, le résultat sera le même pour moi si je me plante. Heureusement que je ne suis pas nabote non plus, sinon, ce serait la crise d'angoisse assurée, le nez coincé sous les aisselles du péquenot devant moi.

De toute façon, j'ai déjà le palpitant qui pète des records et l'adrénaline qui pulse dans mes veines. Mes mains tremblent d'anticipation et j'ai limite envie de trépigner pour chasser l'excitation qui me rend fébrile comme une jeune mariée. Sauf que je suis plus motivée pour faire machine arrière que courir me jeter dans la gueule du loup. Mais c'est pas possible. Non seulement la foule s'est refermée sur moi et la simple pression des corps dans mon dos

m'indique que je ne pourrais jamais changer de cap, mais je sais que Kerry est droit devant. Et je ne peux pas lui faire faux bond.

C'est donc pour ça que, après quelques minutes à tenter de ralentir ma respiration en posant les mains sur la barrière et en fermant les yeux – mauvaise idée, ça ne fait qu'accentuer le tohu-bohu de la foule qui m'entoure, comme si elle hurlait directement dans mon crâne –, je finis par contrôler assez ma panique pour faire un signe de tête à la nana sur ma gauche. Edna, quadragénaire d'origine allemande, débarquée chez nous en même temps que son mari, pour finir battue et foutue à la porte avec chat et mouflette le jour où Chouchou a perdu son boulot et décidé de refiler au pays avec une jeunette en cloque. Edna a une tête de cheval, des cheveux blond filasse, des dents pourries et un accent teuton à couper au couteau, même si elle parle parfaitement notre langue. Et surtout, d'après ce que m'a dit Mido en me la présentant, c'est une surdouée en gestion de la foule. Son calme, sa stature comme sa voix de stentor lui permettent de se faire entendre et respecter du plus grand nombre et, ce qui ne gâche rien, elle a travaillé dans un abattoir et sait à merveille tordre le cou des poulets en temps record. Comme elle me l'a dit en me montrant ses mains monumentales : « Les humains, surtout les kidnappeurs d'enfant, ça mérite moins de vivre qu'un poulet, et ça n'a pas la nuque plus costaud. » Le tout avec un sourire aussi angélique que plein de caries. Je me demande comment des mecs peuvent imaginer lui manquer de respect, a fortiori son mari. Mais bon. Peut-être n'était-elle pas comme ça avant de se faire démonter la façade par ledit époux et d'être ramassée dans le caniveau – et reconstruite – par Mido. En attendant, dès que je lui fais signe, elle hoche brièvement la tête et marmonne une phrase. Pas de micro pour elle : juste avant notre départ, toutes les nanas se sont fait équiper d'un piercing doté d'un micro-émetteur pour pouvoir baragouiner sans se faire remarquer. Les mecs de Basil ont refusé, machistadors à fond. Tant pis pour eux si quelqu'un s'aperçoit de leur manège et leur démonte la gueule.

Dès qu'Edna a fini d'avertir les autres, elle hoche la tête dans ma direction et pousse la barrière. Ses équipières s'attrapent par les bras tout autour de moi pour faire bouclier – et éviter que je me fasse écraser par la pression de la foule avide de s'infiltrer dans la brèche juste créée – et je passe de l'autre côté. Quand les filles remettent la grille en place, j'entends son raclement sur le sol. Façon cercueil qui se ferme ou porte du couloir de la mort.

C'est parti, sainte Marie !

Je pénètre sur la place comme dans une arène. Le sang bat à mes temps. La rumeur de la foule, tout autour de moi, me donne l'impression de flotter au-dessus d'une nuée de goélands – ou plutôt de charognards. Après quelques pas, je profite de ce qu'on ne m'a pas encore vraiment remarquée pour faire un tour sur moi-même et inspecter la foule. J'en reste bouche bée, le souffle coupé. Il y a encore plus de monde que ce que je pensais. Les rues sont noires de peuple, les balcons débordent de spectateurs – les habitants ont-ils loué les places ? – et si, dans chaque allée ou avenue, je vois des véhicules de police aux gyrophares allumés et des réverbères, j'ai l'impression que leur présence est ridicule par rapport à ce déferlement d'humanité en furie. Ma gorge se noue. Envie de gerber, de hurler, de fuir à toutes jambes.

Je continue à scruter la foule autour de moi, la capuche de mon hoodie bien baissée sur ma casquette pour me protéger au maximum des regards. Des gens, des gens, encore des gens. Que des inconnus. Je ne pense pas que ce soit tous des émules d'Harriett, mais je ne pensais pas qu'il y aurait autant de monde. Leurs cris me perforant les tympans. J'ai vraiment l'impression d'être revenue à l'époque des jeux du cirque, avec moi dans le rôle des premiers martyrs chrétiens. Sauf que j'ai pas forcément la vocation. Je cherche à accrocher quelqu'un du regard. Un visage familier. Un air sympathique. N'importe quoi... Enfin, je croise une paire d'iris familiers. Des yeux vert d'eau, presque bleus, innocents et apeurés, mais également curieux, interrogateurs. Kerry ? Alors que je m'apprête à crier son nom et à foncer vers elle, je me fige. Non, c'est pas elle. C'est une autre gamine, probablement plus jeune, perchée sur les épaules d'un paternel qui ne m'a pas encore remarquée. Elle est focalisée sur moi, avec cet instinct qu'ont les enfants pour sentir d'où va venir la prochaine attraction. Je secoue la tête. Mais qu'est-ce qui a pris à ses parents de l'amener là, cette pauvre gosse ? C'est pas une heure pour une mioche de cet âge, et encore moins un endroit.

La rage que j'éprouve vis-à-vis de ces inconscients me fouaille les neurones, brise mon apathie. Soudain, je me sens emplie d'une vie intense, d'un désir de changer le cours des choses, d'agir.

Je braque un index sur le couple et la minotte.

— Hé ! Vous, là ! braillé-je de ma plus belle voix. Foutez-moi le camp, avec votre gosse ! Elle a rien à faire là !

Ma voix se perd dans le brouhaha, mais je suis assez à l'écart de la foule

pour que les personnes les plus proches de moi, celles de l'autre côté de la barrière que je viens de franchir, m'entendent. Quelques têtes se retournent vers moi. Les principaux intéressés ne m'ont pas remarquée, les yeux toujours rivés à l'entrée du laboratoire, comme la plupart des gens. Mais d'autres pivotent vers moi.

J'entends des commentaires.

— Qu'est-ce qu'elle veut, celle-là ?

— C'est qui ? On dirait pas quelqu'un de la sécurité !

Puis, la cerise sur le gâteau :

— Mais... qu'est-ce qu'elle fout là, d'ailleurs ? Pourquoi elle est pas derrière les barrières ? Qu'est-ce qu'on fait, on la rejoint ?

Eh merde ! Tout, mais pas ça ! Si les gens commencent à escalader les grilles pour envahir la place, ce sera le boxon en quelques minutes, et notre scénario soigneusement préparé – et déjà parfaitement susceptible de foirer par lui-même – n'aura plus aucune chance de survie. C'est déjà un petit miracle que les fanatiques soient bien sagement restés dans leur enclos.

Bon, ben... je crois qu'il ne me reste plus qu'une chose à faire.

Je prends une grande inspiration, lâche la gamine du regard – ses parents toujours aux abonnés absents de la comprenette – et retire mon hoodie et ma casquette.

Dessous, je ne porte que le top de Djuka que j'ai customisé à ma façon – avec le pentagramme le plus visuellement effrayant que j'aie pu imaginer – et mon jean moulant ultra destroy – en général, il me sert à essuyer l'encre sur mes mains. Et bien sûr, les bottes de domina – cuir noir, boucles médiévales et talons compensés doublés de métal. La tenue idéale pour un bûcher de sorcière.

J'attends que les commentaires et questions s'arrêtent. Le brouhaha de la foule recule de quelques rangées de spectateurs et s'éloigne progressivement. Ça y est, les gens m'ont remarquée. Quand je relève la tête, je sais que les regards ne seront plus interrogateurs, jaloux ou agressifs. Je ne suis plus la rebelle qui a osé franchir la barrière qui retient ce joli troupeau de moutons fanatisés.

Je suis sainte Marie des Ombres.

Alors, redresse les épaules, la sainte ! Rentre le ventre, pense au balai que tu aimerais foutre dans le cul d'Harriett, et prépare-toi à le lui mettre bien profond. C'est l'heure de solder les comptes de la sainte surnuméraire.

Sans un regard de plus à mon public, je fais demi-tour et me dirige droit vers l'entrée du laboratoire.

Pour le moment, il n'y a toujours personne. Mais je sais qu'Harriett ne va pas tarder à en émerger. Dès qu'elle me verra, probablement, à moins qu'elle ne préfère me laisser poireauter un peu à sa porte dans l'espoir de me mettre la pression. Je suis néanmoins certaine que ses caméras de sécurité – ainsi que ses sentinelles – ont déjà dû me repérer. Donc l'attente ne sera pas longue. Faire attendre ses fans, c'est une chose ; les faire lanterner jusqu'à risquer l'émeute, c'est pas non plus dans son intérêt.

Par conséquent, je ne perds pas de temps à faire le pied de grue devant le trottoir de son entrée.

Dès que j'arrive au niveau de sa porte, l'estomac noué et les tympan en peau de saucisson, j'inspire un grand coup.

— Hé, l'usurpatrice ! Viens te faire botter les fesses ! Kidnappeuse d'enfants ! Vampire du dimanche ! Sainte d'occasion ! (Je reprends mon souffle. Les clameurs de la foule ont baissé d'un cran devant mes vociférations. Les gens ont beau être assez loin, j'ai bramé assez fort pour me faire entendre d'un bout à l'autre de la place – merci l'écho des façades – et je suppose que les zélotes ne s'attendaient ni à ma dégaine, ni à mon speech. J'en profite pour reprendre les invectives, en les doublant d'une gestuelle adéquate au cas où les caméras d'Harriett ne seraient pas équipées de micros.) C'est fini, les miracles par procuration ! Viens te produire en live, messie d'opérette ! Fais-nous voir ce que pensent les Ombres de tes miracles, histoire qu'on se marre !

Je m'apprête à lancer une troisième salve quand la porte blindée en face de moi s'ouvre.

Je prépare un mollard digne d'un lama alcoolique quand je reconnais la silhouette qui se faufile à travers. Je ravale ma salive – beurk.

C'est Kerry.

Poussée de l'avant par Trixie, un couteau en travers de la gorge. La perruque flamboyante d'Harriett se dessine derrière elle, sur leurs talons, tellement près qu'elle doit risquer de leur marcher sur les pieds à chaque pas. J'imagine qu'elle doit avoir peur de se faire shooter dès qu'elle aura franchi le seuil, pour leur coller aux miches de si près. Et une fois qu'elles sont passées, Simon ferme la porte derrière eux. Il a Mona sur le torse, protégée par son blouson de motard, en porte-bébé pour lui laisser les mains libres.

Positionnée comme ça, sa gamine lui sert aussi de gilet pare-balles. Connard.
Je crispe les mâchoires.

Je sais que techniquement, les snipers d'Allan n'ont aucune chance de pouvoir abattre à la fois Simon, Harriett et Trixie sans risquer de blesser les gamines. Il va falloir la jouer serré.

Je relève le menton.

— Je vois que t'es encore plus courageuse que ce que je pensais, raclure de labo. Ça va ? T'es à l'aise, derrière tes boucliers humains mineurs ?

Au lieu de me répondre sur le même ton, Harriett m'adresse son sourire le plus aimable. Elle a dû être agent immobilier, dans une autre vie, pour être capable d'un rictus aussi mielleux dans de telles circonstances.

— J'adore ta tenue, petite Marie. Tout à fait adapté à ton personnage. La robe blanche aurait trop fait martyre, et la blouse médicale t'aurait donné l'air d'une échappée de l'asile.

Mon majeur lui adresse un salut moqueur.

— Tu aimes mon décolleté, chérie ? Je l'ai fait spécialement pour toi.

Comme je l'avais prévu, elle tend le cou pour y voir par-dessus l'épaule de Trixie, laquelle baisse également les yeux sur ma poitrine. Leur teint blêmit en même temps. J'adore.

À l'opposé de mes ailes d'ange, destinées à la foule, j'ai réclamé à Charlène et Katia de me tatouer un motif sur mesure.

Un « Holy bitch » en grandes capitales bien nettes,
sous-titrées d'un message tout aussi clair.

« Do not resuscitate ».

J'adresse un grand sourire de connivence à Harriett. Qu'elle se demande laquelle de nous deux est la sainte, et laquelle est la salope. Ce qui est sûr, c'est que moi je sais, et qu'elle doit bien se douter que la mention spéciale dessous la concerne encore plus que moi. Si on se fait avaler ensemble par les Ombres, je ne doute pas de qui en ressortira vivante.

C'est une promesse, salope.

Une fois mon message transmis, j'admire sa réaction.

Premier point pour moi, je l'ai déstabilisée. Mais je ne dois pas me reposer sur mes lauriers. Ce petit jeu, c'était juste une mise en bouche pour agrémenter la suite.

Les clameurs de la foule enflent à chacun de nos gestes et mots. Je sais que les gens ne peuvent pas tout entendre, maintenant qu'on a baissé le ton, mais

j'imagine qu'ils doivent en comprendre assez pour savoir qu'on ne s'échange pas forcément des déclarations d'amour éternel.

Je jette un coup d'œil autour de nous, à la fois pour évaluer à nouveau la foule et tenter de repérer si, maintenant qu'Harriett et ses sbires sont apparus, je peux distinguer d'autres membres de l'escorte qui doit forcément la protéger.

Que dalle.

Il y a bien trop de monde pour reconnaître quoi que ce soit. Je vais donc bien être forcée de laisser mes petits camarades de jeu gérer les choses à leur façon et m'occuper juste de sauver ma couenne à moi.

Je me focalise donc à nouveau sur Harriett. Ou plutôt, sur ses larbins. Autant essayer de les diviser avant de lancer le plan.

— Salut, Trixie. Tu sais quoi ? Je me suis toujours attendue à un coup fourré de ta part, par contre, je ne pensais pas que tu signerais l'arrêt de mort de ton mari à peine retrouvé et de votre gosse. Je suis un peu étonnée. Tu as bien monnayé leur peau, au moins, chérie ?

Simon baisse un instant les yeux sur leur fille. Trixie recule d'un pas. Pas plus, derrière elle, Harriett lui bloque le passage. Mais elle ne flanche pas du regard et soutient le mien sans ciller.

— C'est notre vie à tous les trois que j'ai monnayée, salope. Qu'est-ce que tu croyais ? Qu'on allait rester à te cirer les pompes toute notre vie, pendant que tu nous laissais crever ?

Je hausse un sourcil ?

— Ah bon ? Parce que tu crevais, quand tu étais logée, nourrie et blanchie au monastère, aux frais de Basil et sous la protection de Djuka ? Au fait, quand je dis que tu as signé ton arrêt de mort, je ne parle pas de moi, même si j'aurais adoré te trancher la gorge. Mais j'ai accepté de laisser ce plaisir à Djuka, elle semblait particulièrement y tenir. (Je lui adresse un nouveau sourire, probablement aussi hypocrite que celui d'Harriett.) En fait, pour tout t'avouer, on l'a jouée aux cartes avec Allan. Lui aussi tient à se faire un tapis de votre peau, à tous les trois. Content, chérie ? T'as gagné l'unanimité du comité d'exécution maison !

Tiens, cette fois, elle a beau ne pas bouger, elle a légèrement blêmi sous l'épaisse couche de fond de teint qui dissimule sa cicatrice. Avec ses cheveux coupés au carré et ses fringues – certainement piquées à Harriett – de bobonne urbaine, elle semble avoir bel et bien jeté aux orties ses origines

nomades. Mais je la connais, elle comme ses semblables. Elle a beau avoir renié sa chef de clan, savoir que celle-ci a juré sa mort ne peut que lui fiche un sacré coup au moral. Surtout qu'avec Djuka, même si elle survit à cette nuit, elle devra passer sa vie à guetter dans son dos si un couteau n'est pas en train de se rapprocher de sa gorge.

En parlant de couteau, sa main raffermi sa prise sur celui qu'elle maintient au ras du cou de Kerry. La gamine est blafarde, mais ses yeux sont rivés sur moi et elle refuse de laisser transparaître sa peur. Sacrée minotte. Je lui adresse un sourire – sincère, cette fois-ci –, mais rien de plus, de peur de me laisser déconcentrer.

— Tu crois vraiment que je suis con au point d'avoir tout misé sur Djuka et toi ? crache Trixie à ce moment-là. Qu'est-ce qui nous restait, quand Simon est revenu ? À cause de toi, on avait tout perdu : notre clan, notre foyer, toute notre vie ! Simon a dû donner tout ce qu'il possédait encore pour que Crina lui dise où on était, puis qu'elle le soigne. Même nos motos lui appartenaient ! Harriett nous a offert une nouvelle vie !

— Sérieux ? me moqué-je. Avec des gilets pare-balles et des rétroviseurs pour repérer les assassins qui vont guetter le moindre faux pas ?

Elle hausse les épaules, mais de façon un peu trop raide pour être trop crédible. Elle sait que je ne bluffe pas.

— Ni toi ni Djuka ne pouvez nous atteindre, maintenant ! lance-t-elle avec plus de désespoir que de conviction dans la voix. On a des papiers d'identité officiels, de l'argent, et un endroit où habiter ! La sainte nous a même procuré du travail, à tous les deux ! Dès que ta gosse et toi serez passées aux Ombres, Trixie, Simon et Mona les nomades disparaîtront. Et une nouvelle famille s'installera en ville ! Elle m'a trouvé une formation de coiffeuse, ajoute-t-elle comme si c'était le rêve de sa vie – et peut-être que ça l'est –, et Simon va ouvrir son propre garage ! Notre fille pourra aller à l'école, on aura une maison, une vie officielle, et même un compte en banque !

J'éclate d'un rire amer. Évidemment qu'Harriett leur a offert tout ça. Non seulement promettre une nouvelle vie à de futurs cadavres ne coûte rien – car je n'imagine pas qu'elle leur laissera la vie sauve si son plan réussit –, mais c'était la seule chose qu'elle pouvait offrir à des nomades qui avaient tout perdu : l'illusion de la sécurité d'une vie sédentaire, protégée par les lumières et les murs de la ville. Sauf que ce que Trixie ignore et que je sais, c'est que la métropole n'offre pas plus de sécurité que les caravanes contre les Ombres.

Et encore moins contre des nomades désireux de régler leurs comptes.

Je secoue la tête.

— Je comprends, crois-moi, je comprends ton rêve mieux que personne. Je suis juste navrée pour ta fille que tu l'aies entraînée dans cette illusion. Ça n'arrivera pas, Trixie. Pas pour toi et Simon. Pas pour Mona. Ce qu'Harriett t'a promis, c'est juste du vent.

Trixie essaie de me répondre, mais Harriett la coupe d'un bras sur son épaule, avant de la repousser sur le côté pour prendre sa place.

Je retiens mon souffle.

Une fois au premier plan, il y a plus de chances qu'elle puisse être abattue, mais la balle que j'espérais n'arrive pas.

Merde.

Va falloir continuer le one sainte show...

Sauf que... pour le moment, rien n'indique ce qu'Harriett a prévu pour le spectacle. J'ai beau savoir – vu qu'elle m'a bien narguée à ce sujet –, je ne vois rien. Pas de bûcher, pas de fagots, pas de bidon d'essence, rien qui...

Au moment où je m'apprête à lui demander si elle compte sur la foudre de Jupiter pour me flanquer le feu aux miches, elle lève le bras et l'agite d'avant en arrière. Aussitôt, un grincement assourdissant émane de la façade derrière elle. La porte de garage à droite de l'entrée du labo – certainement l'entrée des fournisseurs – frémit, ondule comme un chien couvert de puces, puis finit par commencer à remonter péniblement.

La gueule sombre d'un sous-sol s'ouvre lentement.

Noire. Ténébreuse. Remuante, grouillante de Dévorantes. J'ai limite envie d'y foncer direct histoire d'abréger cet enfer d'exhibition, mais je sais que ce serait une mauvaise idée. Ça ne sauverait pas Kerry. Quand la porte a commencé à basculer, elle s'est raidie dans les bras de Trixie et m'a jeté un regard terrifié, à croire qu'elle était persuadée qu'on la pousserait dedans. Et si ça se trouve, c'est ce que ces saligauds lui ont promis si elle se rebiffait.

L'idée renforce mon désir d'en finir une fois pour toutes avec eux.

L'instant suivant, une paire de phares transperce l'opacité obscure.

Un camion.

Qui, quand il se met à remonter la pente et émerge progressivement des ténèbres, révèle une plate-forme à la place de sa remorque, sur laquelle se trouve tout l'attirail nécessaire pour griller correctement sa sorcière maison – ou sa sainte, vitrine incluse pour l'exhiber ensuite comme un papillon sous

verre. Une dalle chauffante au sol – même principe qu’un barbecue au gaz, version géante – des plaques vitrées verticales écartées d’environ deux mètres l’une de l’autre et une troisième en plafond, maintenues par des sortes de vérins hydrauliques à l’air de robots futuristes. Des bouches de lance-flammes en émergent en haut et en bas, alignées en parallèle sur les côtés, assez loin pour qu’on puisse bien admirer la cuisson du gigot et, bien sûr, un poteau central en guise de brochette. Harriett a même été assez prévoyante pour envisager que je porterais des talons, la barre de pole dance pour mon show hot hot hot dépasse les deux mètres cinquante, juste assez haut pour ne pas transpercer le plafond vitré de ma cage de verre. À moins qu’elle n’envisage de me ligoter avec les bras en l’air, histoire d’augmenter la taille du spectacle. Dommage qu’elle n’ait pas prévu la position crucifiée, ç’aurait été encore plus évocateur. Le tout ressemble à une sorte de four crématoire transparent, un superbe modèle de déco d’intérieur pour psychopathe, un cercueil de verre ; l’équivalent vitré du bloc de neige carbonique de Han Solo.

Le camion effectue un magnifique demi-tour sous nos yeux ébahis avant de se garer le nez contre le trottoir, à quelques mètres à ma droite. Genre, en plein milieu de la place. Parfait pour l’éclairage comme la visibilité, je vais avoir l’impression d’être une véritable star en concert.

Une fois la manœuvre terminée, je reporte mon regard sur Harriett.

Elle me lance un coup d’œil narquois.

— Alors, toujours prête pour le grand final, petite Marie ?

Je désigne Kerry.

— Je ne fuis jamais. Mais je ne bougerai pas d’un pouce tant que la gamine n’aura pas été libérée.

Elle esquisse un signe négatif. Aussitôt, la lame du couteau de Trixie se rapproche du cou de Kerry. La gosse lève le menton, les lèvres tremblantes. Je m’efforce de ne pas la regarder.

— On risque d’être dans une impasse, là. Je refuse de monter au pilori tant qu’elle n’est pas en sécurité, tu refuses de la relâcher tant que je ne serai pas pieds et poings liés... (Elle pince les lèvres. Ça lui donne tout l’air d’une poule constipée, malheureusement, je sais d’expérience que cette volaille a des crocs de requins et autant d’attrance pour le sang et la souffrance. Elle n’hésitera pas à blesser Kerry si ça peut me faire céder. Autant essayer le compromis.) Et si je te proposais un premier pas ? (Elle marmonne un

« OK » méfiant.) Je monte sur ton bûcher, de mon plein gré, et en échange, Kerry se rapproche des barrières, pour qu'on puisse la récupérer.

Harriett hésite un instant. Le brouhaha de la foule semble l'indifférer, mais c'est vrai que depuis qu'on est face à face, moi aussi, j'arrive à en faire abstraction. Comme si notre présence rapprochée générerait une sorte d'onde qui atténuait tous les bruits extérieurs. Une bulle de haine partagée. Comme si on était des jumelles dans l'utérus de notre mère. Les deux saintes Marie, unies dans la même obsession destructive. Le seul « détail » qui nous distingue, c'est que je suis la vraie et elle la fausse. Et c'est ce qui va faire toute la différence.

Au bout d'un moment qui me semble une éternité, elle plisse les yeux.

— Qui c'est, « on » ? Ton copain flic ne t'attend pas dans la foule, pas vrai ? T'aurais pas fait cette connerie ?

Et là, même pas besoin de mentir :

— Non. Je t'avais promis qu'il ne viendrait pas avec moi, il n'est pas venu avec moi. Pas plus que ma mère adoptive. Je n'ai emmené personne de ma famille avec moi. Mais tu dois bien te douter que je ne suis pas venue seule, pas plus que je n'ai cru un instant que tu ne ferais pas poster des gardes un peu partout sur la place et dans les immeubles voisins. Il me fallait quelqu'un. Ne serait-ce que pour récupérer Kerry. (Puis j'incline la tête sur le côté d'un air narquois.) Tu as bien prévu de tenir parole, n'est-ce pas ? Ma vie contre Kerry, hein ? Parce que si je devais douter qu'elle survive à notre échange, je crois que je n'aurais plus aucune raison de ne pas tenter le tout pour le tout, là, maintenant, tout de suite... (Puis je lâche un rire mauvais.) Dis-moi, Harriett. Toi qui sais tellement de choses sur moi... penses-tu que je serais capable de te tuer avant que tes gardes du corps ne m'abattent ? Si Kerry est déjà morte, qu'est-ce qui m'empêcherait de me jeter sur toi, en cet instant précis, et de t'arracher la gorge ? Ou de te casser la nuque ? Tu sais depuis combien de temps je pratique la lutte à mains nues ? As-tu idée du nombre de combats clandestins j'ai gagnés ? As-tu interrogé Trixie et Simon, à ce sujet ? T'ont-ils dit qu'à une époque, on m'appelait Hammer Marie, et que j'étais connue pour liquider mes adversaires d'un seul coup de poing ?

Son air paniqué et le coup d'œil qu'elle jette à mes copains kidnappeurs me font comprendre que oui, elle était au courant de tout ça, mais qu'elle n'y a peut-être pas accordé autant de foi qu'elle l'aurait dû. Et j'ai réussi à la faire douter. Elle a torturé assez de bestioles pour savoir qu'un animal acculé se

battrait jusqu'au bout pour infliger ne serait-ce qu'une blessure avant de crever. Et il me suffirait d'un seul coup pour la tracter. Elle le sait, je le sais, Trixie et Simon le savent. Lorsqu'ils lui rendent son regard, je comprends que j'ai gagné.

— OK, c'est bon. Trixie, Simon ? Vous ne lâchez pas cette gamine d'une semelle, mais vous la menez près de la brèche des grilles, là où se trouvent...

Sa façon de s'interrompre me laisse supposer que ses renforts doivent être situés dans ce coin-là. Logique, près d'une issue. Mais c'est pas important. Une zone de fuite dans une barricade, ça se repère facilement, les Sœurs de la Lune se seront forcément aussi postées dans le coin, et peut-être même des hommes d'Allan. J'ai réussi à séparer les forces ennemies et à rapprocher Kerry de la liberté, c'est déjà ça de gagné.

Et maintenant, place au plat de résistance.

Dès que Trixie et Simon éloignent Kerry, dont j'ignore volontairement les regards désespérés, je pivote et me dirige vers le camion. Harriett ne me suit pas. Salope. J'avoue, j'avais un peu espéré qu'elle m'accompagnerait sur le bûcher, ça m'aurait facilité la tâche. Mais c'était trop demander. C'est le conducteur du camion, un mec qui semble directement sorti du tournage d'un thriller sur le contre-espionnage soviétique qui vient à ma rencontre. Hormis la cagoule, il a tout du bourreau sans âme. La carrure monumentale – digne d'Allan –, la coupe de cheveux en brosse, le visage rectangulaire carré à la serpe, le costard noir de rigueur et l'air impassible de ceux qui n'ont ni conscience, ni regrets, et ni peut-être même de cerveau.

Je grimpe les cinq marches menant à la plate-forme du camion.

Chaque pas me rapproche de mon présumé bourreau, dont les mains croisées devant son service trois-pièces sont nues. Mauvaise idée pour lui, bon point pour moi.

Un léger sourire joue sur mes lèvres, que je fais aussitôt disparaître.

Pas question de gâcher la surprise.

Je me rapproche de mon pilori.

À présent que je suis plus en hauteur et éloignée d'Harriett, la rumeur de la foule recommence à m'atteindre, montant et descendant comme une marée furieuse.

Les gens sont déchaînés, hystériques. Je reconnais ce sentiment qui imprégnait mes séances d'Ombres au monastère, ce mélange de ferveur, de peur et d'excitation anxieuse. Sauf que là, c'est échelle mille. Les

lampadaires éclairent les rues à l'infini. Je retrouve, au loin, les gyrophares de police. Je me plais à imaginer qu'Allan est à proximité de l'un d'eux, qu'il me voit, me guette.

Prépare-toi, mon gars.

Je me place au milieu de la grille. Maintenant que je suis tout près, je peux voir les plaques de verre trembler légèrement sous l'effet des suspensions du camion, qui oscille sous mes pas, puis sous ceux de Soviet-Man, qui se rapproche de moi, toujours impassible.

Allez, mon gars, fais-moi au moins la grâce d'afficher un petit sourire sadique, je détesterais devoir sacrifier un pantin...

Mais non. Il afficherait la même tête s'il devait tordre le cou d'un poulet, j'en suis sûre.

Alors tant pis.

Au moment où il tend les mains pour m'attraper les poignets et les lever au-dessus de ma tête, je me recroqueville comme si j'étais soudain prise d'une crise de panique, ou en train de m'évanouir. Aussitôt, il plonge pour me rattraper. Je relève la tête pile à l'instant où la sienne est au-dessus de la mienne. Et je rejette le cou en arrière. Mon crâne percute son menton et l'envoie valdinguer. En même temps, je lui assène un double coup de poing dans les roustons, puis l'attrape par le cou. Main gauche sur la nuque pour tirer, main droite sous le menton pour pousser. J'appuie. Portée par le premier choc, il me suffit d'un geste sec et je sens les os craquer. Avec les hurlements de la foule, j'ai pas entendu le claquement révélateur, mais je sais qu'il a bien eu lieu. Je le connais déjà et je sais que j'ai réussi mon coup.

Alors qu'il s'effondre au sol, je porte les mains à ma bouche, puis ouvre les bras en grand, comme si j'envoyais des baisers à la foule.

Les spectateurs redoublent d'hystérie.

Mais leurs hurlements ne sont rien de plus qu'un chuchotis par rapport au rugissement qui s'empare d'eux à l'instant où, une seconde après mon geste, les lumières de la place s'éteignent, me laissant seule dans le noir.

Bravo, Allan, je suis fière de toi, tu m'as pas fait faux bond, t'as pas loupé ton coup.

Seuls restent les spots qui éclairent le tour de la place. Les réverbères centraux et les spots placés sur la façade du bâtiment d'Harriett ont tous sauté. Vivent les flics capables de couper le courant en ville.

Show must go on, sainte Marie !

Le noir m'aveugle et m'envahit.

Et avec lui, les Dévorantes.

Une seconde a suffi pour qu'elles me recouvrent, me possèdent, me submergent.

Mais je ne dois pas les laisser faire.

Pas tout de suite, pas alors que personne ne peut les voir à l'œuvre, ne peut m'admirer dans mes œuvres. Je secoue leur présence, repousse leur assaut, une seconde, deux secondes, juste le temps pour moi de porter les mains à ma ceinture et d'en dégainer mes précieuses fioles de lumière liquide.

Cette fois, je ne me les écrase pas dessus.

Je ne dois pas me protéger des Ombres. Ce sont mes alliées, mes plus fidèles amies, les témoins qui prouveront mon existence et me sauvent la vie.

Je dois juste faire en sorte que tout le monde les voie.

Alors j'écrase mes petits sabliers de verre à mes pieds, tout autour de moi, jusqu'à être entourée d'un cercle de lumière. Puis, pour faire bonne mesure, j'en balance d'autres sur les échelles qui m'entourent de part et d'autre, pour que toute ma silhouette soit baignée d'une lueur homogène.

Pas suffisante pour repousser les Dévorantes. Juste assez pour que tout le monde les voie me dévorer, justement.

Et enfin, je ferme les yeux, j'ouvre les bras en croix et j'accueille les Ombres en moi.

Pleinement.

Totalement.

Comme j'ai toujours craint de le faire, comme j'aspire à le faire depuis quelque temps.

Je fais ce pour quoi je suis née : je purge le monde des Ombres.

Chapitre 15

Quand Marie me fait le signe que j'attendais, mon cœur manque s'arrêter. Il a déjà failli exploser à deux reprises, quand Kerry est apparue à l'entrée de l'immeuble, un couteau sous la gorge, puis quand Marie a réussi à la rapprocher de mes hommes.

Elle est très forte.

Même si on n'en réchappe pas, même si cette opération se transforme en fiasco et qu'on en crève tous, je n'oublierai jamais à quel point Kerry et Marie ont été braves, toutes les deux. Ma gosse, qui a déjà tant souffert, et refuse de verser une larme ou de supplier ses bourreaux, alors qu'elle doit être terrifiée ; et Marie, qui a déjà tout perdu, qui a tout sacrifié, et a accepté de s'offrir en sacrifice et de se livrer comme appât dans un plan suicidaire pour saisir la chance la plus infime de sauver cette gamine qui n'est pas la sienne, mais qui l'est devenue. Kerry, c'est autant ta fille que la mienne, Marie, j'espère que tu l'auras compris, à l'heure qu'il est. Moi, je n'en doute plus.

C'est ce sentiment qui me fait perdre une fraction de seconde au moment où elle fait mine d'embrasser la foule. Un geste évocateur pour tout le monde, mais qui symbolise à mes yeux son dernier « allez tous vous faire foutre ». Encore mieux que l'immonde tatouage qu'elle s'est fait faire sur la poitrine.

J'ai beau savoir que c'était son moyen d'exorciser sa peur, de lancer un premier pied de nez à Harriett qui espérait sans doute s'offrir une sainte bien propre et résignée sur un plateau, j'ai détesté contempler ce qu'elle avait infligé à son corps.

La dernière nuit qu'on a passée ensemble, j'ai fait mon possible pour oublier ces traces indélébiles de son supplice à venir, de ce qu'on allait subir. J'ai vénéré ce corps qui risquait de disparaître en fumée.

Et aujourd'hui, alors que je pourrais retracer les yeux fermés chaque

courbe de sa peau, mes lèvres ne se souviennent plus de son goût. Elles sont emplies de regrets, d'amertume, de peur, de cendres.

J'ai la frousse, Marie.

J'ai jamais eu autant la frousse.

Je crains de vous perdre toutes les deux.

Je ne m'imagine pas survivre à votre mort. J'ai déjà vécu ça et j'ai failli devenir fou.

S'il te plaît, ne me fait pas revivre ça.

Ces pensées déferlent en boucle dans mon esprit.

Je peine à détacher mes yeux de Kerry alors que je sais que sa mise en sécurité ne dépend pas de moi. Pour la réussite de notre plan, j'ai dû accepter de rester en position arrière, pour coordonner mes hommes et veiller aux projecteurs. Mais ça m'a coûté très cher...

Et quand elle écarte les bras, je suis tellement dévasté que je ne réagis pas aussi vite que je le devrais. Je suis stupéfait par la vitesse avec laquelle elle s'est débarrassée de l'homme qui devait la ligoter à son poteau. Pourtant, je l'ai déjà vue se battre, mais là, c'était comme si elle avait agi à la vitesse de la lumière. À croire qu'elle m'a toujours épargné lors de nos entraînements, ou qu'elle retenait ses coups durant ses précédents combats.

À moins que, n'ayant plus rien à perdre, ayant trop risqué, elle ait lâché prise et laissé son corps prendre les commandes. Ses réflexes sont surhumains. Je fais signe de couper le jus.

Un instant plus tard, le centre de la place sombre dans les ténèbres.

Et mon cœur s'arrête enfin de battre.

Une seconde.

Deux secondes.

Trois secondes.

Le temps s'écoule comme dans un cercueil, uniquement brisé par les lumières lointaines des lampadaires sur les trottoirs plus bas, la rumeur des fanatiques venus assister au spectacle, et le grésillement du transformateur urbain où nous nous sommes retranchés, au sommet de l'immeuble en face du laboratoire d'Harriett.

C'était le seul point faible de notre plan, ma seule crainte : qu'Harriett ait fait disposer des hommes à elle dessus. On les aurait éliminés sans problème, mais ça aurait mis la puce à l'oreille de son service de sécurité.

Heureusement, elle n'a pas pensé que Marie vaincrait sa phobie des flics et

me laisserait prendre la main pour ce genre de choses.

Une fois de plus, c'est elle que je dois remercier.

Et quand, une à une, de minuscules lucioles se mettent à luire sur la plateforme du camion crématoire, mon cœur se remet à battre au rythme de ces infimes lueurs d'espoir.

Une.

Deux.

Trois.

Quatre.

Cinq.

Au fur et à mesure, la silhouette de Marie réapparaît.

Recouverte d'Ombres, cernée d'obscurité, mais en vie.

Elle continue à éclater ses merveilleuses petites inventions de lumière jusqu'à ce que, enfin, son visage m'apparaisse dans mes lunettes de visée.

Souriante.

Son expression a tout d'un rictus de défi, mais elle sourit.

Et je sais que tout va bien se passer.

C'est le sourire de Hammer Marie qui se prépare au coup de grâce.

Le sourire de la combattante que rien n'arrête.

Le sourire qui signifie que l'échec est impossible.

Je fais signe au chef d'escouade à ma droite.

— C'est bon, lancez les équipes de secours. D'abord Kerry, puis Marie. Épargnez la foule au maximum, mais ne reculez devant rien pour sauver nos cibles.

Il hoche la tête.

— Équipe un et trois, action. Kerry et Marie, dans cet ordre. Action, les gars !

Et c'est lancé.

J'ai fait ma part.

Maintenant, je peux laisser la coordination à d'autres, ils savent ce qu'ils ont à faire. Maintenant, moi, je me la joue perso. Kerry et Marie, dans cet ordre. Mais je les sauverai toutes les deux.

Au moment où je m'apprête à passer la seconde jambe par-dessus la rambarde qui entoure le toit de l'immeuble pour me laisser glisser en rappel jusqu'au sol, le lieutenant Guibbes me tend un objet.

— Micro, boss. Vous en aurez besoin.

Je manque secouer la tête, pas envie de perdre une seconde, mais il a raison. Je dois pouvoir savoir ce qu'ils font. Je crochète mon harnais dans le système de poulies d'une main, agrippe le casque de l'autre, et me laisse filer sans plus attendre.

Elles ont besoin de moi.

Cette fois-ci, je ne laisserai pas ma famille mourir sans rien faire.

Je suis là, Marie ! Je suis là, Kerry ! Tenez bon !

Les Ombres sont en moi.

Je ne les ai jamais canalisées en si grand nombre, pas même quand j'ai tenté de retrouver Gail.

Je n'ai plus rien à perdre. Autrement dit : je n'ai plus peur.

Alors je les accueille à bras ouverts. Je les incite à venir en plus grand nombre, à me recouvrir, à entrer en moi par tous les pores de ma peau.

Plus elles viendront, plus les gens les verront, et plus ils comprendront que je suis la vraie sainte, et qu'Harriett n'est qu'une usurpatrice. J'ai essayé de convaincre Allan et Basil qu'avec un peu de chance, la foule serait tellement outrée de la supercherie que les fanatiques se retourneraient contre elle et la mettraient en pièces, mais ils n'y ont pas cru.

Pourtant, c'est possible. Je dois le leur prouver.

Je suis certaine que la foule venue assister au bûcher de la fausse sainte Marie n'hésitera pas à démembrer celle qui a tenté de tuer leur idole.

Alors je continue à demander aux Ombres de venir. Je leur tends les bras. Je les embrasse de tout mon être.

Mon geste, c'était pas à la foule que je l'adressais. C'était aux Dévorantes. C'était « servez-vous, les filles, venez voir maman, je suis là pour vous ». Et c'était vrai, je suis venue pour elle. Et je ne leur refuserai pas ce pour quoi elles sont venues.

Je m'immerge en elles autant qu'elles s'immergent en moi.

Je ne résiste pas. Bien au contraire, je m'ouvre encore plus, comme à un amant. Je me fonds en elles. Je les laisse m'envahir, emplir chaque parcelle de mon être, chaque fibre de mon corps, chaque neurone de mon cerveau. Je ne cherche ni à les comprendre, ni à analyser leurs messages, ni à les canaliser. Elles font ce qu'elles veulent de moi. Elles s'approprient mon identité, y déposent ce qu'elles désirent.

Je ressens leur douleur, leur haine, leur espoir, leur perte et leurs souvenirs

comme si chacun d'eux était mien. Leurs émotions se mêlent. Je passe du rire aux larmes, d'un nom à l'autre. Les visages défilent sous mes yeux, les silhouettes fusionnent avec la mienne.

Je perds prise avec la réalité.

J'oublie le monde. J'oublie qui je suis, ce que je fais là, pourquoi je fais ça.

Le temps perd toute raison d'être. Les limites de mon corps se distendent, s'effacent. Je me fonds avec les Ombres, avec mon environnement. Je ne suis plus humaine. Je suis... je suis les Ombres.

Elles vivent en moi et je vis en elles. Il n'y a plus de différence entre nous, plus de notion d'individualité, de mortalité, de bien ou de mal, de justice, de passé.

Je suis tout cela à la fois. Je suis morte, et pourtant, je suis emplie de la vie d'autres personnes.

Je suis ces personnes, ou du moins leurs souvenirs.

L'espace d'une seconde, je me dis que de l'extérieur, je dois avoir l'air d'une folle si tout ce que je ressens simultanément se lit sur mon visage. Je vois avoir l'apparence d'une vieille, d'un enfant, d'une femme enceinte, d'un bébé, d'un chien, d'une tripotée d'élèves dans un car scolaire, d'un artisan tombé de son toit, d'une famille unie, d'une fillette, d'un adolescent, de... de ma mère.

De mon père.

Puis je replonge.

Une éternité s'est écoulée, rythmée par des visages simultanés, juxtaposés, superposés, quand, d'un seul coup, leurs traits s'imposent à mon esprit et effacent tout le reste.

J'avais oublié jusqu'à leur sourire, et pourtant, quand ils m'apparaissent, je sais de qui il s'agit. Peut-être parce qu'ils écrasent les autres Ombres par l'intensité de leurs sentiments.

De leur affection.

Oui, c'est cela.

C'est la différence.

C'est ce qui leur a permis de se démarquer des autres.

Ils ne sont pas venus en moi appelés par l'attrait de la sainte, par la lumière de ce que je suis, un phare dans l'obscurité, sainte Marie des Ombres.

Ils sont venus retrouver leur fille.

Et à l'instant où je comprends ça, je comprends que mes parents sont

morts.

Si leurs Ombres m'ont retrouvée, c'est qu'ils sont morts.

C'est con, je le savais, et pourtant, je gardais l'espoir. Ça fait toujours ça quand on n'a pas vu le corps, quand on n'a pas pu dire au revoir ou faire son deuil. On continue à espérer, envers et contre tout.

Et là, alors qu'ils se tiennent devant moi, en moi, leurs traits identiques à ceux que j'avais contemplés une dernière fois dans ce bunker où nous étions retranchés, je sais qu'ils ont péri ce jour-là. Ma mère est toujours blessée. Mon père n'a pas vieilli. Leurs traits sont marqués par la souffrance, par la peur, par l'espoir que je survive et le désespoir de m'abandonner seule au monde.

Et je hurle.

Je ne sais pas si, dans le monde réel, j'ai seulement ouvert la bouche, ou si je me suis déjà éclaté les cordes vocales à force de crier, mais mon esprit s'embrase soudain d'un sentiment de déchirure qui me fait l'effet d'avoir hurlé de douleur.

Mes parents sont morts et j'ai douze ans.

Non, vingt-huit ans, allant sur vingt-neuf.

Non, ça, c'est Marie. Moi, je suis Lily Turner, j'ai vingt-sept ans depuis quelques semaines, je suis tatoueuse, j'ai un chien. Non, une chienne. Mes parents étaient des junkies, ils sont décédés d'une double overdose.

Non, c'est faux. Je me souviens d'eux. Je revois la saignée de leurs coudes. Pas de traces de piqûres. Pas de drogue. Mais ils sont morts. Ils sont...

— *On est là, ma chérie*, me souffle une voix familière.

Entendre ce timbre oublié m'arrache une nouvelle plainte.

Non, je ne veux pas revivre ça. Ils sont morts, c'est fini. Ça ne sert à rien de me torturer, ça ne les ramènera pas... Partez ! Foutez le camp ! Laissez-moi faire mon job, sauver ma fille, sauver ma peau ! Ne restez pas là à me bousiller, je suis déjà assez mal barrée comme ça dans ma tête, avec tous les fantômes et les souvenirs qui la hantent, pas besoin d'en rajouter !

— *Notre but n'est pas de te faire souffrir, ma puce...*, ajoute la silhouette derrière celle de ma mère. *Mais il y a des choses que tu as besoin de savoir...*

Je pousse un nouveau gémissement et tente de me recroqueviller en boule, de me boucher les oreilles, de me couper des Ombres.

Impossible.

Il y en a trop.

Elles me musellent, me contrôlent, me paralysent. Mon corps ne m'obéit plus, pas plus que mon cerveau. J'ai l'impression que mon âme est écartelée, déchirée, fragmentée comme un miroir brisé.

Alors je me balance sur moi-même, dans ma tête, et essaie de chantonner pour camoufler le bruit.

Pourquoi me parlent-ils ? Pourquoi font-ils ça ? Pourquoi eux ? Pourquoi maintenant ?

Les Dévorantes ne me parlent pas, d'habitude. Elles se contentent de me submerger de leurs images, de leurs souvenirs, de leur vécu ; à moi de faire le tri et d'interpréter leurs messages. J'ai pas besoin d'entendre des voix.

Soudain, un éclair de lucidité me frappe. Le souvenir d'une phrase prononcée en ma présence, qui ne m'était pas destinée, mais que j'ai entendue dans un flou lointain, abruti par les drogues, la peur et la souffrance.

« Schizophrénie précoce progressive ; peut-être déclenchée par l'accident dont elle a été victime. Incurable, mais pouvant être maîtrisée. Votre fille va petit à petit perdre contact avec le monde extérieur, être incapable d'agir en adéquation avec son environnement, de différencier rêve et réalité, souffrir d'hallucinations, de crises de délire, de perte des fonctions normales... »

Comme autrefois, la suite se perd dans un brouhaha confus. Je me souviens qu'à l'époque, ma mère avait éclaté en sanglots et, sous l'effet des médicaments, j'avais sombré dans un profond sommeil peuplé de cauchemars et d'un écœurant sentiment d'échec, de faiblesse.

Plus tard, le diagnostic d'une possible immunité aux Ombres avait été évoqué, et la suite, tout le monde la connaît. Mais cette phrase était restée ancrée dans ma mémoire, au plus profond de mon être, de mes doutes.

Et aujourd'hui, elle ressort. Car à nouveau, j'entends des voix. La voix des Ombres.

— *Tu n'es pas schizophrène, ma chérie, me souffle ma mère. Tu ne l'as jamais été. Tu es la personne la plus lucide au monde, la seule à avoir jamais été capable de comprendre ce que sont réellement les Ombres, à pouvoir les affronter sans peur ni haine, à les accepter telles qu'elles sont...*

— *Un monstre, dis-je dans la minuscule partie de mon esprit qui reste encore mienne.*

— *Un être exceptionnel. Un messie. Une sainte, rétorque mon père.*

— *Non ! Je ne veux pas être une sainte ! Je refuse ! Je suis Lily Turner ! Je*

suis tatoueuse, je refuse d'être...

— *Tu ne peux pas refuser d'être ce que tu es, ma puce, insiste-t-il. Pas plus que nous n'avons pu continuer à fermer les yeux lorsque nous avons appris la vérité te concernant...*

Je sursaute. La peur et la folie dans mon esprit laissent place à une panique et un doute encore plus profonds. Sur ma propre nature, mon identité. Mon cœur et mon cerveau s'emballant, passent en revue des milliers de possibilités toutes plus improbables les unes que les autres.

— *Qu'est-ce que tu veux dire ?*

L'Ombre-Maman m'enlace. Son contact éthéré me fait frissonner de l'intérieur. Il est brûlant et glacé, dévorant et distant.

— *Quand les laboratoires ont effectué leurs premières analyses sur toi, on a découvert que... ton groupe sanguin n'était pas en corrélation avec les nôtres. En fait, en toute logique, j'aurais dû mourir d'une hémorragie durant la naissance. Nous étions incompatibles.*

L'Ombre-Papa l'interrompt.

— *Ça, en fait, ça arrive parfois, dans certains cas. Mais du coup, pour vous protéger toutes les deux, les médecins ont multiplié les examens, de plus en plus complexes et poussés. Et à la fin, comme ils ne nous disaient rien, on a fini par réclamer nos dossiers médicaux. C'est comme ça qu'on a appris que... (Il s'étrangle. Je perçois des images de scanners, de radios, de pages et de pages d'analyses incompréhensibles, couvertes d'un jargon technique effrayant, jusqu'à ce qu'enfin, quelqu'un leur explique. Leurs sentiments me parviennent, confus, douloureux, résignés.) Les docteurs refusaient de nous l'expliquer, car eux-mêmes ne le comprenaient pas. En fait, d'après les résultats des tests ADN, tu n'étais pas notre fille. Sauf que... on t'avait conçue. Ta mère t'avait portée. C'était impossible. Et à chaque vérification, à chaque nouveau test, les résultats changeaient. Comme si ton ADN se reconstruisait au fur et à mesure, se réécrivait... (Je ressens un autre sentiment. La peur. Mes parents, depuis ce jour-là, ont eu peur pour moi, mais aussi peur de moi. De ma nature étrangère, anormale. Leur émotion m'imprègne au plus profond de moi-même, se mêlant et amplifiant un dégoût irrépressible. Je suis un monstre. Même mes parents en étaient persuadés. Et aujourd'hui, j'en ai la preuve.) Tu n'es pas un monstre, Marie. Tu es un miracle.*

Ma mère semble fusionner avec lui pour me parler.

— *Notre miracle. Notre messie. Oui, on a eu peur, en découvrant ça. C'était effrayant. On a craint pour ta vie, pour ton avenir, pour le nôtre. On a eu peur de ce que tu deviendrais. Mais on n'a jamais cessé de t'aimer. C'est pour ça qu'on est là aujourd'hui, ma chérie. Parce qu'aujourd'hui, alors que tu fais ce pour quoi tu es née, tu as besoin de toute la force et de tout l'amour que tes parents peuvent t'offrir...*

Je pousse un nouveau hurlement.

De refus. De panique. De terreur. De rejet.

Je ne suis ni un monstre ni un messie.

Je suis Lily Turner, une simple tatoueuse, qui voulait juste vivre sa vie. Qu'on lui foute la paix.

Je lance mes dernières forces dans cette bataille. Pour refuser cette mission que je n'ai jamais voulue, et que même mes propres parents tentent de m'imposer.

Enfin, j'essaie de repousser les Ombres, de leur faire quitter mon corps, mais ma résistance les rend folles. Elles se sont emparées de moi en si grand nombre qu'elles me possèdent, me privent de toute capacité, de toute volonté.

Je sens mes parents se porter en bouclier autour de moi, malgré mon rejet, pour empêcher de nouvelles Ombres de pénétrer dans mon corps, mais leur essence se fait souffler comme un fétu de paille par l'ouragan de celles qui se ruent en moi et me traversent comme autant de loups enragés.

Je sombre.

À peine suis-je arrivé au niveau du sol que je me fais happer par la folie qui s'est emparée des fanatiques. L'action inattendue de Marie a déclenché une vague de panique – ou de ferveur furieuse – qui a poussé les gens à se ruer les uns sur les autres, à se presser contre les barrières, à tenter de forcer coûte que coûte ce maigre barrage.

Dans mon oreillette, j'entends mes hommes lancer leur assaut.

Mido et ses mercenaires sont déjà passées à l'action pour secourir Kerry. Je sais que je ne peux pas intervenir pour le moment : il me faudrait une éternité pour parvenir du côté où se trouve Kerry, à l'autre bout de la place, et si je me fraie un chemin par la force, je risque d'aggraver la situation pour elle.

Je dois donc m'occuper de Marie et faire en sorte que les tarés ne l'atteignent pas.

Les troupes d'intervention ont pour mission de sécuriser le périmètre de la place. En plus des hommes postés en hauteur qui doivent neutraliser Harriett et ses gardes, j'en ai disposé dans les bâtiments autour pour empêcher le public d'envahir l'espace central, pour nous laisser de quoi manœuvrer.

Je les entends beugler des ordres, changer de position, organiser les mouvements.

Sans avoir à lever les yeux, je sais que ça se présente mal. Marie a déclenché un véritable chaos.

Devant moi, adeptes d'Harriett et fidèles de Marie s'affrontent à mort. Les spectateurs se jettent les uns sur les autres aux cris de « pour la sainte ! » sans qu'aucun d'eux ne sache de laquelle parle son voisin. Les bouteilles amenées sur place pour l'attente sont éclatées sur les pavés ou les bornes de stationnement, transformées en armes.

Je pare un coup qui visait ma gorge. C'était juste un parapluie replié, mais ç'aurait pu me blesser. Un choc dans mon dos me propulse en avant. Heureusement que j'ai un gilet pare-balles, ça amortit les impacts. D'après la force, c'était une brique.

C'est mal barré.

Je m'enfonce encore plus dans la foule. C'est là que je serai le plus à l'abri, au milieu des gens, protégé par leur masse. De toute façon, je dois traverser leurs rangs pour atteindre la place.

Je dois rejoindre Marie.

Dans mon oreille, j'entends mes hommes s'organiser en cordon de l'autre côté des barrières. Ceux-là sont armés de lacrymogènes et de grenades assourdissantes. D'où le bouchon du côté où je n'ai pas de micro. Des cris à mon oreille. Tout d'abord, je ne comprends pas. C'est trop confus, trop paniqué ; à moins que ce soit mon cerveau qui refuse de comprendre. Puis une phrase me fait piler net. « Abattez-la ! Abattez-la ! Elle vise la gamine ! »

Merde, Harriett !

Je lève enfin la tête et vois, par-dessus la tête des gens devant moi – pour une fois que ma taille me sert à quelque chose d'autre qu'effrayer les gosses et les petites vieilles –, la place.

Harriett a quitté son poste d'observation à côté de la cabine du camion plate-forme. Elle court en direction de Kerry, agitant les bras. Sa bouche est grande ouverte, j'imagine qu'elle doit hurler des ordres, mais j'ignore si c'est à Trixie et Simon ou à ses gardes du corps.

Mon regard se porte sur Kerry, juste à côté de la clôture. Juste à temps pour voir Trixie jeter un coup d'œil à son mari, hausser les épaules, et retirer son couteau du cou de ma fille. L'instant suivant, elle attrape le bras de Kerry de son autre main et la projette violemment au sol.

Droit dans l'angle du bâtiment, où les réverbères de la rue adjacente ne parviennent pas. En plein dans une zone d'Ombre.

Je sens qu'un hurlement sort de ma bouche, mais je ne l'entends pas. Je dois moi aussi m'être mis à hurler, à m'époumoner, mais je ne sais ni ce que je dis, ni comment ça sort.

Je suis figé de terreur, paralysé sur place. Kerry.

Ma petite fille.

Dans les Ombres.

Tout, mais pas ça, pas ça ! PAS ÇA !

La seconde d'horreur qui me tétanise me fait l'effet d'un plongeon sous une banquise. Le froid m'envahit tout entier, congèle mon sang dans mes veines, me transforme en bloc de plomb. Puis, l'instant suivant, je bous de rage et d'impatience.

Sans lâcher la zone d'Ombres du regard, je me débats de plus belle pour parvenir jusqu'à la place. Cette fois, je ne réfléchis plus au plan, à l'endroit où je dois aller, à mes priorités. Je n'ai plus qu'une chose en tête : sauver Kerry.

Dans un recoin de mon cerveau, j'enregistre que Trixie et Simon, sa gamine toujours sanglée à son torse, tentent de franchir la barrière métallique, mais que la foule pressée dessus les en empêche.

Des tirs retentissent dans leur zone. Certainement mes hommes qui tentent de les abattre à présent qu'ils ne peuvent plus se servir de Kerry comme bouclier humain.

Des remous agitent la foule.

Des hurlements retentissent à mes oreilles, m'empêchent de déchiffrer les ordres qui se multiplient et se chevauchent dans mon micro. De toute façon, je ne suis plus en état de les comprendre.

Je ne suis plus qu'action.

Les détonations se multiplient. Légères et rapides, des fusils-mitrailleurs. Une autre se démarque, à l'autre bout de la place, grave et solitaire. Une grenade assourdissante. Quelques tirs épars. Des hurlements. De nouveaux remous.

Et, dans la zone près de l'issue où Kerry aurait dû être libérée, la foule est prise de convulsions. Elle remue, elle trépigne. Les gens se grimpent les uns sur les autres, agrippent la rambarde et la secouent en tous sens. Le chaos se généralise.

Je sais que les nanas de Mido et les mercenaires de Basil ont dû entrer en scène.

Soudain, Simon repousse sa femme sur le côté et parvient à arracher la barrière des mains de ceux qui la maintenaient en place – probablement des gars à moi. Et l'instant suivant, un raz-de-marée humain déferle sur la place. Je ne sais pas où a filé Harriett et je m'en fous. Seule Kerry m'importe, pour le moment. Puis je disparaiss sous un amoncellement de corps.

Je suis écrasé.

En une seconde, des fanatiques se sont jetés sur moi, peut-être après avoir été projetés en l'air par des adversaires ou des sympathisants, et ont atterri dans mon dos. Je n'ai rien vu venir.

Je me recroqueville en boule. Ce qui ne m'empêche pas de me prendre quelques bons coups de pied dans les côtes, les bras, les jambes. Puis, une fois que je parviens à une zone un peu protégée – à côté d'un haricot sur la chaussée, qui me sert de planche de salut –, je me ramasse sur moi-même et me relève.

J'ai roulé plusieurs mètres en avant. Je suis encore plus proche des barrières.

Sauf que la distance qu'il me reste à parcourir me semble infranchissable.

Le monde semble avoir sombré dans le chaos. Autour de moi, les gens se battent comme des forcenés. Ils n'articulent plus de mots humains ou d'injures et se contentent de hurler comme des bêtes. Les coups pleuvent. Les cheveux sont arrachés. Des gouttes de sang volent. En quelques instants, ça peut tourner au massacre.

Alors je me lance à pleine vitesse dans la foule. Ma taille et ma stature sont mes principaux avantages dans cette situation, je suis un bulldozer humain.

Je garde les yeux rivés sur l'esplanade, où la foule continue à se ruer, mais en plus petit nombre.

Des corps gisent déjà sur les pavés. Certains au milieu d'une flaque de sang. Je reconnais des tirs de snipers. Ça, c'est mes hommes.

Un peu plus loin, une masse de gens se bat au corps à corps. Des éclairs

métalliques luisent par instants dans les reflets des phares et des réverbères. Certainement les armes blanches des filles de Mido. Elles avaient pour mission de contenir la foule une fois Marie entrée en scène, ça doit être elles qui empêchent la ruée de fanatiques de se répandre.

Puis je remarque un mouvement furtif contre la façade. Durant une seconde, mon cœur fait un bond dans ma poitrine. J'espère, non je prie, pour que ce soit Kerry, échappée par miracle des Ombres.

Mais non. Ce sont des adultes. Un groupe de cinq hommes. Les membres de ma brigade d'opérations spéciales. Ceux que j'avais chargés d'arrêter Harriett si elle se détachait de ses gardes du corps. Ils ont dû la repérer quelque part. Tant mieux, ça veut dire que j'ai encore mes chances de pouvoir lui arracher la gorge moi-même s'il est arrivé quelque chose à Kerry.

Puis je reporte mon regard sur elle. Mais avant d'avoir pu distinguer si elle se trouve toujours piégée dans sa zone d'Ombres, un hurlement déchirant transperce la cacophonie, beaucoup plus près que je ne l'aurais cru.

C'est ça, je suis devant la barrière. Le métal est froid sous mes mains. Les gens me bousculent, tentent de me repousser en arrière, mais je m'arc-boute dessus et me tracte à la force des bras. Après plusieurs secondes de lutte, retenu par des dizaines de mains qui tentent de me retenir, de me démembrer, de me mettre à terre, je parviens à me lancer de l'autre côté, et j'atterris enfin sur la place.

Je peux enfin regarder d'où provient ce hurlement démentiel.

Trixie.

C'est Trixie.

Maintenue par trois Sœurs de la Lune, elle se débat comme une folle, si fort qu'on croirait qu'elle convulse. Son visage est écarlate, défiguré de panique. Puis je vois son mari.

Les mains vides. Le torse libre.

Dans le combat, quelqu'un a dû réussir à arracher ou déchirer le porte-bébé qui maintenait sa fille sanglée contre lui.

Et la gosse a été projetée au loin. Dans la même zone d'Ombre que Kerry. Ou plutôt, juste à côté.

Tandis que je cherche à transpercer les ténèbres pour repérer ma fille, je vois une langue d'obscurité s'étirer en direction du nourrisson qui agite ses

petites mains dans le vide, cherchant sans doute la chaleur paternelle dont il a été brusquement privé.

Sous l'effet du choc, son petit bonnet a volé et une bosse apparaît déjà sur son crâne, marqué par une ecchymose violacée qui saigne.

Les Dévorantes sont pires que les requins, elles ont dû sentir le sang à proximité, la présence de chair fraîche, la proie vulnérable.

Les Ombres se distendent pour attraper cette victuaille que l'on vient de leur lancer. Elles en deviennent folles, frénétiques, presque hystériques. Je ne comprenais pas, avant, ce que voulait dire Marie quand elle parlait de leur avidité désespérée, mais là, quand je vois à quel point elles frémissent et tremblent d'impatience, se tendent et se convulsent en direction de ce bébé, je saisis.

Sauf que grâce à Mona, les Ombres se détachent progressivement du recoin où elles se trouvaient. Où se trouve Kerry.

Dès que j'aperçois enfin sa silhouette, piégée au milieu des Dévorantes un peu moins opaques, je me mets à courir de toutes mes forces. Je dois récupérer ma fille.

Je dois la sauver.

Les mercenaires de Mido sont toujours aux prises avec les fanatiques, qui tentent de les contourner ou de les submerger pour continuer leur progression vers Marie. Derrière eux, des hommes à moi ont refermé la barrière et l'ont sécurisée avec des chaînes. À moins que la pression de la foule ne soit telle qu'elle les renverse, plus personne ne pourra pénétrer sur la place. Des femmes maintiennent toujours Trixie tandis que d'autres sont en train de menotter Simon. Personne n'ose s'approcher de Mona et de Kerry.

Soudain, un éclair de lucidité me traverse.

J'étais paniqué. Affolé.

J'ai oublié que je disposais encore d'un atout dans ma manche.

J'ai certes confié la responsabilité de l'éclairage à mon lieutenant, mais je peux quand même communiquer avec lui.

Alors que je fonce en direction de Kerry, j'appuie sur le bouton me permettant de parler dans le micro.

— Guibbes ! haleté-je, à bout de souffle. Guibbes ! Rallumez les projos ! Rétablissez l'éclairage ! Exécution !

Je suis incapable d'en dire plus.

À l'instant où la communication se coupe, sans que j'aie pu avoir la confirmation de bonne réception, je vois enfin ma fille bouger. Sa basket est prisonnière des Ombres, mais elle est consciente. Vivante. Elle a dû être assommée dans sa chute, mais alors que je continue à courir, je la vois s'asseoir, se frotter le visage, et regarder autour d'elle. Les Ombres sont trop agglutinées sur elle pour que je puisse distinguer si elle est blessée ou non, mais elle est vivante. Et une seconde plus tard, quand ses yeux se posent sur Mona, que les Ombres sont en train de rejoindre, elle se jette sur le bébé et le couvre de son corps.

À nouveau, un coup de poignard me transperce le cœur.

Ma folle de fille, qu'as-tu fait ?

Ne bouge pas ! Ne bouge plus ! J'arrive !

Je ne suis plus qu'à cinq mètres d'elle. Trois mètres.

Deux mètres.

Je plonge.

Une seconde plus tard, je suis aveuglé de lumière.

Guibbes m'a bien entendu et a fait rallumer tous les spots. Enfin, seulement une partie. Je ne sais pas si mes hommes se sont fait eux aussi attaquer, ou si les ampoules ont grillé, ou si le disjoncteur n'a pas supporté la coupure brutale, mais seule une moitié des réverbères s'est allumée. Le principal, c'est que Kerry et Mona soient baignées par la lumière éblouissante de celui qui inondait l'entrée de la place.

Je roule à terre jusqu'à ma fille et la prends dans mes bras.

Son corps est chaud, limite brûlant. Elle sanglote. Elle est roulée en boule, je suis incapable de voir son visage. Elle tient le bébé contre elle et se balance d'avant en arrière en bredouillant des mots sans queue ni tête. Je m'enroule sur elle pour la protéger, puis me repousse en arrière jusqu'à pouvoir m'adosser au mur. Quand Kerry me sent la tirer avec moi, elle se met à se débattre de toutes ses forces en donnant des coups de pied et en lançant la tête en arrière. Son crâne me heurte le menton, puis le nez. Je vois trente-six chandelles. Un déclic se produit dans ma cloison nasale. Elle me l'a peut-être cassé. Je m'en fous. Ma fille est en vie, et assez forte pour continuer à se battre.

C'est bien, ma puce, bats-toi.

— C'est moi, Kerry ! C'est moi ! C'est papa, ma puce ! Je suis là, je t'ai récupérée ! Calme-toi... Calme-toi... Je suis là, tout va bien. Je suis venu te

chercher... Tout va bien, tu es en sécurité... calme-toi, papa est là...

Je murmure cette litanie pendant ce qui me semble une éternité, perdu dans une bulle où je n'entends plus que le souffle haletant de ma fille contre moi, la chaleur de son corps contre le mien, la force de ses membres qui se débattent. Elle ne semble pas m'entendre.

Je crois qu'elle n'a pas ouvert les yeux, perdue qu'elle est dans sa peur panique.

On le serait à moins.

Alors je continue à lui chuchoter les mêmes mots, en boucle. Jusqu'à ce que, enfin, elle semble m'entendre. Elle se fige d'un coup. Cesse même de respirer. Ses mains se reposent sur mes poignets, croisés devant elle, comme un bouclier. Puis elle inspire un grand coup, comme si elle se préparait à hurler.

Et au lieu de quoi, j'entends sa voix claire.

— P... papa ? Tu es en vie ? Tu es venu me chercher ?

Le poignard revient se planter dans mon cœur.

Ces connards ont dû lui dire qu'ils m'avaient tué, ou que j'avais eu un accident. Qu'elle n'avait aucun secours à attendre. Salauds. Pour ça aussi, vous paierez.

— Je suis là, ma puce. Je suis là. Je vais bien. Je suis venu te ramener à la maison. Tout va bien se passer, maintenant...

Elle se cramponne encore au bébé qu'elle a récupéré, mais celui-ci ne bouge plus. Je ne sais pas si les Ombres l'ont touché, mais je sais que Kerry, elle, va bien. Je ne sais par quel miracle, vu qu'elle a passé l'équivalent d'une éternité dans les Ombres, mais son comportement comme sa chaleur m'indiquent qu'elle n'a pas été blessée.

Au bout d'un long moment, sa respiration se calme et elle se détend dans mes bras.

— Ma... maman va bien, aussi ? La dame méchante m'a dit qu'elle allait la tuer pour ce qu'elle avait fait. Elle va bien, Marie ?

Marie...

Je ne sais pas.

Je ne sais plus.

J'ai tout oublié tant que j'ai cru que ma fille allait mourir.

Je lève les yeux, mais j'en ai déjà assez vu pour savoir que non, Marie ne va pas bien.

Et la vision d'enfer de la place me confirme ce que mon instinct et les flashes entraperçus pendant que je volais au secours de ma fille m'avaient dit.

Quelques groupes de fanatiques ont envahi la place et tentent de grimper sur le camion. Les combats font rage tout autour, de l'autre côté des barrières. Plusieurs incendies illuminent les ruelles et les pourtours de la place. Je ne sais pas s'il s'agit de poubelles incendiées, de grenades ou d'illuminés qui se sont immolés, et je m'en fiche.

Des escouades dispersées sont venues à bout des poches de forcenés les plus proches du camion. Je crois que certains d'entre eux tiennent Harriett. D'autres ont capturé Trixie et Simon. Une petite équipe hétéroclite est montée à l'assaut du camion et repousse tant bien que mal les hordes de zélotes qui tentent de monter dessus. Je reconnais Lyubo, plusieurs hommes de Basil, et des soldats de mon équipe, travaillant côte à côte sans même s'en rendre compte.

Ils tournent le dos à Marie et la protègent de leurs corps.

Elle, je ne peux pas la voir.

À son sujet, je ne sais plus que deux choses :

— Si elle était debout, je la verrais. Par conséquent, c'est qu'elle s'est effondrée.

— Si ses lumières brillaient toujours, si les projecteurs centraux s'étaient rallumés, je la verrais aussi. Par conséquent, elle est toujours dans le noir. En proie aux Ombres. À leur merci.

Ma pauvre Marie...

Les Dévorantes se sont emparées de moi.

Je n'ai plus de corps, plus d'âme, plus d'identité. Je ne suis qu'une Ombre parmi des milliers d'autres. Aussi perdue qu'elles. Aussi anonyme. Aussi immatérielle.

Je ne sais plus qui je suis, ce que je suis, où je suis.

Les Ombres m'aspirent en elles. Elles me soufflent que je dois les sauver, les absorber, leur montrer le chemin, mais je ne comprends pas.

Alors je me laisse dériver dans ce flou crépusculaire où il n'y a ni douleur, ni peur, ni béatitude. Plus de temps. Le néant. Le calme.

Enfin.

— Elle va bien, Marie ? me répète Kerry une fois que nous nous remettons

debout.

— Je ne sais pas, ma puce. Mais pour le moment, c'est de toi et du bébé, qu'il faut se préoccuper.

Kerry pivote dans mes bras et me lance un regard consterné. Elle a les yeux de sa mère. Cette expression butée quand je refusais de lui céder quelque chose et qu'elle était prête à tout pour l'obtenir. Je n'ai jamais su résister à Gail quand elle arborait cette mine, et elle en jouait, mais là, je sais que je dois tenir bon. Pour Kerry.

— Si tu ne sais pas, ça veut dire qu'il faut aller voir. Marie est venue me chercher, donc si elle a des problèmes, c'est à nous de l'aider, maintenant.

Je secoue la tête, puis caresse lentement son visage. Je m'émerveille de le sentir si lisse et chaud sous ma paume.

Elle n'est pas blessée. Les Ombres n'ont pas laissé une seule marque sur elle. Les seules plaies qu'elle arbore sont la bosse sur sa pommette, de quand Trixie l'a projetée par terre, et la marque que le fil du couteau a tracée sur sa gorge, juste sous son menton.

Rien qu'à voir cette démarcation rouge, j'ai envie d'arracher ce bébé qu'elle tient dans ses bras et de lui casser la nuque. Rien que pour montrer à Trixie ce que ça fait de voir son enfant maltraité.

Mais je me retiens. La petite Mona est innocente des crimes de ses parents et a déjà assez souffert.

Je baisse les yeux sur elle. Et grimace.

Contrairement à Kerry, la fillette n'a pas subi l'emprise des Dévorantes sans en porter la marque. Heureusement, Kerry s'est interposée à temps – même si j'espère bien ne plus jamais assister à une scène pareille – et la langue des Ombres l'a « seulement » effleurée au bras, laissant une longue traînée brune et écarlate qui ne semble pas trop profonde. Mais la plaie devra être excisée au plus vite sous peine de se creuser et de s'infecter.

J'hésite à prendre mon couteau. C'est pas un spectacle pour Kerry. En même temps, rien de ce qu'il se passe autour de nous ne devrait se dérouler en sa présence.

Le temps que je réfléchisse, elle prend la décision pour moi.

— Papa ! Mona est blessée ! Il faut que Marie la soigne !

Je lance un regard désespéré au camion. Impossible que Marie soit en état de faire quoi que ce soit pour l'instant, ni même qu'elle soit disponible, si du moins elle n'est pas blessée. Je secoue la tête.

— Papaaaaa !

Une seconde plus tard, Kerry s'est arrachée à mon emprise et s'élance vers le camion. Je me débats pour rattraper Mona, qu'elle m'a jetée dans les bras, et pars à sa poursuite. Je devrais la rattraper rapidement, mais dans cette mêlée de combattants, de corps à terre et de poussière, ma taille et ma carrure deviennent un désavantage par rapport à elle, qui se faufile entre les belligérants avec autant de rapidité qu'une souris, tandis que je lutte pas à pas pour éviter les amas de corps qui s'empoignent, les bousculades et les assauts.

Quand j'arrive enfin sur ses talons, elle est déjà parvenue au niveau du rideau de fous qui tentent de monter à l'assaut du camion et je la récupère au vol d'un bras avant qu'elle ne se jette dans la mêlée. Plonger dans la cohue manque nous faire bouler au sol, et j'écrase les gens devant nous pour atteindre les marches de la plate-forme. Heureusement, c'est Djuka qui bloque le passage et, dès qu'elle me voit, elle fait signe aux deux mecs qui l'entourent de nous dégager le passage à coups de matraque électrique. Bonne idée.

En quelques secondes, Kerry, Mona et moi sommes en sécurité sur le camion.

Enfin, quand je dis en sécurité... c'est sans parler des balles qui continuent à fuser autour de nous – visiblement, certains manifestants des rues voisines avaient dû emporter des armes – ainsi que des projectiles divers et variés, allant de fleurs aux bouteilles éclatées, qui atterrissent avec régularité autour de nous.

Dès que nous sommes derrière le rideau humain de nos alliés, je m'accroupis devant Kerry et l'inspecte plus en détail. Elle continue à se débattre et à hurler pour que je m'occupe de Mona. Djuka vient nous rejoindre.

— OK, qu'est-ce qu'il se passe ? braille-t-elle pour couvrir le tumulte.

— Papa veut pas que Marie sauve Mona ! hurle Kerry entre deux sanglots. Bébé Mona va mourir, si on ne l'aide pas, et il ne veut pas qu'on embête Mariiiiiiiie !

Je déteste quand Kerry pleure comme ça. Ça me brise le cœur, même quand c'est pour des broutilles. Sauf que là, ce n'en est pas. J'ai jeté un coup d'œil à Marie avant de me mettre au niveau de Kerry, et la fraction de seconde que ça m'a pris m'a suffi pour me pousser à détourner le regard. Je

comprends pourquoi Djuka et ses acolytes ne se sont pas occupés d'elle non plus.

La chef de gang a beau avoir braqué le projo autonome du camion sur Marie, celle-ci est toujours engloutie par les Ombres. Malgré la lumière éblouissante qui la baigne, les Dévorantes refusent de lâcher prise. Marie disparaît sous leur nombre, s'efface. Comme si elle perdait toute substance. Pourtant, à travers leur masse grouillante et translucide, je ne vois aucune blessure. Mais elles semblent s'infiltrer sous sa peau à travers ses pores, s'y enfoncent toutes et y disparaissent, pour être aussitôt remplacées par une infinité d'autres qui semblent surgir de nulle part. Seules ses veines témoignent de l'activité qui se déroule en elle. Sous sa peau, le tracé de ses veines apparaît en transparence, parfois en un fin réseau noir et pulsant, parfois brillant d'une lueur blanche faible, mais indéniable. Le sang de Marie est contaminé par les Ombres. Le sang de Marie étincelle. C'est une vision aussi écœurante que dérangeante. D'autant plus effrayante qu'aucun mouvement n'agite Marie. Aucune vie.

Je ne vois même pas sa poitrine se soulever au rythme de sa respiration.

Pourtant, elle est vivante, sinon, les Ombres ne seraient plus attirées par elle.

Mais elle n'est plus là.

Quand j'ai compris ça, j'ai détourné les yeux et préféré reporter mon attention sur Kerry. Ma fille. Qui est encore en vie, elle.

Djuka me lance un coup d'œil alarmé. Elle aussi a conscience que faire appel à Marie serait voué à l'échec. Et pile à l'instant où je me dis qu'il ne faut surtout pas laisser Kerry s'apercevoir de l'état de sa mère adoptive, elle recommence à se débattre, si fort qu'elle nous échappe à tous les deux et s'élanche vers le centre du camion.

Elle ne va pas loin. Elle pile quelques pas plus tard, figée.

Puis elle fait demi-tour et me fixe. Elle a les yeux écarquillés, le visage blême.

Elle revient vers moi à petits pas. On dirait un zombie. Les hurlements de la foule et les combats qui nous entourent semblent avoir disparu de son univers.

Une fois devant moi, elle considère Mona, dans mes bras, qui geint doucement, puis Djuka, et enfin moi.

— Papa ?

— Oui, ma chérie ?

— Est-ce que maman est morte ?

Parle-t-elle de Gail ou de Marie ? Dans le doute, je marmonne un « je n'en sais rien, ma puce » peu convaincant.

Je m'attends à la voir s'effondrer, hurler, protester, m'insulter ou se jeter sur moi pour me frapper, comme lors de cette crise qu'elle a piquée en découvrant que Marie avait une nouvelle fois disparu.

Mais non. Elle reste figée encore quelques instants, comme retranchée dans son propre esprit. Puis, avec une vitesse qui me surprend, elle se jette sur Djuka et lui arrache le couteau qu'elle portait à la ceinture. La nomade et moi n'avons pas le temps de le lui reprendre qu'elle s'est entaillé l'avant-bras avec une détermination effrayante.

Puis elle jette l'arme au loin et me tend le bras.

Je me précipite pour endiguer le flot de sang.

La blessure est superficielle, mais Kerry va avoir une cicatrice à vie. Une de plus.

— C'est pour Mona, papa ! Dépêche-toi !

Je me fige.

Djuka me bouscule et enveloppe son poignet avec un mouchoir à la propreté douteuse. Tant pis, l'important, c'est de l'empêcher de saigner davantage. Elle compresse la plaie avec force, puis, après quelques secondes, se met à la tamponner. Une fois le mouchoir imbibé de sang et la blessure ne suintant qu'un fin filet rouge – la rapidité de sa cicatrisation me paraît également stupéfiante –, elle retire son pansement improvisé et applique le tissu sur le bras du bébé. Kerry a beau être petite, Mona est encore un nourrisson, et le carré de coton recouvre l'intégralité de sa brûlure d'Ombres. Aussitôt, les particules noirâtres qui perlaient dans la vilaine plaie se mettent à s'éclaircir, puis disparaître.

Pas aussi rapidement que ça l'avait fait quand Marie avait transfusé son sang à Kerry, mais ça n'en reste pas moins un miracle.

Le sang de Kerry a guéri Mona.

Quand Djuka soulève la compresse, il ne reste plus, sur le bras du bébé, qu'une trace légèrement décolorée de peau neuve, et des traînées de sang séché. Plus de brûlure d'Ombres. Plus de pus malsain. Djuka relève la tête et soulève le menton de Kerry d'un doigt pour la fixer dans les yeux.

— Hé, la mioche ! Comment tu savais que tu pourrais guérir Mona ?

Kerry hausse les épaules.

— Marie m'a donné son sang et je l'ai vue canaliser les Ombres. Quand j'ai essayé de faire pareil, elles m'ont fait mal parce que j'avais peur d'elles, et elles étaient plus fortes que moi. Là, quand la méchante dame m'a poussée dans le noir, j'ai su que si je ne les laissais pas savoir que j'avais peur, elles ne pourraient pas me faire de mal. Marie m'a dit que c'était comme avec un chien : il ne faut pas qu'ils sentent ma peur pour ne pas avoir envie de m'attaquer.

Djuka hoche la tête d'un air fataliste.

— J'imagine que c'était prévisible. On peut au moins remercier Lily d'avoir pris le temps d'expliquer ça à la gosse. Ça lui a probablement sauvé la vie.

Je me racle la gorge.

— Oui. Et à Mona aussi.

— Et maintenant, je peux aller aider Marie ? nous interrompt Kerry en trépignant d'impatience. Je peux le faire ! Je sais que je peux le faire !

Djuka et moi avons un haut-le-cœur bien visible, pile au même instant. L'idée est juste... écœurante.

Comment une gamine de six ans, qui ne contient pas plus de trois litres de sang, pourrait sauver une femme adulte ?

Nous nous consultons du regard un instant. Malgré moi, mes yeux se reportent sur Marie.

Que pourrait-on faire pour la sauver ?

Mais il n'est plus temps.

Autour de nous, les combats commencent à s'amenuiser.

Les fanatiques ont bien vu que leur fausse sainte n'avait fait aucun miracle, et qu'elle avait tenté de tuer une gamine innocente quand elle s'était sue perdue. Harriett est captive de nos hommes, ainsi que ses sbires. La véritable sainte a fait la démonstration de ses miracles, et est à présent hors de portée de tous. Plus personne n'a de raison de se battre. Cela se sent.

Les combats se font plus désespérés, plus futiles. Je vois les poches de résistance autour de nous s'amenuiser.

Je rebranche mon oreillette. Le flot d'ordres et d'informations qui en émane aussitôt me confirme cette impression. Le carnage a pris fin, seuls quelques cas isolés continuent à tenter de semer le chaos. Nos hommes ont pris le contrôle de la situation. Une dizaine de grenades assourdissantes ont

été lancées dans les ruelles voisines pour disperser la foule, et une bonne centaine de manifestants a été arrêtée par les troupes que j'avais placées en renforts dans les environs.

C'est fini.

Tout est fini.

Y compris pour nous.

Je prends Kerry dans mes bras. Cette fois, elle ne se débat plus et, au contraire, se blottit contre Mona, qui a enfin cessé de se plaindre, probablement apaisée par la disparition de la douleur qui devait la tarauder. Je crois qu'elle aussi a compris.

Djuka me consulte du regard.

— Qu'est-ce qu'on fait, pour... ?

Nouveau coup d'œil vers Marie.

J'évite de la regarder. Je ne supporte plus de voir son corps dévoré par les Ombres, enfoui, dissous dans leur masse. Son sang brille de plus en plus sous sa peau. On dirait une carte lumineuse. C'est insoutenable.

Alors j'examine le dispositif prévu par Harriett. Il me rappelle quelque chose... un mauvais souvenir... un...

L'image fait tilt.

La couveuse dans laquelle Noah a passé les premiers jours de sa vie à la maternité. Il était prématuré.

— Je rêve ou ça ressemble à un incubateur géant ?

Et plus je regarde la machine, plus je remarque de détails.

Les prises qui le relie au système électrique du camion. Les vérins qui permettent de rapprocher les vitres jusqu'à ce qu'elles s'emboîtent. Les sondes qui en émergent. L'écran sur le côté, presque invisible derrière les appareils médicaux qui y sont reliés, incrustés dans le sol de la plate-forme.

Pas de doute, c'est autant un bûcher qu'un cercueil, qu'un appareil de maintien en vie.

— Tu crois qu'on pourrait l'enfermer là-dedans jusqu'à l'aube ? Il y a des chances que ça l'aide à... à tenir... jusqu'à... jusqu'à ce que le soleil chasse les Dévorantes.

Djuka me fixe comme si j'étais devenu fou.

Et c'est un peu l'effet que ça me fait.

Ce n'est qu'une hypothèse, je ne suis pas un scientifique, mais mon instinct me souffle qu'un simple pilori pour faire cramer une femme ne serait pas

doté d'autant d'équipements. Et connaissant les antécédents d'Harriett, ses compétences et sa rapacité, je la sens parfaitement capable d'avoir concocté un plan pour faire croire au monde entier que la « fausse » sainte s'était immolée en public, tout en trouvant un moyen de la garder en vie – de préférence dans le coma – pour lui soutirer un maximum de sang et d'informations le temps qu'elle développe ses vaccins, médicaments, et autres saloperies pour se faire encore plus de fric.

Je me tourne vers Djuka.

— Tu te sens de la faire parler pour obtenir le guide d'utilisation de sa bécane ?

Elle me lance un sourire cruel.

— Enfin un ordre qui fait plaisir, boss. Et si elle refuse de parler, j'ai le droit de la torturer un peu devant ses sous-fifres pour les faire craquer ? Je suis certaine qu'elle doit avoir mis certains d'entre eux au courant de ses projets pour s'occuper de l'entretien de sa machine.

— Adjugé.

Et je fais demi-tour.

— Tu... tu t'en vas ? me lance-t-elle, dans mon dos.

— Je ne peux pas rester, Djuka, marmonné-je sans me retourner. Les enfants...

Ouais, les enfants...

Pas vraiment un mensonge. Juste un prétexte très crédible pour ne pas avoir à affronter la vision de Marie transformée en morte-vivante, prisonnière d'un cercueil de verre.

J'ai beau avoir parlé d'une chance à l'aube, je ne me fais pas d'illusions.

Marie est morte.

On ne l'a juste pas encore accepté.

Chapitre 16

Avant de refermer le caisson, les spécialistes d'Harriett l'ont branchée à des tubes. Des perfusions translucides qui, en quelques secondes, ont viré au rouge quand son sang a commencé à y couler.

« Exsanguino-transfusion », m'a-t-on chuchoté à l'oreille.

Je n'ai pas réagi.

Je suis incapable de le faire.

Je savais, avant même que le jour se lève, qu'on risquait d'en arriver là. Que les chances qu'on reparte tous ensemble, prêts pour un nouveau départ, étaient faibles. Mais j'y croyais quand même.

Et même quand j'ai proposé à Djuka d'enfermer Marie dans ce cercueil de verre, dans l'espoir que cela l'aide à tenir jusqu'au jour, je n'avais pas encore perdu la foi.

Je l'ai perdue il y a une heure, quand le soleil s'est levé.

L'aube nous a trouvés sur le parvis, adossés contre le bus des Sœurs de la Lune, en train de panser nos plaies – pour ceux qui étaient encore là et en vie. La place était jonchée de corps et parcourue d'équipes officielles chargées de récupérer les blessés, de transférer les prisonniers – hormis Trixie et Simon, que les nanas de Mido ont réussi à rapatrier avec elles avant que la police ne les réclame –, de recueillir les témoignages.

Personne ne nous a embêtés. J'ai tout délégué à Guibbes, qui a assumé la coordination des troupes et leur repli une fois la situation prise en main par les fonctionnaires administratifs. Je sais que j'aurai un débrief à faire plus tard, des comptes rendus à rédiger, des supérieurs à prévenir. On verra plus tard.

Pour le moment, je suis juste capable de serrer Kerry dans mes bras et de garder les yeux rivés sur Marie, prisonnière dans son cercueil de verre.

Elle n'a pas bougé. Le soleil l'a lentement baignée de la tête aux pieds sans que rien ne change. Les Ombres se sont détachées d'elle, une à une,

effilochées et translucides, presque inertes et inexistantes. Mais sa peau n'a pas perdu sa teinte grise cadavérique. Ses veines ont juste cessé petit à petit d'apparaître en transparence, brillantes et pulsante d'une vie que je sais ne pas être la sienne. Elles ont progressivement disparu. Marie ne souffre d'aucune blessure. Aucune plaie ne marque sa peau, aucune entaille, aucune morsure. Rien n'indique par où les Ombres se sont infiltrées en elle, mais leur présence est indéniable. Dans la seule nature de sa chair, on peut le comprendre. Marie a toujours été quelqu'un de concret, dans tous les sens du terme. Là, elle est... effacée. Éthérée. Quand les médecins l'ont branchée, j'ai d'abord cru que leurs mains allaient s'enfoncer en elle comme dans un nuage, ou qu'elle allait se dissiper en poussière entre leurs doigts. Même le battement de son cœur, qui s'est ensuite mis à résonner dans les moniteurs de la plate-forme, n'a pas chassé cette impression. Marie n'est plus qu'une enveloppe vide à peine présente, un semi-fantôme, une Ombre en devenir.

La femme que j'aimais, la mère de Kerry, a disparu cette nuit. Elle est morte.

Et je ne parviens pas à m'y résigner.

Dès qu'elle a été connectée aux machines censées la maintenir en vie, Kerry a cessé de la regarder. Comme si elle n'existait plus. Elle se focalise sur Mona, vérifie son bras toutes les trois minutes et plaque un index sous son nez à intervalles réguliers pour vérifier si elle respire bien. Je crois que c'est sa manière à elle de manifester son inquiétude et de contrôler la situation.

La place se vide petit à petit.

Seuls restent les débris, traînées de sang et de liquides divers, cercles de cendres aux endroits où des objets ont brûlé, lambeaux de vêtements, barrières renversées. On dirait le site d'un festival, J+1. Et Marie, au centre de tout ça, sur sa plate-forme. Ni morte ni vivante.

Je ne sais pas ce que je vais faire quand ils vont l'emmener. Ni même si je vais être capable de la regarder partir pour Dieu sait où sans réagir. Elle qui refusait plus que tout au monde de finir un jour en rat de laboratoire, la voir piégée dans cette boîte, son sang arraché à son corps pour être analysé, filtré, synthétisé et transformé en produits miracles... ça me dégoûte.

Un mec en blouse blanche monte dans la cabine du camion. Je sais que le moment fatidique ne va plus tarder. Et je ne sais toujours pas ce que je vais faire.

Les forces de police s'en vont petit à petit. Les derniers manifestants filent avec eux, certains sévèrement encadrés, d'autres rasant les murs après s'être attardés un peu trop longtemps pour leur propre bien. Le soleil les chasse aussi bien que les Ombres.

Et nous restons seuls.

Quand le moteur du camion rugit, je me tourne vers Djuka, qui confère au téléphone. Elle parle à voix trop basse pour que je puisse savoir ce qu'elle dit, mais je m'en fous. Je plaque une main sur la tête de Kerry pour la serrer contre moi.

— Djuka ? Tu as des nouvelles d'Harriett ?

Elle hoche la tête et raccroche.

— J'étais avec Basil. Il a plus de contacts que moi avec les « officiels ». Apparemment, notre copine est déjà enfouie dans les tréfonds de ton administration, dont elle n'est pas près de ressortir. Ils sont en train de l'interroger. A priori, elle en a pour vingt ans minimum.

Je pince les lèvres.

— Ça, je m'en doutais, merci. Incitation au meurtre, kidnapping, abus sur personne vulnérable... On pourrait même rajouter esclavagisme et détournement de fonds, si je ne me trompe. Ce que je voulais savoir, c'est si sa secte a fait des remous depuis cette nuit ou si la disparition de leur chef leur a cloué le bec.

Elle secoue la tête.

— Tous les événements d'hier soir ont été retransmis quasiment en direct. Tout le monde l'a vue tenter de jeter Kerry aux Ombres et chercher à s'enfuir. Tout le monde a vu Marie canaliser les Ombres et s'en tirer sans une blessure. (Je fais la grimace.) Ouais, je sais, c'est nul... mais elle aurait dû se faire bouffer sous nos yeux, donc en soi, c'est un miracle. Mais non, la secte d'Harriett n'a plus raison d'être, maintenant. Je crois qu'on n'en entendra pas plus parler que de celle de Dylan, ou de toutes les précédentes avant eux. Marie leur a fait le plus beau doigt d'honneur de sa vie.

Je n'ose pas répondre que c'est peut-être le dernier. Mais effectivement, il était magistral.

— Tu comptes faire quoi de Trixie et Simon ?

Elle hausse les épaules.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? Je pense que tu connais assez les nomades, à présent, pour te douter qu'ils ne vont pas s'en tirer comme ça.

(Elle m'adresse un sourire cruel.) Je crois que je vais prendre un plaisir tout particulier à leur faire regretter leurs actes.

— Et leur gamine ?

Sans même un regard au bébé blotti dans mes bras, elle fait la moue.

— Rien à foutre. Elle est née hors clan, elle n'a plus de famille. Tu peux même la garder, si ça te chante.

— Elle n'a pas à payer pour les crimes de ses parents.

— C'est bien pour ça que je te propose de la garder. Si je la prenais avec moi, elle porterait le poids de ce qu'ont fait ses parents durant toute sa vie.

— Je ne veux pas m'occuper d'elle.

Sauf qu'au moment où je dis ça, je m'aperçois que j'ai déjà resserré les bras autour d'elle, comme si mon corps refusait de s'en séparer, quoi qu'en dise mon esprit. Bof. De toute façon, c'est pas la priorité du moment, et Kerry risque de péter les plombs si on lui arrache la gamine.

Je désigne le camion, qui gronde devant nous, d'un geste du menton.

— Basil a réussi à savoir où ils vont l'emmener ? J'ai pas eu le courage de poser la question à...

Djuka détourne le regard.

— Je pensais qu'ils la rapatrieraient d'abord dans le labo d'Harriett, ça me semblait plus logique, vu qu'elle avait tout préparé pour l'accueillir. Mais... (Elle pince les lèvres.) Désolée. Apparemment, quelqu'un a fait jouer des relations en haut lieu. Le laboratoire qui l'avait eue en charge lors de sa première exposition aux Ombres a fait valoir les brevets qu'ils ont déposés sur elle, et des droits d'antériorité. Elle va être transférée chez eux.

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine. Des droits et brevets. Comme sur un objet. Merde.

— Djuka ?

— Quoi ?

Son ton est presque aussi hargneux que le mien. Kerry chantonne souvent devant moi, probablement une berceuse pour Mona.

— Tes mecs sont toujours là ?

Elle hoche la tête.

— Ils picolent dans un bar du coin, avec les mecs de Basil.

— Avec leur matos ?

Elle hoche la tête avec plus d'intérêt et me fixe en plissant les yeux. Une étincelle de curiosité luit dedans. Je crois qu'elle a compris.

— On la récupère ?

Cette fois, je crois avoir attiré son attention. La cicatrice sur sa joue rougit, laissant une trace foncée sur sa peau souillée de poussière et de sueur. Elle m'adresse un sourire carnassier.

— *Je craignais que tu ne me le demandes jamais, boss. Parés à intervenir dans cinq minutes.*

Il ne leur en faut que trois.

Les rues ont été débarrassées, et le rugissement de leurs bécanes résonne entre les immeubles bien avant qu'ils n'arrivent en vue, comme le grondement du tonnerre, ou la cavalcade d'une horde de chevaux emballés.

Djuka a quitté son poste à côté de moi pour chuchoter quelques mots à Mido, à l'avant du bus, qui s'occupe de panser les plaies de ses troupes. Les nanas ont plié bagage en quelques instants et se sont sanglées à leurs sièges, parées à prendre le large. Kerry a fini à côté d'une des sœurs que je ne connais pas, une femme d'un certain âge aux cheveux blancs et à l'air débonnaire, mais donc le cardigan propre dissimule une jolie batterie de couteaux de cuisine. Mona est sur ses genoux, toujours endormie. C'est à se demander si ses parents n'ont pas rempli son biberon de médocs ou d'alcool pour avoir la paix ; je sais que certains font ça, parmi les nomades, quand ils ont besoin que le mioche leur fiche la paix... On verra plus tard.

Puis Djuka a démarré sa moto et est venue me rejoindre, au guidon de son monstre. Casque sur le nez, fusil à canon scié en bandoulière, prêt à être dégainé. Elle a relevé sa visière le temps de m'adresser un signe de tête, puis levé la main droite.

Trois doigts levés.

Je me suis relevé et ai débarqué du bus pour en ouvrir la soute.

Deux doigts levés.

Je suis monté derrière Djuka. Le rugissement des moteurs s'est fait plus fort, plus proche de nous. Djuka a lancé quelques coups d'accélérateur pour chauffer son moteur.

Devant nous, le camion a commencé à rouler, très lentement, en direction de l'autre bout de la place.

Un dernier doigt levé.

Les motos sont apparues sur notre gauche, en formation serrée. Les mecs avaient déjà leurs armes au poing. J'ai tiré mon flingue.

Dès que ses hommes sont parvenus à notre niveau, la plupart d'entre eux à deux sur chaque bécane pour transporter aussi les mercenaires de Basil, Djuka a baissé le poing et mis la sauce.

Sa moto a foncé en avant, si brusquement que ma tête est partie en arrière. J'ai pas de casque, quand j'ai repris mon équilibre, je me suis heurté le front à l'arrière du sien. J'ai vu trente-six chandelles. Et quand j'ai rouvert les yeux, on était déjà au niveau de la cabine du camion.

Djuka a déplié le bras et visé.

Un coup. Deux coups.

Le pneu avant droit du camion a explosé, et le semi-remorque a fait une embardée vers nous, que ma pilote a évitée d'un déhanchement rapide.

Ses hommes nous ont dépassés. Un groupe d'entre eux s'est posté sur la gauche, tandis que les autres bloquaient le passage du camion.

D'autres tirs ont résonné.

Le camion a vacillé quand le pneu gauche a également éclaté. Et une gerbe de sang a maculé le pare-brise quand le chauffeur s'est pris une balle dans la tête.

Je n'ai pas vu le passager d'une moto grimper à bord de la cabine, mais j'imagine que c'est ce qu'il s'est passé, parce qu'au moment où d'autres mercenaires sautaient des bécanes sur la plate-forme, une silhouette faisait basculer le cadavre du conducteur par la portière droite – là aussi, Djuka l'a évité de justesse – avant de prendre le volant et de faire freiner le véhicule.

La force de la manœuvre a failli faire basculer le cercueil de Marie. S'il n'avait pas été maintenu par des vérins vissés au socle de la plate-forme, il serait écrasé par terre. Le temps que le camion parvienne à un arrêt total et qu'on s'arrête à côté, j'ai eu le temps de repérer trois longues fissures dans le verre, sur toute la hauteur du sarcophage.

Les motards se sont déployés en cercle autour du camion.

Les quelques policiers restants sur le site – qui avaient certainement été missionnés là pour veiller à la sécurité du transport de Marie, même si personne ne semblait imaginer qu'on pourrait tenter de la récupérer si vite – ont couru vers nous.

Le bus des Sœurs de la Lune est arrivé avant eux, soute ouverte.

On s'est mis à trois pour désolidariser le caisson de son socle. Il a fallu déconnecter une partie des moniteurs, forcer à coups de pied-de-biche et de crosse de fusil la trappe bloquant l'accès au système de transfusion, pour

inverser le flux sanguin et le débrancher de Marie, et récupérer le circuit d'alimentation électrique autonome qui faisait battre son cœur.

Pendant ce temps, les motards de Djuka ont maintenu les policiers en respect. Enfin, non. Ils les ont abattus un par un, pendant qu'ils couraient vers nous, comme au tir au pigeon. Ç'aurait dû me gêner. C'était des collègues, ils ne faisaient que leur métier, mais j'en ai rien eu à cirer. Ils menaçaient Marie, il fallait les éliminer. Et pendant ce temps, moi, je me suis acharné à détruire les enregistrements des premières analyses sur Marie.

Ensuite, on a péniblement transporté son sarcophage dans la soute du camion, en compagnie de tout le matériel encore relié à elle.

J'ai refermé la soute, rejoint Kerry à l'intérieur de l'habitacle, et on a filé aussi sec.

L'opération a pris, au total, une dizaine de minutes. Et laissé derrière elle autant de cadavres.

Tant pis. Je ne pouvais pas leur abandonner Marie comme ça. Pas après tout ce qu'on a traversé ensemble.

Épilogue

Son cœur a cessé de battre. Elle était dans mes bras quand ça s'est produit. Je ne voulais pas que ça se passe autrement.

Il a suffi que le médecin du monastère débranche le respirateur artificiel – qui a survécu par miracle à notre mission-récupération et aux neuf heures de trajet sans halte – pour qu'elle cesse de vivre. Si on pouvait appeler ça une vie.

Les Ombres continuaient à grouiller sous sa peau. Saloperies. Ses veines luisaient encore par intermittence, de plus en plus faiblement, mais la noirceur emprisonnée dans son corps n'avait pas cessé pour autant de se répandre et de pulser lentement, au ralenti.

On l'a déconnectée de tous les appareils juste avant le coucher du soleil, parce qu'elle n'aurait pas aimé qu'on fasse ça de nuit. Et je l'ai prise dans mes bras.

Elle était déjà froide comme un cadavre, et aussi inerte.

Il y a juste eu un son. Ou plutôt, l'absence d'un son. Celle du haut-parleur qui témoignait encore de son rythme cardiaque.

Et c'est tout.

Je n'ai pas essayé de lui faire du bouche-à-bouche, un massage cardiaque, ni quoi que ce soit. Ça n'aurait servi à rien et, de toute façon, le tatouage sur sa poitrine, ce maudit « do not resuscitate » me soufflait qu'elle ne l'aurait pas souhaité.

Dans mon dos, j'ai entendu Anne, Katia et Charlène réprimer leurs sanglots. Kerry n'était pas là. Je l'ai envoyée, avec Mona, chez tatie Emma. Pas besoin qu'elle assiste à ça. Sa mère est morte, elle le sait déjà.

On va l'incinérer cette nuit. Je pense qu'elle préférerait ça, et Djuka comme Anne sont d'accord avec moi. Marie n'est pas faite pour pourrir sous terre, prisonnière d'une caisse en bois. Elle est faite pour voyager encore et faire chier les poissons.

Ce sera un beau feu de joie, arrosé d'alcool et pas d'essence. Je n'y serai pas. Je vais aller pleurer dans mon coin, dans cet appart qu'on devait partager, et me bourrer la gueule en solo.

Et demain, avec Kerry, on ira disperser ses cendres dans la mer.

J'ai demandé à Basil de faire falsifier une dernière fois l'identité de Lily Turner. Que plus rien ne la lie à Marie Orier. Je lui ai donné tous les contacts et tous les mots de passe que je connaissais pour qu'il s'occupe de ça, ainsi qu'une partie de mes économies. Je ne veux pas que, dans la mort, Lily soit encore poursuivie par le spectre de la sainte. Je ne sais pas ce qu'il va trouver comme idée, une nouvelle jumelle, une usurpation d'identité, un sosie, une fausse sainte adepte de chirurgie esthétique... je m'en fous. Il me suffit de savoir que ce sera fait. Anne a décrété qu'elle achèterait deux concessions au cimetière, une au nom de Marie Orier, et une au nom de Lily Turner. Si ça peut l'aider, grand bien lui fasse. Moi, je suis au-dessus de tout ça. Ou au-delà. Dylan a de nouveau disparu. Ça non plus, j'en ai rien à cirer. Il a dû se dire qu'une fois la sainte disparue et sa crédibilité envolée, on n'avait plus de raison de le garder en vie, mais il surestime son importance.

Puis une fois nos adieux à Marie faits, on partira, nous aussi. Tous les trois, Kerry, Mona et moi. Sans oublier Morag, qui refuse pour le moment de manger.

Basil a pour dernière mission de nous fournir de nouveaux papiers, une nouvelle identité. À notre tour de passer dans la clandestinité. On va disparaître. Djuka et ses hommes feront un bout de chemin avec nous, jusqu'à ce qu'on trouve un nouveau port d'attache. Si tant est qu'il y en ait un pour nous, à présent que Marie n'est plus là.

Comme aurait dit Marie : allez tous vous faire foutre, Allan Ballard n'existe plus.

Je sais tout.

Je ne suis plus, mais je suis partout.

J'ai enfin compris.

Une remise à zéro.

Il fallait que les compteurs s'équilibrent, que la balance cesse de pencher dans la mauvaise direction.

On a toujours parlé des problèmes de surpopulation sur la planète, de la difficulté qu'il y aurait, un jour, à nourrir tout le monde. J'ai même entendu dire qu'ils avaient envisagé de forcer le monde entier à devenir végétarien, pour limiter les dégâts...

Tu parles d'une connerie !

Comme d'habitude, on s'inquiète de ce qu'on voit, de la partie émergée de l'iceberg, de la putain de ficelle du tampon qui dépasse du string.

Et après, on s'étonne quand ça pète à côté.

Ça, pour péter, ça a bien pété. Même moi, je ne m'attendais pas à ça. En fait, je ne sais pas à quoi je m'attendais. Mais à présent, je sais qu'avec cette histoire de surpopulation, on était juste grave à côté de la plaque. Genre, la plaque du caveau au cimetière. Faut dire qu'avec quatre-vingts milliards d'êtres humains sur Terre depuis l'homo sapiens – et la croissance est exponentielle –, on a quand même explosé les neuf milliards de gens vivants à grouiller sur la planète. Je vous laisse imaginer le nombre de défunts qui se bousculaient au portillon. Ça en fait, des Ombres potentielles, même si bon nombre d'entre elles se sont dissipées au fil du temps et de l'oubli.

Bref... j'ai été prétentieuse.

Je me suis prise pour le messie, pour celle qui allait sauver le monde.

Tu parles d'une blague.

Question remise à zéro des compteurs, c'est plutôt remise à zéro de ma pomme, avec l'ego en premier.

Bilan des courses : on reprend et on recommence.

L'enfer, le paradis, le purgatoire... Désolée, les gars, c'est pas pour moi. Allez vous déguiser avec vos ailes et vos cornes, foutez-les-vous dans le cul pour voir si ça vous apprendra à chanter juste, moi, j'ai du boulot qui m'attend.

I'll be back, bande de nazes.

REMERCIEMENTS

Déjà, un grand merci à Marika, grâce à qui le personnage de Marie a évolué de façon imprévue dans ce tome. Merci de m'avoir rappelé que les gens changeaient au fil du temps...

Puis un autre à Cécile et Gaëlle, qui ont subi mes récriminations, déversements et crises de doute lors d'une période personnelle difficile, et qui m'ont énormément aidée (je ne remercierai pas l'Homme Ultime à ce sujet, il sait très bien que ma reconnaissance pour son soutien est infinie.)

Une pensée affectueuse à la « vraie » Mido, que j'ai librement adaptée dans ce livre (ou plutôt, dont le personnage a pris une vie propre), et qui m'a montré le sens du mot « tribu ».

Toute ma reconnaissance, bien sûr, va à l'équipe de Bragelonne, qui continue à m'offrir des couvertures magnifiques pour mes romans et à m'accompagner avec gentillesse, humour et efficacité à chaque étape de la création d'un livre. Encore merci !

Un énorme câlin à la Boulette « Chuis pas un 'popotame, chuis un dinosaure ! » qui illumine notre quotidien chaque jour (et nous plonge parfois dans des abîmes de perplexité et de remise en question). Promis, je veillerai à mettre des dinosaures dans mon prochain roman !

Et un gigantesque merci en forme de clin d'œil à la « surprise » qui a déclenché un fou rire chez le médecin et fait envisager ce début 2015 sous un autre jour, celui d'une famille qui s'agrandit...

Née en 1979 près de Marseille, **Sophie Dabat** s'est installée en Bretagne après avoir en partie délaissé sa formation d'origine, l'architecture, pour se lancer dans les métiers de l'édition. Lectrice, traductrice et correctrice, elle anime régulièrement des ateliers d'écriture et a publié de nombreuses nouvelles, un essai, *Bit-lit ! l'amour des vampires*, et plusieurs romans fantastiques et de fantasy urbaine.

Du même auteur, en numérique aux éditions Bragelonne :

Sainte Marie des Ombres :

1. *La Brûlure de la nuit*
2. *L'Enfant des ténèbres*
3. *L'Emprise des Dévorantes*
4. *La Voie du crépuscule*

L'Envol de la goélette (nouvelle)

Lionne des palustres (nouvelle)

Libre-choix (nouvelle)

Chez d'autres éditeurs :

Bit-lit ! l'amour des vampires

Le Sang des chimères :

1. *Mutante*
2. *Errante*
3. *Vivante*

Fragments et Cicatrices

www.bragelonne.fr

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

© Bragelonne 2014

Photographie de couverture : © Shutterstock

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-2297-9

Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr
Site Internet : www.bragelonne.fr

**BRAGELONNE – MILADY,
C’EST AUSSI LE CLUB :**

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l’adresse suivante :

**Bragelonne
60-62, rue d’Hauteville
75010 Paris**

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :

www.bragelonne.fr
www.milady.fr
graphics.milady.fr

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d’autres surprises !

- [Couverture](#)
- [Titre](#)
- [Chapitre premier](#)
- [Chapitre 2](#)
- [Chapitre 3](#)
- [Chapitre 4](#)
- [Chapitre 5](#)
- [Chapitre 6](#)
- [Chapitre 7](#)
- [Chapitre 8](#)
- [Chapitre 9](#)
- [Chapitre 10](#)
- [Chapitre 11](#)
- [Chapitre 12](#)
- [Chapitre 13](#)
- [Chapitre 14](#)
- [Chapitre 15](#)
- [Chapitre 16](#)
- [Épilogue](#)
- [Remerciements](#)
- [Biographie](#)
- [Du même auteur](#)
- [Mentions légales](#)
- [Le Club](#)